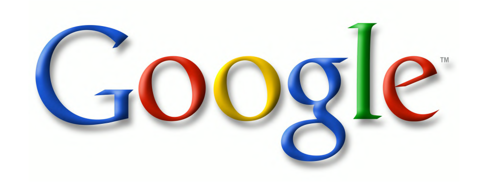








BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES
SCIENCES, BELLES-LETTRES, ET ARTS,
FAISANT SUITE
A LA BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE
Rédigée à Genève
PAR LES AUTEURS DE CE DERNIER RECUEIL.

TOME VINGT-UNIÈME.

Septième année.

LITTÉRATURE.

A GENÈVE,
De l'Imprimerie de la BIBLIOTHÉQUE UNIVERSELLE.

1822.

 1861, Nov. 22.

MYTHOLOGIE.

Uber die Gottheiten, etc. Des Divinités de la Samothrace. Discours académique par F. W. J. Schelling. Stuttgard. Chez *Cotta* 1815.

(*Second extrait. Voy. p.* 319 *du vol. préc.*)

Le penseur est naturellement porté à chercher dans la nature humaine, l'explication des faits de l'histoire de l'homme. Lorsqu'il s'occupe de l'ancienne doctrine religieuse, il éprouve le besoin de découvrir quelque moyen d'accorder la pluralité des dieux, avec l'idée nécessaire et inextinguible de l'unité de l'Etre Suprême. La manière de se figurer les différentes divinités comme de simples émanations d'une force primitive, qui se divise en plusieurs rayons, n'est par elle-même ni populaire, ni facile à saisir. Le vague et l'indétermination de ce point de vue ne s'accordent guères avec la précision des caractères qui distinguent chaque personnage, et avec le nombre déterminé des Dieux. Une telle manière de voir n'est pas même naturelle à l'homme. Celui qui s'est élevé jusqu'à l'idée d'un Etre suprême, dont toutes les autres natures ne sont que des émanations, ne sera pas conduit à adresser son culte aux êtres émanés, et à éprouver cette sincère piété que nous remarquons chez les plus sages de ceux qui étoient initiés aux mystères, ou aux doctrines des philosophes (1).

Il n'en est pas de même lorsqu'au lieu de considérer les

(1) Par exemple chez Xénophon.

divers dieux comme des émanations décroissantes d'une Divinité première, on les regarde comme les développemens ascendans d'une force fondamentale, dont la tendance est de manifester la personnalité d'un Etre absolu. Ils sont alors comme les anneaux d'une chaîne qui s'élève jusqu'à l'Etre suprême, ou comme les degrés d'une échelle, dont les premiers servent de transition nécessaire à ceux qui leur sont supérieurs. Leur qualité de médiateurs entre l'homme et le Dieu absolu dont ils sont les messagers, les hérauts, donne au culte qu'on leur rend, une apparence qui s'accorde fort bien avec ce qu'il y a de noble dans la nature humaine, et qui explique comment ce culte offert à plusieurs dieux, a pu jeter de si profondes racines et se maintenir pendant si longtemps.

Le systême de l'émanation ne paroît donc pas propre à l'explication des doctrines religieuses de l'antiquité en général, et en particulier de celle de la Samothrace. Ce systême vient échouer ici contre l'idée bien entendue de Kadmilos. Les quatre divinités que la tradition nous a fait connoître, forment une progression ascendante comme les nombres. Kadmilos, loin d'être subordonné aux trois autres, leur est supérieur. Ce point de vue nous ouvre la perspective d'un nouveau développement de la chaîne que nous avons parcourue jusqu'au quatrième anneau.

La question qui se présente d'abord, sans doute, est de savoir quelle est la nature de cet *El*, de ce Dieu, dont les divinités antérieures, et en particulier Kadmilos, sont les précurseurs. Avec ce Dieu commence une nouvelle série de manifestations, par lesquelles la chaîne des divinités s'élève jusqu'au nombre sept et huit. Il faudroit pour développer cette nouvelle progression d'une manière complète, puiser dans d'autres sources que les traditions samothraces. Ce n'est pas là l'objet de notre travail. Il nous suffira de jeter quelque jour sur la nature du Dieu que précède Kadmilos.

Il est évident que les premières divinités représentent les forces par l'activité desquelles l'univers subsiste, et qu'elles sont des divinités *cosmiques*, car elles sont toutes appelées des *hephaestes* (Ἥφαιστοι) (1). Hephaestos lui-même n'entre pas dans la chaine des Cabires, de même que son nom ne se retrouve ni dans les sept planètes, ni dans le cercle des jours de la semaine. Mais toutes ces divinités subordonnées, prises ensemble, sont *Hephaestos* (2). La création d'*Hephaestos* est le monde de la nécessité; c'est lui qui tient l'univers dans la contrainte (3). Mais c'est aussi lui qui construit, pour les dieux supérieurs, des sièges dans ce même univers (4). C'est ce que font encore les divinités inférieures, qui, par-là, se présentent à nous comme préparant l'*épiphanie*, la manifestation des dieux supérieurs. On pourroit dire d'elles, qu'elles sont moins des forces *divines*, que des puissances *théurgiques*, et, en général, toute la chaine repose évidemment sur l'idée de *théurgie*.

Si les divinités qui commencent la série, sont *cosmiques*, le dieu qu'elles annoncent, et dont le serviteur immédiat est Kadmilos, ne peut être que le dieu *supramondain* qui les domine, le maître de l'univers, le *Démiurge*, ou *Zeus*, dans le sens le plus élevé (5). C'est ainsi qu'à Eleusis, celui qui

(1) Creuzer. II. 321.

(2) L'objection qu'on pourroit faire ici, que Dionysos comme *Démiurge* plus élevé, est opposé à Héphaestos (Creuzer III. 414) et que cependant, d'après notre manière de voir, il est lui-même un *Héphaestos*, est prévue dans la note 5.

(3) Creuzer. loc. cit.

(4) Τὰς ἐγκοσμίους ἕδρας. Procl. in Plat. Theol. VI. 22.

(5) Mais Dionysos est aussi *Démiurge*; c'est lui qui dompte en quelque sorte Héphaestos et qui délivre le monde des chaînes de la nécessité. Cette contradiction apparente se détruit déjà par la remarque générale qu'un être ou un principe qui en domine un

représentoit Hermès ou Kadmilos, portoit le nom de *hérault sacré*, tandis que le grand prêtre se distinguoit par des symboles qui le désignoient, en quelque sorte, comme l'image du Dieu suprême, créateur de l'univers (1). Le Camillus étrusco-romain n'étoit pas indistinctement le serviteur de tout prêtre. Les anciens écrivains le caractérisent expressément comme un jeune garçon attaché, en qualité de serviteur, au prêtre de Jupiter (2). Or, comme celui-ci représentoit Zeus lui-même, il en résulte que Camillus étoit pour lui, ce que, d'après notre manière de voir, le Kadmilos des Cabires étoit pour le Dieu suprême.

---

autre, peut, dans son rapport à un troisième principe encore plus élevé, appartenir à la même classe que le principe inférieur. Zeus est aussi Dionysos, comme cela étoit expressément enseigné. (v. les citations de Creuzer III 397 et 416). Car Zeus est aux trois premières puissances, ce que la seconde est à la première. Je dis les trois premières, quoique jusqu'ici nous en ayons compté quatre, car, tout bien considéré, Cérès n'est pas un nombre arithmétique. Elle est la mère des nombres, la *Dyas* intelligible, avec laquelle, selon la doctrine de Pythagore, la *Monas* enfante tous les nombres. Perséphone est l'unité arithmétique (πρωτόγονος). Zeus se rapporte donc à 1, 2, 3, comme 2 se rapporte à 1, et le contraire, 2 est à 1 dans le même rapport que 4 à 1,2,3. Le nombre de Zeus est toujours le quatrième. Outre cela Dionysos revient encore une fois à un degré plus élevé. Axiokersos est Dionysos au degré le moins élevé.

(1) Eus. pr. ev. III. p. 117. Samothrace avoit aussi son hiérophante. Il étoit appelé Κόης, Κοίης, nom que Bochart fait dériver de l'hébreu *Cohez*. Comme l'hierophante d'Eleusis s'appeloit aussi Προφήτης, je crois que la signification la plus vraisemblable du premier nom, est celle de *Cozoeh*, *devin*, qui en grec ne pouvoit guères être rendu que par Κόης, ou Κοίης.

(2) Plut. in num. c. 7. extr. Macr. Sat. III. 8 Festus. de verb. sign. p. 149. ed. in us. D. Il falloit que l'enfant fut ἀμφιθαλής, c'est-à-dire que son père et sa mère fussent encore en vie.

La chaîne ascendante se présente donc maintenant comme suit :

D'abord, *Cérès*, dont l'essence est la faim, l'appétence, et qui est le premier commencement de toute existence réelle et manifestée.

Puis, *Proserpine*, l'essence et la source première de toute la nature visible.

Puis *Dionysos*, qui domine dans le monde des esprits.

Au-dessus de la nature et du monde des esprits, se place *Kadmilos* ou *Hermès*, qui leur sert à la fois de lien mutuel, et de médiateur avec l'Etre *supramondain* (1).

Enfin, au-dessus de tous, est le *Demiurge*, le Dieu suprême, qui est libre à l'égard du monde (2).

---

(1) .... commune profundis
Et superis numen, qui fas per limen utrumque
Solus habes geminoque facis commercia mundo.
Claudian de R. Pr. I, 89.

(2) Aucun écrivain ne dépasse le quatrième nombre de la chaîne ; quelques-uns nomment seulement sans aucun ordre, Zeus, Apollon, Vénus, etc. On doit être tenté de chercher le reste de la progression dans les fragmens des Cosmogonies phéniciennes. Sanchoniaton, chez qui l'antique histoire des Dieux est déjà fort altérée, après avoir parlé des Corybantes et des Cabires, continue ainsi : « *Dans le même temps naquit un nommé Eljun, qui étoit le plus élevé. Eljun* est le vrai nom du Dieu Suprême, (*Genes.* 14, 18), dont le prêtre est *Malki-Sedek*, dénomination du Dieu qui possède le *ciel et la terre*, ou du *Démiurge* Si, comme le pense Creuzer, le prêtre représente le Dieu, et en porte même le nom, *Malki-Sedek* doit être celui du Dieu suprême. Ce qui vient à l'appui de cette opinion, c'est que des livres hébreux fort anciens (v. Boch. G. S. p. 707) traduisoient *Zeus* par *Sedek*. *Malki-Sedek* signifie en hébreu *le roi parfait*, le *souverain accompli.* Les natures moins élevées sont ses instrumens, ses représentans. Or, les Cabires sont appelés *les sept fils de Sydyk* (Eu-

La doctrine des Cabires étoit donc un systême, qui s'élevoit des divinités inférieures, représentant les puissances de la nature, jusqu'à un Dieu suprême et dominateur (1).

Il ne faut pas confondre cette manière de voir avec celle que Warburton a le premier développée, et que quelques savans allemands ont adoptée après lui. Selon eux, le secret des mystères de l'antiquité consistoit dans la doctrine de l'unité de Dieu, et cela dans le sens qu'on y attache de nos jours, comme excluant toute espèce de pluralité. Mais on ne peut pas admettre qu'il y ait eu une contradiction pareille entre le culte public et la doctrine secrète. Une telle institution, comme le remarque Ste. Croix, n'auroit pas pu se maintenir pendant deux mille ans, sans renverser les autels, et troubler le repos de la société. Créer d'une main et détruire de l'autre, appuyer le culte par des lois, punir sévèrement les crimes qui y avoient rapport, et encourager secrètement

---

seb. p. 39) dans le même sens que les quatre premiers sont nommés les fils d'Hephaestos. C'est-à-dire, que tous ensemble sont *Sydyk*; ils sont comme les membres d'un même corps, ou comme des forces qui manifestent *l'Etre Un* qui leur sert de lien. Ceci ne conduit pas à l'idée d'émanation, car il faut appliquer ici ce que dit, dans un autre sens, un oracle cité par *Bentl. Ep. ad. Mill. subj. Hist. chr. Joh. Mal. p.* 81 : ὁ παλαιὸς νέος καὶ ὁ νέος ἀρχαῖος, ὁ πατὴρ γόνος καὶ ὁ γόνος πατήρ. Si donc les Cabires sont fils de *Sydyk* (*Sedek*), on pourroit croire que ce *Malki-Sedek* fut le premier Cabire connu (car les prêtres et les initiés portoient aussi ce nom), auquel fut dévoilé jusqu'au quatrième nombre, le systême qui, dans la suite des temps, devoit s'étendre jusqu'au septième et huitième nombre. Au reste nous ne donnons tout ceci que comme des conjectures, que des recherches plus étendues pourroient peut-être justifier.

(1) Ceux des anciens qui ne comprenoient pas ce systême disoient déjà alors, que ce n'étoit qu'une *philosophie de la nature*.

l'incrédulité; quelle législation (1)! Pareille invention auroit pu plaire dans nos temps modernes où, sous tant de rapports, domine une charlatanerie mensongère: l'antiquité, dans sa franche énergie, la rejette tout d'une voix.

Il est très-vraisemblable, au contraire, que l'on se conformoit dans le culte public à la même doctrine que dans les mystères; seulement ici, le système étoit exposé dans ses rapports secrets. Il est à croire que les deux modes d'exposition différoient entr'eux, comme l'enseignement esotérique ou acroamatique des philosophes, de leur doctrine exotérique.

D'ailleurs, l'idée de ce monotheïsme pur, qu'on pourroit appeler *mahométan*, plutôt que juif ou chrétien, ne peut point s'appliquer à l'antiquité. La manière de voir des anciens, s'exprime entièrement dans ce mot d'Héraclite, approuvé par Platon: « *L'unique Sage ne veut pas être appelé le* SEUL, » *il veut le nom de Zeus!* (2) »

Une comparaison approfondie de la doctrine samothrace avec celle de l'ancien Testament, pourroit conduire à l'opinion émise autrefois par Gerhard Vossius, Bochart, et d'autres savans respectables, et suivant laquelle, toute la mythologie payenne ne seroit qu'une altération de l'ancien Testament et de la doctrine révélée au peuple de Dieu (3).

C'est ainsi que Cicéron dit, (*de nat. D.* I. 42): Prætereo Samothraciam eaque

. . . . . Quæ Lemni
Nocturno aditu occulta coluntur
Sylvestribus sepibus densa:

Quibus explicatis ad rationemque revocatis, *rerum magis natura* cognoscitur *quam Deorum*.

(1) Sainte-Croix, p. 355.

(2) Ἓν τὸ σοφὸν, μȣ̃νον λέγεσθαι ȣ̓κ ἐθέλει, καὶ ἐθέλει Ζηνὸς ὄνομα. Clem. Al. Strom. L. V, p. 718.

(3) Comp. Creuzer. préf. t. IV. p. IV.

Dans ce point de vue, les traditions hébraïques sont regardées comme des documens antérieurs à toutes les données historiques. Mais si cette hypothèse n'étoit elle-même qu'une supposition gratuite? s'il se trouvoit déjà dans la mythologie grecque (sans parler de celle de l'Inde et en général de l'Orient) des debris d'une doctrine, et même d'un système scientifique, qui s'étendit fort au-delà du cercle dans lequel se renferme cette révélation conservée par les plus anciennes traditions écrites? si cette révélation n'avoit pas ouvert une nouvelle source de connoissance, mais seulement concentré, en quelque sorte, celle qui existoit déjà, pour la mieux maintenir dans sa pureté? si, après que la corruption eût commencé et que la vraie doctrine eût dégénéré en polythéïsme, les traditions hébraïques n'avoient conservé du système primitif, que la partie qui pouvoit, dans la suite, conduire à en saisir de nouveau l'ensemble?

Quoiqu'il en soit, ces rapprochemens prouvent du moins que la mythologie grecque peut être ramenée à d'autres sources qu'aux doctrines de l'Egypte ou de l'Inde. Un examen impartial porte même à croire que le système religieux des Grecs se rapproche, plus que les mythologies indienne et égyptienne, de la doctrine pure et primitive. Dans la fable grecque, dans l'histoire des dieux telle qu'elle a été chantée par Homère, nous voyons une imagination enfantine dénouer, comme en se jouant, les liens qui ramènent à l'Unité la nombreuse variété des dieux, tout en se réservant de rétablir l'ordre primitif. Dans les systèmes de l'Inde et de l'Egypte l'erreur prend un caractère sérieux; nous y voyons régner comme un esprit de mensonge, qui s'égare souvent jusqu'à la monstruosité. Si le peuple des Pélasges, qui semble avoir été la source de la civilisation grecque (1) n'avoit pas conservé dans leur pu-

(1) A peu-près comme les peuples germaniques ont été la source de la civilisation européenne. Il se trouve en général de singuliers rapports entre les Pélasges et les Germains.

reté les idées fondamentales de la doctrine première, jamais les Grecs, quelqu'ait été leur génie, n'eussent représenté ces idées par des formes d'une beauté si accomplie; jamais ils n'eussent respecté, au milieu même de leurs fictions gracieuses et badines, ces rapports profonds et mystérieux, dont le charme secret nous frappe, lors même que nous laissons aux dieux grecs toute leur indépendance poétique.

Le lien rompu dans le jeu de la fiction, étoit rétabli dans la sévère doctrine des mystères. Il est indubitable, historiquement parlant, que cette institution a été introduite en Grèce par les *barbares*. Mais pourquoi faut-il qu'elle soit venue d'Égypte? Seroit-ce parce qu'Hérodote avoit entendu dire aux prêtresses de Dodone, que les Pélasges avoient reçu d'Egypte, les noms des divinités (1)? Mais Hérodote, lui-même, ne donne cette dérivation que comme sa propre opinion (2); et cette opinion peut d'autant moins décider la question, qu'il manquoit à Hérodote des documens essentiels que nous possédons maintenant (3). Quel monde nouveau se fût ouvert aux regards du *père de l'histoire*, s'il eût connu les antiques traditions des Hébreux! Il remarque cependant que les orgies de Bacchus, en Grèce, tirent leur origine des Phéniciens, qui s'étoient établis dans la Béotie avec Cadmus de Tyr (4). Il s'exprime clairement sur les mystères de Samothrace, en disant que cette île les a reçus des Pélasges qui l'avoient habitée avant d'aller se joindre aux Athéniens (5).

---

(1) Hérod. L. II. c. 52, extr.

(2) *Δοκέω δ' ὦν μάλιστα ἀπ' Αἰγύπτυ ἀπῖχθαι* II, 50

(3) Si les connoissances d'Hérodote avoient été plus étendues, loin de chercher en Egypte l'origine des noms des Dieux grecs, il auroit douté peut-être que les noms égyptiens fussent eux-mêmes d'origine égyptienne.

(4) Hérodot. L. II, 49, extr.

(5) Id. L. II. c. 51.

La seule chose qui pût engager quelques savans à chercher en Egypte la source du culte des Cabires (1), est un récit d'Hérodote. Cet historien raconte qu'a Memphis, Cambyse ayant pénétré dans le sanctuaire consacré à Héphaestos, traita avec mépris son image, parce qu'elle représentoit un pygmée, comme les *pataeques* phéniciens (2). Il ajoute que ce roi impie, entra de même dans le sanctuaire des Cabires, où le prêtre seul pouvoit se rendre, et qu'il brûla leurs images en riant, parce qu'elle ressembloient à celle d'Héphaestos (3).

La comparaison des idoles d'Héphaestos et des Cabires, avec celles des dieux tutélaires des Phéniciens, autoriseroit cependant tout aussi bien à faire dériver les Cabires d'Egypte des Dieux nains de la Phénicie, puisque des témoignages irrécusables désignent ce dernier pays comme un des sièges les plus anciens des Cabires (4). L'histoire en question ne décide donc rien sur leur origine.

Ce qu'il y a de très-remarquable dans ce récit, c'est qu'il nous apprend que les Cabires de Memphis avoient la forme

(1) Creuzer II, 285. Jacobs *Uber die Memn.* note 63.

(2) Πάταικοι, petites figures que les Phéniciens plaçoient sur la proue de leurs vaisseaux.

(3) L. III, c. 37.

(4) Euseb. pr. ev. p. 38. « *Saturne donna à Poscidon et aux Cabires la ville Beryth pour demeure :* Ceci est le seul passage, à moi connu, où Poscidon et les Cabires soient nommés ensemble et distingués en même temps. Les Cabires sont l'antithèse de Poscidon. Celui-ci est la force aveugle, divergente, qui tend toujours à séparer, à déchirer; les Cabires au contraire sont le lien de l'ensemble. Hephaestos tient Poscidon enchaîné, et lui-même est dompté par un troisième, qui est aussi κύριος τῆς ὑγρᾶς φύσεως (*v. p.* 335 *note* 4 *du précéd. extr.*) mais dans un autre sens que Poscidon le destructeur. On trouve des traces de cette opposition dans le vingt-unième chant de l'Iliade. . . .

de pygmées. Comment une pareille image s'accorde-t-elle avec l'opinion qu'Héphaestos est le premier des dieux dans le système égyptien comme dans celui des Cabires, et que les autres divinités ne sont que ses émanations? Comment s'accorde-t-elle même avec la dénomination de *grands dieux*, que l'on donnoit si généralement aux Cabires? Un savant a prétendu lever cette difficulté par une interprétation particulière (1), mais elle tombe, si l'on considère qu'il y a d'indubitables preuves que les mêmes dieux étoient aussi représentés sous la forme de nains dans d'autres pays que l'Egypte (2). Nous voyons Anchyse fuyant d'Ilion, porter dans sa main les Pénates de ses pères (3), ce qui est une preuve, du moins, de la petitesse de ces images, qui représentoient des divinités analogues aux Cabires.

On pourroit être tenté de dire, que les premiers Cabires étoient tous regardés comme des dieux serviteurs, ou comme des Camilles, et que pour cela on les figuroit comme de jeunes garçons. Mais alors ceux-ci n'auroient pas eu l'apparence de nains.

Selon la conjecture la plus probable, parce qu'elle se fonde sur une idée dont l'existence, dans les temps anciens, est susceptible de preuves (4), les Cabires comme dieux, et comme êtres primitifs, sembloient devoir être représentés sous les traits vénérables de vieillards; et comme Camilles, ils devoient avoir l'apparence de jeunes garçons. L'ancienne idoloplastique,

---

(1) Gutberleth. Diss. de mysteriis Deorum Cabirorum insert. ej. Opusc. Franeck. 1704, et Poleni. Suppl. ad Thes. ant. Gr. et R. T. II. p. 824. Ce dernier traduit *πυγμαίου ἀνδρὸς μίμησιν* par *fortis et robusti viri imaginem*, signification qu'il justifie fort mal.

(2) Creuzer. Dionysus. p. 133.

(3) «Tu, genitor, cape sacra manu patriosque Penates.» *Aen.* II. 717.

(4) V. p. 337, note 3 du précéd. extr.

dans sa simplicité naïve, exprimoit à la fois ces idées contradictoires par les formes de nains. Dans cette supposition, il faut admettre, toutefois, que les premiers Cabires seulement, étoient ainsi représentés, car ceux de Memphis n'avoient la figure de pygmées que comme Héphaestes, ou comme les fils d'Héphaestos.

Nous croyons d'ailleurs retrouver ici une idée qui, en général se présente assez fréquemment, et qui rappelle en particulier les anciens Germains, dans cette manière de se figurer sous la forme de nain, des puissances plutôt magiques que naturelles. D'après une étymologie qui n'est point à rejeter, le mot allemand *Zwerg*, nain, dérive du mot grec *Theourgos*, et porte ainsi en lui-même la signification d'un être doué de forces magiques. Ceci peut rappeler encore les nains des montagnes, *Bergmännlein*, dont parle Georges Agricola, et qui sont aussi des fils d'Héphaestos, puisqu'ils travaillent les métaux et en font des armes (1).

---

(1) Wachter. Gloss. Germ. II, p. 1989. *Zwerg* (Anglosax. *dwerg*, *dweorh*, Franc. *duwerch*). Daemon sylvestris montes et saxa inhabitans....., et *nescio quæ arma fabricans.* Scandin. *duergur* et au pluriel *duergar*, semi-daemones, rupicolae, *arte fabrili mirabiles. Gudmundo Andreæ* in explicat. Voluspæ. Stroph VII, « *dvergi* sic dicuntur a θεῷ ἔργων; » pourquoi pas simplement θεουργός? Agricola dit en parlant des *Bergmännlein.* (V. De Animantibus subterraneis de re metall. lib. XII p. 491). « Ils sont ainsi nommés à cause » de leur petite taille qui ne dépasse pas trois palmes, ils ont l'air » de petits vieux hommes, (*seneciones*) habillés en mineurs, avec une » chemise à capuchon et un tablier de cuir. » (comme les Cabires sur les médailles). On les retrouve aussi dans les montagnes de la Bohême. V. Balbin. Misc. hist. Boh. L. I. p. 45. Ceux qui étoient d'un caractère doux, étoient appelés de préférence *Kobeln*, *Kolde*, nom qu'Agricola, et après lui Wachter, font deriver du grec Κόβαλος. Or. Is. Vosius. (ad Hesych voce Καβειροι not. 12) dit :

Comme à la stature des pygmées se joignoit l'idée d'une force surnaturelle, on ne doit pas s'étonner que ces mêmes pygmées fussent, dans un autre sens, considérés comme des géans (1); il ne faut donc pas être surpris de trouver le nom d'*Héraclès* parmi les *Dactyles Idæens*, qui étoient encore plus petits que les pygmées (2), et de voir les images informes des plus anciens Cabires se changer en *Dioscures* (3).

L'extérieur même des Cabires nous conduit donc à l'idée de puissances magiques et théurgiques. Il nous reste à rechercher quelle pourroit être la signification du nom qui leur est commun.

Presque tous les savans s'accordent à reconnoître que le nom de *Cabires* exprime l'idée de *dieux forts et puis-*

« Καβάρνοι, Κάβειροι, Κέβαροι, Κέβαλοι, ejusdem omnia videntur naturæ. » Les lettres *l* et *r* sont si souvent remplacées l'une par l'autre, qu'on ne peut douter que tous ces noms n'aient une origine commune.

(1) Dans la mythologie du nord, les géans et les nains se trouvent presque toujours ensemble. Dans le poëme des *Nibelungen*, on trouve l'expression de *das viel starke Getwerch*, le *très-fort nain*. (V. *Nibelungenlied* v. 1989).

(2) Πυγμαῖος vient de πυγμὴ, le poing, Δάκτυλοι sont les doigts.

(3) *Fils de Sydyk*, v. not. 2, p. 7 et *Dios-Cures* sont un seul et même nom. Ce nom se retrouve dans les *Benei-Heloim* de l'A. T. (Gen. 6). L'H emphatique devant *Eloim*, montre qu'il est question des fils du *Dieu Suprême*. On pourroit croire qu'il faut entendre par là les adorateurs du vrai Dieu, qui étoient comme séparés du reste des hommes, ou les initiés aux premiers et aux plus anciens mystères. Il semble qu'il ait été donné primitivement à une partie du genre humain seulement, une révélation qui, dans la suite, devoit s'étendre et rayonner comme d'un centre. N'est-il pas étonnant que partout les vérités premières aient été, dès l'origine, revêtues de la forme des mystères ? Qu'étoit l'isolement sévère du

sans, d'après la signification du mot hébreu *Chiabir* (1). Ce qui vient à l'appui de cette opinion, c'est que ces mêmes dieux, pris ensemble ou séparément, sont toujours appelés *grands* et *puissans* (2). On peut, cependant, croire encore que cette épithète ne s'appliquoit qu'aux dieux supérieurs du système des Cabires. Le nom même est trop vague, trop général, il n'exprime pas assez ce que l'idée a de particulier, pour que nous nous laissions entraîner par une simple analogie. Nous sommes donc conduits par notre recherche, à réunir encore une fois tous les traits caractéristiques des Cabires.

Les premiers Cabires étoient des forces ou natures magiques, ou plutôt théurgiques, qui manifestoient les dieux supérieurs par l'action (3). Ce n'est point isolés, mais dans leur enchaînement indestructible, qu'ils exercent le charme par lequel ce qui est au-dessus du monde, est transporté

---

peuple juif, si non une institution analogue à celle des mystères, pour séparer une nation de toutes les autres ? Le christianisme seul devoit faire disparoître toutes les entraves.

(1) Un grand nombre de savans donnent au mot *Chiabir* la signification de *fort*, *puissant* (*Scaliger* ad. Varr. et ad chro. Euseb. *Gerh. Voss* de Idol. p. 173. *Bochart*, *Selden*, *Marscham*, etc.) Ce qui peut jeter du doute sur la justesse de cette interprétation, c'est qu'on ne peut guères la prouver sans recourir à l'arabe, et que le mot *Chiabir* semble signifier toujours *puissant* par *superflu*, par *surabondance*. V. Job. 31, 25, 8, 2.

(2) In Augurum libris Divi potes sunt, in Samothrace θεοὶ δυνατοί. Varro de l. l. L. IV.

(3 En preuve de ce qu'on attachoit aux Cabires l'idée de magie. V. Euseb. p. 36. Strabo. L. X. p. 466. Schol. Apoll. Paris. L. I. v. 1131 dit en parlant des Dactyles Idaeens γόητες δὲ ἦσαν καὶ φαρμακεῖς. Comp. Diod. Sic. V. p. 392.

dans

dans l'existence réelle. Les dieux, par eux manifestés, sont aussi attachés à eux par une liaison magique. La succession entière des Cabires forme donc une chaîne magique et ascendante. Aucun anneau de cette chaîne ne peut être enlevé, ou privé de ses forces actives, sans que le charme ne soit détruit. De même que l'apparition d'un seul Dioscure ne signifioit rien pour les nautonniers, et qu'il falloit, pour constituer un heureux présage, que l'on aperçût le signe des deux flammes réunies, de même les Cabires ne sont adorés comme les *grands dieux bienfaisans*, qu'autant qu'ils sont ensemble, et non point séparément (1). Il faudroit, pour que leur

(1) Cette idée fondamentale d'un enchaînement indestructible, fait tomber toutes les suppositions gratuites et hasardées que nous présente *Sainte-Croix*, p. 28 et suiv. (L'auteur discute et réfute ici l'opinion émise par Sainte-Croix, savoir : qu'il n'y avoit originairement que deux Cabires, qui représentoient le ciel et la terre, et que les autres ont été ajoutés depuis. Il expose et commente ensuite les passages de Varron, qui ont rapport à cette doctrine). (L. IV p. 17). Quelques mots curieux de St. Augustin jettent beaucoup de lumière sur le sujet qui nous occupe. Les voici : « Saturnus unus est de principibus Deis. » (apud August. « de civ. Dei. L. VII, c. 9). Saturnus pater à Jove filio est *superatus*. » (ib. c. 19). Jupiter Deus est habens potestatem causarum, quibus » aliquid fit in mundo. Et *praeponitur* Janus, quoniam penes Janum » sunt *prima*, penes Jovem *summa*. Merito ergo Rex omnium Ju- » piter habetur. *Prima* enim *vincuntur* a *summis*, quia licet *prima* » PRÆCEDANT *tempore*, *summa* SUPERANT *dignitate*, »(ib. c. 19). Varron ramène au nombre fondamental de trois, toute la succession des divinités Samothraces. Cette trinité, ou comme il s'exprime, le *de quo*, le *a quo* et le *secundum quod aliquid fiat*, est indubitablement celle que formoient les trois premiers Cabires. *Demeter-Persephone*, qui ne constituent qu'un nombre, sont le *de quo*, *Dionysos* est le *a quo*, *Kadmilos* le *secundum quod aliquid fit*.

nom exprimât leur caractère essentiel, qu'il signifiât, *ceux qui sont inséparablement unis* (*comme Dioscures*) *par un lien magique.* Or, si l'on avoit à inventer un mot pour exprimer cette idée, on ne pourroit en trouver de plus convenable que celui de *Cabires*, en le faisant dériver d'un autre mot hébreu, qui renferme à la fois la signification *d'union indissoluble* et de *magie* (1).

La parfaite concordance du mot et de l'idée donne déjà à cette explication un haut degré de vraisemblance, une analogie frappante et inattendue semble devoir lui imprimer le sceau de la certitude. Nous retrouvons chez les anciens Etrusques une association de divinités qui forment entr'elles un ensemble. Leurs noms particuliers étoient inconnus, mais elles avoient le nom commun de *consentes*, et de *complices* (2) traduction littérale du mot *Cabires*, si on lui donne la signification par nous adoptée. On comptoit six divinités mascu-

---

Tout ceci vient à l'appui de notre manière de voir. Le système des Cabires est indivisible de sa nature, et n'a pas pu se former peu-à-peu par agglomération. Celui qui l'a possédé le premier, a dû le posséder tout entier.

(1) Cette racine est *Cavar*, *consociavit*, *conjunxit se*; d'où *caverim*, *socii*, avec l'idée que *plusieurs* sont comme *un seul*. (v. Jud. 20, 11). Ceci est la forme ordinaire, mais on trouve aussi celle de *cavirim*. Ces deux formes semblent correspondre aux expressions grecques κάβειροι et κάβιροι. Il est dit en parlant du Metatron, qui, comme nous l'avons vu, est le Kadmilos cabalistique : « Il est de 500 ans plus élevé que ses *Chabkirim*, c'est-à-dire, que ses compagnons. » (*Eisenm. entd. Jud.* T. II, p. 401). L'expression de *cober caboer* Deut. 18, 11. signifie littéralement *nectens nexum*, *consocians consociationem*; d'où *cabarim*, *incantationes*. Es. 47, 9, 12. On retrouve des traces du nom de *Cabires* dans plusieurs autres langues de l'Orient.

(2) Arnob. adv. Gent. III, p. 123.

lines et six féminines, toutes subordonnées à un dieu supérieur, Jupiter. Que l'on se souvienne du double sexe de tous les anciens dieux, non pas que les deux sexes fussent réunis contre nature chez le même individu, mais en tant que chaque degré dans la succession des dieux, étoit représenté par une divinité masculine et par une autre féminine (1), et l'on ne pourra s'empêcher de reconnoître ici la chaîne des sept Cabires, qui se résout en unité dans Jupiter. (2). Ce sont des dieux différens, et cependant pris ensemble, ils ne forment qu'un seul Dieu (3).

L'histoire nous apprend que des colonies de Pélasges apportèrent leurs dieux en Etrurie. Enée débarqua sur la côte de Lavinium les pénates de Troie. Et Varron nous dit, en parlant de ces mêmes dieux de l'Etrurie, qu'ils étoient appelés *complices*, parce qu'ils ne pouvoient vivre ou mourir que tous ensemble. Il seroit impossible d'ajouter quelque chose à cette expression, ou de mieux caractériser l'idée de l'association de ces dieux. La signification du nom nous conduit ainsi à pénétrer le sens intime du système des Cabires, et témoigne en faveur de l'explication que nous avons tirée d'abord de la succession de ces divinités.

La doctrine sacrée des Cabires, dans son sens le plus profond, étoit l'exposition de la marche ascendante, par laquelle la vie se développe dans une progression successive, l'exposition de la magie universelle, de la théurgie permanente qui manifeste sans cesse dans la réalité ce qui, de sa

---

(1) Compar. not. 2, p. 326 du précéd. extr.

(2) Jupiter doit être considéré ici de deux manières; dabord comme étant un des sept Cabires, et ensuite comme étant, selon les Orphiques, le *commencement*, le *milieu* et la *fin*.

(3) De même que *Elohim*, au pluriel est annexé à un verbe au singulier. *Bara Elohim*, les *Dieux créa*. (Gen. I, 1.)

nature, est supérieur au monde réel, et fait apparoître ainsi ce qui est invisible.

Ce n'est pas sans doute sous cette forme que la sainte doctrine étoit présentée à Samothrace. L'initiation aux mystères avoit pour but de former un pacte d'alliance pour la vie et pour la mort, avec les dieux supérieurs, plutôt que d'arriver à résoudre le problême de l'univers. Les dieux inférieurs étoient regardés comme les médiateurs théurgiques de cette alliance, et adorés comme tels. L'initié devenoit lui-même un anneau de la chaîne magique, il étoit reçu comme Cabire dans l'association indestructible, ou, ainsi que s'exprime une ancienne inscription, dans l'armée des dieux supérieurs (1). Les Cabires ou leurs serviteurs pouvoient être regardés comme les inventeurs de chants magiques, dans le sens de Socrate, lorsqu'il dit qu'il faut conjurer sans cesse par des chants, l'enfant en nous, jusqu'à-ce qu'il soit guéri de la crainte de la mort (2).

La doctrine samothrace, dont toute l'influence se tournoit vers la vie réelle, et vers l'application au sentiment moral, étoit aussi rendue sensible en tant qu'elle reconnoissoit l'image des dieux dans le chœur des astres (3). Et quel plus magnifique symbole de l'idée fondamentale auroit-on pu trouver, que le mouvement harmonieux de ces flambeaux célestes, dont aucun ne peut être enlevé sans que le tout ne soit

---

(1) Ἧς στρατιῆς εἷς εἰμι, λαχὼν θεὸν ἡγεμονῆα. (*Munter.* p. 8.) C'est pour cela que les mystères Samothraces étoient appelés de préférence ἄῤῥηκτα, *inséparables.* (Orph. Argon. 464, 465).

(2) Plat. in Phæd. p. 77, 177. Bip.

(3) « Les ames des morts sont divisées en deux troupes. L'une » est sans cesse errante sur la terre ; l'autre suit la course des astres » brillans du ciel. Je suis associé à cette dernière, car le Dieu a » été mon guide. » *Inscript. Samothr. d'après Munter.*

détruit, et dont on doit dire à la lettre, qu'ils ne peuvent naître et périr que tous ensemble! Nous ne savons pas, sans doute, si dans la suite des temps, la doctrine fut conservée pure, et si mainte vérité ne fut pas obscurcie ou altérée. Mais, quelques changemens qu'elle ait subis, on put toujours y reconnoître l'ensemble, l'idée fondamentale de ce système, héritage des temps primitifs, le plus pur et le plus vrai, de tous ceux de l'antiquité.

A l'époque de la domination des Empereurs romains, le nom sacré des Cabires fut profané par l'adulation; et l'on vit sur les medailles la tète d'un Domitien, entourée du titre de divinité cabirique (1).

Il nous a paru de quelqu'importance, pour l'histoire de l'esprit humain, de tenter l'explication d'une des plus anciennes croyances. Les temps passés présentent une vaste carrière aux efforts des savans, soit qu'ils s'occupent de l'histoire politique des peuples, soit qu'ils cherchent à reconnoître dans la nature les traces des antiques révolutions de notre globe. Mais les doctrines qui, pendant une longue suite de générations, ont été pour les hommes comme des centres de ralliement, et que les sages de tous les siècles ont considérées comme ce que la vie a de plus sérieux, seront toujours l'objet le plus digne des travaux du penseur.

---

(1) Eckhel. Doctr. Num. Vat. III, p. 375 et suiv.

HISTOIRE.

Histoire critique et militaire des guerres de la Révolution. Nouvelle édition rédigée sur de nouveaux documens, et augmentée d'un grand nombre de cartes et de plans ; par le Lieutenant-Général Jomini, Aide-de-camp général de S. M. l'Empereur de Russie, Grand'croix de plusieurs ordres.— Paris 1822. Chez *Anselin* et *Pochard*, Libraires.

(Troisième extrait. Voy. p. 119 *du vol. préc.)*

Nous continuerons à prendre dans cet ouvrage l'historique des événemens de la guerre en Suisse, après l'invasion ordonnée par le Directoire en 1798. Nous avons vu, dans les deux extraits précédens (1), de quelle manière le prétendu bienfait de la constitution en République une et indivisible, avoit été imposé à la Suisse, pour satisfaire aux vues ambitieuses des meneurs de la République française.

Dès les premiers jours de mars 1799, le Directoire ayant eu avis de la marche des armées russes vers l'Italie et la Suisse, dénonça l'armistice, et rompit les négociations de Radstadt. Masséna commandoit l'armée d'Helvétie, Jourdan celle du Danube, Scherer celle d'Italie, Bernadotte celle du Rhin.

Le plan du Directoire étoit de s'emparer d'abord des Grisons, puis du Tyrol, pour couper les communications des deux armées autrichiennes, et être en mesure de se porter en masse, soit au midi soit au nord, là où le coup décisif devroit être frappé. Ce plan gigantesque et mal com-

(1) Voy. vol. XX, p. 38 et 119.

biné, étoit d'ailleurs hors de proportions avec la force numérique des armées françaises.

Jourdan étoit entré en Souabe, et avoit devant lui l'archiduc Charles, sur le Lech, avec des forces supérieures. Il devoit occuper le général autrichien, pour le distraire des projets de Masséna sur les Grisons et le Vorarlberg; mais il ne tarda pas à être battu à Stokach; il fut rappelé lui-même par le Directoire, et son armée ayant repassé le Rhin, fut mise sous les ordres de Masséna. Celui-ci avoit surpris les Autrichiens dans les Grisons, forcé le pas de Ste. Lucie, et fait prisonnier, dans Coire, le corps du général Aufenberg.

L'aîle droite des Français pénétrant dans la haute vallée de l'Inn (l'Engadine) en occupa les débouchés du côté du Val de l'Adige; mais la direction de cette vallée, son étendue, les hautes chaînes qui la séparent de celle du Rhin, mettoient de vastes espaces et d'insurmontables obstacles entre cette aîle droite et le corps d'armée de Masséna, aussi longtemps que le Vorarlberg demeuroit aux Autrichiens. Le camp retranché de Feldkirch en étoit la clef. Masséna prodigua les hommes pour s'en emparer, et y perdit inutilement, en deux attaques, la fleur des grenadiers de son armée.

La position des généraux Lecourbe, Loison et Dessoles, qui étoient tous les jours aux prises, dans l'Engadine, avec les troupes plus nombreuses du général Bellegarde, étoit devenue singulièrement critique, depuis que Scherer, déposté et battu par les Russes, à Magnano, s'étoit retiré derrière l'Oglio; depuis qu'il étoit démontré qu'on ne pouvoit entamer le Vorarlberg, bien moins encore le Tyrol; et enfin depuis que l'archiduc victorieux, étoit en mesure d'offensive. Les Français, d'ailleurs, mouroient de faim dans l'Engadine. Une division se porta dans la Valteline, pour pouvoir subsister; et cette aîle droite de l'armée française, après des

prodiges aussi incroyables qu'inutiles, d'habileté des généraux, et de valeur des troupes, regagna le St. Gothard et les Grisons, au moment où toute possibilité de retraite alloit lui être enlevée.

On voit que l'ineptie qui avoit présidé au plan fastueux de cette campagne, n'avoit pas tardé à produire ses effets. L'offensive fut enlevée aux Français en moins de deux mois; et il fallut toutes les ressources du génie et de l'activité de Masséna, toute la discordance des mesures prises par le Conseil aulique et les généraux des Puissances alliées, pour que la frontière de France ne fût pas promptement entamée après ces événemens, et que de grands désastres n'en fussent la conséquence.

Cet exposé rapide de ce qui se passa en mars et avril, donnera plus d'intérêt au récit détaillé des événemens qui suivirent. Nous allons reprendre le texte de l'historien, dans son chap. LXXXV Liv. XIV.

« Depuis le commencement du mois, l'archiduc et Masséna faisoient continuellement des démonstrations sur le Rhin: l'un afin d'empêcher que le général français ne portât sur sa droite assez de forces pour tomber des hauteurs de l'Albula sur la ligne d'opérations du comte de Bellegarde, et l'autre pour détourner les Autrichiens de faire une seconde tentative sur le Luciensteig. Mais le prince tenoit à se rendre maître de ce poste important, avant de rien entreprendre contre la Suisse. Il s'étoit persuadé que le moment propice de l'invasion par Schaffhausen étoit passé depuis l'arrivée de l'armée de Jourdan en Thurgovie; d'ailleurs, pour réussir, il eût fallu désobéir au cabinet de Vienne, découvrir le Vorarlberg et les Grisons, afin de se masser entre Waldshut et Constance. »

»Dans l'impossibilité d'adopter ce plan, bien qu'il fût encore le meilleur, il fallut se décider à une opération offensive

basée sur Feldkirch, et dirigée par le Luciensteig contre le point où la droite de Masséna se joignoit avec son centre : manœuvre dont on pouvoit également se promettre d'heureux résultats. A cet effet, sans s'arrêter aux combats que les avant-postes avoient à soutenir tous les jours dans la vallée du Rhin, l'archiduc fit passer un renfort de douze mille hommes a Hotze, en l'invitant à concerter une nouvelle entreprise sur les Grisons avec le comte de Bellegarde.»

»Ces deux généraux convinrent d'une attaque sur toute la ligne pour le 14 mai. Le corps de Hotze étoit spécialement destiné à s'emparer du col de Ste. Lucie, tandis que Bellegarde le favoriseroit par une diversion dans la haute Engadine. Cette fois-ci les dispositions des Autrichiens furent bien prises, et les forces imposantes qu'ils employèrent devoient leur assurer le succès, puisque le départ de Lecourbe pour Bellinzona livroit à leurs coups la division Menard seule, et quelques détachemens de celle de Lecourbe éparpillés sur un développement immense. Près de quarante mille hommes devoient ainsi entrer en action contre dix à douze mille Français, d'autant plus compromis que les deux masses ennemies se trouvoient naturellement placées sur leur flanc.»

»Le 14 au matin, Hotze, à la tête de six bataillons et huit escadrons se forma en avant de Balzers, et engagea une vive canonade avec les batteries françaises de la rive gauche. Trois autres colonnes, fortes ensemble de douze à treize bataillons, conduites par les généraux Jellachich, et Hiller, s'étoient mises en marche l'avant-veille pour franchir les Alpes Rhétiennes, à l'effet de déposter les républicains des bords de la Lanquart, de prendre le col à revers, et de couper à la garnison sa retraite sur Coire. Tous ces mouvemens s'exécutèrent avec precision. Jellachich, secondé par les paysans et une foule d'émigrés suisses au fait des localités, arriva sur les derrières du fort, et le fit attaquer sur-le-champ

par une partie de ses troupes, pendant que lui-même s'emparoit de Malans et de Mayenfeld. Un régiment de Croates pénétra dans les retranchemens, fit prisonnière une partie de la 14e légère, et ouvrit les portes à la colonne de Hotze, qui porta aussitôt ses escadrons sur la Lanquart. Pendant ce temps, le général Hiller et le colonel Plunquet ayant aussi débusqué les Français du revers des montagnes de Seewis, marchèrent sur Zizers où ils joignirent Hotze, qui se dirigea avec toutes ses forces sur Coire.»

»Bellegarde, de son côté, à la tête de vingt bataillons, avoit pénétré dans la Haute Ligue sur quatre colonnes, se liant par la droite avec la gauche de Hotze: il culbuta tous les postes français, s'empara de Davos et de Lenz, et rejeta l'ennemi dans la vallée du Rhin postérieur. Plusieurs détachemens coupés, tombèrent au pouvoir des Autrichiens, ainsi que deux pièces d'artillerie.»

»Après la prise du col, la division Menard, qui défendoit la vallée du Rhin, se trouva séparée en deux parties: la gauche sous les ordres de Chabran, passa le Rhin près de Ragaz; et la droite, engagée dans la vallée sous le général Suchet, ne pouvant plus atteindre ce point, prit poste derrière le pont de Reichenau. Mais pressé par Hotze, et craignant d'être coupé par les colonnes de gauche de Bellegarde, ce général rompit les ponts du Rhin, et se retira sans éprouver de perte dans la vallée d'Urseren par Ilanz et Dissentis. Ainsi le centre de Masséna étoit forcé; et si Bellegarde, au lieu de le refouler sur sa base, eût été là pour appuyer Hotze, c'en étoit fait de la droite de l'armée d'Helvétie.»

»La brigade Chabran et la division Lorges occupoient encore la rive gauche du Rhin, depuis Ragaz jusqu'à Rheineck: mais leur ligne étant tournée, il étoit impossible que ces troupes pussent se maintenir dans leurs positions. Aussi,

après de légers combats où les deux partis eurent tour-à-tour l'avantage, le premier se retira dans le canton de Glaris, et Lorges aux environs de St. Gall et de Lichtensteig. Chabran fit le 19 une tentative pour chasser de Wallenstadt la brigade autrichienne de Gavasini, à laquelle s'étoit jointe la légion d'émigrés suisses de Roverea. Ses efforts ayant été inutiles, il se vit obligé de rentrer à Mollis.»

»La prise des Grisons rompoit entièrement le système de défense de Masséna; il ne pouvoit plus désormais garder les bords du lac de Constance, ni la ligne du Rhin depuis Stein jusqu'à Eglisau, puisque ses flancs et ses derrières se trouvoient menacés. Il étoit évident que l'archiduc n'attendoit que la réussite de l'opération de Hotze pour passer le Rhin et pénétrer en Suisse. Au léger avantage de disputer le passage du fleuve, Masséna préféra donc le parti plus solide de prendre en arrière une position centrale, qui le mît à même de se porter facilement sur l'une ou l'autre armée autrichienne, afin d'empêcher leur jonction. D'après cette détermination, le général Tharreau quitta le 20 mai les environs de Schaffhausen, et vint prendre position derrière la Thur. Les divisions Oudinot, Soult et Vandamme se concentrèrent à Winterthur; le général Keller ayant perdu la tête, décampa de sa personne, et laissa à l'adjudant-général Weber le soin de rallier les milices suisses et de les ramener sur la Toss; Lorges prit la ligne de St. Gall à Uznach; Menard campa sur les bords du lac de Wallenstadt; enfin Lecourbe reçut l'ordre d'évacuer le St. Gothard, pour se replier dans la vallée de la Reuss. Le 21, l'armée française continua son mouvement rétrograde. Les bords du Rhin furent évacués jusqu'à l'embouchure de l'Aar; la division Tharreau, formant l'avant-garde, prit poste à Winterthur; les autres divisions du centre occupèrent, entre la Toss et la Glatt, les points de Klotten et de Bassersdorf. Le général Chabran, qui avoit

remplacé Lorges, réunit la seconde division à Uznach; et Menard s'établit à l'embouchure de la Linth (1). »

» Par cette nouvelle position, Masséna couvroit principalement Zurich, dont il faisoit retrancher toutes les approches; et, par la réunion de ses forces, il rendit moins sensible leur disproportion avec celles de l'ennemi. Il est douteux cependant qu'il eût pu la conserver long-temps, si le corps de Bellegarde eût agi sur la droite de concert avec celui de Hotze. Mais, après la reprise des Grisons, la cour de Vienne, délivrée de toute inquiétude pour le Tyrol et le Vorarlberg, n'attacha plus qu'une importance secondaire aux opérations de Suisse; et, voulant frapper un coup décisif en Italie, elle donna ordre au comte de Bellegarde de joindre ses troupes à celles de Suwaroff, en laissant dix mille hommes pour s'emparer du St. Gothard et garder la Valteline. Ce général, après avoir poussé le 16 mai ses troupes légères par l'Albula jusqu'auprès de Reichenau, s'arrêta entre Lenz et Splugen, puis se dirigea, le 20 mai, par le Septimer et le Splugen sur Chiavenna. Il paroît qu'on lui proposa de suivre la direction aussi courte du St. Gothard, pour descendre ensuite le Valais, et se lier par le Simplon ou le St. Bernard, à l'armée de Suwaroff. Cette idée étoit judicieuse: par ce moyen Bellegarde, au lieu de rester quinze jours inutile sur les derrières, marchoit à sa destination, sans quitter la ligne des forces agissantes. Favorisé par les paysans du Haut-Valais levés en masse, il n'eût pas été beaucoup retardé dans sa marche, et seroit arrivé aussi rapidement dans les plaines du Piémont, tout en décidant peut-être de l'évacuation entière de l'Helvétie. La crainte de ne pas remplir à point nommé les ordres de Suwaroff, ou des

(1) La Linth forme le lac de Zurich; elle prend à sa sortie le nom de Limmat.

motifs inconnus lui firent préferer la route de Como, avec tout l'embarras du passage des lacs. On ne sauroit lui en faire un reproche, puisque son arrivée dans les champs d'Alexandrie, au moment de la bataille de la Trebbia, devoit puissamment contribuer à décider du sort de l'Italie : reste à savoir s'il n'eût pas rempli le même but en descendant par la vallée d'Aoste ou Domodossola. »

» Aussitôt que le mouvement de retraite de la division Lorges avoit été prononcé, le général Hotze s'étoit hâté de jeter des ponts sur le Rhin, à Hochst et à Meiningen; le 22 mai il passa le fleuve avec 18 bataillons et 13 escadrons, laissant 5 bataillons et 6 escadrons dans les Grisons, et remettant les postes du Vorarlberg à la garde des milices du pays. Ce général arrivé le lendemain à St.-Gall, détacha son avant-garde le 24, sur Schwarzenbach, pour se lier avec la brigade Gavasini qui occupoit les deux rives de la Linth, à la hauteur du lac de Wallenstadt, pendant que le général Petrasch, avec 6 bataillons et 6 escadrons, marchoit dans la direction de Pfyn pour se mettre en communication avec l'Archiduc. »

» Décidé à pénétrer enfin en Suisse et à pousser la guerre avec vigueur, ce prince y avoit fait répandre avec profusion une proclamation où il rassuroit les habitans sur les intentions que les républicains prêtoient à l'Autriche; promettant, au contraire, de n'entrer sur leur territoire que pour les délivrer de leurs chaînes, et rétablir leur antique indépendance, il les exhortoit à se joindre à lui pour chasser leurs oppresseurs. Cette pièce ne produisit pas tout l'effet qu'on en attendoit : si elle contribua à ébranler les milices, du moins ne fit-elle point prendre les armes aux ennemis de la France. »

» Néanmoins, l'Archiduc avoit fait établir des ponts à Stein, sur lesquels defila le 21 mai l'avant-garde aux ordres du général Nauendorf, forte de 21 bataillons et 30 escadrons. Ce corps

vint camper le même jour sur les hauteurs de Steinek, envoya un détachement à Frauenfeld, et fit occuper par des troupes légères, les bords de la Thur depuis Pfyn jusqu'au Rhin. Ses instructions lui prescrivant de reconnoître le plus près possible les positions françaises, sans toutefois engager d'affaire générale, Nauendorf fit passer la Thur le lendemain matin à quelques troupes commandées par le général Kienmayer, et poussa sur la route de Winterthur. Ce détachement rencontra au village d'Hettlingen, les éclaireurs de Tharreau, qui, après un engagement assez vif, furent obligés de se replier sur l'infanterie. Kienmayer établit alors ses postes à Hettlingen, Henkart et Buch, les prolongeant jusqu'au confluant de la Toss, en face de l'avant-garde française, qui occupoit la droite de cette rivière, depuis Senzach jusqu'à Freyenstein. »

» Le même jour Nauendorf s'étoit porté sur Andelfingen, et dans la vue d'inquiéter le flanc gauche de Masséna, avoit jeté sur la rive gauche du Rhin quelques partis depuis Eglisau jusqu'à l'embouchure de l'Aar. L'un d'eux ayant pénétré au-dessus de Bulach donna l'éveil au général français, qui dans la nuit du 23 au 24 dirigea Tharreau sur Zurzach, avec 3 bataillons et 4 escadrons, pendant que lui-même balayoit les bords du Rhin, depuis Eglisau jusqu'à Kaisersthul. Les Autrichiens se retirèrent en toute hâte; mais chargés par la cavalerie républicaine, ils éprouvèrent une perte assez considérable, et laissèrent 300 hommes et 200 chevaux au pouvoir de l'ennemi. »

» Sur ces entrefaites l'Archiduc, qui s'étoit concentré dès le 21 mai aux environs de Singen, porta son quartier-général à Schaffhausen, et fit descendre son équipage du pont de Stein à Busingen. Son armée passa le fleuve le 23, et campa sur les hauteurs Kloster-Paradis : il attendit dans cette position la nouvelle de la réunion de son avant-garde avec les

troupes de Hotze, qui après avoir séjourné inutilement 24 heures à St.-Gall, en étoit parti le 25 mai pour suivre la colonne de Petrasch. »

» Masséna, prévenu de la marche de Hotze par les rapports du général Chabran, se détermina à attaquer les Autrichiens sur toute leur ligne, espérant battre l'avant-garde de l'Archiduc et le corps du Vorarlberg, avant leur réunion. En conséquence, il se rendit à Winterthur le 24 au soir, et fit sur-le-champ ses dispositions. Elles ne répondirent pas à la sagesse de sa résolution : car, au lieu de diriger l'effort sur le point décisif, c'est-à-dire par la route directe de Schaffhausen à Zurich et contre le corps de l'Archiduc, on le porta sur l'extrême droite contre l'avant-garde de Hotze. Le général Oudinot, qui avoit remplacé Tharreau, reçut l'ordre de marcher sur Frauenfeld, avec sa division renforcée de quelques troupes suisses sous les ordres de Weber. La brigade Paillard fut dirigée sur Andelfingen, et Ney conduisit l'attaque du centre sur Altiken. Soult formant reserve, devoit soutenir les différentes colonnes. »

» A la pointe du jour, Paillard passa la Toss à gauche de Rorbas, et se dirigea sur Andelfingen par Flach, afin de tourner les avant-postes autrichiens, avec lesquels une partie de son détachement avoit déjà engagé une vive fusillade, depuis Buch jusqu'à Hettlingen. Ceux-ci, avertis du danger, se replièrent précipitamment; mais poussés d'un côté par Paillard, et de l'autre par Ney, qui s'étoit déja rendu maître du gué d'Altiken, une partie seulement gagna le pont d'Andelfingen et la route de Pfyn; le reste se noya dans la Thur, ou tomba au pouvoir des républicains. Ney, se rabattant à droite, entra bientôt à Pfyn; et Paillard secondé par quelques éclaireurs de cette colonne qui pénétrèrent jusque dans Andelfingen, chassa les Impériaux de ce poste avantageux. Il ne put cependant continuer sa poursuite sur la rive droite

de la Thur, quelques compagnies à la suite d'une belle défense, étant parvenues a incendier le pont, ainsi que les maisons les plus voisines. »

» Le général Oudinot, parti en même temps que les colonnes précédentes, rencontra à Frauenfeld la division Petrasch. Les Autrichiens occupoient le pont, et s'étoient formés en bataille sur les collines en arrière : leur artillerie battoit toutes les approches. Le combat s'engagea par une vive canonade, dont le résultat fut la prise de Frauenfeld; mais les Français, parvenus sur la rive droite, ayant le désavantage du terrain, firent pendant plusieurs heures de vains efforts pour chasser l'ennemi de son excellente position. Enfin, à la chute du jour, Soult ayant amené un renfort d'une demi-brigade et deux escadrons de dragons, les républicains firent une dernière tentative qui fut plus heureuse. Les Impériaux étoient épuisés de fatigue, et leur cavalerie avoit été obligée de mettre pied à terre pour soutenir l'infanterie. Par une attaque vigoureuse Soult et Oudinot parvinrent à percer le centre de Petrasch, qui ordonna sa retraite par la grande route de Mazingen sur Weil. Elle se fit en assez bon ordre. Mais les ailes des régimens de Gemmingen et de Kaunitz, s'étant trouvées séparées du gros de la division par la manœuvre des Français, se jetèrent dans les bois à droite et à gauche du chemin, où elles furent faites prisonnières. »

» Cet échec fut en partie réparé par la reprise de Pfyn. Nauendorf, informé des progres de Ney, et voyant que le général Paillard ne songeoit pas à passer la Thur à Andelfingen, fit remonter la rivière à la brigade Simbschen, qui au milieu de la nuit arriva devant Pfyn. Les Français furent délogés de la ville et du pont, et repoussés sur la rive gauche. A la pointe du jour, l'arrivée de 9 bataillons et 6 escadrons detaches du corps de l'Archiduc, acheva de donner aux Imperiaux une supériorité marquée, et de mettre ce point important a l'abri de toute entreprise. »

» La journée du 25 fut sanglante pour les deux partis; les Autrichiens surtout y firent une perte considérable. Le général Piaczech y fut mortellement blessé : un drapeau, 2 canons et plus de 2 mille prisonniers, restèrent au pouvoir des Français. Les Suisses qui combattoient dans les rangs des républicains, soutinrent leur ancienne réputation; l'adjudant-général Weber trouva une mort honorable sur le champ de bataille. »

» Toutefois, ce combat ne remplit pas l'attente de Masséna, puisque les deux corps ennemis opérèrent leur jonction la nuit suivante, sur la rive droite de la Thur. La destruction du pont d'Andelfingen, la perte de celui de Pfyn et surtout l'arrivée de l'Archiduc, l'empêchant de faire une nouvelle tentative pour s'y opposer, il fit rentrer ses troupes dans leurs premières positions, ne laissant à Winterthur qu'une réserve pour soutenir l'avant-garde dont il confia la conduite à Ney. Masséna eût mieux fait d'abandonner de suite la ligne de la Toss, qui n'offroit pas d'assez bonnes positions pour lutter avec avantage, et de concentrer son armée devant Zurich; il se seroit épargné l'échec qu'il éprouva le lendemain. »

« Le prince Charles fit filer le 26 mai la divison du prince de Reuss sur Pfyn, pour renforcer Hotze, qui dès-lors forma son aîle gauche, et auquel il prescrivit d'attaquer le 27 l'avant-garde des Français. Celui-ci, qui campoit entre Frauenfeld et Dutweil, se mit en mouvement sur trois colonnes. Ses troupes légères, parties de l'Elgg et d'Issliken, rejetèrent sur Winterthur les avant-postes ennemis, et lui-même les suivit de près avec le gros de ses forces. Les Français tinrent un instant dans la ville; mais, accablés par le nombre, ils passèrent la Toss, ne laissant qu'un poste au village de ce nom, et s'établirent sur les hauteurs de Steig et de Brütten. Les Autrichiens, ayant forcé le passage de la rivière, attaquèrent cette position sans succès. La chose n'étoit pas facile; la Toss

coule ici entre des précipices profonds, et la route de Steig, pratiquée sur le flanc de l'escarpement de gauche, étoit battue par le canon dans tout son prolongement, et prise en flanc par l'infanterie qui couronnoit la hauteur. Hotze s'empara avec audace du village et du pont de Toss; mais tous ses efforts vinrent se briser au-delà. L'Archiduc, dirigeant son corps de bataille sur Neftembach, parvint à s'emparer de Pfungen, que les Français disputèrent jusqu'à la nuit; l'intrépide Ney qui venoit de prendre le commandement de l'avant-garde, reçut un coup de feu dangereux au genou; les troupes encouragées par sa présence se maintinrent bravement. Cependant la position de l'Archiduc à Pfungen lui permettant de tourner celle du Steig et de Brütten, Masséna ordonna de l'évacuer pendant la nuit, et Oudinot ramena les troupes à Klotten : Tharreau se concentra derrière Bulach, et Soult passa sur la rive gauche de la Glatt. Cette affaire ne fut pas aussi meurtrière que la vive résistance des Français à Wintherthur, à Brütten et à Pfungen, auroit pu le faire croire; les Autrichiens n'y prirent que quatre pièces de canon. »

» Le 28 mai, l'armée autrichienne marcha sur la Glatt. Les troupes légères de l'Archiduc cherchant à déboucher sur la route de Bulach à Zurich, pour inquieter les communications de Tharreau, celui-ci réunit sa division, et tombant à l'improviste sur l'ennemi, le chassa au-delà de la Toss, et occupa Rorbas. Il se disposoit à son tour à menacer la droite de l'Archiduc, et déja son avant-garde occupoit les revers de la montagne de Tuffen, lorsque quelques bataillons de renfort arrivés aux Impériaux, arrêtèrent ses progrès. Comme il n'entroit pas dans le plan de Masséna d'engager ce jour-là une affaire générale, et qu'il avoit résolu de se replier sur la position retranchée de longue main, autour de Zurich, cette échauffourée demeura sans résultats; Tharreau aban-

donna Rorbas, et rentra à Bulach, qu'il évacua bientôt pour passer la Glatt. Les divisions Soult et Oudinot suivirent ce mouvement rétrograde; et le premier, ne laissant sur la rivière que des postes d'observation, entra dans le camp retranché de Zurich. »

» Le prince Charles ne poursuivit les Français qu'avec circonspection, dans la crainte que les corps placés aux environs de Kayserstuhl ne cherchassent à le tourner; et refusant son aile droite, qui n'entra que le 31 à Embrach, il porta dès le 29 le corps de Hotze sur la Glatt. Ce général campa entre Klotten et Bassersdorf; enleva après un combat très-vif le pont de Dübendorf, et répandit ses éclaireurs sur la droite de cette petite rivière. »

» La crainte que Lecourbe descendant du St. Gothard dans le Canton de Glaris, ne se réunît à la division Chabran, pour assaillir sa gauche, engagea l'Archiduc à détacher le général Jellachich de Wintherthur sur Uznach, pour se lier au colonel Gavasini, laissé en observation par Hotze sur les bords de la Linth. »

» Pendant que le centre de l'armée française luttoit contre les forces réunies de l'Archiduc, la droite commandée par Lecourbe, étoit obligée d'abandonner le St.-Gothard. Nous avons vu que Bellegarde à son arrivée en Lombardie, avoit reçu de Suwarof l'ordre de détacher le général Haddick, pour s'emparer de ce passage important; il lui laissa, à cet effet, les 4 brigades de Rohan, Strauch, Lamarseille et Briey, qui devoient même être secondées par celle du général St. Julien, venant par les Grisons sur Dissentis, et soutenues par celle de Nobili, laissée à Varèse comme réserve, sans qu'on puisse imaginer l'utilité d'un soutien aussi éloigné. »

» Haddick, avec de pareilles forces, n'avoit pas grand'peine à triompher du foible détachement de Loison deja battu au Mont-Cénère par Hohenzollern, et ramené jusqu'à Airolo.

Mais les brigades Briey et Lamarseille n'étoient pas près d'arriver, et celle de Nobili étoit loin de pouvoir prendre part aux premiers engagemens. Cependant il falloit s'attendre à rencontrer bientôt Lecourbe; et il importoit même de contenir à gauche la division du Valais. Dans l'espoir de remplir cette triple tâche, le général autrichien ordonna à la colonne de St.-Julien de descendre avec ses 5 bataillons de Dissentis sur Urseren; et lui-même à la tête de 10 autres, entra le 24 dans la vallée du Tésin. Lecourbe n'avoit avec lui que sa division, la brigade Suchet ayant rejoint le général Menard par Schwitz; il en avoit d'abord placé la majeure partie à la jonction des vallées de la Reuss et d'Urseren, laissant à environ 2 mille hommes commandés par Loison, le soin de tenir le poste d'Airolo pour défendre l'accès de la montagne. Haddick arrivé le 27 devant ce poste, chassa aussitôt ses gardes avancées de Dasio. Mais Loison ayant réuni son détachement, assaillit à son tour les Autrichiens, les repoussa et leur fit même quelques prisonniers. »

» Toutefois Lecourbe, à qui Masséna avoit ordonné de se rapprocher du gros de l'armée, mit le même jour ses troupes en retraite sur Altorf, et envoya 5 bataillons à Loison, pour tenir les Impériaux en échec pendant que les équipages défileroient. A peine arrivé à Altorf, Lecourbe y apprit par le commandant de Schwitz, que le colonel Gavasini, voulant favoriser l'entreprise d'Haddick et inquiéter les derrières de la division Menard, venoit de pénétrer dans le Muttenthal défendu par la 12e demi-brigade légère. Le général français qui n'avoit aucun renseignement précis, sur les forces qui menaçoient la brigade Loison, et la croyant capable de repousser ce qui se présenteroit pour la combattre, partit sur-le-champ avec quelques compagnies de grenadiers et attaqua le 28 au matin la colonne de Gavasini, qui tenoit le pont de Mutten. Les Autrichiens soutenus des émigrés suisses,

résistèrent long-temps; mais la 12e légère étant parvenue à enlever le pont et les deux pièces de canon qui le défendoient, ils furent chassés du Muttenthal et ramenés en désordre sur les bords de la Linth, avec perte de quelques centaines d'hommes. »

»Dans le même instant où Lecourbe se débarrassoit ainsi du detachement qui gênoit ses communications avec l'armée, Haddick avoit renouvelé son attaque sur le St. Gothard, et obtenu cette fois un plein succès. Le prince de Rohan passa le Tesin, et gravit les hauteurs qui protégeoient la droite de Loison, pendant qu'une autre colonne le tournoit sur la gauche, et qu'Haddick l'abordoit de front. Accablé par le nombre, Loison se retira sur l'Hospital, d'où il continua son mouvement le 29 en combattant toujours. Sa ténacité faillit lui coûter cher; car au moment où il arrivoit au pont du Diable, la colonne de St. Julien débouchant dans la vallée d'Urseren, tomba sur son flanc gauche. Le petit corps français pressé de tous côtés, fut rejeté sur Wasen; et six cents hommes de son arrière-garde se virent obligés de déposer les armes. »

» Haddick, satisfait de ce succès, et attendant pour en profiter l'arrivée des deux brigades en marche par la vallée du Tésin, campa à Airolo avec celle de Strauch, fit occuper le pas de Nuffenen, qui conduit en Valais, et détacha le prince de Rohan par Domodossola pour masquer les avenues du Simplon. La seule brigade St. Julien, lancée imprudemment dans la vallée de la Reuss, chassa les Français de Wasen, et s'empara d'Amsteig. Déjà elle menaçoit Altorf, lorsque Lecourbe inquiet de ses progrès, fit marcher contr'elle le général Loison avec trois bataillons, au soutien desquels il se porta lui-même avec ses grenadiers et la 38e de ligne. Amsteig fut repris le 31, et le lendemain la colonne républicaine s'avança sur Wasen et le fort de Meyen, qu'elle enleva. »

» Haddick, informé de ce retour offensif, se contenta d'envoyer un bataillon de renfort à Urseren, et de le remplacer au St. Gothard par un détachement de Strauch. Espérant toujours d'être soutenu, St. Julien reprit un instant le dessus, et les républicains harrassés commençoient à plier, lorsque la présence de leur général les ramena au combat: Lecourbe, ayant rallié trois compagnies de grenadiers, chargea les Impériaux à la baïonnette, les fit plier de toutes parts, et les força à une retraite précipitée sur le pont du Diable, laissant le champ de bataille couvert de leurs morts et plus de mille prisonniers. St. Julien n'eut que le temps de couper une arche du pont pour sauver le dernier bataillon qui lui restoit. Son adversaire, instruit de l'approche de Haddick, ne le poursuivit pas plus loin. »

»Pendant que l'aîle droite de Masséna abandonnoit le St. Gothard, le général Xaintrailles manœuvroit pour rétablir l'importante communication du Simplon, et refouloit les insurgés du Haut-Valais dans le fond de la vallée du Rhône. Cette division, forte d'envion six mille hommes, se composoit des renforts que Masséna envoyoit à l'armée d'Italie, et qui n'ayant pu s'y rendre, occupoient un camp en avant de Sidder (1), ainsi que les vals adjacens; on y avoit joint près de deux mille patriotes du Bas-Valais, ou Vaudois. Les rebelles postés dans la gorge de Leuck (2), firent le 27 mai une tentative sur le camp de Sidder qui fut repoussée. Xaintrailles ayant réuni ses troupes, les attaqua lui-même le lendemain dans leurs retranchemens: deux colonnes gagnèrent les sommités qui dominoient la forte position de Leuck, et malgré la vive résistance qu'opposèrent les Valaisans soutenus par un corps autrichien, ils furent obligés

(1) Sierres.

(2) Louesch.

de se retirer sur Raron, laissant leurs magasins et toute leur artillerie au pouvoir des vainqueurs : le général Xaintrailles, continuant sa marche sur les deux rives du Rhône, les chassa successivement de Vispach, de Brigg et de Lax. Ce dernier village fut le théâtre d'un combat assez vif, et les Français s'y établirent pour diriger ultérieurement leurs opérations contre Munster et le Simplon, où les insurgés s'étoient ralliés.»

»Instruit de ces événemens en même temps que des premiers dangers courus par la brigade St. Julien, Haddick se decida à porter Strauch sur Oberwald au soutien des Valaisans, et marcha lui-même au St. Gothard, où il n'arriva que pour rallier les debris de la droite, compromise par sa propre faute (1).»

»Sur ces entrefaites, le gros de l'armée autrichienne se groupoit dans les environs de Zurich, où Masséna avoit aussi reuni la plus grande partie de ses forces; tout sembloit annoncer une affaire décisive. Jellachich, détaché, comme on sait, sur la gauche pour se joindre à la brigade Gavasini, et deloger Chabran de la rive droite du lac, n'avoit pas eu la peine de remplir sa mission; car celui-ci ayant deja reçu l'ordre de se replier, fit sa retraite sur Raperschwyl, et après avoir détruit le grand pont qui traverse le lac, ainsi que celui de Grynau sur la Linth, vint prendre position entre Horgen et Lachen. Jellachich, laissant alors à Gavasini le soin de garder la rive de la Linth jusqu'à Uznach, se dirigea sur Raperschwyl, et poussa ses avant-postes à Stœffa. Il y fut vainement attaqué le lendemain par Soult, qu'il repoussa; encouragé par ce succès, le général autrichien appuya

(1) St. Julien paroît à la vérité avoir fait partie du corps de Hotze, et ne point appartenir à celui de Haddick qui tenoit à l'armée d'Italie : ce fut peut-être la cause de son désastre.

sa gauche à Meylen, et sa droite au lac de Greiffensee; la brigade du général Humbert tenant encore Fallanden, Wytikon et Zollicon; ses troupes l'en débusquèrent le 2 juin, et la rejetèrent sur Riedspach et Hirslanden, sous la ligne des retranchemens. »

» La Glatt seule séparoit les deux armées; Masséna, en retirant ses postes de la rive droite avoit fait brûler le pont de Schwamendingen; mais ceux de Dubendorf et de Glattfelden, aux extrémités de la ligne, étoient tombés au pouvoir des Autrichiens. »

» La ligne des Français s'appuyant aux hauteurs retranchées de Zurich, s'étendoit vers celles de Regensberg, et suivoit de là jusqu'au Rhin, une direction à-peu-près parallèle à l'Aar. Le défaut de pont sur cette rivière entre Bruck et Coblentz, rendoit la position de la gauche aventurée, dans le cas où le centre eût été forcé, et la route de Baden interceptée; opération difficile à la vérité, mais néanmoins possible; car la montagne de Lagerberg qui remplit cet espace central, n'étoit point inaccessible du côté d'Adliken. Masséna résolut toutefois de laisser une bonne division à cette aile, plutôt que de la replier derrière l'Aar, de crainte qu'une telle démarche ne compromît la ligne retranchée de Zurich. Cependant il concentra le gros de ses forces, et fixa particulièrement son attention sur le centre et la droite, autour de cette ville. »

» Toute la contrée entre la Glatt, la Limmat et l'Aar, est coupée de montagnes boisées, d'un accès pénible, sillonnées d'une multitude de ravins favorables à la défensive. Le camp retranché de Zurich, auquel on travailloit depuis plusieurs mois, prêtoit à la droite de la ligne une force artificielle non moins grande que les obstacles naturels du terrain. Le Zurichberg et les hauteurs de Hoeng, formant

comme deux bastions, étoient couronnés de retranchemens d'un grand profil : le plateau de Wipchingen, qui les lioit comme une courtine, portoit quatorze redoutes ou flèches moins considérables, mais bien disposées, et battant les avenues de la Glatt. Une chaîne d'ouvrages détachés entre le Zurichberg et la rive orientale du lac, formoit un saillant vers Hirslanden, et aboutissoit vers Zollicon. »

» Quelques-uns de ces ouvrages se trouvoient terminés, d'autres ne l'étoient pas entièrement, sur-tout à la gauche; l'armement s'en étoit fait comme celui de la ville même, à l'aide du bel arsenal que poseédoit le canton. Les Français, plongeant de leurs ouvrages sur tout le bassin de la Glatt, découvroient au loin la marche des colonnes ennemies, et pouvoient déjouer leurs manœuvres; l'Archiduc, réduit à deux ou trois passages praticables, devoit renoncer à toute surprise, et n'avoir recours qu'à la force et à l'opiniâtreté : or, Masséna ne lui cédoit en rien sur ces points. »

» Si le prince avoit eu le temps de réparer le pont du Rhin à Eglisau, ou d'en jeter un à Kayserstuhl, il est certain qu'il eût été de son intérêt de manœuvrer contre la gauche des Français; non-seulement c'étoit le moyen d'éviter une foule d'obstacles, et de rendre inutiles tous les préparatifs de l'ennemi; on pouvoit encore se promettre, par un succès décisif sur cette aîle, l'évacuation entière de l'Helvétie; puisque Masséna tourné par Baden, et peut-être même par Bruck, auroit à peine trouvé un asyle derrière l'Aar. La position du saillant de Waldshut convioit également à y jeter des ponts pour tourner d'un même coup la ligne formidable qu'offre cette rivière, et contraindre les Français à regagner le Jura. Mais la crainte de livrer à la merci de son adversaire la seule communication avec les

ponts de Busingen, décida l'archiduc à diriger ses efforts contre la droite, et il fixa le 4 juin pour cette tentative.»

»Les mouvemens préparatoires prescrits à Jellachich, suivis trop littéralement par ce général, l'engagèrent à pousser jusques sur Zurich; il s'avança à gauche par Zollikon le long du lac; au centre par Ebmatingen en suivant le bord du de lac de Greiffensee aux sources de la Glatt, et à droite en tournant le côté opposé sur Uster.»

»Masséna, inquiet d'un voisinage qui menaçoit son flanc droit, lança contre ce général, le 3 juin, une partie de la division Soult: les Français gagnant les hauteurs de Wittikon y conservèrent la supériorité; mais par une bizarrerie assez singulière, Jellachich longeant au même instant avec impetuosité le rivage, parvint jusqu'au faubourg de Zurich. S'il n'avoit pas été aussi isolé et hors de portée de tout soutien, il eût peut-être réussi à pénétrer dans la place; mais bientôt menacé par sa droite, et assailli du côté de Hirslanden et de Zurich, il n'eut que le temps de regagner sa position en abandonnant quelques prisonniers. Le chef d'état-major Chérin, officier de mérite, tomba blessé mortellement dans ce combat, d'ailleurs assez insignifiant pour les deux partis.»

»Dans la nuit même qui suivit cette échauffourée, l'archiduc donna les derniers soins à ses préparatifs; et le 4 juin, à la pointe du jour, ses troupes se mirent en mouvement.»

»Quinze bataillons et neuf escadrons de l'aîle droite, sous les ordres de Nauendorf restèrent sur la Basse-Glatt, pour observer la division Tharreau, et couvrir les communications avec Schaffhouse; détachement trop considerable peut-être, et dont on auroit bien pu employer moitié à renforcer l'attaque du centre, pour enlever les hauteurs d'Adliken, et prendre en flanc la ligne des retranchemens.»

»Le général Hotze, commandant l'aile gauche, forte de vingt bataillons et vingt-deux escadrons, fut chargé d'enlever les ouvrages qui s'étendoient depuis Riedspach et Hirslanden jusqu'au Zurichberg, en suivant les sinuosités des montagnes. C'étoit la partie la plus forte de la ligne de Masséna. Les généraux Jellachich et Bey, placés sur la rive gauche de la Glatt, commencèrent le combat en attaquant ces deux villages, dont ils s'emparèrent en même temps que le prince de Lorraine débouchant par le pont de Dubendorf, se dirigeoit sur le Zurichberg. Ces colonnes obtinrent d'abord quelques succès; la première s'étoit logée dans les faubourgs de Zurich, et la troisième occupoit les fermes d'Attisberg et de Topelhof, lorsque Soult faisant avancer la réserve, reprit les retranchemens de la droite et força les Autrichiens à se replier. Hotze s'étoit réservé avec la division Petrasch la tâche difficile d'aborder de front le Zurichberg. Instruit que le pont de Schwamendingen étoit brulé, il laissa deux bataillons pour masquer ce passage, et remonta jusqu'à Dubendorf où il traversa la rivière: puis, après s'être emparé de Stepbach, il redescendit sur Schwamendingen, dont il se rendit également maître à l'aide de deux bataillons qui passèrent la Glatt à gué: moins heureux contre le Zurichberg, il fut obligé, après de vains efforts, de se replier sur Schwamendingen.»

»Pendant que l'aile gauche étoit aux prises avec les Français, l'archiduc avoit fait défiler dix bataillons et vingt escadrons du centre par Glattbrück. Le prince de Reuss qui commandoit cette colonne emporta Séebach, et appuyant sa droite à Rümland, détacha le général Rosenberg à Orliken pour se lier au corps de Hotze. Oudinot, témoin de ce mouvement, réunit sa division entre Wipchingen et Affoltern, et assaillit le prince de Reuss dans l'espérance de couper la retraite au détachement de Rosenberg: mais les Autrichiens

ayant reçu des renforts de leur aîle droite, repoussèrent ces tentatives dans lesquelles Oudinot lui-même fut blessé.»

»Cependant le prince Charles, resté en réserve à Opfiken avec huit bataillons et seize escadrons du centre, voyant le peu de progrès des colonnes de Hotze, résolut de faire une dernière tentative pour s'emparer du Zurichberg: il donna l'ordre au général Wallis d'y marcher avec quatre bataillons de troupes fraîches, pendant que le prince de Lorraine renouvelleroit son attaque du côté d'Attisberg. Wallis enleva la ferme du Zurichberg, et après un combat très-opiniâtre, pénétra jusqu'aux abattis. Masséna s'étoit porté sur ce point avec une colonne de grenadiers, qu'il lança sur les Impériaux: ceux-ci, accablés par une grêle de mitraille et de mousquetterie, se retirèrent en désordre avec une perte considérable. Le prince de Lorraine ne fut pas plus heureux: le général Humbert le repoussa vigoureusement, et le rejeta sur Wittikon. La nuit vint enfin terminer le combat: l'armée impériale resta sur la rive gauche de la Glatt, et prit position au pied des montagnes, laissant ses avant-postes sur les hauteurs dont elle avoit conservé la possession.»

»Cette journée fut sur-tout meurtrière pour les Autrichiens, qui eurent continuellement à lutter sur un terrain désavantageux, et sous le feu plongeant des batteries françaises. Ils perdirent près de trois mille hommes; Hotze, Wallis, et Hiller, y furent grièvement blessés.»

»Les deux partis étoient tellement harrassés de fatigue qu'ils donnèrent au repos la journée du 5. Mais l'archiduc n'en persistoit pas moins dans ses projets offensifs; et, attirant à lui le corps de Nauendorf, qu'il remplaça sur la Basse-Glatt par quelques bataillons tirés de la rive droite du Rhin, il se disposa à tenter une seconde attaque, dans la nuit du 5 au 6, avec des forces mieux réunies. Ses dispositions,

plus sages que celles du 4, consistoient à faire assaillir avant le jour, par deux colonnes de huit mille hommes chacune, les montagnes de Zurich et de Wipchingen, dont l'accès lui paroissoit moins difficile que celui de la droite du camp retranché. Dans le cas où ce coup de vigueur réussiroit, toute la gauche, la réserve, et même partie de la droite eussent été à portée de soutenir un premier succès. »

» Masséna, soupçonnant l'intention de l'archiduc, et ne voulant pas courir les chances d'une nouvelle bataille, évacua ses retranchemens pendant la nuit. Son armée, qui avoit eu soin de se débarrasser de son matériel de campagne, et de ne laisser dans les retranchemens que l'artillerie helvétique, défila par les ponts de Zurich, de Fahr ou de Wettingen, et fut prendre position sur la chaîne de l'Albis prolongée par le Uetli. Peu s'en fallut que cette évacuation n'entraînât un plus grand désastre, et que le quartier-général de Masséna ne fût enlevé par suite d'un mal-entendu, qui fit abandonner au général Humbert la porte du lac avant le temps prescrit. La retraite achevée, les Autrichiens entrèrent enfin dans la place, où on leur abandonna, sans raison, un arsenal considérable et 150 pièces de canon; leur avant-garde traversa le petit Zurich, et alla camper a Wittikon par la plaine de la Sihl. »

» Quelques écrivains ont reproché à Masséna d'avoir abandonné prématurément son camp de Zurich. L'épreuve qu'il venoit de faire de sa force, devoit, selon eux, l'engager à s'y maintenir. Cette assertion est hasardée, du moins dans l'état informe où le camp se trouvoit; il n'eût été tenable que s'il avoit été entièrement fermé et prolongé jusqu'a la Limmat, en abandonnant le reste de la ligne entre l'Aar et le Rhin. Mais dans la situation des affaires, le général français ne pouvant le considerer que comme une tête de pont favorable pour un retour offensif, ne devoit pas mettre

le salut de son armée en question, pour un poste dont l'utilité étoit encore problématique : tout ce qu'on auroit pu exiger de lui eût été qu'il coupât les ponts, et cherchât à se maintenir dans la petite ville, afin de ne pas laisser à l'ennemi un débouché important au centre de la nouvelle position qu'il alloit prendre: cette résolution lui eût d'ailleurs permis de sauver l'arsenal, situé dans cette partie de la ville, et d'en augmenter la défense de l'Albis. La retraite derrière la Limmat, ainsi modifiée, n'eût pas été une faute : car un des points du camp pouvoit être forcé avec quelques sacrifices ; et alors les Autrichiens, arrivant sur les ponts en même temps que les Français, eussent placé ceux-ci dans une position critique. Masséna d'ailleurs, attendoit de l'intérieur des renforts considérables, qui devoient rétablir la proportion des forces, et le mettre à même de reprendre l'offensive. Il agit donc sagement en abandonnant une ligne, où le moindre échec compromettoit le salut de l'armée, et qu'il pouvoit reprendre dès qu'il seroit en mesure. Au reste, ses opérations ultérieures, dont nous aurons à rendre compte, prouveront assez que ce fut un plan réfléchi, et non la crainte, qui lui fit adopter ce parti. »

» Au même instant où Masséna se décidoit à une retraite si delicate, les Autrichiens preparoient une expédition contre la division du Valais. Haddick avoit detaché les brigades du prince de Rohan et du genéral Nobili sur le Simplon, en même temps qu'il descendoit le 9 juin avec deux autres, par le Furca sur Oberwald et Munster, en vue de combiner pour le 15 juin une attaque générale contre la division Xaintrailles, hors d'état de resister à dix-huit mille Autrichiens ou insurgés. Mais des ordres de Suwaroff vinrent troubler ces préparatifs et appeler Haddick en Piemont, où l'approche de l'armée de Macdonald, jointe à l'apparition de l'escadre de Bruix, avoit jeté l'alarme. Cette heureuse

circonstance ne contribua pas moins au salut de l'Helvétie, que le defaut d'activité des Autrichiens durant les deux mois dont nous venons de retracer les événemens. »

»La prise de Zurich et la retraite des Français ne permettant plus au gouvernement helvétique de siéger à Lucerne, il partit pour s'établir à Berne : le Directoire, les membres des deux conseils, le tribunal suprême, les ministres et leurs bureaux, formoient une colonne d'équipages aussi considérable que celle d'une grande armée : sa marche processionnelle excitoit sur la route une joie ironique ou la terreur, selon l'esprit de parti qui animoit les contrées qu'elle traversoit. Ce trajet ne s'étoit pas fait sans crainte : car une foible escorte sembloit peu rassurante contre les entreprises des paysans de Lucerne, de l'Argovie et de Berne, généralement mal disposés pour le nouvel ordre de choses. »

»Un résultat plus malheureux de la prise de Zurich, fut la dissolution des milices helvétiques. La mort de l'adjudant-général Weber les ayant laissées sans commandant en chef, les bataillons bernois, argoviens et soleurois, mal disposés et employés aux travaux du camp, furent réduits à rien par la désertion. Celui de Lucerne, très-maltraité dans le combat, s'étoit dispersé; dix bataillons de Zurich et de Thurgovie, qui avoient marché sous les ordres du préfet Tobler, à la veille de voir leurs foyers livrés à la merci des troupes autrichiennes, se hâtèrent de les regagner, de crainte d'exposer leurs familles à la vengeance dont les proclamations de l'archiduc menaçoient tous les habitans pris les armes à la main. Le mystere dont Masséna avoit cru devoir envelopper cette évacuation, l'avoit porté à laisser l'état-major helvetique dans la persuasion qu'on sacrifieroit tout pour défendre le camp retranché; le desordre qui résulta d'une sortie aussi brusque qu'inattendue, ne contribua pas peu à la dissolution des bataillons, qui se fussent pour-

tant reformés, si l'impossibilité de pourvoir à leur solde et aux immenses frais de la guerre n'y avoit mis un obstacle invincible. On licencia donc, faute de moyens, les restes de ceux sur lesquels on pouvoit le moins compter.»

« Les bataillons vaudois, quelques compagnies d'Argovie, et cinq à six cents braves patriotes zuricois, la plupart officiers ou sous-officiers de ces milices, restèrent seuls sous les drapeaux; les derniers formèrent un bataillon de carabiniers volontaires, dont l'ex-préfet Tobler prit le commandement: deux bataillons vaudois furent mis en activité dans le nord, deux autres avoient été envoyées en Valais: quelques compagnies bâloises demeurèrent également sur pied, et contribuèrent à la garde d'un camp retranché, tracé en avant du Petit-Bâle, dont les travaux étoient déjà assez avancés pour mettre ce poste à l'abri d'insulte. »

» Nous laisserons reposer un instant l'attention de nos lecteurs, plus fatigués sans doute que nous du récit de tant de mouvemens compliqués. De mémoire d'homme on n'avoit vu un pareil enchaînement de combats, depuis les montagnes de la Calabre jusqu'aux plages du Texel, où bientôt aussi se passèrent des événemens de la plus haute importance. Cent vallées, parcourues en sens différens, venoient d'être le théâtre d'une multitude d'exploits stériles; car la violation des principes dans la première direction des masses, rendit la mort de tant de braves aussi déplorable qu'infructueuse. La postérité recueillera avec avidité les détails de ces luttes presqu'incroyables, au centre de la masse la plus aride des Alpes; mais ce qui étonnera le plus, c'est qu'on ait trouvé moyen d'alimenter en vivres et munitions, des forces si considérables, campées durant plusieurs mois dans des contrées inhospitalières, où le voyageur isolé semble à peine pouvoir trouver un gîte. »

» En voyant ces colonnes intrépides escalader les rochers effrayans

effrayans du Crispalt, les glaces du Wormserjoch, les flancs escarpés du Kunkel, du St.-Gothard, du Todi, enfin les revers abruptes de l'Engadin, chacun se croiroit transporté aux siècles fabuleux, et imagineroit voir des combats de géans. Tant de gloire acquise par les bataillons français s'est éclipsée dans les plaines de Stockach et de Magnano, où le choc des armées sur les points décisifs, vint trancher en un clin-d'œil la question de possession de la chaîne des Alpes, et détruire des préjugés consacrés par vingt siècles d'erreur. »

ÉLOQUENCE.

ŒUVRES COMPLÈTES DE DÉMOSTHÈNE ET D'ESCHINE EN GREC et en français. Traduction de l'abbé AUGER. Nouvelle édition, revue et corrigée par J. PLANCHE, Paris chez *Verdière*, Libraire, quai des Augustins. 1819—1822.

(*Second extrait*. *Voy. p.* 369 *du vol. préc*).

DE tous les beaux arts l'éloquence est le plus passager, celui qui fait le moins de séjour même sur le théâtre de ses plus grands triomphes. A peine a-t-elle paru dans tout son éclat qu'elle commence à déchoir, et l'on ne trouve bientôt plus à la place qu'elle occupoit qu'un vain simulacre d'elle-même, fruit d'une imitation laborieuse et sans génie. Un autre caractère, encore plus distinctif de l'éloquence, et que son histoire chez les Grecs nous révèle, c'est qu'elle ne parvient à la perfection que lorsque les autres arts ont déjà fourni toute leur carrière et touchent à la décadence (1). Ces deux phé-

(1) Testis est Græcia quæ..... omnes artes vetustiores habet, et

nomênes ont des causes communes. Il ne seroit pas sans intérêt de les analyser. Le mérite de Démosthène en paroîtroit dans un plus grand jour.

Ce sujet a été traité par Cicéron dans ses réflexions sur l'excessive rareté des grands Orateurs (1). Il y développe avec son talent ordinaire tout ce que ce phénomène offre de surprenant; mais quand il sagit d'en découvrir les causes, il n'y voit que l'extrême difficulté de réunir les qualités si nombreuses qui constituent l'éloquence (2). Il falloit toute sa vanité pour le rendre satisfait de cette solution, car elle n'explique rien. Il reste toujours à savoir pourquoi cette extrême difficulté a été surmontée à une certaine époque, et n'a pu l'être à d'autres. C'est là toute la question. On a beaucoup parlé de la nature que ses productions épuisent, et qui ne fait éclore le génie qu'à de longs intervalles. Mais ce n'est là qu'une métaphore et non pas une raison. Il est bien plus conforme à l'analogie de croire que la nature produit toujours à-peu-près le même nombre de germes, mais qu'il se peut que les conditions de leur développement leur manquent, ces conditions étant soumises aux diverses vicissitudes de ce monde, qui ont encore plus d'influence sur les esprits que sur les choses. Cette plante dont les graines

---

multò antè non inventas solum, sed etiam perfectas, quam hæc est a Græcis elaborata dicendi vis atque copia. *Cic. de Clar. Orat.* cap. 7. Il n'en a pas été de même chez les Romains. L'éloquenee y a brillé avant la poésie; mais l'imitation des Grecs a interverti tant de choses dans leur histoire littéraire, que ce n'est qu'avec beaucoup de précaution qu'il faut s'appuyer des faits qu'elle présente.

(1) De Orat. Lib. 1. cap. 2.

(2) Quamobrem mirari desinamus quæ causa sit eloquentinm paucitatis; cum ex illis rebus universis eloquentia constet, quibus in singulis elaborare permagnum est. *Ibid.*

dispersées a produit cette année une multitude de plantes pareilles, sera peut-être l'année suivante sans postérité; il suffira que la semence tombe à une trop grande profondeur, ou que le bienfait d'une température favorable lui soit refusé. Il est à croire qu'il en est de même du talent, et qu'en vain il en existe si d'heureuses circonstances n'en provoquent et n'en secondent l'essor. C'est d'ailleurs ce que prouve l'analyse philosophique appliquée aux productions de l'esprit. Elle ne peut considérer attentivement l'œuvre de l'individu sans y découvrir aussi l'œuvre de ses circonstances et de son siécle. Cette espèce de coopération des circonstances et des époques dans les ouvrages de l'esprit se manifeste dans ceux même de ces ouvrages qui sont le fruit de l'inspiration la plus solitaire. Comment ne joueroit-elle pas le plus grand rôle dans l'éloquence qui est l'œuvre du génie mis en action par les événemens et par les hommes? C'est donc dans les événemens et dans les hommes, dans les circonstances d'institutions, de mœurs, de caractère qu'il faut chercher les principales causes de l'éloquence. Mais avant d'entrer en matière, et pour prévenir toute équivoque, il convient de rappeler ce qu'emporte pour nous le nom d'Orateur. Il y a toujours eu des hommes éloquens, si l'on entend par là des hommes à qui des circonstances frappantes ont inspiré quelques traits d'éloquence. Mais ce n'est pas là ce que nous entendons par l'orateur. L'orateur, c'est Démosthène, c'est l'homme à qui le seul talent de la parole, par une suite non interrompue de succès, a conféré une véritable magistrature, une autorité reconnue et chaque jour éprouvée.

Il semble au premier coup-d'œil qu'il suffise d'un grand sujet et d'une tribune pour que l'Orateur paroisse. C'est une erreur. Certes, s'il y a un sujet qui semble propre à féonder l'éloquence, c'est l'indépendance d'une nation. Cependant, nous ne voyons pas qu'à l'époque de Miltiade, ce grand

sujet ait rien produit. La tribune existoit pourtant; la langue d'Homère étoit partout, et les guerriers de Marathon étoient bien dignes des plus mâles accens de l'éloquence. Pourquoi ne se firent-il pas entendre? La raison en est simple. Il y avoit, dans ces temps, trop de vertu, trop de concorde, pour qu'il fût besoin de l'éloquence. Ce n'est que sur les résistances de la volonté qu'elle s'exerce, et toutes les volontés étoient unanimes, tous les cœurs voloient à la rencontre du danger qui menaçoit la patrie. A de tels hommes, il ne faut qu'un signal, un mot, quelqu'un de ces mots sublimes que l'enthousiasme sait trouver. La plus belle des harangues eût été déplacée.

Ce simple aperçu fait assez voir qu'une des conditions essentielles au développement de l'éloquence, c'est que les dispositions de l'auditoire opposent beaucoup de résistance à l'Orateur. Or, ces dispositions du peuple sont dans son propre caractère, provoquées par le sujet qui le rassemble et par les circonstances du moment. Ce sera donc dans des circonstances critiques et décisives, dans des temps de trouble et de factions, chez un peuple peu d'accord avec lui-même, peu disposé aux sacrifices, ombrageux, difficile à manier, que l'éloquence pourra parvenir à une grande hauteur (1). Mais pour qu'elle y parvienne, il ne faut pas seulement que l'Orateur trouve dans les dispositions du peuple des résistances décidées; il n'est pas moins important qu'il y trouve beaucoup de prise. — Il suffit, pour s'en convaincre, de se rappeler que le trait distinctif du caractère de l'Orateur, c'est

(1) Non de otiosâ et quietâ re loquimur..... sed est magna ista et notabilis eloquentia, alumna licentiæ ...... comes seditionum, effrænati populi incitamentum, sine obsequio, sine servitute, contumax, temeraria; arrogans, quæ in bene constitutis civitatibus non oritur. Tacit. Dial. Orat.

la passion de dominer par la parole, et que ce qui met en œuvre son talent, c'est l'espérance de voir cette passion satisfaite. Il n'en est pas de lui comme du poëte. — Celui-ci n'a aucun but précis, il s'adresse aux hommes de tous les temps et de tous les lieux; ce qui fait éclore les merveilles de son art, c'est le charme qu'il trouve lui-même à les produire et le pressentiment de la gloire qui l'attend. L'Orateur vit de succès et de succès présens. Il n'y a pour lui ni postérité ni équitable avenir, il ne voit que les hommes qui l'entourent. Il ne songe pas à élever des monumens, il faut qu'il remporte des victoires. Je me le représente comme au centre d'une circonférence: sa tâche c'est d'en ébranler tous les points, et de les attirer tellement à lui qu'il parvienne à les confondre avec le centre, avec lui-même. Mais de quoi lui serviroit-il de remuer les plus grands ressorts de l'éloquence, s'il ne se rattachoit pas fortement, par quelque endroit, au cœur de ses auditeurs? A peine reussiroit-il à exciter quelque léger ébranlement, quelque émotion passagère, et comme nous venons de le rappeler, le véritable Orateur ne déploie pas les trésors de son âme pour un si mince résultat. Il possede le levier qui peut ébranler le monde; il ne l'emploiera pas à remuer une vaine poussière, et s'il ne peut trouver le point d'appui qui lui manque, sa force toute grande qu'elle est demeurera stérile.

Ces dispositions qui doivent servir de points de contact et de moyens de communication entre l'Orateur et son public, peuvent se ranger sous trois chefs. Les premières se rapportent aux sentimens naturels: la compassion, la crainte, l'amour de la justice, la haine de l'injustice, etc.; Mais c'est surtout sur des sentimens et des principes propres au peuple auquel il s'adresse, que l'Orateur a besoin de s'appuyer; sur les sentimens qui ont leur source dans l'orgueil national et l'amour de la patrie, ressorts pleins d'énergie et communs à

tous. On peut ranger dans une seconde classe toutes les dispositions de soumission à un ascendant quelconque indépendant de l'éloquence, tel que l'ascendant du rang, de l'âge, de la célébrité, du crédit, des services, des manières nobles, des formes imposantes. Vient enfin, cette sensibilité au charme même de l'éloquence qui donne un si grand pouvoir à l'orateur.

Tant que ces dispositions sont dans leur jeunesse et leur première force, l'éloquence ne sauroit parvenir à la perfection. De grands efforts ne sont pas commandés, il est trop facile d'entraîner. C'est le temps des grands caractères; l'ascendant de la vertu domine, il n'est pas besoin d'un autre. Si l'on essaye de l'éloquence, c'est d'une éloquence d'autorité : l'homme qui parle prête tout aux paroles, elles n'ont que faire de briller d'un lustre qui leur appartienne. D'ailleurs, aux premières apparitions de l'art de la parole, le peuple est à son égard comme un enfant; tout le ravit, tout le transporte. On sait comment les Athéniens écoutèrent Gorgias, et les Romains Carnéade. D'un autre côté, lorsque ces dispositions sont fort usées, que les sentimens nobles ont cédé la place aux sentimens bas et corrompus, que nul principe n'est resté debout, et que le goût affadi ne demande plus à l'art que des jouissances recherchées, c'en est fait: plus d'espoir digne du génie pour provoquer sa généreuse audace : il demeurera muet, enseveli, et comme s'il n'étoit pas.

L'éloquence tient donc de près à l'état moral des peuples. Elle peut servir d'indice sûr pour le juger. Foible et de peu d'éclat lorsque les principes sont dans leur force, grande et puissante lorsque la lutte s'est engagée entre les principes destructeurs et les principes conservateurs, elle disparoît enfin lorsque ceux-ci ont succombé. Ce n'est plus alors une magistrature, l'autorité ne l'accompagne plus; c'est un art vain,

destiné seulement à plaire ou à corrompre. L'intervalle du passage de l'un de ces états à l'autre peut être court et rapide. Dix ans après la bataille de Chéronée, Demosthène n'eut pas paru, ou il n'eut été qu'un Démétrius de Phalère. Il eût pu charmer ses concitoyens, exciter dans leur âme une certaine chaleur; mais dans les hommes dégradés, la chaleur ne pénètre pas jusqu'à ces régions, où la volonté se determine, et comme nous l'avons vu, il faut que l'orateur puisse tendre à pénétrer jusque là, ou l'éloquence meurt sur ses lèvres.

On peut comprendre maintenant combien ce doit être une chose rare qu'une époque vraiment favorable à l'eloquence, et qui réunisse toutes les conditions nécessaires à son plein développement. On peut dire même qu'une telle époque n'a existé que chez les Athéniens. Du moins, l'on trouve chez eux, au plus haut point, l'heureuse et si difficile combinaison de tous ces élemens de prise et de résistance que nous avons marqués, jointe à un genre de culture intellectuelle non moins nécessaire et non moins difficile à réaliser.

L'on voit à Athènes comme ailleurs, la tribune exister long-temps avant que l'éloquence y paroisse: c'est la marche naturelle des choses. En effet, outre que dans les commencemens, la constitution athénienne entée sur un état oligarchique, laissoit, par le fait, très-peu de part au peuple dans le gouvernement; ce qui n'étoit rien moins que favorable à l'eloquence, puisque tant que le peuple n'est pas le principal levier des affaires, on ne songe guère à se rendre maître de sa volonté; outre cet obstacle, déjà très-décisif, il s'en trouvoit un autre dans un état de culture intellectuelle trop imparfait encore, pour se prêter au développement de l'éloquence. Cet art en effet demande un genre de culture qui lui est tout-a-fait approprié. Il n'est pas besoin qu'un peuple soit très-avancé pour saisir le beau sur un fond

d'imagination ou de récit; l'expérience prouve que des peuples encore grossiers en sont capables. Mais pour saisir le beau dans cette suite de déductions et de raisonnemens qui fait le fond positif et indispensable de l'éloquence, il faut un état de culture beaucoup plus perfectionné. Deux conditions m'y semblent requises. Il faut d'abord que l'habitude des affaires et des discussions de la tribune aït suffisamment exercé les facultés du peuple pour qu'il puisse saisir les choses et sentir le raisonnement d'une manière prompte et facile. Si l'attention à donner aux choses absorbe toutes ses facultés, le sentiment de la beauté des formes ne sauroit être mis en jeu. Une seconde condition c'est que ce sentiment du beau soit déjà très-développé par les arts de l'imagination. L'éloquence a une beauté qui lui est propre, mais tous les élémens en sont empruntés. Il faut que la poésie lui apprenne les figures et l'harmonie, que les récits de l'histoire et les dialogues de la scène lui transmettent les tours vifs, concis, variés, la riche abondance, les transitions rapides. Ces deux conditions doivent être réunies. Sans le goût des arts et le sentiment du beau déjà développé, la tribune sera le théâtre de discussions plus ou moins animées, mais sans éloquence. D'un autre côté, qu'une tribune s'élève tout-à-coup chez un peuple déjà formé par les arts, mais qui n'a aucune habitude du raisonnement et des affaires, l'éloquence y sera vide de sens et déclamatoire. C'est ce qu'elle fut chez les Syracusains.

Cet état de culture intellectuelle, résultat des arts et des affaires, étoit parvenu à son plus haut degré, chez les Athéniens, à l'époque de Démosthène. Long-temps la tribune ne fit qu'exercer leur jugement. Enfin, la guerre médique arriva, d'étonnans succès couronnèrent le patriotique dévouement des Grecs; les arts de la paix vinrent à la suite de la victoire, Athènes les reçut et fut comme leur temple. L'é-

loquence pourtant ne changea pas sitôt de caractère ; c'étoit toujours l'éloquence d'autorité : la plus grande partie du pouvoir étoit encore entre les mains de l'aristocratie. Avec Periclès la démocratie fit un grand pas. Ici naît l'éloquence (1). Mais cet homme qui n'avoit flatté la démocratie que pour la gouverner, étoit trop habile pour abandonner entièrement l'éloquence d'autorité. Il se contenta d'y ajouter du charme. Ses discours graves et sententieux, ses manières nobles et imposantes, tout en lui décèle l'homme qui s'entoure de prestiges et qui les ménage avec le plus grand soin (2). C'est à cette époque que la rhétorique née à Syracuse vint étaler à Athènes la fastueuse richesse de son langage. Athènes tout entière accourut pour entendre Gorgias : on ne voyoit rien au-delà de ses discours, le peuple les appeloit des *flam-*

---

(1) Ante Periclem...... littera nulla est, quæ quidem ornatum aliquem habeat, et oratoris esse videatur. De Clar. Orat. cap. 7.

(2) Grandes erant verbis, crebri sententiis, compressione rerum breves, dit Cic. en parlant de Periclès et des Orateurs de son école. En parlant des Orateurs de l'époque subséquente, il dit : Omnes etiam tum retinebant illius Periclis succum, sed erant paulò uberiore filo. De Clar. Orat. cap. 7 De Orat. lib. II. c. 22.

Quant aux prestiges dont Périclès s'entouroit, il suffit de lire sa vie dans Plutarque. Tout chez lui étoit calculé pour captiver et pour imposer ; pour montrer tout ensemble le grand citoyen et pour voiler le noble devenu l'arbitre des affaires. On peut juger de la dignité de ses manières par le passage d'un ancien cité par Plutarque, sur les Orateurs de cette époque. « Il n'étoit homme qui ne » fust émerveillé s'il eust veu, avec quelle dignité, reverence et » gravité ilz parloyent au peuple. » Plut. Vie de Démosthène. trad. d'Amyot, ch. 17. On peut voir au même endroit que la contenance de Démosthène en haranguant étoit beaucoup moins grave ; ce qui marque fort bien la différence des deux époques.

beaux (1). Quoiqu'il y eut à reprendre dans les compositions des rhéteurs, elles ne renfermoient pas moins les élémens de cette partie de l'éloquence qui jusqu'alors avoit été peu cultivée. On en profita. Periclès deja vieux prit des leçons de Gorgias. Vint ensuite Isocrate qui perfectionna encore le nombre et toutes les parties de l'art oratoire. Tout étoit mûr alors : la démocratie avoit rompu toutes les digues, les arts étoient au plus haut point de leur splendeur, rien ne manquoit au développement de l'intelligence et du gout ; et si maintenant on veut considerer le caractère et les dispositions morales du peuple, on trouvera qu'elles n'étoient pas moins favorables.

Il est facile de voir dès le premier coup-d'œil, tout ce que l'époque de Démosthène offroit de résistance à l'orateur, soit dans les circonstances, soit dans les hommes. Le roi de Macédoine menaçoit la Grèce, le danger etoit imminent ; mais les factions, la dégénération des anciennes mœurs, les intrigues des hommes vendus à Philippe, une légéreté pleine de présomption, une confiance téméraire, les habitudes de gouvernement les plus vicieuses, étoient autant d'obstacles qui demandoient les plus grands efforts pour être surmontés. D'un autre côté, jamais caractère ne fournit plus de prise à l'éloquence que celui des Athéniens de cette époque. A la vérité il y avoit peu de vertu réelle, mais le goût n'en étoit pas éteint; on savoit encore l'admirer. Le peuple étoit corrompu, mais non pas dégradé. Les grands souvenirs de

(1) On comprend par ce mot même quel étoit le genre de l'éloquence de Gorgias. Le goût de l'éloquence chez les Grecs a commencé par la recherche et l'affectation. C'est ainsi que Voiture et Balsac ont frayé la route à Pascal et à Bossuet. Lors de sa décadence l'éloquence retomba dans le même défaut. Novis et exquisitis eloquentiæ itineribus opus est per quæ orator fastidium aurium effugiat. Dial. Orat.

la république étoient présens à tous, l'orgueil national à son comble. L'éloquence avoit atteint un tel degré d'estime que l'exemple des Athéniens entraîna plus d'une fois, au pied de leur tribune, tous les peuples de la Grèce, avides à leur tour d'être spectateurs des combats qui s'y livroient. Mais il est une disposition toute particulière au caractère des Athéniens de cette époque et qui doit être mise en première ligne parmi les causes de l'éloquence, c'est leur complète indépendance de toute autorité autre que celle que leur capricieuse volonté se plioit à reconnoître, et qu'elle ne reconnoissoit jamais long-temps. Si cette disposition a paru quelque fois ailleurs sans que l'éloquence en ait tiré aucun éclat, c'est qu'elle y a toujours été accompagnée de quelque férocité. Il n'y a plus d'éloquence où l'on verse du sang. Je ne connois que le peuple athénien qui après avoir secoué tous les jougs ait conservé des mœurs douces. Rien n'atteste mieux l'influence que les arts exerçoient sur lui. C'est sur-tout pour ce peuple qu'ils ont été comme les prières d'Homère qui suivent le mal pour adoucir les coups qu'il va porter. Or, ce caractère d'indépendance absolue combiné avec de telles mœurs est ce qu'on peut imaginer de plus favorable à l'éloquence. Comme il exclut tous les moyens d'autorité, il ne laisse d'autres ressources à l'orateur que celles de l'éloquence même. Considéré sous ce rapport c'est un élément de résistance, et de tous, celui qui tend le plus directement à commander les progrès de l'art. Mais, sous un autre rapport, c'est un moyen d'entraînement des plus puissans : du moins il devoit paroître tel à l'orateur. On a dit que si la perfection paroissoit au premier abord, à sa place véritable, jamais on ne tenteroit de l'atteindre. C'est son apparente proximité qui nous excite à la poursuivre. Le caractère que nous avons en vue devoit produire sur l'orateur quelque chose d'analogue. Tout homme qui voyoit l'état qu'on faisoit de l'élo-

quence et qui s'en reconnoissoit le génie, devoit être saisi d'un incroyable espoir de se constituer soi-même autorité sur cette multitude que rien ne dominoit, chez laquelle tout ascendant antérieur étoit si facile à detruire\ en un mot, qui sembloit ne demander qu'à être séduite et entraînée. A la verité nombre d'exemples prouvoient qu'on avoit souvent échoué dans cette entreprise, et que ce peuple sur qui tous les jougs glissoïent, étoit toujours soumis à celui de sa propre inconstance. Mais l'homme est fait de manière qu'il n'a pas de peine à se persuader que ce que les autres n'ont pu faire il pourra l'accomplir. D'un côté une récompense d'un prix immense; de l'autre, une tâche dont les difficultés ne paroissent qu'à demi, et dont les moyens de succès frappent de toutes parts : le talent uni à une âme ardente ne résiste pas à une telle séduction. Il rassemble toutes ses forces, il se précipite dans cette arêne où il ne voit que des triomphes. Jamais carrière semblable n'a été ouverte à l'éloquence chez aucun autre peuple. A Rome, le génie démocratique avant qu'on lui eut mis les armes à la main, ne cesssa de trembler devant le génie du patriciat. De redoutables catastrophes y menaçoient l'orateur populaire. L'orateur athénien n'avoit rien à craindre que du peuple même, et tout se réduisoit à un ostracisme facilement révoqué. La tribune romaine, au contraire, étoit élevée sur des abîmes, et le sort des Gracques dut apprendre à tous que ce n'étoit pas au milieu des joûtes de l'éloquence que les grandes querelles de l'Etat seroient vidées. Aussi l'éloquence étoit-elle tout à Athènes. A Rome, elle n'occupoit qu'un rang subordonné. Séparée de la force, elle n'y servit bientôt de rien. Une fois que le sang des citoyens eut inondé le forum, les ambitieux habiles ne furent pas long-temps à voir que c'étoit vers l'aigle des légions qu'il falloit se tourner.

Je n'irai pas plus loin dans cette esquisse des causes de

l'éloquence. Ce que j'en ai dit est suffisant pour mon but. J'ai voulu seulement appeler l'attention sur les motifs qui nous recommandent l'étude de Démosthène. C'est un des auteurs qui demande le plus à être étudié pour être senti. Il faut le méditer. Beaucoup de gens à la première lecture n'y trouvent pas ce qu'ils s'attendent d'y rencontrer. Je voudrois leur avoir rendu probable que s'ils n'ont pas trouvé ce qu'ils espéroient, c'est qu'ils ont lu trop légèrement, ou avec des idées sur l'éloquence qui ne sont peut-être pas les plus saines. Dès qu'on a ouvert Démosthéne, il est impossible de n'être pas frappé du contraste qui existe entre sa manière et ce qu'on entend le plus communément par éloquence. Il s'agit de savoir si nous devons juger Démosthène, d'après nos notions, ou redresser nos notions par ses exemples. Toute personne qui aura pesé les considérations que nous avons présentées, croira facilement que cette question vaut la peine d'être examinée, et qu'un genre d'éloquence qui parut à une telle époque, qui produisit de tels effets, qui s'adressa à un tel peuple, merite d'ètre connu Au reste Démosthène a été fort négligé. Rollin disoit que comparativement à Ciceron, on pouvoit le regarder comme un étranger et un inconnu (1). Les choses (je ne parle que de la France) n'ont pas beaucoup changé depuis, et Démosthène est encore un des auteurs anciens les moins cultivés. Les suffrages des siècles ont imposé l'obligation de l'admirer à beaucoup de gens qui n'ont point compris son éloquence, et qui en ont donné les plus fausses idées. D'autres écrivains, il est vrai, l'ont parfaitement sentie. Fénélon, en particulier, en a tracé un tableau de la plus grande fidélité. Mais ce sont des idees sans développement, et Demosthène attend encore un critique qui aille chercher

(1) Traité des études. Lib. IV. ch. I.

ce feu d'éloquence que ses discours recèlent et nous en montre l'éclat.

Mr. Planche a donc rendu un véritable service aux lettres et à l'éloquence, en publiant une nouvelle édition de Démosthène, qui contribuera sans doute à faire connoître davantage cet orateur. Cette édition se compose de deux parties distinctes : de la réimpression de l'ouvrage de l'abbé Auger avec quelques corrections; en second lieu, du texte grec et de quelques traductions nouvelles que nous devons à Mr. Planche. La traduction d'Auger est jugée. Elle jouit de cette sorte d'estime que la médiocrité laborieuse obtient quelquefois lorsqu'elle ne rencontre pas la concurrence du talent. On a dit récemment en parlant de ce traducteur : qu'il ne sentoit par le grec, et qu'il savoit médiocrement le français (1) : cette critique me paroît tout-à-fait juste. On pourroit y ajouter qu'il sent encore moins le français qu'il ne le sait. Ç'a été une véritable fatalité pour Démosthène que cet homme se soit cru prédestiné à le traduire, car il est probable que sa traduction a été un obstacle à d'autres qui eussent été plus dignes de notre orateur. Mais parlons du travail de Mr. Planche. Quant au texte, il est d'une correction remarquable, et la ponctuation en est beaucoup meilleure que celle des éditions déjà connues. La revue d'Edimbourg l'a reconnu, et il faut en croire ce journal qui, comme on sait, ne prodigue pas ses éloges aux ouvrages français (2). Quant à la manière de traduire du nouvel éditeur, je vais essayer d'en donner une idée.

---

(1) Biographie univ. Art. Démosthène.

(2) Tom. 33. pag. 226. L'auteur anglais, se moque avec toute justice, du discours préliminaire qui est en tête du premier volume, mais en faisant tomber ses plaisanteries sur Mr. Planche, il commet une singulière inadvertance, car le discours est d'Auger, et l'on ne peut reprocher autre chose au nouvel éditeur que d'avoir conservé un ouvrage aussi médiocre.

J'ouvre la neuvième Philippique (dans les éditions ordinaires, c'est la troisième). Voici le debut. « Quoique dans toutes vos assemblees, ou presque dans toutes, on vous représente les injustices dont Philippe est coupable envers vous et envers tous les Grecs, depuis la conclusion de la paix, quoique vous vous accordiez tous à dire (mais à le dire sans le faire) que tous nos discours et toutes nos actions doivent tendre à réprimer et à punir l'insolence de l'ennemi, je vois cependant que de jour en jour les affaires en sont venues à un tel point, qu'en supposant que vous fussiez convenus, vous et vos orateurs, ceux-ci de proposer, et vous de décréter ce qui seroit le plus funeste à la république, vous n'auriez pu la réduire à un état plus déplorable que celui où elle se trouve aujourd'hui. » Outre plusieurs inexactitudes remarquables qu'on trouve dans ce morceau, et qui ont été relevées par le journal d'Edinbourg, comme l'omission des mots προειμένα et βλάσφημον, il me semble que pour qu'une telle période fut supportable il faudroit qu'elle eût beaucoup d'harmonie : or, l'on diroit qu'on ait pris à tâche de n'y en laisser aucune. Une longue période composée de phrases en style haché, rempli d'incises, rien n'est plus contraire au nombre oratoire. Il auroit mieux valu, ce me semble, conserver la phrase d'Auger qui, à mon gré, est préférable, et qui à son tour est fort inferieure à celle de Tourreil que je vais transcrire. « Il ne se passe guères d'assemblée où l'on ne vous entretienne fort au long des violences que Philippe depuis la paix a commises contre vous et contre les autres Grecs. D'ailleurs il n'y auroit personne, j'en réponds ; oui Messieurs, si chacun vouloit parler comme il pense (1), il n'y auroit personne qui ne convînt

---

(1) Tourreil a traduit ainsi en suivant l'explication de Wolf, dont voici la note. Φησάντων γ' ἂν : Et cum satis sciam neminem

que tous nos discours, et toutes nos actions devroient tendre uniquement à réprimer et à châtier cette audace effrénée. Cependant je vois vos affaires tombées dans un tel désordre et dans un tel dépérissement par votre négligence, que j'appréhende qu'il ne paroisse trop dur, et ce qui est encore pis, qu'il ne soit trop vrai de dire, que tout n'iroit pas plus mal, quand vos orateurs et vous auriez pris à tâche, eux de proposer le plus mauvais conseil, et nous de le suivre. » Non-seulement cette traduction est plus fidèle que les autres, mais aussi elle rend beaucoup mieux le mouvement et la couleur du style de Démosthène.

En général, Mr. Planche n'a guères réussi dans les périodes d'une certaine longueur. Il faut avouer que c'est une des plus grandes difficultés d'une traduction de Démosthène; la langue grecque ayant beaucoup de ressources qui sont inconnues à la nôtre pour lier, sans embarras, les membres divers d'une longue période. Je vais transcrire maintenant un morceau d'argumentation qui n'offre pas les mêmes difficultés, c'est le premier qui se présente, celui par lequel l'auteur entre en matière, p. 206.

« Voici donc comme je pose d'abord l'état de la question: Sommes-nous encore libres de choisir entre la paix et la guerre? S'il nous est encore permis et s'il ne tient qu'à

---

negare posse. Sc. Si seriò rogetur et quod sentit, verbis præ se ferat. Je ne sais pourquci, Mr. P., n'a pas suivi cette manière de traduire. La sienne, outre qu'elle ne rend pas la force de la particule ἂν, est en contradiction avec la harangue même qu'il suffit d'ouvrir, pour voir que tous les Athéniens étoient fort éloignés de s'accorder à dire ouvertement (ce qu'emporte le verbe φημί), qu'il falloit punir l'insolence de Philippe. Démosthène leur reproche sans cesse de se laisser persuader que Philippe n'est point coupable à leur égard. Tourreil de son côté, a négligé la parenthèse εἰ καὶ μὴ ποιοῦσι τοῦτο qui est pourtant essentielle au sens.

nous

nous d'être en paix, car je commence par là, je déclare hautement que nous devons embrasser la paix de préférence, et je demande que celui de vos orateurs qui prétend que la paix dépend de vous, soutienne son avis par un décret dans toutes les formes et qu'il agisse conformément à ce décret, sans nous abuser par de vains discours (1) : mais si Philippe ayant les armes à la main, et environné d'une armée considérable jette en avant le nom de paix et en même temps commet des hostilités, quel autre parti nous reste-t-il à prendre que celui de repousser ses attaques? et après avoir pris les armes, s'il vous plaît de dire comme lui, que vous n'êtes point en guerre, j'y consens volontiers. Mais si quelqu'un regarde comme une véritable paix, celle à la faveur de laquelle Philippe, déjà maître de tous les autres pays, viendra fondre sur l'Attique, je dis d'abord qu'il est frappé de vertige, et qu'ensuite la paix dont il parle est bien une paix d'Athènes avec Philippe, mais non pas de Philippe avec Athènes (2).

Tel est le privilège que Philippe achète au prix de ses

---

(1) Il y a dans le tour et dans les coupes de la phrase de Démosthène quelque chose de bref et de décidé qu'on chercheroit vainement ici. J'en dis autant de tout le reste du paragraphe.

(2) Ce tour : *je dis d'abord que ..... et qu'ensuite*, appartient tout entier au traducteur. Les adverbes πρῶτον et ἔπειτα sont employés ici d'une manière qui mérite d'être remarquée. Il est clair que celui qui appelle la paix dont les Athéniens jouissent, une paix d'Athènes avec Philippe et non de Philippe avec Athènes, ne peut être taxé pour cela de folie, car ce sentiment est celui-là même de Démosthène. Mais l'orateur veut dire que cet homme qui prétend qu'on est en en état de paix, au premier aspect, extravague; qu'ensuite, si l'on veut croire qu'il n'a pas perdu l'ésprit, il faut supposer qu'il prend le mot de paix dans un sens tout particulier.

largesses, celui de faire la guerre sans que vous la lui fassiez; et certes, si nous attendons que lui-même il convienne qu'il nous fait la guerre, nous sommes les plus insensés de tous les hommes. Lors même qu'il marchera vers l'Attique et vers le Pirée, il n'en conviendra pas, à en juger par la conduite qu'il a tenue avec d'autres peuples. Car, pour commencer par les Olynthiens, ce ne fut qu'après être arrivé à quarante stades de leur ville, qu'il leur déclara qu'il falloit de deux choses l'une : ou qu'ils abandonnassent Olynthe, ou que lui il abandonnât la Macédoine. Jusques-là, si on l'accusoit de former de semblables projets contre Olynthe, il s'indignoit de ces soupçons, et se justifioit auprès d'eux par des ambassadeurs. C'est avec la même perfidie qu'il alla chez les Phocéens, comme chez des alliés et des amis, étant même accompagné de leurs députés, et parmi nous, bien des gens soutenoient avec chaleur que ce voyage seroit funeste aux Thébains. Tout récemment encore, étant entré en Thessalie, sous le nom d'ami et d'allié, il s'est emparé de la ville de Phères (1). Dernièrement enfin, ne disoit-il pas à ces malheureux Oritains, après avoir envoyé des troupes dans leur ville, que la présence de ces troupes étoit un effet de sa bienveillance, parce qu'il avoit appris les divisions intestines dont leur ville étoit travaillée, et qu'un bon allié, un ami fidele devoit se montrer dans de pareilles conjonctures (2)?

(1) Tout ce morceau est du style historique et non du style oratoire. Dans la dernière phrase en particulier, ce tour énergique *καὶ μὴν καὶ Φερὰς πρώην* est absolument effacé.

(2) Il est impossible de ne pas reconnoitre ici dans la phrase de l'original, des intentions ironiques qui ont disparu dans la phrase traduite; la cause en est à la forme interrogative qu'on lui a donnée, et aux conjonctions dont on l'a remplie, au lieu de la couper comme Démosthène.

Après cela, croyez-vous qu'un homme qui a mieux aimé employer l'artifice que la force ouverte contre des peuples trop foibles pour rien entreprendre contre lui, et capables tout au plus de se précautionner contre ses entreprises, croyez-vous que cet homme ne vous attaquera qu'après une déclaration de guerre? et cela, quand il voit que vous vous aveuglez volontairement sur ses projets? non, sans doute. Il seroit le plus sot de tous les hommes, si tandis que vous fermez les yeux sur toutes ses injustices, et que vous n'en accusez et ne prétendez en punir que quelques-uns de vos concitoyens, il alloit lui-même, par une déclaration imprudente, étouffer toutes vos querelles et vos divisions, vous avertir de tourner vos armes contre lui, et fermer la bouche à ces orateurs mercenaires, qui vous entretiennent dans une funeste sécurité, en vous disant qu'il ne fait point la guerre à la république. Mais, au nom des dieux! est-il un homme sensé qui, pour décider si un autre homme est en paix ou en guerre avec lui, s'en rapporte plus aux paroles qu'aux effets? Non, sans doute.

C'est bien là Démosthène, quant à la déduction du raisonnement, mais c'est Démosthène sans véhémence; les tours concis et rapides, les dispositions de mots frappantes, les phrases vivement commencées et fortement terminées, tout cela a disparu; il n'y reste pas même l'élégance et l'harmonie: quelque chose de lourd et de diffus, a remplacé toutes ces qualités. En un mot, c'est Démosthène couvert de ses armes, mais on diroit qu'elles le gênent: il ne les porte pas en homme puissant et redouté. Cependant, de tous les écrivains, il n'en est point qu'on doive plus craindre d'effacer par la traduction que les orateurs. Il faudroit, s'il étoit possible, suppléer par les ressources et le mouvement du style à leur action qui nous manque; ou du moins, ne jamais omettre leurs intentions

indiquées, et ne rien ôter du relief de leurs formes et de leurs pensées. Tous ceux qui compareront cette traduction avec l'original reconnoîtront facilement les défauts que j'indique; mais pour en donner aussi quelque idée à ceux qui ne peuvent pas faire cette comparaison, j'ai tenté de présenter un essai de traduction du même morceau, où je me suis étudié à éviter les mêmes écueils. Je m'y suis quelquefois servi de Tourreil, qui avoit un vrai talent, et qui peut-être eût été digne de traduire Démosthène, s'il n'avoit voulu que le traduire et non pas l'embellir.

« Pour moi, voici d'abord comment je pose la question. Sommes-nous libres ou non de choisir entre la paix et la guerre? S'il est libre à la république de rester en paix, si la chose ne dépend que de nous, car je commence par cette première supposition, restons en paix, je le dis hautement; que celui qui soutient cet avis l'appuie par un décret, qu'il agisse et qu'on ne nous abuse plus par des paroles vaines. Mais si Philippe en armes et entouré de forces puissantes, nous jette en avant pour toute garantie (1) le nom de paix, pendant qu'il commet de véritables hostilités; quel parti reste-t-il, sinon de prendre aussi les armes? Dites, après cela, comme lui, si vous le voulez, que vous êtes en paix, je n'y fais pas d'obstacle (2). Mais si quelqu'un veut faire passer pour paix un état de choses qui, après nous avoir enlevé nos autres possessions, finira par l'invasion de l'Attique, cet homme certainement a perdu la raison, ou il

(1) προβαλλόμαι se dit de l'action de produire des témoins en faveur de sa cause.

(2) « Après cela donnez à votre défense tel nom qu'il vous plaira; parlez la langue de votre ennemi, appelez paix, la guerre que vous lui aurez déclarée, j'y consens. » *Tourreil.* Ce passage peut donner à la fois l'idée du mérite et du principal défaut de sa traduction.

veut parler d'une paix d'Athènes avec Philippe, mais non pas de Philippe avec nous.

Tel est le privilège que Philippe ne craint pas d'acheter de toutes ses richesses, celui d'être en possession de vous faire la guerre sans que vous la lui fassiez; et certes, si nous attendons pour agir qu'il ait avoué ses attaques, nous sommes les plus simples des hommes: non, quand il marcheroit sur l'Attique, quand il toucheroit au Pirée, il n'en conviendroit pas. La conduite qu'il a tenue avec d'autres peuples nous en apprend assez là-dessus. Car, pour commencer par les Olynthiens, ce fut à quarante stades de leur ville qu'il leur déclara qu'il falloit de deux choses l'une: ou qu'ils abandonnassent Olynthe, ou que lui-même quittât la Macédoine; et jusques-là, si on l'accusoit de quelque chose de semblable, il se tenoit pour très-offensé, il envoyoit des ambassadeurs pour se justifier. Même perfidie à l'égard des Phocéens: il se rendit chez eux, comme chez des alliés et des amis; on voyoit à sa suite leurs propres députés; et parmi nous beaucoup de gens assuroient que ce voyage ne promettoit rien de bon aux Thébains. Et l'expédition de Thessalie toute récente encore.... C'est aussi comme ami, comme allié qu'il est entré dans ce pays, et Phères est en son pouvoir. Enfin, pour terminer par ces malheureux Oritains, c'etoit, leur disoit-il, pour ne pas les perdre de vue qu'il leur avoit envoyé des troupes, c'étoit par bienveillance: il avoit appris les divisions intestines qui les tourmentoient, et c'étoit le devoir d'un bon allié, d'un ami véritable que de se montrer dans de telles conjonctures.

Croyez-vous, après cela, que l'homme qui, contre des peuples trop foibles pour lui nuire, et capables au plus de se garantir de l'oppression (1), a mieux aimé employer l'ar-

(1) J'ai hasardé cette inversion pour essayer de rendre la belle distribution de la période de l'original.

tifice que la force ouverte, croyez-vous, dis-je, que cet homme, lorsqu'il s'agira de vous, ne fera la guerre qu'après une déclaration dans les formes, et cela, quand par aveuglement volontaire vous êtes déjà tout trompés? Non, sans doute. Il seroit bien en effet le plus insensé de tous les hommes, si, tandis que patiemment victimes de toutes ses injustices vous vous contentez d'accuser nos concitoyens et de les mettre en jugement, il alloit lui-même couper court à vos dissentions et à vos querelles, vous donner le signal de vous porter contre lui, et, démentant les orateurs qui lui sont vendus, leur ôter la ressource de ces raisons qui vous endorment, et vous persuadent qu'il n'est point en état de guerre contre la république. Mais, au nom des dieux! est-il un homme sensé qui s'attache aux mots plutôt qu'aux actions, dès qu'il veut savoir si on est avec lui en état de guerre ou de paix? Non sans doute, personne. »

Ce morceau de Démosthène est un de ces exemples d'argumentation énergique et rapide qu'on trouve en si grand nombre dans ses harangues. Je souhaite qu'il n'ait pas trop perdu par ma traduction.

F. R.

VOYAGE.

Journal of an expedition, etc. Journal d'une expédition sur l'Orénoque et l'Arauca, renfermant des détails sur la nature du pays, les mœurs de ses habitans, les opérations militaires, etc. par feu J. H. Robinson, chirurgien dans l'armée patriotique; accompagné de sept planches. Londres 1822. Un vol. in-8.°

En lisant les relations de voyages dont l'Angleterre fournit annuellement un si grand nombre, on est tenté quelquefois de croire que leurs auteurs ont eu en vue leur propre satisfaction ou celle de leurs amis intimes, bien plus que l'instruction ou l'amusement du public. Ils racontent au lecteur jusqu'aux moindres circonstances de tout ce qui leur est arrivé; ils ne lui font grâce d'aucune de leurs réflexions quelque triviale qu'elle soit; ils ne lui cachent aucune des impressions et des sentimens qu'ils ont éprouvés, quoiqu'ils ignorent complétement l'art de les présenter d'une manière intéressante ou piquante. Si cette méthode ne satisfait pas le lecteur qui cherche dans cette sorte d'ouvrages quelques connoissances nouvelles, elle a pour l'auteur l'avantage de grossir le nombre des feuilles, et de remplir deux ou trois volumes avec ce qui pourroit aisément se renfermer en un seul; et tant que ces relations longues et diffuses trouvent du débit, leurs rédacteurs se garderont bien d'en rien retrancher. Mr. Robinson, auteur du journal d'une expédition sur l'Orénoque, s'est borné du moins à un seul vo-

lume ; encore sa relation n'auroit-elle pas suffi pour donner à ce volume la grosseur convenable, si l'éditeur, qui ne s'est point nommé, ne l'avoit augmenté, en y ajoutant une longue dissertation sur l'infériorité de la race humaine dans toute l'Amérique et sur-tout dans les pays situés entre les tropiques. Il y a joint de nombreux extraits de rapports faits par divers officiers anglais au service des patriotes de Venezuela, rapports dans lesquels ceux-ci sont peints avec les couleurs les plus noires. Malgré la brièveté matérielle de la relation de Mr. Robinson (elle n'a que 270 pages) on peut encore lui reprocher de l'avoir trop allongée, soit par des détails minutieux et insignifians, soit par de longues déclamations sur des lieux communs. Nous allons pourtant en extraire quelques renseignemens sur ces pays-là, qui ne sont pas sans intérêt.

Mr. Robinson étoit du nombre des Anglais, qui en 1817 s'engagèrent au service des patriotes de Venezuela. Il nous apprend qu'il étoit attaché de cœur à la cause des indépendans de l'Amérique méridionale, et qu'il désiroit ardemment prendre place dans leurs rangs. Son enthousiasme cependant, ne l'empêcha pas de faire ses conditions d'avance, et d'exiger de l'agent de Venezuela, Don Luis Lopez Mendez, la promesse d'un emploi qui amélioreroit sa position sous le rapport de son grade et de ses appointemens. Cet objet réglé, il alla se rendre à bord du vaisseau de transport le *Dowson*, qui devoit faire route de conserve avec l'*Indien*. Les deux bâtimens étoient encore à Portsmouth, attendant un vent favorable, lorsqu'on y reçut la proclamation du Prince Régent qui défendoit aux sujets britanniques de servir la cause de l'une ou l'autre des parties belligérantes. Ils mirent aussitôt à la voile, mais contrariés par une violente tempête, ils furent obligés de relâcher dans le petit port de *Fowey* ou *Foy* dans le comté de Cornouailles. Pendant qu'ils séjournèrent

dans ce port, plusieurs officiers qui se trouvoient à bord, dégoutés de l'expédition projetée par les dangers qu'ils venoient d'éprouver, quittèrent le bâtiment sous divers prétextes et ne reparurent plus; les soldats embarqués sur le *Dowson*, essayèrent de même de s'échapper, et montrèrent un esprit d'insubordination difficile à contenir. D'après les détails racontés par Mr. Robinson, il est aisé de juger que les agens de Venezuela avoient enrôlé au service de leurs commettans tous ceux qui s'étoient présentés sans aucun choix; aussi la plupart d'entr'eux étoient des gens sans aveu, ou des avanturiers séduits par l'espoir d'une fortune brillante et d'un avancement rapide, mais qui au fond ne prenoient aucun véritable intérêt à la cause des Américains indépendans. C'est ce qui explique tout à la fois le peu de succès de cette expédition, et de tant d'autres de la même nature, ainsi que les plaintes amères de ceux dont les espérances absurdes et intéressées se trouvèrent déçues. Si Mr. Robinson lui-même, en se rendant à Venezuela, a eu principalement en vue son propre avantage, il faut au moins lui rendre la justice de dire, que les désagrémens qu'il y éprouva, ne l'ont point rendu injuste envers les insurgés Américains. S'il les accuse sous de certains rapports, il les disculpe sous d'autres; il leur tient compte de leur position, et il n'hésite pas à déclarer qu'une foule d'anecdotes injurieuses pour eux, qui lui ont été racontées par ses propres compatriotes, sont dénuées de fondement et doivent leur origine à des ressentimens personnels.

Ce ne fut que le 2 janvier 1818 que le *Dowson* quitta le port de Fowey; après avoir relâché quelques jours à Porto-Santo, il arriva le 19 février à l'île St. Barthelemy. Les nouvelles que nos voyageurs y apprirent, relativement à la position des insurgés, étoient peu satisfaisantes, et ne réjouissoient guères les jeunes héros embarqués à bord du

Dowson ; ce fut pis encore à la Grenade où ils arrivèrent le 28 février ; aussi les subrécargues du Dowson et de l'Indien refusèrent-ils de continuer leur route jusqu'à leur destination, craignant de ne pouvoir obtenir le paiement de leurs cargaisons, et la plupart des hommes engagés par Don Mendez, rompirent leur engagement et s'établirent dans l'île de Grenade. Mr. Robinson quitta de même le Dowson, et se rendit à l'île de la Trinité, afin d'être plus rapproché du continent de l'Amérique, et d'être prêt à y passer dès que les affaires prendroient une meilleure tournure. Au mois d'août, malgré les représentations de ses amis qui le pressoient de rester au port d'Espagne et d'y exercer son état de chirurgien, il résolut de poursuivre son premier projet, et s'embarqua sur un schooner qui alloit faire voile pour *Angostura*, alors chef-lieu de la république de Venezuela. Il mit en mer le 12 août, et après avoir traversé le golfe de Paria, il entra le 18 dans un des bras de l'Orénoque. Quoique peu large, ce bras est assez profond pour des bâtimens tirant de dix à douze pieds d'eau, et donne une grande idée du fleuve, dont il n'est qu'une branche. Ses bords sont garnis de forêts presque impénétrables qui ferment tout accès aux vens. Ce qui en rend la navigation difficile.

Le 20, nos voyageurs se virent tout-à-coup entourés d'environ cinquante canots, montés par plusieurs centaines de sauvages. Cette apparition leur causa d'abord quelqu'inquiétude, d'autant plus qu'ils étoient trop foibles en nombre et trop mal armés, pour pouvoir résister avec succès à une force aussi considérable. Heureusement ces sauvages se trouvèrent être d'un naturel très-doux et pacifique. Ils apprirent à Mr. Robinson, que les bâtimens qui vouloient remonter l'Orénoque, passoient rarement par ce bras, parce qu'il étoit infesté quelquefois par des brigands ou des pirates qui ne

faisoient aucun quartier aux voyageurs. Il étoit presqu'impossible d'éviter leurs attaques, parce qu'ils se tenoient cachés en embuscade dans les nombreuses criques de la rivière, et tomboient à l'improviste sur les voyageurs. Cette information n'étoit pas rassurante, mais il étoit trop tard pour rétrograder.

Mr. Robinson eut prodigieusement à souffrir des insectes de toute espèce qui fourmillent sur cette rivièvre, et dont les piqûres sont très-douloureuses. Il eut à se plaindre aussi de son capitaine, qui s'étoit engagé à le conduire à Angostura et à le nourrir pendant le passage, pour le prix de vingt-cinq dollars, mais qui le mit à une ration si exigue, qu'il seroit presque mort de faim, sans les oiseaux et les singes qu'il tuoit de temps en temps. — Le 5 septembre nos voyageurs entrèrent dans la grande rivière, et le 9 ils abordèrent à *Old Guyana*. Ce n'est qu'un village où l'on compte une cinquantaine de maisons, situé dans un vallon près de la rivière, et flanqué de chaque coté d'un petit fort. Le plus misérable hameau d'Angleterre, a meilleure apparence que cette place; qui de plus est extrêmement malsaine; Mr. Robinson y ayant trouvé un bâtiment de Philadelphie, prêt à partir pour Angostura, s'y embarqua, et arriva dans cette ville le 20 septembre.

Angostura est située sous le huitième degré de latitude nord, sur une pente douce, près du bord méridional de l'Orénoque. Le sol des environs est très-inégal, et parsemé, aussi bien que le lit du fleuve, de grands blocs de pierre. La température habituelle de l'air, est de 70 à 80 degrés: (17 à 21 de Réaumur), pendant la nuit, et de 88 à 92, (25 à 27 de Réaumur), pendant le jour.

Les maisons d'Angostura sont bâties partie en pierres, partie en bambous et torchis, et couvertes de tuiles. Il y en a plusieurs d'assez belle apparence, très-spacieuses, et d'une

distribution commode et élégante. Les rues sont toutes à peu-près de la même largeur, et se coupent à angles droits. Les unes sont parallèles à la rivière, les autres montent depuis le rivage jusqu'au sommet de la colline, qui est occupé par un fort. A l'extremité occidentale de la ville se trouve la maison du congres. Ce palais, construit en maçonnerie, et consistant en un grand corps de bâtiment et deux aîles, tient tout un côté d'une grande place carree, dont les trois autres côtés sont occupés par une eglise, une chapelle et quelques maisons de particuliers.

Le climat d'Angostura est assez sain, du moins pendant la saison sèche : et quoique le thermomètre monte habituellement à 88 degrés de Fahrenheit (25 de Reaumur), les brises de mer, qui durent quelquefois tout le jour, rendent la température très-supportable. Il n'en est pas de même durant la saison pluvieuse ; l'alternative des chaleurs excessives et des pluies abondantes occasionne alors des maladies, auxquelles les Européens résistent difficilement. Quant au sol des environs d'Angostura, il paroît extrêmement fertile ; le pommier Cashu, le cotonnier sauvage, le plantin, le limonier, le melon d'eau y viennent naturellement, et si l'industrie secondoit la nature, il est probable que ce pays pourroit non-seulement suffire à entretenir une population nombreuse, mais encore fournir une foule de produits pour l'exportation.

La principale nourriture des habitans d'Angostura est la viande de bœuf, qui est d'assez mauvaise qualité, mais à très-bon marché, et le pain de maïs ou de ris ; ils ont encore une autre espèce de pain qu'ils appellent *casava*, et qui ressemble aux gâteaux de farine d'avoine, que l'on fait en Ecosse. L'art de réduire le grain en farine, est encore tout-à-fait dans l'enfance ; les seuls moyens employés à cet effet, sont un mortier de bois, ou bien deux grosses pierres,

l'une concave et l'autre convexe. La boisson habituelle est le vin ou le rhum ; les Indiens indigenes et les Créoles en boivent une quantité énorme, sans en être enivrés, ce qui tient probablement à la transpiration abondante, provoquée par la grande chaleur.

Angostura exporte des mulets, des bœufs et des peaux, qui se vendent dans les îles des Indes occidentales ; c'est à peu-près le seul commerce qui s'y fasse ; la foiblesse de la population, et l'indolence des habitans empêchent le développement de l'industrie. Malgré l'aversion des indépendans d'Amérique pour tout ce qui est espagnol, ils ont conservé la législation espagnole. Les arrestations se font à Angostura d'une manière tout-à-fait arbitraire, et sans qu'on fasse connoître au détenu, ni ses accusateurs, ni le crime dont il est accusé ; et à moins d'avoir de puissans amis, ou d'etre assez riche pour pouvoir satisfaire l'avidite d'un avocat rusé, et acheter les juges, on ne peut guères espérer d'obtenir justice. Quant à leur religion, les habitans d'Angostura sont très-zéles catholiques, et fort adonnés a toute sorte de superstitions.

Ce ne fut pas sans peine que Mr. Robinson obtint l'exécution des promesses que Don Mendez lui avoit faites à Londres. Un mois après son arrivée à Angostura, il reçut enfin le brevet de Directeur-Général des hopitaux des provinces libres de la Nouvelle-Grenade, signe par le Chef politique Simon Bolivar. En attendant que les hopitaux, qu'il devoit diriger, existassent, il exerça son art de chirurgien. Il étoit logé aux frais de l'etat, et recevoit ses rations ; quant à son appointement en argent, il n'en parle pas. Au mois de decembre 1818, on lui proposa d'accompagner une expédition qui devoit remonter l'Orénoque jusqu'a *San Fernando*. Il y consentit, et le 20 du même mois il s'embarqua à bord de la Bombarde, vieux bâtiment espagnol, dont

les patriotes s'étoient emparés lors de la prise d'Angostura. Deux officiciers anglais et trente créoles montoient le même bâtiment. La flotille étoit composée de vingt-sept *launches* et *flecheros* (1), dont chacune portoit une ou deux pièces de canons ; le Chef suprême la commandoit en personne et étoit accompagné du général *Urdanetta*. Les soldats embarqués sur les bâtimens étoient en petit nombre, mais ils devoient être renforcés à quelque distance d'Angostura par 1200 hommes de l'armée du général *Monaga*, et par quelques anglais, commandés par le colonel Rooke.

Le 26, l'expédition jeta l'ancre près du village de Palmar, ou le général Monaga venoit d'arriver ; au lieu de 1200 hommes il n'avoit pu en amener que 400, tous fantassins ; sa cavalerie l'avoit récemment abandonné. Dans l'après-midi du même jour cent vingt de ces soldats furent transportés à bord de la Bombarde, et les autres repartis sur les petites embarcations. Au moment où la flotille alloit lever l'ancre, Monaga parut sur le rivage, vêtu d'une jaquette bleue, et d'un gilet blanc, et de pantalons de la même couleur, la tête couverte d'un bonnet fait de peau de léopard. Se disposant à poursuivre sa cavalerie dispersée, pour la rassembler de nouveau, il venoit prendre congé de son infanterie, prête à mettre à la voile. « Soldats ! » leur dit-il avec émotion ; « pour la première fois depuis que nous nous » sommes réunis, je vais me séparer de vous ; je vous conjure d'obéir exactement à vos officiers, et de tenir ferme » à l'heure du combat. Comptez que dans un mois d'ici je » vous rejoindrai pour partager vos fatigues et votre gloire. » A peine eut-il achevé de parler, que ses 400 soldats tout

(1) Espèces de bâtimens dont Mr. Robinson ne donne pas la description.

d'une voix, lui demandèrent de l'argent pour acheter du tabac; il s'arrêta en secouant la tête, mit la main dans sa poche, en tira huit réaux et les leur envoya, en leur disant que c'étoit tout l'argent qu'il possédoit dans ce moment.

Le général Monaga est un homme d'environ trente-cinq ans, grand, bien fait, actif, et l'un des meilleurs chasseurs du pays. Il a le front large et élevé et les yeux noirs. Son regard habituel à quelque chose d'indolent, mais il devient quelquefois vif et perçant. Il parle peu parce qu'il sent tout ce qui lui manque du côté de l'éducation, et parce qu'il aime mieux garder le silence que de se compromettre. Avant la guerre il étoit Majordomo, ou intendant d'une fermé; maintenant il en possède une lui-même près de Palmar. L'amour seul de la patrie a pu en faire un soldat; Il préféreroit de beaucoup la vie tranquille au milieu de ses occupations domestiques et au sein de sa famille. Il a toujours montré beaucoup de courage sur le champ de bataille; et on l'a vu plus d'une fois sabrer de sa main des fuyards qui abandonnoient leurs rangs.

Les soldats de Monaga, embarqués à bord de la flottille, avoient une apparence assez peu imposante. Quelques-uns d'entr'eux étoient absolument nus; d'autres avoient pour unique vêtement une espèce de tablier attaché au moyen d'une ceinture de crin; d'autres encore portoient une petite jaquette, avec des pantalons très-courts, des chapeaux de paille ou de feutre, des bonnets; pas un seul n'étoit complétement habillé, mais tous avoient des mousquets et des poignards. Les officiers n'étoient guères mieux vêtus que les soldats, et il étoit difficile de les distinguer les uns des autres, d'autant plus qu'ils jouoient, mangeoient et buvoient ensemble de la manière la plus familière.

L'expédition étant arrivée le 6 janvier 1819 près de Cayeara, le Chef suprême apprit que le general Paez avoit jugé con-

venable de détruire San Fernando. Cette nouvelle le détermina à abandonner son premier projet, et à aller joindre Paez près de St. Juan de Pierre, sur la rivière Arauca. Ce fut le 10 que la flotille entra dans l'embouchure de cette dernière rivière, et le 20, elle jeta l'ancre près du village de Cangral, situé sur la rive gauche de l'Arauca, à deux lieues au-dessous de St. Juan de Pierre qui est sur la rive opposée. Le lendemain un canot expédié d'Angostura vint apporter à Bolivar la nouvelle qu'un renfort de 4500 anglais étoit entré dans l'embouchure de l'Orénoque. Il reprit aussitôt avec le général Urdanetta le chemin d'Angostura afin d'y recevoir ce corps d'auxiliaires; remettant le commandement de sa cavalerie au général Paez, et celui de son infanterie au général Ansoategui. A peine fut-il parti, que tous les employés de cette petite armée commirent les injustices les plus criantes. Sa présence seule maintient l'ordre et la régularité, parce que, connoissant les dispositions de la plupart de ceux dont il est obligé de se servir, il voit tout de ses propres yeux, depuis la distribution du moindre article de vêtement ou de vivres, jusqu'aux négociations les plus importantes; mais dès qu'il s'absente tout devient confusion. Il ne faut point s'étonner au reste, des habitudes vicieuses des créoles de l'Amérique méridionale. Retenus par le gouvernement espagnol dans une dépendance degradante, opprimés par des gouverneurs avides et despotiques, ils n'avoient d'autres moyens que la ruse pour rendre leur sort moins insupportable, et ne pouvoient acquérir les qualités qui font de l'homme un membre utile et honorable de la société. Cependant, malgré la funeste influence qu'une longue oppression a exercée sur eux, on trouve dans leur nombre quelques âmes nobles et fières, dont les efforts seuls, ont soutenu la cause des insurgés.

Avant de partir pour Angostura, Bolivar nomma Paez général

néral de division, et lui donna l'ordre de rester avec ses trois mille hommes d'infanterie et de cavalerie dans le voisinage de St. Juan de Pierre, en évitant avec soin tout engagement avec l'ennemi. Mais celui-ci, mieux servi par ses espions que les insurgés, parce qu'il avoit de quoi les payer, ne tarda pas à être informé du départ du Chef suprême, ainsi que du renfort attendu; en conséquence il se porta en avant, et le 23 janvier il n'étoit plus qu'à trois lieues de St Juan de Pierre, place qui fut aussitôt abandonnée par les habitans et les troupes; les uns et les autres se replièrent sur le village de Cangral où se trouvoit Mr. Robinson avec le détachement que Bolivar y avoit amené; Paez cependant resta encore sur la rive opposée de l'Arauca, soit pour surveiller les mouvemens de l'ennemi, soit pour protéger le passage des troupeaux de mulets, de chevaux et de bœufs, qu'on vouloit empêcher de tomber entre les mains de l'ennemi.

Le 1.er février on apprit que Morillo étoit arrivé à San-Fernando, et avoit joint son corps d'armée. Le colonel Figarero, du parti des patriotes, stationné sur les bords de l'Apuré pour empêcher l'ennemi de le franchir, ne put y réussir et se retira précipitamment vers Cangral. Dès le lendemain, le général Paez, lui-même, commença à faire sa retraite sur la rive méridionale de l'Arauca. Ses dragons parurent les premiers; ils étoient entièrement nuds, montés sur des chevaux de petite taille et armés les uns de carabines, les autres de lances de quatorze pieds de long. Les officiers étoient vêtus de pantalons larges de toile, qui ne leur alloient que jusqu'au genou, et d'une grande couverture de toile avec un trou au milieu pour y passer la tête: ils portoient presque tous un chapeau de paille ou un bonnet de peau, pour marquer leur grade. La garde d'honneur de Paez, qui suivoit les dragons, avoit une apparence plus imposante: elle consistoit en

trois cents hommes, choisis sur toute l'armée, montés sur d'excellens chevaux, portant un bonnet semblable à ceux des dragons anglais, une veste rouge doublée de jaune, revers et paremens bleus, et des pantalons bleus à passepoil jaune. Ce petit corps combat à la lance, et s'est souvent rendu redoutable à l'ennemi.......

Le 3 fevrier, les Espagnols se montrèrent en face de Cangral, et firent plusieurs décharges de mousquetterie qui ne furent pas très-meurtrières. Tout ce qui ne faisoit pas partie de l'armée reçut aussitôt l'ordre de la retraite; ce fut le signal d'une confusion totale, dont les soldats indigènes aussi bien que les Anglais ne manquèrent pas de profiter pour piller les provisions de vivres, et surtout celle d'eau-de-vie. Paez, cependant, fit tout son possible pour disputer à l'ennemi le passage de l'Arauca; sans cesse à cheval, vêtu d'un mauvais pantalon et d'une veste de toile, il galopoit d'une division à l'autre, encourageant ses soldats et ses officiers dont il est aimé, et son intrépidité sembloit s'accroître à mesure que le danger devenoit plus pressant. Les efforts furent vains; les Espagnols, au nombre de 8000 hommes ayant quatre pièces de campagne, passèrent l'Arauca dans la nuit; en conséquence les patriotes se virent forcés de quitter Cangral, et de faire leur retraite vers l'embouchure de l'Arauca. Rien de plus affreux que le tableau que Mr. Robinson fait de cette retraite et des souffrances qu'il y éprouva personnellement. Qu'on se figure une armée en désordre, entremêlée de vieillards, de femmes, d'enfans, fuyant devant un ennemi implacable, emmenant d'immenses troupeaux de bétail, leur seule ressource, marchant, tantôt au milieu de savanes ravagées par le feu que Paez y avoit fait mettre, afin de détruire tous les fourrages, tantôt à travers des taillis où il falloit se frayer un passage la hache à la main, tantôt sur un sable brûlant, tantôt dans des marais pestilentiels! Mr. Robinson lui-même tourmenté sans cesse

par la soif, réduit pour toute nourriture à du mauvais bœuf, dévoré par des insectes de toute espèce, épuisé par la fatigue et par la chaleur, arriva enfin avec les autres fuyards à l'embouchure de l'Arauca et passa dans l'île d'Urbana, située dans la branche de l'Orénoque où se décharge l'Arauca. Si dans cette île il n'y avoit rien à craindre de la part des Espagnols, attendu que ceux-ci n'avoient point de bâtiment de transport, d'un autre côté, les malheureux qui venoient de s'y refugier, n'y trouvoient pas plus de ressources, que sur le continent. Quant à Mr. Robinson, les fatigues qu'il avoit éprouvées, dans toute cette retraite, et la privation de nourriture végétale, altérèrent enfin sa santé, et lui firent désirer de retourner à Angostura pour se rétablir. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'il en obtint l'autorisation; il s'embarqua dans une barque découverte, redescendit l'Orénoque, échappa heureusement aux attaques des brigands, aussi bien qu'aux dangers de la navigation, et arriva à Angostura vers le milieu de mars 1819. C'est à cette époque qu'il termine son journal; l'éditeur nous apprend qu'il périt quelque temps après, victime du climat dévorant de l'Amérique méridionale.

Le portrait que Mr. Robinson fait des patriotes soit créoles, soit Indiens indigènes, n'est guères flatteur; paresseux et mal-propres, ignorans, avides et astucieux, tour-à-tour insolens et rampans, ils voient d'un œil de jalousie les Anglais, qui viennent à leur secours, et ne leur savent point gré des fatigues qu'ils subissent pour la cause des indépendans. Il est probable que ses reproches sont fondés en grande partie. Comment les vertus domestiques et sociales auroient-elles pu se développer chez un peuple opprimé depuis tant d'années, privé de tous les moyens d'instruction, et ne recevant de la part de ses maîtres que de mauvais exemples? Les insurgés faisoient depuis long-temps une guerre d'ex-

termination ; ils étoient sans cesse errans d'une province à l'autre, toujours à la veille de voir leurs habitations incendiées, leurs femmes et leurs enfans massacrés, et de tomber eux-mêmes sous le fer d'un ennemi impitoyable : faut-il s'étonner si le soin de leur propre conservation les rend égoïstes? s'ils témoignent peu d'amitié à des auxiliaires étrangers, dont ils ignorent la langue, dont les habitudes diffèrent entièrement des leurs, dont les prétentions étoient souvent fort exagérées, et qui, vû leur manière de faire la guerre, les embarrassoient souvent plus qu'ils ne leur étoient utiles? Rien de plus naturel, sans doute, que les plaintes de Mr. Robinson et de tant d'autres de ses compatriotes, qui, séduits par les promesses des agens des indépendans, et plus encore par leur propre imagination, s'étoient flattés d'obtenir en Amérique des richesses et un avancement brillant, et qui, au lieu de ces avantages, n'y trouvoient que de la misère, des fatigues, des maladies, et souvent la mort. Mais il est permis de croire que le chagrin de voir leurs espérances complètement déçues, les a quelquefois rendus injustes, et les a portés à exagérer les vices des indépendans américains. Les succès du moins que leur entreprise a obtenus depuis l'époque où Mr. Robinson a écrit son journal, fait supposer qu'il s'est trouvé parmi eux des hommes aussi courageux sur le champ de bataille qu'habiles dans le maniement des affaires, et que même la masse de la nation a déjà acquis quelqu'une des vertus qui lui manquoient.

ROMANS.

TALES OF THE MANOR. Contes du Manoir, par Mad. HOFLAND. Londres, 1822.

JE suis le plus jeune de sept enfans, dont quatre filles. Il y avoit huit ans de distance entre mes deux frères et moi. Ils furent élevés chez un ministre, qui s'engagea à soigner leur éducation jusqu'au moment où ils pourroient entrer à l'université. L'aîné devoit recevoir l'éducation du gentilhomme, destiné probablement à être membre du Parlement pour le Comte; le second devoit être préparé à une profession où il pût faire sa fortune.

Les pensions étoient alors fort différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui. Le régime y étoit si maigre qu'on y apprenoit à mourir de faim; mais Mr Collinson traitoit mes frères comme ses propres enfans, et étoit bien éloigné de chercher à spéculer sur leur entretien. Il n'étoit pas du nombre des non-conformistes rigoureux; encore moins de ces hommes d'eglise dont Pope a dit : « Ils ne croyent à rien » et prétendent réformer la nation. Ils inventent des moyens » de salut plus agreables que ceux qu'on connoissoit. »

Mr. Collinson s'en tenoit strictement à la doctrine de son église, et y conformoit toute sa conduite; mais il étoit froid et sevère dans ses formes. Il étoit arrivé à l'âge de quarante ans sans se marier, et il n'avoit rien de cette tendresse attentive, de cette molle douceur que les hommes aimans prennent dans les liens de famille.

Mr. Collinson se soucioit peu de la société des femmes; et dans le fait, les femmes alors, comme Addison les a peintes dans son Spectateur, étoient généralement, ou des personnes sans ressources, ou de beaux esprits, dont l'affectation gâtoit le savoir.

Mes frères étoient chez lui depuis quelques années, et avoient appris à le respecter comme il le méritoit, lorsqu'un jour, Mad. Sowerby, femme âgée qui vivoit dans le voisinage, vint le prier de visiter avec elle une pauvre malade, sa nièce, veuve d'un officier nommé Cecil, laquelle avoit désiré de recevoir les consolations de la religion.

Mr. Collinson trouva une personne qui avoit l'air très comme il faut, mais au dernier degré du marasme. Elle étoit dans un fauteil, proprement vêtue, et appuyée sur des oreillers. Devant elle, à genoux, sa fille âgée de seize ans, et d'une beauté très-remarquable, arrangeoit un bouquet de fleurs, qu'elle faisoit sentir à sa mère, en reposant sur elle ses regards pleins de tendresse et d'angoisse.

Mad. Cecil avoit perdu son mari par les suites d'une conspiration en faveur des Stuarts. Née dans l'opulence, elle se trouvoit réduite à vivre chétivement depuis plusieurs années, sur une petite rente qui finissoit avec elle, ensorte que sa sollicitude se portoit sur sa fille, qui alloit se trouver sans aucune ressource, aux prises avec les difficultés et les dangers d'un monde absolument nouveau pour elle.

L'intérêt d'une position si malheureuse se trouvoit encore accrû par l'innocence et le charme de miss Cecil. Mad. Sowerby, qui étoit tendrement attachée à la mère et à la fille, mettoit un grand prix à assurer à celle-ci un protecteur; et elle seconda de son mieux la sympathie que Mr. Collinson commençoit à éprouver.

Le déclin de Mad. Cecil fut rapide; et elle eut avant de mourir, la consolation de penser que sa fille, qui demeu-

roit sans parens, auroit, en Mr. Collinson, un guide et un ami.

L'honnête pasteur ne se doutoit pas, qu'avec ses quarante-cinq ans et ses habitudes sévères, il risquât d'éprouver un autre sentiment que celui de l'amitié, auprès d'une jeune fille de seize ans. Lorsqu'il vit clair dans son propre cœur, il en conçut, contre lui-même, une sorte de dépit. Il étoit humilié d'avoir été surpris par une passion qu'il avoit toujours traitée de foiblesse, et de se trouver en opposition avec ses propres principes. Il ne vit pas d'autre parti à prendre pour faire sa paix avec lui-même, que de l'épouser; mais il craignoit le ridicule, il redoutoit un refus, il n'osoit rompre la glace, il étoit contraint, gauche et bizarre, plus encore que de coutume. Elle en prit une sorte de terreur, et son ingénuité ne lui permettoit point de déguiser ce sentiment.

Marie Cecil fut reçue chez Mad. Sowerby, où elle se trouva complètement isolée pour les communications de l'esprit et du cœur. Rien ne remplissoit le vide affreux que lui laissoit la perte de sa mère. Elle passoit ses jours à pleurer. Elle regrettoit d'être éloignée d'une jeune femme de son âge, fille du meunier du hameau où elle avoit été élevée, et qui s'étoit mariee à Londres. Mad. Cecil lui avoit aidé à soigner son père dans sa derniere maladie. Cela avoit formé un lien entr'elles. Jeanne avoit toujours été bien venue auprès de la mère et de la fille; et dans l'isolement où se trouvoit Marie, il lui sembloit que si elle pouvoit entretenir de ses chagrins sa chere Jeanne, elle éprouveroit un bien grand soulagement.

Cependant Mad. Sowerby, confidente de Mr. Collinson, communiqua à Marie les projets qu'il avoit sur elle, en les appuyant de toute l'autorité de ses conseils, et d'une entière approbation. L'étonnement et la peur lui otèrent la faculté de répondre. Elle se sentoit en la puissance de Mad. So-

werby, dont le caractère étoit violent, et pouvoit devenir tyrannique. Elle prit donc le parti du silence, jusqu'au moment où Mr. Collinson répéta lui-même la proposition. Alors elle lui répondit vivement et d'une voix agitée : « Non, non ! je vous suis bien obligée ; mais réellement cela m'est impossible ! »

« Comment donc impossible ? vous êtes très-jeune, vous avez vécu dans la solitude. Je pense que vous n'avez point d'engagement. »

Marie protesta, avec le ton d'une parfaite candeur, qu'elle ne connoissoit aucun autre homme que Mr. Collinson lui-même.

Cette assurance naïve eut le malheureux effet de confirmer le pasteur dans sa résolution. Mad. Sowerby entra dans ses vues, et de ce moment là, commença contre la pauvre Marie, un systême de persécution opiniâtre.

Mad. Sowerby étoit une personne vaine, et elle avoit une sorte de ruse, sans se douter de ces deux défauts. Ce qu'elle savoit, c'est que Marie étoit l'être qu'elle aimoit le mieux dans le monde ; et en cherchant à faire de cette pauvre orpheline, la femme d'un pasteur, elle ne soupçonnoit pas qu'elle espéroit soigner ses propres intérêts en acquérant de l'influence dans la paroisse. Elle se répétoit sans cesse qu'il étoit de son devoir d'employer tous les moyens les plus efficaces pour mettre une jeune innocente à l'abri des dangers auxquels l'exposoit sa beauté, et la placer sous la protection d'un homme de bien, en même temps qu'elle lui assuroit une existence honorable.

Mr. Collinson se sentoit sous l'influence de motifs bienveillans, et sur-tout il étoit mû par le plus ardent désir de rendre parfaitement heureuse, l'aimable et intéressante Marie ; mais à mesure que la résistance se prolongeoit, son caractère s'aigrissoit ; il prenoit de l'humeur contre lui-même

pour cette foiblesse qu'il ne pouvoit vaincre, et il étoit tous les jours moins aimable aux yeux de Marie. S'il la surprenoit dans l'abattement et dans les larmes, il lui adressoit des reproches amers; et il lui répétoit qu'elle n'avoit reçu la bénédiction de sa mère que sous la condition tacite d'obéir à ceux qui avoient adouci ses derniers momens. Si Marie en prenant un peu d'exercice dans le jardin, avoit ranimé pour quelques instans l'éclat de son beau teint, le pasteur s'en inquiétoit, et il ne manquoit pas de lui dire qu'une demoiselle prudente et modeste devoit éviter les regards de tous les hommes. Enfin il exigeoit d'elle, qu'elle mît lorsqu'elle alloit à l'église un capuchon noir, qui dans ce temps là se portoit au lieu de voile.

Marie avoit été élevée avec beaucoup de liberté et de confiance. Sa mère avoit cherché à former son goût et à étendre ses idées par la lecture; elle lui avoit donné diverses ressources sédentaires; elle avcit développé sa disposition à admirer la nature, et à soigner les plantes, les animaux et les fruits. Elle avoit des oiseaux apprivoisés, elle cultivoit des arbrisseaux et des plantes de choix, elle trouvoit dans ces exercices, et dans ce genre d'intérêt, une source de santé, de plaisir et d'instruction. Tout cela lui manqua à la fois chez Mad. Sowerby. Sa santé en souffrit; le découragement la gagna, et elle tomba dans une sorte d'insensibilité qui menaçoit sa raison. Elle se crut destinée à mourir bientôt. L'événement dont on l'entretenoit sans cesse, étoit à ses yeux le coup de mort; elle finit par devenir indifférente soit au mariage même, soit au moment qui seroit fixé. Elle reçut sans répugnance et sans plaisir, les présens de noce que Mad. Sowerby choisit pour elle. Bien convaincue que cet état alarmant de santé étoit l'effet de l'incertitude et cesseroit avec celle-ci, Mad. Sowerby pressa les temps; et six mois après la mort de sa mère, Miss Marie Cecil devint Mad. Collinson.

Après la cérémonie, qui se fit a petit bruit, dans l'église du village de Mad. Sowerby, le pasteur amena son epouse au presbytère. La gouvernante de la maison entra pour faire sa révérence à Madame, et pour dire que les enfans demandoient la permission de lui faire leur compliment.

» Ah ah ! les deux petits drôles ! » dit Mr. Collinson, avec un peu d'embarras; eh bien ! faites les entrer. »

Les deux petits drôles étoient de grands jeunes gens de bonne mine. L'aîné sur-tout, qui avoit environ seize ans, avoit une figure très-remarquable. Le second, un peu espiègle, avoit aussi une jolie tournure. Celui-ci s'approcha de l'épouse avec beaucoup d'aisance; mais il n'en fut pas de même de l'aîné. A la vue de cette beaute parfaite, dont le teint s'anima en le regardant, il resta comme pétrifié. Il avoit la tête pleine de la perfection idéale, d'après les poëtes de l'antiquité. Il n'avoit jamais entrevu de femme qui eût le moindre rapport à cet idéal que son imagination poursuivoit; et tout-à-coup le voilà réalisé ! Il en fut si fortement frappé, qu'il lui fut impossible d'articuler une parole. Il rougit beaucoup, et balbutia quelques syllabes en tremblant; tandis que Marie, non moins surprise, non moins émue, baissoit les yeux sans détourner la tête.

Mr. Collinson crut voir son sort inévitable dans l'expression sympathique de ces deux êtres. Son imagination mit tout au pire; dans sa préoccupation passionnée, il n'avoit rien prévu. A l'instant, Charles se transforme à ses yeux en un rival favorisé; le cadet, spirituel et malin, alloit l'accabler des traits du ridicule. Il étoit jaloux, humilié, mécontent de lui-même, et déchiré d'inquiétudes. Il perdit toute présence d'esprit; sa colère se répandit en paroles outrageantes contre la pauvre Marie qu'il accusa de coquetterie.

A cette sortie inattendue, Marie déjà fort ébranlée, pâlit comme la mort, et perdit connoissance. Sa tante que la

voix furieuse de Mr. Collinson avoit fait accourir à la hâte, lui adressa de vifs reproches, et s'accusa elle-même d'avoir favorisé un mariage qui s'annonçoit sous de tels auspices.

Les secours qu'elle donna à sa nièce la rappelèrent à la vie; mais elle ne tarda pas à retomber dans son évanouissement. On appela le médecin, qui eut beaucoup de peine à lui rendre l'usage de ses sens, et déclara que si elle retomboit une troisième fois, elle seroit en danger. Après avoir pris les informations convenables, il commit la garde de la malade à la gouvernante du presbytère, en défendant absolument que personne entrât dans sa chambre, et sur-tout pas Mr. Collinson et Mad. Sowerby. Il insista même pour qu'elle ne pût entendre leur voix, en menaçant d'un transport au cerveau, et d'une mort prochaine, si l'on négligeoit cette précaution.

Marie rendue à la vie par des soins judicieux, s'étonna de ne plus maudire l'existence. Elle regarda la campagne avec plaisir, elle écouta avec émotion le chant des oiseaux; elle se plut au parfum des fleurs, elle se souvint des traits de celui dont la présence lui avoit causé tant d'embarras, et son cœur répondoit aux accens de sa voix qu'elle entendoit de sa fenêtre.

La situation d'ame du malheureux Collinson étoit bien différente. Aussi long-temps que le danger avoit duré, il s'étoit accusé d'être le meurtrier de celle qu'il aimoit : dès qu'elle fut remise, les fureurs de la jalousie reprirent possession de son cœur, avec tout leur cortège de passions haineuses. Il résolut de se débarrasser immédiatement de ses élèves. Cependant, l'idée de perdre la source la plus abondante de son revenu, le fit hésiter; mais ce qui le confirma dans le parti d'éloigner mes frères, c'est que le médecin devint bientôt lui-même l'objet de ses soupçons jaloux. Deux fois il le congédia, et deux fois il le rappela pour sauver la vie de la femme

dont il étoit idolâtre. Jugeant alors par les tourmens qu'il enduroit, que jamais il ne pourroit s'accoutumer à ce qu'un homme, quel qu'il fût, portât ses regards sur sa femme, il se prépara à faire de sa demeure une prison, et a en être le geolier.

Mon père avoit toujours eu pour lui de l'attachement et de la considération; Mr. Collinson comptoit sur sa protection pour de l'avancement dans l'eglise; il pensa donc devoir ramener lui-même mes deux frères, en cherchant une excuse pour abréger ainsi le temps convenu.

Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il obtint la permission d'entrer dans la chambre de Marie, avant son départ. Elle lui dit adieu de bien bon cœur. Il se plut à augurer favorablement de cette disposition; et il eut soin d'ordonner en partant, que, quelque fût l'etat de la malade, le médecin ne fût point appelé en son absence.

Marie, instruite de cette précaution, n'y vit qu'une bizarrerie cruelle. Le médecin l'avoit soignée avec intelligence et avec intérêt; il l'avoit rappelée à la vie, qu'elle commençoit à aimer. Son cœur, absolument étranger au sentiment de l'amour, ne pouvoit comprendre ni excuser les tourmens, les caprices, les soupçons, les injustices de la jalousie. La haine elle-même n'auroit pas dicté une autre conduite que celle de son mari : comment ne s'y seroit-elle pas trompee? Elle ne douta pas qu'elle ne fût tombée entre les mains d'un de ces capricieux tyrans qui savourent les douleurs d'autrui, et qui parent soigneusement les victimes qu'ils veulent immoler.

L'absence de Mr. Collinson se prolongea de quelques jours, parce qu'il fut appelé auprès d'un oncle mourant, dont il devoit hériter. Marie avoit repris des forces. Une chaise de poste vint la chercher de la part du malade, qui ne pouvoit se passer des soins de son neveu. Une personne

de confiance qu'on avoit envoyée pour l'accompagner, lui dit qu'elle avoit ordre, si elle n'etoit pas en état de faire le voyage, d'environ sept lieues, de la conduire chez Mad. Sowerby, laquelle (ajouta-t-elle naïvement) avoit pour consigne de ne la perdre de vue ni jour ni nuit. Cette femme avoit l'air honnête et bonne. Elle l'encouragea à partir, et monta dans la chaise avec elle.

Marie étoit triste et silencieuse. Elle mettoit la tête à la portière pour se distraire. Un petit messager à pied sur la grande route, la reconnut et arrêta le postillon. C'étoit le fils du meunier de l'endroit où elle avoit long-temps vécu avec sa mère. Il lui remit l'adresse de sa sœur Jeanne, mariée à Londres, et qui désiroit vivement la voir chez elle. Il avoit été chargé de lui porter ce message au presbytère depuis plusieurs jours; mais il n'avoit point osé se montrer à Mr. Collinson parce qu'on le disoit fort méchant.

Le souvenir bienveillant de son amie toucha Marie sensiblement; elle pleura beaucoup après avoir congédié le messager; et tout en cheminant, elle répétoit qu'elle regrettoit de n'avoir pas su que Mad. Samson étoit disposée à la recevoir. La personne qui l'accompagnoit avoit peu parlé jusque-là; mais elle commença à témoigner qu'elle partageoit le regret de Marie. « Il y a peu de chances de bonheur pour vous, » dit-elle, « dans une association pareille. Il s'est fait un changement du tout au tout chez ce pauvre Mr. Collinson. Sa jalousie est une folie véritable. Savez-vous pourquoi il vous envoie chercher avant dimanche? parce qu'il a peur que le ministre qui doit prêcher ne vous voie! Il faut convenir que vous avez devant vous une jolie perspective. Ma foi! si j'étois vous, je n'hésiterois pas. J'aimerois mieux gagner ma vie en travaillant, que de rester enchaînée à cette galère. »

« Mon Dieu! aidez-moi, ma bonne dame! je me confie à

vous. Sauvez-moi de cet enfer! Je n'ai pas été consultée. On a contraint ma volonté. Aidez-moi, je travaillerai. Je ferai tout, plutôt que de subir le sort dont je suis menacée.»

«Si vous êtes fermement décidée,» lui dit sa compagne, «je ferai le nécessaire. Je vous procurerai l'argent qu'il vous faut. Tous les soirs à sept heures, la diligence pour Londres passe devant la maison de mon maître. Si vous osez vous y mettre seule, vous êtes sauvée. Mais ne faites semblant de rien. Nous allons arriver. Tâchez qu'on ne puisse prendre aucun soupçon; sans cela tout est manqué.»

La pauvre Marie qui de sa vie n'avoit dissimulé un seul de ses sentimens, avoit là une terrible tâche. Il s'agissoit de se montrer calme, tandis qu'elle étoit violemment agitée du projet le plus hardi, le plus extraordinaire, et de nature à alarmer sa conscience.

Mr. Collinson avoit craint qu'elle n'eût préféré la retraite chez Mad. Sowerby; et il eut eu vif moment de joie en la voyant arriver; mais lorsqu'il voulut l'embrasser, en lui faisant compliment sur le retour de sa santé, elle témoigna si clairement sa répugnance, qu'il se fâcha, et l'accusa de caprice et d'ingratitude.

La femme de charge lui aida à gagner son appartement, après cette scène violente, qui l'avoit ébranlée. Elle l'encouragea à feindre, et à espérer un meilleur temps.

On appela Marie pour le thé. Mr. Collinson n'y assista qu'un instant. Il ne pouvoit quitter long-temps le malade. La gouvernante s'excusa sur les soins qu'il exigeoit, pour quitter Marie, après lui avoir donné un livre. Elle lui avoit préparé une capote et un grand chapeau, avec un petit paquet de hardes. Au moment prévu pour le passage de la diligence, elle conduisit Marie au coin du mur, et la recommanda au cocher, qui avoit encore soixante-sept milles à faire pour arriver à Londres.

Elle étoit si bien enveloppée, que sa figure ne fut pas remarquee de ses compagnons de route. Le trajet se fit sans incidens. Le lendemain matin, la diligence arriva à Londres; et une des voyageuses prenant un fiacre pour aller, du dépôt de la diligence en Piccadilly, y fit monter Marie avec elle, jusqu'a l'adresse de Mad. Samson.

Celle-ci reçut son amie de la manière la plus cordiale. Mr. Samson étoit un homme fort simple et très-occupé: il il faisoit peu de complimens, mais il étoit d'une parfaite bonté.

Marie avoit reçu de la gouvernante, la plus forte recommandation de ne pas laisser soupçonner son mariage. Cette dissimulation avec son amie étoit ce qui lui coûtoit le plus; mais elle supposoit que la gouvernante avoit eu de bonnes raisons pour lui recommander ce secret rigoureux, et elle avoit résolu de le garder. La maigreur et la pâleur de Marie s'expliquoient par le chagrin qu'elle avoit eu de la mort de sa mère; et quant au voyage de Londres, pour y chercher son amie, la circonstance de n'avoir aucune autre habitation que celle de Mad. Sowerby, le rendoit suffisamment probable. Elle s'y étoit déjà decidée lorsque Mad. Samson lui avoit fait parvenir son adresse.

Dans ce temps-la, les papiers ne rendoient compte que des mariages marquans. Mr. et Mad. Samson ne jetoient les yeux qu'une fois la semaine sur les papiers. L'idee d'avoir reçu chez eux une femme qui fuyoit son mari, ne pouvoit leur entrer dans l'esprit à l'occasion de la visite de leur amie de province. Elle fut présentée aux connoissances intimes de la maison, comme une jeune personne bien née, mais sans fortune, qui venoit à Londres dans l'espoir de se placer auprès d'une dame, et qui, en attendant, leur seroit fort utile dans leur boutique, où le nombre des chalands augmentoit tous les jours. Il fut convenu entre Mad. Samson

et Marie, que celle-ci s'occuperoit d'ouvrages à l'aiguille, dans la chambre qui n'avoit pas vue sur la rue. Elle étoit d'une figure trop remarquable pour que l'on pût hasarder de la placer dans la boutique, où l'abord étoit continuel; et par la même considération, ses amis n'avoient pas voulu risquer de la faire entrer dans une grande maison.

Quant à Marie, de tels soucis n'entroient pas dans son esprit. A mesure que sa santé et ses forces se rétablirent, sa gaîté se ranima, sa figure reprit tous ses avantages; elle redevint l'être le plus charmant auquel le cœur pût s'attacher, et sur lequel il fût possible de reposer ses regards. Toujours empressée de témoigner sa gratitude aux amis qui l'accueilloient d'une manière si aimable, elle travailloit pour eux avec un singulier plaisir : tantôt elle brodoit des gilets à Mr. Samson, tantôt elle faisoit des bonnets et des robes pour leur enfant; tantôt elle leur chantoit des romances, ou les amusoit par quelque trait historique qu'elle avoit appris de sa mère. Enfin elle demandoit et recevoit leurs avis avec docilité, relativement à la conduite qu'elle devoit tenir, et le ton qu'elle devoit prendre avec les amis et les connoissances de la maison; car son inexpérience lui rendoit les conseils nécessaires.

Depuis quelques années, Mr. Samson louoit, chaque hiver, le premier étage de sa maison au fils aîné d'un seigneur Ecossais dont il parloit toujours avec de grands éloges : il se nommoit lord Rosedew. Il venoit de perdre son père. Sa santé délicate exigeoit un séjour dans le midi de la France; mais il vouloit passer une quinzaine de jours à Londres; et désirant éviter l'embarras d'un établissement dans son hôtel, pour un temps si court, il fit prier Mr. Samson de lui préparer son appartement comme à l'ordinaire.

Tout le bien que Marie avoit entendu dire de lord Rosedew

sedew, lui avoit donné quelque curiosité de le voir; mais elle fut contrariée dans ses tentatives, par Mr. et Mad. Samson eux-mêmes; et il y avoit déjà plusieurs jours que le lord Écossais étoit dans la maison, avant qu'elle eût réussi à l'entrevoir. Elle entendoit beaucoup parler de lui cependant. La conversation rouloit souvent sur sa santé. Mad. Samson en auguroit mal, et observoit, avec inquiétude, qu'il avoit déjà perdu un frère d'une maladie de poitrine. Son mari, au contraire, prétendoit que le changement d'air ne manqueroit pas de le guérir. Tous deux regrettoient que sa mère, très-occupée de la santé d'une fille cadette, ne pût pas l'accompagner dans un pays où il alloit se trouver bien isolé.

Cependant Marie passoit ses journées à chanter et à coudre. A mesure que la saison avançoit, Londres se remplissoit, et le mouvement des affaires augmentoit. Marie, presque toujours seule, demeuroit étrangère à ce bruit, à cette agitation produite par les divers intérêts dont elle se trouvoit entourée.

Un jour qu'elle préparoit un vêtement pour le petit garçon de son amie, et qu'elle chantoit à demi voix une romance, la porte s'ouvrit tout-à-coup; et un jeune homme entra, en tenant à la main une tasse de gelée, qu'il venoit manger auprès du feu de la chambre sur la cour. Marie se tut et parut embarrassée. Le jeune homme ne le fut pas moins, quand il eut jeté les yeux sur elle. Il balbutia quelques mots d'excuse, et s'assit vers le feu, en ayant l'air de ne pas la regarder.

Ce jeune homme étoit en grand deuil. Ses cheveux châtains retomboient sur son front. Ses traits étoient parfaitement réguliers, et ses yeux, d'un bleu foncé, étoient singulièrement expressifs. Il étoit d'une taille élevée, et sembloit avoir pris l'habitude de se baisser un peu quand il

parloit, comme pour se mettre à la portée des gens à qui il adressoit la parole, et il avoit dans le son de voix et dans l'expression de la physionomie une extrême douceur.

Pour entamer la conversation avec la charmante jeune fille que le hasard lui faisoit découvrir, il remarqua que le temps étoit bien mauvais. Quand Marie eut répondu, oui, quand elle eut entendu le son de sa propre voix, elle prit un peu plus de confiance en elle-même, et se prêta à la conservation, pendant que la gelée se mangeoit avec une extrême lenteur. L'étranger n'eut pas de peine à voir, à l'accent, au choix des mots, au sens parfait, et au tact de Marie, qu'elle étoit une personne distinguée, et que la nature ne s'étoit pas bornée à la douer d'une délicieuse figure.

La gelée ne pouvoit pas durer toujours: elle prit fin. L'étranger se leva, posa la tasse sur la table, et salua Marie avec une politesse et une grâce dont elle n'avoit aucune idée. Elle l'entendit qui montoit l'escalier; et elle comprit que c'étoit lord Rosedew. Au moment où elle eut cette pensée, elle rougit, et elle se sentit un battement de cœur qu'elle n'avoit jamais éprouvé.

Cependant le froid commençoit à se faire sentir. On conseilla à lord Rosedew de partir immédiatement pour Nice, ou de ne plus sortir de chez lui. Il choisit le dernier parti, et tous les jours, à la même heure, il venoit prendre sa gelée ou son bouillon de poulet dans la chambre sur la cour. Marie fut chargée de pourvoir à ce que ces alimens légers, ordonnés par le médecin, fussent toujours prêts à la même heure.

Les symptômes fâcheux diminuèrent; la toux cessa presque tout-à-fait; lord R. se sentoit journellement plus en vie et plus heureux. Il renonça décidément au voyage projeté.

Un jour, l'heure du bouillon de poulet étoit venue, et

lord Rosedew ne descendoit point. Marie fut d'abord étonnée, puis inquiète. Elle quitta dix fois son ouvrage pour venir écouter au bas de l'escalier. Elle arrangea à diverses reprises les fleurs qui ornoient la cheminée. Enfin elle se levoit encore pour aller écouter, quand lord Rosedew parut tout-à-coup. Il étoit descendu sans faire le moindre bruit, parce qu'il avoit mal à la tête. Il étoit extrêmement pâle.

Surprise et charmée de le voir, mais frappée de sa pâleur, Marie fut émue jusqu'aux larmes.

« Qu'avez-vous, miss Marie ? » lui dit-il.

« Je n'ai rien, milord. J'avois peur que... J'étois étonnée que vous ne descendissiez pas comme à l'ordinaire... mais à présent je vois....

« Vous voyez que je ne suis pas bien portant aujourd'hui. J'ai eu de la fievre cette nuit ; mais j'ai peur que vous-même ne soyez souffrante. »

Elle murmura quelques mots de mal de tête ; et dans son embarras, elle plaça devant lui, sur la table, une tasse vide, au lieu de lui servir celle où étoit le bouillon de poulet. Il prit sa main, et la serra tendrement, en fixant sur elle un regard plein d'expression. Mais il se sentit si près de n'être plus maître de lui, qu'il quitta la chambre, et comprit qu'il étoit plus sage de n'y pas revenir.

Les deux jours suivans, il ne parut pas. Son valet-de-chambre fut beaucoup questionné, et il répondit que milord n'étoit pas plus malade, que seulement il étoit un peu abattu. Marie se demandoit continuellement à elle-même s'il n'étoit point fâché contr'elle ; et autant de fois, elle se répondoit en se rappelant le serrement de main et le regard dont il l'avoit accompagné.

Cependant elle étoit distraite, pâle, sans appetit, elle n'avoit ni force ni courage. Son amie s'en inquieta. Elle en soupçonna la cause ; mais elle bénit le ciel de ce que lord

Rosedew, toujours délicat, toujours d'accord avec lui-même, avoit cessé de descendre dans la chambre où se tenoit Marie.

Elle avoit à peine eu le temps de s'en féliciter, que les visites recommencèrent. Elle se fit un devoir d'être toujours en tiers, quand Lord Rosedew venoit s'y établir; et elle s'étonnoit de l'intérêt avec lequel il questionnoit Marie sur la généalogie de la famille de son père et de sa mère, et de l'attention avec laquelle il écoutoit des détails qu'elle jugeoit fastidieux. Cependant, comme Marie avoit beaucoup de mémoire et d'imagination, et que l'histoire de ses parens étoit liée aux malheurs des Stuarts, elle racontoit des traits qui paroissoient intéressans, même à Mad. Samson, et qui, évidemment charmoient Lord Rosedew.

Elle crut devoir communiquer à son mari les observations qu'elle avoit faites. L'honnête marchand fut extrêmement effrayé, et déclara que très-certainement il parleroit à Milord. Sur réflexion, il ne le fit pas, cependant. Il espéra que cela passeroit, et ne voulut pas risquer de s'engager dans une conversation d'un genre trop délicat pour lui: les visites continuèrent. Des présens de livres vinrent ensuite; enfin d'autres petits cadeaux, que l'on faisoit approuver par Mad. Samson, engageoient peu-à-peu la reconnoissance de Marie, dont le cœur étoit déjà sérieusement occupé.

Des symptômes fâcheux reparurent dans l'état de Lord Rosedew. Sa mère et ses amis lui écrivirent pour hâter son départ. Marie prit de l'inquiétude sur lui; elle auroit voulu profiter, avant qu'il quittât Londres, de tous les momens qu'il vouloit lui donner; mais un sentiment des convenances, et une salutaire crainte, qui lui venoit un peu tard, l'engagèrent à se retirer dans sa chambre, à plusieurs reprises, quand l'heure de la visite approchoit. Lord Rosedew s'entretenoit d'elle avec Mad. Samson; et il ne pouvoit se lasser de lui entendre raconter des traits de sa délicatesse, de sa

modestie, et de toutes les vertus aimables qu'elle avoit déployées pendant la dernière maladie de son angélique mère; et lorsque Mad. Samson lui dépeignit avec sensibilité l'état d'abandon et de pauvreté qui exposoit cette charmante Marie à devenir la proie d'un homme corrompu, il s'écria avec vivacité: « Cela n'arrivera pas! » Puis il ajouta: « Mes sentimens pour elle sont, de tous points, conformes aux vôtres. Je ne voudrois pas, pour rien dans le monde, lui faire le moindre tort. Vous connoissez depuis long-temps mes principes. Je ne m'en écarterai pas quand je me vois peut-être bientôt appelé à rendre compte de ma vie. »

« Mais enfin, Milord; seroit-il possible que vous songeassiez à l'épouser? »

« Certainement, j'y songe; mais je dois préparer, peu-à-peu, ma mère, et soigner les convenances. Voici quel est mon projet. Si Marie y consent, je l'épouserai en France; et mon intention est d'engager Mr. Samson à l'accompagner jusqu'à Amiens où je l'attendrai. »

La chose ainsi projetée fut confiée à Marie, que sa passion jeta dans une espèce d'étourdissement. Elle se crut au comble du bonheur, et le passé lui sembla un rêve. Tout se passa selon le projet Un prêtre anglais fut employé à unir les amans. Mais des souvenirs importuns, au milieu du trouble de sa félicité, vinrent assaillir Marie devant l'autel; elle perdit connoissance quand elle eut prononcé le oui qui lui en rappeloit un trop différent.

Les époux se rendirent à Paris. Lord Rosedew cédant au désir de montrer dans les cercles de la cour une épouse dont il étoit fier, fit admirer la modeste Marie, en quelque sorte malgré elle, car elle avoit une grande indifférence pour les éloges de la beauté, tandis que le moindre signe de tendresse de son mari, la rendoit heureuse. Il la mena ensuite à Rome, où ils passèrent l'hiver. Marie, l'objet de tous les hommages,

dans la haute société, ne donna jamais à Lord Rosedew le moindre sujet de craindre que sa tête ne fût trop foible pour cette épreuve; mais il conçut un autre genre d'inquiétude.

Le Cardinal Caglieri, qui étoit de leur société intime, se distinguoit par beaucoup d'esprit, beaucoup d'instruction, et une conversation pleine de charmes. La religion étoit souvent le sujet de leurs discours. Lord Rosedew crut s'apercevoir que Marie avoit quelque penchant pour le catholicisme, dont les cérémonies imposantes frappoient son imagination, et que le Cardinal s'attachoit à lui montrer sous les rapports les plus respectables. Il n'hésita point à rompre cette disposition par un prompt départ. Sa femme avançoit dans sa grossesse, et il fut résolu qu'elle feroit ses couches à Nice, où leur premier projet avoit été de séjourner.

Lord Rosedew n'eut pas de peine à voir qu'il s'étoit trompé dans sa conjecture sur la disposition de sa femme à abandonner les dogmes de l'Eglise protestante; mais il s'aperçut qu'elle étoit occupée de quelque idée triste ou de quelque sentiment pénible, et que souvent la trace des larmes qui avoient coulé en son absence, se faisoit apercevoir lorsqu'il rentroit après de courtes promenades, que Lady Rosedew, prête à devenir mère, ne pouvoit plus faire avec lui. Il imagina que la crainte de la douleur, ou d'un danger prochain, la tourmentoit, et il s'attacha à la distraire et à l'encourager, par les attentions et les témoignages les plus tendres.

Elle accoucha heureusement d'un fils, qu'elle s'obstina à nourrir, malgré l'avis des médecins. Son lait peu abondant, et altéré par une disposition habituellement triste soutint foiblement la vie de son enfant qu'elle perdit au bout de trois mois.

La santé de Lord Rosedew avoit sensiblement décliné, en même temps que celle de sa femme. Le chagrin de la perte de leur enfant fut très-profondément senti par tous deux;

et dans l'état de maladie et de langueur où ils étoient l'un et l'autre, ils eurent besoin de toutes les consolations de la religion pour ne point se laisser accabler par une telle épreuve.

Les lettres de Lord Rosedew reçues de ses amis d'Angleterre firent naître en lui le desir d'y retourner sans retard. Le Pretendant faisoit alors un dernier effort pour remonter sur le trône de ses pères. Tous les hommes marquans par leur nom, leur rang, avoient pris parti dans cette grande affaire. Comme les parens de sa mère avoient été attachés aux Stuarts, et que son mariage, son sejour prolongé dans le pays qui favorisoit le Prétendant, faisoient soupçonner Lord Rosedew de lui être attaché, il résolut de dementir solennellement de telles accusations, en retournant en Angleterre.

Lorsqu'il communiqua sa résolution à sa femme, elle fut si vivement troublée, qu'il en prit occasion de la presser avec tendresse de lui confier un chagrin dont il la voyoit secrètement tourmentée. Marie en pleurs, se jeta à genoux devant lui, en s'écriant : « Je vous dirai tout ! mais promettez-moi de ne me point haïr. »

Effrayé par la violence de sa douleur, il lui promit la plus tendre indulgence, et alors elle lui dit à voix basse, et en hésitant : « J'etois déja mariee ! » .... « C'est impossible ! » s'écria-t-il. « Vous avez l'esprit frappé, Marie, rassemblez vos idees, ma chère enfant ! »

Marie s'étoit caché le visage de ses deux mains, et sanglottoit en tenant la tête baissée; mais l'accent de tendresse de Lord Rosedew lui rendit son courage. Elle lui raconta toute l'histoire de son mariage avec Mr. Collinson, et de sa fuite à Londres. Elle se reprocha avec amertume d'avoir caché si long-temps un secret de cette importance. Elle avoua que, l'espoir de devenir mère, avoit eté empoisonné pour elle, par l'idée que son enfant seroit illegitime, et se trouveroit ainsi la véritable victime sacrifiée pour la faute de sa mère.

Les sanglots lui coupèrent la voix. Son mari, frappé de l'ensemble de cette situation, réfléchissant à l'extrême jeunesse de Marie au moment de l'épreuve, à la crainte qui la dominoit alors, de perdre celui qu'elle aimoit, et d'être réclamée par celui qu'elle ne pouvoit souffrir, enfin, à l'expiation de sa faute par de longues et secrètes souffrances, ne lui montra que de la tendresse et de la pitié. Il chercha à ramener le calme dans son esprit et dans son cœur par des discours pleins d'affection, et par les plus douces caresses. Il assura Marie qu'il y auroit peu de difficultés à faire rompre le premier nœud qu'elle avoit formé, et il réussit à lui rendre quelque sérénité avec l'espérance.

Elle témoigna un ardent désir de retourner dans son village natal, et d'implorer elle-même son pardon de Collinson. Elle s'accusoit de l'avoir mal jugé; et le souvenir des services qu'il avoit rendus à sa mère le lui montra sous un aspect nouveau.

La santé des deux époux avoit souffert une grave altération. Cependant, le vif désir que montroit Marie de soulager sa conscience et d'obtenir son pardon de Collinson, engagea Lord Rosedew à hâter leur départ pour l'Angleterre. Il gagnèrent la Hollande, et s'embarquèrent pour se rendre dans une terre que Lord Rosedew possédoit en Essex, et où il étoit attendu; mais pendant la traversée qui dura six jours entiers, l'état de Marie empira d'une manière alarmante. Ils approchoient du rivage. Son mari qui l'avoit soignée avec une extrême sollicitude, la porta sur le pont du vaisseau. Elle étendit le bras du côté du rivage. « Oui, le voilà, » dit-elle d'une voix foible, « mais je n'y arriverai pas. » Sa vue s'obscurcit, elle perdit connoissance, et elle expira après ces paroles dans les bras de son mari.

C'étoit le moment où le Prétendant venoit d'opérer son débarquement. La cause des Stuarts n'étoit pas encore jugée.

Tous

Tous les esprits étoient préoccupés sur les grands événemens qui se préparoient. Les passagers du paquebot, avides de nouvelles et questionnés eux-mêmes avec empressement, étoient indifférens à ce qui se passoit sur le vaisseau au moment de l'arrivée. L'infortuné Rosedew accablé de cette perte cruelle, et dans un état de santé qui lui permettoit à peine de se soutenir, ne trouva autour de lui aucune sympathie. Ses gens transportèrent tristement le corps de Marie, à l'auberge du port, au milieu d'un peuple qu'agitoient des passions politiques, et qui ne prenoit aucune part à leur douleur.

Cependant, l'arrivée de Lord Rosedew, ne tarda pas à répandre de la défiance. Sa famille avoit toujours montré de l'attachement aux Stuarts. Ils avoient des partisans dans Colchester; et les gens de Lord R. avertis par la rumeur publique le supplièrent de faire un effort, sur lui-même, et de pourvoir promptement à la cérémonie de la sépulture, afin de se montrer dans sa terre d'Essex, et d'imposer à la calomnie, par sa présence.

Forcé de se livrer à des soins matériels, et de pourvoir à de tristes arrangemens, d'accord avec le magistrat de la ville, lord Rosedew retrouva plus de forces que ne sembloit comporter sa santé ruinée: il fut soutenu par le sentiment de ne rien négliger pour rendre à sa chère Marie les derniers devoirs.

On sait combien, dans les temps de troubles politiques, les alarmes se propagent aisément, et combien les fables les plus absurdes trouvent de créance. La veille de la cérémonie funèbre, le bruit se répandit que le cercueil transporté en tel lieu étoit destiné à cacher un personnage illustre, et qu'une conspiration devoit éclater, lorsque ce cercueil seroit déposé dans l'église. Le maire averti, prit ses précautions en conséquence; et au moment où le convoi funèbre eut pénétré dans le temple, et où la bière fut placée aux pieds

du ministre officiant, un ordre de l'autorité enjoignit au sacristain de faire ouvrir le cercueil.

Le visage de la défunte n'avoit point encore éprouvé d'altération sensible. L'admirable beauté de cette figure inanimée et blanche comme le marbre frappa vivement les assistans qui s'attendoient à voir sortir du cercueil un chevalier tout armé. A cette vue, le ministre se sentit défaillir; le livre de la lithurgie tomba de ses mains, et il perdit connoissance en s'écriant : « Oh Marie ! oh mon épouse ! »

Lord Rosedew oublia un instant sa propre douleur dans le mouvement de sympathie que produisit en lui le spectacle du désespoir de Collinson lorsqu'il reprit ses sens. Le maire honteux de sa méprise fit chercher à la hâte un autre ecclésiastique pour achever la cérémonie funèbre. Lord Rosedew s'arrachant aux lieux où il venoit de déposer les restes de l'objet chéri de ses affections, se retira dans sa demeure du comté d'Essex, où sa santé empira promptement, sous l'impression de ses regrets et de sa douleur. Sentant sa fin prochaine, il disposa, en faveur de Collinson, d'un bénéfice qui mit celui-ci dans l'aisance, et l'accoutuma à lier au souvenir de lord Rosedew un sentiment de reconnoissance et de pitié, après l'avoir considéré comme son plus mortel ennemi.

CORRESPONDANCE.

Lettre de Mr. de Larsche a MM. les Rédacteurs de la *Bibl. Univ.*

Neuchâtel, en Suisse, 3 *Sept.* 1822.

MM.

Quoique sortant à peine d'une maladie assez grave, j'ai lu avec toute l'attention possible l'*espèce* de critique ou de récension que vous avez eu la bonté de donner de mon *Essai sur la raison;* je dis expressément *espèce* de critique, car bien loin de s'étendre à l'ouvrage entier, vous avez jugé à propos de ne parler avec quelque détail que du second chapitre de la première partie. Permettez-moi, MM., tout en vous remerciant de plusieurs excellens conseils, de vous faire les observations suivantes :

1.° Vous avez pris l'*accessoire* pour l'*essentiel;* car mon dessein, ainsi que le titre l'annonce *clairement* est de prouver l'indépendance de la raison de toute autorité étrangère : voilà l'essentiel, et sous ce point de vue, la seconde partie méritoit de votre part, ce me semble, un examen tout particulier. L'*accessoire* c'étoit de ordonner un aperçu aussi *complet* qu'il m'étoit possible dans mon éloignement de l'Allemagne, de la philosophie allemande.

2.° Vous n'avez pas dit un mot de mon système particulier, renfermé dans le chapitre troisième; car j'ai dit expressément dans ma préface, que quoique j'adoptasse les principes généraux de la philosophie allemande, néanmoins je ne me proposois point de suivre *aveuglément* les traces des philosophes allemands que j'avois pris pour modèles.

3.° Vous avez jugé que les points sur lesquels les philosophes allemands s'accordoient, n'étoient pas de grande importance, *on en juge autrement en Allemagne;* Mr. Bouterwek, mon digne maître pense à cet égard comme moi.

4.° Vous n'avez rien dit de mes critiques de la philosophie de l'expérience critique qui, à mon avis, sont de la plus haute importance et méritent un sérieux examen.

5.° Vous n'avez pas indiqué les *idées neuves* qui se trouvent dans mon livre, par exemple, la subordination *toute nouvelle* de la morale au droit naturel, *idée hardie*, selon Mr. Bouterwek.

6.° Vous n'avez pas examiné mon nouveau tableau des sciences, qui présente des aperçus tout nouveaux et inaperçus jusqu'à moi.

7.° Vous n'avez donné aucune remarque sur mon style, dont on loue généralement la clarté, la précision et une sorte d'élégance; on y remarque sans doute quelques taches et j'aurois désiré que vous les eussiez relevées.

8.° De grands philosophes tant Français, qu'Allemands, ont eu la bonté de m'envoyer des notes critiques sur mon livre, mais qu'il me soit permis de vous le dire franchement, ils m'ont jugé et avec plus d'impartialité et surtout avec plus d'indulgence que vous n'avez trouvé bon, MM., de le faire.

9.° Je soutiens que la raison peut être *analysée*, par la raison que cette faculté est un sujet qui doit, par conséquent, avoir des caractères ou des attributs.

10.° Si vous aviez consulté l'*Errata*, vous auriez vu que *éclatante* étoit une faute qui s'étoit glissée dans la copie de mon manuscrit destiné à l'impression; il faut lire, *évidente.*

Voilà, MM., quelques observations que je soumets à votre jugement; je désirerois que vous les insérassiez dans un des cahiers de votre intéressant Journal, avec des notes de votre part, vous m'obligeriez beaucoup.

Je suis, etc. DE LARSCHE, *homme-de-lettres.*

ÉCONOMIE POLITIQUE.

La science de l'Économie politique, par Michel Agazzini. Chez *Bossange* Libr., rue Richelieu, n.° 60. Paris 1822.

L'opinion de l'auteur est que la science de l'économie politique est encore à créer; qu'aucun économiste n'a même entrevu l'effet que produit sur la valeur échangeable des denrées et des travaux, la différence de l'aptitude des hommes au travail, et des terrains à la production; que personne, par conséquent, n'ayant connu le principe des valeurs, n'a pu enseigner la science de ces mêmes valeurs. Ses réflexions sur les sources des richesses le conduisirent à rechercher les effets des principes suivans, qui agissent d'une manière combinée.

1.° Le sol, le travail, et l'emploi des produits sont les sources des richesses.

2.° Les facultés de chaque individu sont égales, ou en affinité, à celles d'autres individus, quant à l'aptitude au travail.

3.° Les qualités spéciales d'une partie quelconque de la terre sont égales, ou en affinité, à celles d'autres parties de la terre, quant à l'aptitude à produire.

4.° L'homme tend à satisfaire ses besoins.

5.° Le besoin excite l'homme au travail.

6.° Chacun tend à obtenir l'*utile* au plus haut degré.

L'histoire des progrès de l'économie politique, depuis l'état

sauvage, jusqu'à la civilisation la plus avancée, doit être analysée, pour bien connoître les effets des principes ci-dessus. L'auteur divise cette histoire économique du genre humain en quatre période, savoir:

1.° Economie de l'état sauvage, avant que les hommes communiquent entr'eux.

2.° Introduction de l'échange.

3.° Emploi des produits, et éducation au travail.

4.° Rapports avec les étrangers. Signes d'échange, impôts, douanes, prohibitions, privilèges.

Toute la partie analytique de la théorie des valeurs ne sauroit s'extraire. Il faut suivre pas à pas les développemens de cette étude abstruse, dans l'ouvrage même; mais la partie de l'application intéresse les administrateurs et les hommes d'état; elle tient à la législation économico-politique, et on ne sauroit trop la méditer, dans un temps où le régime prohibitif est devenu contagieux en Europe.

L'auteur, après s'être demandé si tel impôt dont on frappe à l'importation une denrée ou marchandise étrangère, telle prime de faveur accordée à l'exportation, produiront, dans la classification des terrains et des travailleurs, dans la valeur comparative du travail et des denrées, les effets désirés ou prévus par le législateur, propose des questions plus délicates encore. L'éclat d'une prospérité croissante ne cache-t-il point, demande-t-il, quelque danger lointain, et la nation agricole ou industrieuse ne se prépare-t-elle point une cause de dépendance envers l'étranger, par les améliorations même de son industrie? Et la prospérité d'une manufacture, en dispensant de chercher au loin les objets manufacturés, ne prive-t-elle pas un Etat d'une partie de l'influence qu'il exerçoit sur l'étranger?

« Par le seul énoncé des questions précédentes (dit-il) on peut juger de ce que peut une prohibition ou une prime,

et se figurer tout ce qu'il y a d'étendue dans ses influences, et de profondeur dans ses effets. Je prends pour exemple mon propre pays; car quoique cet ouvrage ait un but d'utilité universelle, et que la pensée constante de ma vie, au lieu de se circonscrire dans les intérêts d'une nation plutôt que d'une autre, se soit dirigée vers la prospérité du genre humain, il faut bien pourtant par quelque endroit payer tribut aux affections naturelles. Le cosmopolite ne doit pas cacher le citoyen. »

»On a proposé et on a obtenu que l'importation des soieries françaises en Italie fût frappée de prohibition. Le but étoit d'augmenter nos richesses en favorisant l'industrie nationale. La prohibition a-t-elle atteint le but? telle est la question. »

»La soie est l'un des plus intéressans produits de l'agriculture italienne. Où trouver en effet des avantages comparables à ceux que présente la culture du mûrier? Cet arbre naît au milieu des champs, et ses fréquentes émondes empêchent que son ombrage, par trop d'étendue, n'étouffe les semences qui croissent autour de lui. On récolte les feuilles au commencement de l'été, ensorte que le fruit mûrit sans peine. Si la demande de la soie venoit à manquer, je ne vois pas ce qui remplaceroit l'arbre qui sert à la produire. Une bonne partie de nos côteaux ne seroient pas propres à la culture des grains, si l'on n'associoit à cette culture celle du mûrier. A ne considérer l'utilité de ce produit que par les effets de sa consommation, elle seroit bientôt médiocre. Vous n'y trouverez en effet ni de quoi satisfaire les besoins, ni de quoi flatter les plaisirs utiles du travailleur, ni un moyen d'exécution pour le travail et l'*emploi;* le luxe seul en profite. Il y a dans une telle destination cet avantage pour l'Italie, que la plus grande partie de la soie se consomme à l'étranger. La demande étrangère venant à cesser,

il s'en suivroit donc une perte immense de revenu dans la plus grande partie du sol italien, et la destruction de la culture dans plusieurs terrains, lesquels, sans le produit du mûrier, ne rendroient jamais l'intérêt naturel des capitaux. Par ce changement seul, je vois tout changer autour de nous. Nos riantes collines, dépouillées de leurs ornemens, élèvent un front aussi triste que les cîmes sauvages des Alpes; à la place de ces bourgs populeux et florissans, je n'aperçois plus que quelques huttes de pâtres. Pénétrons-nous bien de ce principe, que pour maintenir la culture du terrain, il ne suffit pas que le terrain puisse nourrir les cultivateurs. Vous n'aurez point de culture sans capitaux; vous n'aurez point de capitaux, s'ils ne rendent pas le profit naturel; vous n'aurez point de demande de travail, ni d'agriculture, si, outre le salaire des travailleurs, vous n'y trouvez le prix naturel des capitaux.»

» Heureusement de telles disgrâces sont encore loin de nous. L'Italie a vu s'accroître de plus en plus la consommation de ce produit par la salutaire influence de deux causes. La première, c'est que les climats du nord repoussent le mûrier, et que les pays où il se naturalise ne sauroient obtenir des qualités égales aux nôtres. La seconde cause, c'est l'industrie française, qui s'est sur-tout emparée de cette branche de nos revenus, qui en fait son principal instrument, l'industrie française, cette enchanteresse puissante, dont la magie embellit et renouvelle tout autour d'elle. On le sait, tout doit tribut à la mode, et la mode a son sanctuaire en France. C'est de là que le goût de nos produits se répand dans l'Europe; en passant par les fabriques françaises, ils acquièrent un nouveau lustre, et quoique le travail surpasse la matière, c'est la matière qui soutient le travail. Ainsi notre agriculture et l'industrie française seroient blessées du même coup; et la même prohibition, en frappant notre sol de sté-

rilité, iroit dessécher une des sources de la richesse de nos voisins. J'oserai dire que le principe vital de notre agriculture est en France, comme le principe vital de l'industrie française est en Italie. Heureuse conformité d'intérêts qui unit deux grands peuples d'un lien indissoluble ! »

» Il est certain que la défense d'importer les étoffes de soie en Italie où se trouvent tant de grosses fortunes et un goût de luxe, que le luxe même du climat entretiendra toujours, diminue la consommation de ces étoffes ; cette diminution resserre l'industrie française et l'arrête dans ses développemens ; le commerce languit, les bénéfices de la division diminuent, les travaux ont un moindre prix ; il y a donc moins de demande pour notre soie. Pensez-vous balancer cette diminution par les avantages que l'établissement des fabriques doit nous procurer? Examinons. »

» Chaque peuple a un don particulier, et une pente presqu'invincible pour certains genres de travaux. Or, comme les dispositions naturelles qu'exige l'exécution d'un travail, souvent sont diamétralement opposées aux dons nécessaires pour réussir dans un autre genre de travail, il arrive que le don particulier qui distingue l'aptitude d'un peuple, est souvent la cause même qu'il ne peut rivaliser avec une autre nation dans l'ouvrage qui demande une aptitude différente. La sévérité et la solidité du goût dans les arts ne signaleroient pas les Italiens, si la nature leur eût départi le talent brillant et varié des Français. Les Italiens se flatteroient en vain d'égaler le génie inventif des Français dans les modes : nation légère et mobile, dominée par une imagination fertile et une sensibilité vagabonde qui devine toujours quelque plaisir au-delà de ses plaisirs, et ne sait jouir que pour désirer encore : toujours active, toujours folâtre elle va butinant partout comme l'abeille et ne revient de ses excursions que chargée de nouveaux trésors pour son travail. »

» D'un autre côté, est-il vrai que l'Italie ait besoin de fabriquer des soieries, pour accroître son commerce et sa population ? n'avons-nous pas le lin et le chanvre dont la manipulation est encore dans son enfance ? nous chercherions en vain au-dehors la consommation des grossiers essais de nos fabriques en ce genre ; et tout, au contraire, nous fait une loi de remplacer la consommation des toiles étrangères. »

» Encore pense-t-on que les fruits de la culture du mûrier se bornent à la soie ? Si ce que j'ai dit plus haut est vrai, et c'est une experience immémoriale qui le dit pour moi, que sans la culture du mûrier la plupart de nos côteaux ne seroient pas propres à d'autres cultures, ôter la première, c'est évidemment ôter les autres. Il ne faut souvent qu'une légère augmentation de valeur pour transformer des terrains incultes en de rians jardins. Le bien-être d'un Etat peut dépendre des plus petites choses. »

» Cependant le préjugé nous trompe, il cache aux plus clairvoyans des vérités manifestes, il empêche les amateurs de prohibitions de voir que la France, gênée dans son industrie, par la difficulté de placer chez nous les produits de ses fabriques, se vengeroit de cette interdiction par une autre à laquelle nous ne résisterions pas ; elle ne recevroit plus notre soie. Celui dont l'aveugle zèle a sollicité une aussi impolitique mesure, ne devroit-il pas jeter un regard sur l'avenir, et prévoir que l'époque de la perfection des manufactures de soie en Italie, seroit pour les cultivateurs Italiens, une époque de ruine et de désespoir, et que ces édifices mêmes, où une imprévoyante ambition brûle d'étaler l'orgueil de notre industrie, seroient le tombeau de notre prospérité agricole ? »

» Toutes les fois qu'une nation reste convaincue qu'il lui est avantageux, même qu'il lui est indispensable de cultiver un genre de produits au-delà de ses besoins naturels, on

cette nation est aveugle, ou tous ses soins doivent se porter vers la durée et la perpétuité des demandes étrangères. »

» On objecteroit en vain la sujétion qui résulte de ces rapports. Où il y a dépendance réciproque il n'y a de sujétion pour personne. Deux intérêts réciproques ne peuvent se séparer sans se nuire, et l'agression retombe sur l'agresseur. Même dans une guerre entre les deux états, je doute que l'entrée de notre soie fut prohibée, tant il est intime le lien qui unit les deux peuples, tant il est difficile aux combinaisons les plus raffinées, de détruire les alliances naturelles. Mais loin de nous une supposition que tant de motifs rendent impossible! »

» Je prie les dépositaires de la destinée des nations de bien peser cet exemple, que donne ma patrie, et de ne pas dédaigner les leçons utiles qu'il renferme. Ils apprendront par là de quelle sagacité de vues, de quelle profondeur de méditations il est besoin, pour établir sur des bases solides les règles de l'importation et de l'exportation; ils apprendront à se méfier du zèle aveugle qui tourne au détriment d'un Etat les moyens mêmes imaginés pour sa prospérité, autant que la stupide négligence qui abandonne aux autres les biens qu'elle même auroit dû recueillir, et se fait tributaire quand elle pourroit exiger des tributs. »

» Ici se présente une réflexion consolante pour l'avenir des peuples; c'est qu'on espéreroit en vain de faire prospérer son pays par le commerce étranger, en refusant soi-même de pareils secours à la prospérité des autres. Ce sont de vains rêves que tous ces beaux projets de richesse et d'agrandissement par le commerce étranger, sans le concours des nations commerçantes. Il n'y a rien d'absolu dans ce monde, tout est conditionnel, et ni la morale, ni la politique, ni l'économie ne reconnoissent un droit qui ne suppose un devoir. Pour obtenir des nations étrangères qu'elles

reçoivent les produits de votre sol et de votre industrie, ouvrez vos portes aux produits de leur sol et de leur industrie. *Faites aux autres ce que voudriez qui vous fut fait*; et soyez heureux de leur bonheur, si vous voulez qu'ils soient heureux du vôtre. »

» La correspondance entre divers marchands d'une même nation pour le monopole des produits indigènes ne diffère pas de celle qu'a la société des différens peuples pour la circulation de tous les produits de l'univers. Chacun d'eux s'étudie à retirer le plus possible, et à rendre le moins possible. Ainsi, rechercher quel genre de commerce agréable aux étrangers est le plus profitable à l'Etat, voilà le but du gouvernement. Malheur aux peuples, s'il ne l'atteint pas; malheur a eux s'il le dépasse! »

» Un systeme nouveau de barbarie a paru au sein de la civilisation; il consiste à exercer par des traités toute la tyrannie des conquètes : tyrannie dévorante et sanguinaire qui perpétue la guerre au sein de la paix dont elle usurpe et dont elle souille le nom! Dans notre siècle financier et mercantile, c'est toujours par un traité de commerce que se terminent les hostilités entre deux nations. Le conquérant, adroit dans la politique commerciale, se réserve, par ce traité, le droit d'importer dans l'Etat des vaincus, ou d'en exporter ce qu'il lui plaît, à condition que toute denrée ou manufacture qu'il importe ou exporte ne soit grévée que d'un impôt très-léger, qui ait à masquer l'abus de la force. Dans son propre pays cependant le vainqueur doit être despote, c'est à lui d'établir les impôts et les primes d'importation et d'exportation des denrées et des marchandises nationales au gré de son intérêt. Ainsi, qui voudroit rabaisser jusqu'à l'intelligence du vulgaire, toute la pompe de ces chefs-d'œuvre de diplomatie commerciale, devroit les traduire en ces mots : « Tu es le plus

» foible et je suis le plus fort. Travaille pour moi, laboure » pour moi tes champs, exerce à mon profit toute ton in» dustrie, ce que tu auras semé je le recueillerai, ce que » tu auras ouvré, je m'en emparerai; il n'entrera dans tes » ports que le rebut de mes denrées, et les choses mêmes » qui te seroient les plus nécessaires, tu les enverras dans » les miens. Peut-être consentirai-je à te gratifier de quel» ques légers droits; quant aux miens, c'est à moi de les » régler. » Est-ce le discours d'un conquérant d'Asie aux peuples vaincus par ses armes qu'il vous semble entendre, ou bien l'irrévocable décret que le vainqueur commerçant signifie aux victimes de sa politique? »

» A peine ce traité d'un nouveau genre d'amitié, est-il signé sur l'affût du canon, le vainqueur qui a stipulé qu'un des produits de ses manufactures seroit reçu dans l'Etat vaincu, moyennant un leger droit, établit chez lui une prime d'exportation pour ces mêmes produits. L'effet de cette prime d'exportation est de donner au fabricant du pays vainqueur des facilités pour vendre sa marchandise à un prix où ne pourra jamais descendre le fabricant du pays vaincu, s'il veut retrouver dans la vente, et la valeur naturelle du travail, et le profit naturel des capitaux. Il s'ensuit l'abandon de la manufacture, la misere des ouvriers, leur dispersion ou leur application à des travaux qui ne les réclamoient pas, l'emploi des édifices à d'autres usages, le dépérissement, la destruction des machines. Quand le vainqueur se voit certain que cette industrie importune est éteinte, que les ouvriers ont pris d'autres habitudes, qu'il n'a pas à craindre le concours, les primes cessent, les impôts d'importation commencent. Les avances faites par la ruine du vaincu, rentrent par des droits onéreux. En vain le malheureux Etat, ramené par le besoin à ses anciens travaux, essayeroit-il de réparer tant de pertes par le rétablissement

de la manufacture ; où trouver un entrepreneur qui veuille encore affronter toutes les difficultés qu'amène un premier essai ? Et si cependant quelqu'un s'avisoit d'introduire dans l'Etat vaincu le genre de fabrication qui offusque l'Etat vainqueur, celui-ci renouvelleroit son système des primes, et l'industrie rivale seroit de nouveau étouffée. »

» On a poussé la tyrannie des traités jusqu'à imposer au vaincu l'obligation de ne recevoir que du vainqueur, tel ou tel genre de matières premières ou de marchandises, ou, ce qui revient presqu'au même, de soumettre les denrées ou marchandises, expédiées par d'autres Etats, à des droits beaucoup plus considérables que ceux dont les denrées ou les marchandises du vainqueur sont passibles. Il y a plus encore : on a assujetti le vaincu à ne pas envoyer certains de ses produits à d'autres qu'au vainqueur ; ou, ce qui revient presqu'au même, l'exportation de ces produits a été frappée d'un droit beaucoup plus fort pour tout autre pays que pour le pays vainqueur. De manière que le vaincu se voit même privé de toute liberté de commerce avec les autres nations. Celles-ci, blessées dans leurs intérêts les plus chers, se plaignent, et comme il n'y a d'autre issue pour sortir de l'oppression que la guerre, c'est la guerre qu'enfante en définitive ces prétendus traités de paix, conventions odieuses que l'humanité accuse, que la politique condamne, infâme droit des gens qui n'est que le droit de la force ou de la ruse ! Tant qu'il sera maintenu, quelle nation pourra se dire indépendante ? »

» Et admirez l'aveuglement des diplomates. S'agit-il d'une contribution imposée aux vaincus, d'une cession de territoire, ou d'une occupation de places fortes, tous les cabinets en émoi, mesurent, la carte à la main, le danger qui les menace ; ils interviennent au nom de l'équilibre et des limites naturelles. Penseroient-ils donc que l'agrandissement du com-

merce ne vaille pas bien l'agrandissement du territoire? Penseroient-ils qu'une contribution d'une centaine de millions même, ou la perte d'une place forte, affoiblissent plus le vaincu que l'oppression de son commerce et de son industrie? Cette contribution est une fois payée; cette forteresse peut être reprise; des années de prospérité ont bientôt réparé ces disgrâces. Mais rien n'est réparable quand le moyen réparateur est attaqué dans sa source, insensiblement, constamment, méthodiquement attaqué. Il peut rester quelque force à un corps mutilé, il n'en reste point à un corps privé de substance. Et pourtant le conquérant qui dicte de telles lois, nous vante sa modération, il veut qu'on rende grâce à son humanité, et il s'indigneroit qu'on le rangeât parmi les oppresseurs des nations. En effet, il ne demande que leurs sueurs, il ne leur impose qu'une éternelle indigence!»

»Mais il est aussi un terme pour la tyrannie de la victoire, il est aussi une Parque pour les Empires. Les haines et les douleurs ne fermentent pas en vain dans le cœur des opprimés. Il vient une époque de vengeance où les foibles demandent à leur tour compte au plus fort des abus de sa force. Alors s'évanouit comme une ombre, cette prospérité fondée sur tant de misères; alors s'écroulent sur la tête des peuples tyrans ces monumens d'orgueil cimentés de tant de larmes. Ces fastueux convois que protégeoient des trains d'artillerie, et qui entroient dans les marchés à l'aide de baïonnettes croisées, restent honteusement dans les ports. Que d'ouvriers mourans de faim! que d'employans ruinés! que d'immenses capitaux représentés par tant d'édifices, de métiers, de machines industrieuses, réduits à rien? Quelle réaction terrible sur tous les objets de consommation, tous les genres de culture, toutes les branches d'industrie! Quel spectacle de deuil et de désespoir!»

» A la politique commerciale l'humanité est redevable d'autres bienfaits ; elle a imaginé une spéculation toute nouvelle, c'est la protection du pavillon. Les plus foibles, pour se dérober aux chaînes des pirates, n'ont d'autre moyen que la protection des forts. Ce n'est pas sur leurs propres vaisseaux, mais sur les vaisseaux de la puissance protectrice qu'ils transportent leurs passagers et leurs marchandises. Ainsi, par cette protection, l'Etat puissant ajoute à son industrie une nouvelle branche de commerce, celle du transport des marchandises étrangères : par elle on n'accroît pas seulement les richesses, on accroît aussi le nombre des matelots, et des navires : la prospérité de la marine commerçante renforce à son tour la marine militaire. Les manufactures et l'agriculture de l'Etat protecteur s'améliorent encore ; leurs produits étant assujettis à moins de frais de transport acquièrent sous ce rapport un avantage très-considérable sur les manufactures et les cultures des Etats privés des forces navales. Nouveau sujet d'affoiblissement, car tout ce qui accroît la puissance du protecteur, ajoute à la foiblesse du protégé. Voilà donc que les crimes de ces monstres deviennent pour cet Etat une source de richesse et de grandeur. Le pirate et le protecteur, désormais réunis par un intérêt réciproque, abandonnent leurs haines ; un lien amical en consacre les rapports, et le barbare exterminateur des chrétiens reçoit sur l'autel de ce Dieu même qu'il abhorre le serment sacrilège qui, affranchissant ses brigandages de toute crainte, devient l'égide de sa tyrannie, de ses forfaits, de ses carnages. Pourquoi n'existe-t-il pas une convention entre tous les Etats grands et petits, par laquelle ils s'engageroient solidairement à faire une guerre d'extermination aux Barbaresques ? Ne seroit-ce pas une politique plus conforme à la dignité des nations policées qu'il y eût entr'elles un pacte social, que l'injure d'un seul devînt commune à tous, que le plus petit

bâtiment pris par les pirates sur la plus foible puissance, fût à l'instant réclamé par tous les autres, comme s'il eût été fabriqué dans leurs chantiers, et qu'il fût sorti de leurs ports? Pensè-t-on qu'avec une telle solidarité, et une aussi étroite union, les barbaresques oseroient long-temps tenir la mer?»

»Que le bénéfice de la protection cesse, qu'il n'y ait plus de traité entre les nations chrétiennes et les ennemis du nom chrétien; que tout vaisseau, quelque pavillon qu'il porte, qui rencontrera un pirate, soit tenu de lui donner la chasse, que les barbares, dont l'impunité est un long outrage à la civilisation, ne trouvent plus dans leur brigandage qu'une source de dangers; et ce fléau de l'humanité, cette honte du siècle disparoîtra pour jamais, et nos yeux ne seront plus offensés par le spectacle de nos pavillons humiliés, de nos navigateurs livrés à un fléau plus redoutable que les tempêtes; et l'Europe sera purgée de ce peuple de brigands qui n'a d'autres moissons que les dépouilles de notre commerce et les tributs d'un vil intérêt.»

» Un gouvernement sage voit de haut, et voit au loin. Au lieu de se préparer dans la prospérité un avenir de misères, c'est dans sa prospérité présente qu'il se ménage des garanties contre un avenir moins heureux. Si l'expérience nous démontre d'un côté que les peuples commerçans sont ceux qui savent tirer le parti le plus avantageux du commerce extérieur, elle nous prouve aussi qu'il n'y en a pas de plus portés à se laisser fasciner par les illusions de la perspective. On diroit qu'il part de toutes les prospérités qui les environnent, et de cet or qu'ils accumulent, comme des rayons dont la splendeur les aveugle. Tant il est difficile d'être heureux et sage! Au milieu de cette soif d'entasser, que devient cet instinct sacré, cet amour de la patrie, sans lequel il n'y a pas de nation? Le commerce de Hollande

cesse d'engraisser les spéculateurs ; ils se portent sur Hambourg. Hambourg leur manque-t-il ? qu'on vogue vers Cadix ; après Cadix, ce sera Livourne ; après Livourne, Marseille ; après Marseille, Londres ; après Londres, Boston. Leur patrie, ce sont les marchés qui les enrichissent. La prospérité d'un peuple commerçant disparoît aussitôt qu'un autre Etat offre aux capitaux du spéculateur un bénéfice même moindre d'un pour cent au-dessus du profit que l'on retire des *emplois* nationaux. Ainsi c'est une tâche presqu'impossible pour le gouvernement d'un pays commerçant de porter remède aux grands désastres de l'économie nationale. Vous voyez les villes marchandes tour-à-tour s'élever orgueilleuses au faîte de l'opulence et de la grandeur, ou dépouillées et flétries par leurs enfans même, se précipiter dans l'indigence. »

» La misère atteint difficilement les peuples que la nature a placés dans un sol fertile. L'augmentation, même considérable, de la *raison* du profit naturel des capitaux employés à l'étranger ne pourroit faire abandonner la plus grande partie de la culture des terres d'un pays fertile, parce que cette hausse ne s'élève presque jamais au point d'égaler le revenu que la plus grande partie de ces terres donnent au-dessus du profit naturel des capitaux *transportables*. »

» Supposez qu'une ferme rende le quinze pour cent au fermier, que la valeur naturelle de son travail et du produit de ses capitaux soit équipollente au dix pour cent et que par conséquent le fermier paye pour bail au propriétaire du terrain le cinq pour cent des capitaux employés. Cela posé, s'il arrivoit que dans un autre pays le produit naturel des capitaux s'élevât au point que le fermier ci-dessus énoncé pût retirer le 12 pour cent, en employant son travail et ses capitaux à une branche de commerce de ce pays

étranger ; il se refusera de payer dans un nouveau bail le cinq pour cent au propriétaire ; et celui-ci devra se contenter de retirer seulement le deux pour cent, s'il ne peut obtenir d'aucun autre fermier une offre plus avantageuse. »

» Pareillement, s'il arrivoit que par l'effet de la baisse des denrées, ou par quelque autre cause que ce soit, le revenu de ce terrain descendit au douze pour cent, et que néanmoins la valeur du travail et du profit ne changeât pas, il s'ensuivroit que le fermier payeroit seulement le deux pour cent au propriétaire du terrain. »

» Quoique le propriétaire perde le trois pour cent, il n'abandonnera pas le terrain, parce qu'à cette perte l'abandon du terrain en ajouteroit une nouvelle, celle du revenu net de deux pour cent des capitaux employés par le fermier. »

» De ces considérations on infère aisément que l'agriculture d'un pays qui auroit eu à souffrir une variation considérable dans la valeur naturelle soit des denrées, soit du travail, soit du profit des capitaux, ne perdroit que la culture des terres d'un revenu inférieur au profit naturel des capitaux *transportables*, et à la valeur naturelle du travail de l'*employant* »

» Je ne dois pas oublier de faire sentir aux gouvernemens combien il importe à chacun d'eux de se tenir au courant de la situation agricole et commerciale de leur pays, pour qu'ils puissent réparer promptement les malheurs qui accompagnent l'introduction des nouvelles branches d'industrie ou d'agriculture.

» Chaque découverte amène un ordre de choses nouveau ; chaque perfectionnement inventé par un genre, devient d'abord dommageable a d'autres genres. Le gouvernement est un arbitre et un médiateur placé au dessus de tous les intérêts ; c'est à lui d'aller au secours de celui qui

décline, sans opprimer celui qui s'élève. Dans cet édifice immense, il est impossible que toutes les parties soient toujours également solides. Réparer, s'affermir, employer les débris comme matériaux, ne rien laisser d'inutile, ne rien laisser de nuisible, c'est là sa noble tâche; c'est dans ce cercle de constructions, de remaniemens, qu'il est appelé à tourner sans cesse. »

»Souvent, quand le manufacturier pousse un cri de triomphe, l'humanité lui répond par un cri de détresse. Une machine est inventée, qui va condamner au repos des milliers de bras. Qu'importe à l'*employant*, pourvu que ses capitaux lui rendent plus! Ce plus est souvent peu de chose; mais c'est assez pour le déterminer à mettre des malheureux sur le pavé. Une machine, fût-elle la plus ingénieuse, le chef-d'œuvre de l'art, ne servira jamais à la prospérité de l'Etat, si ce n'est que lorsque les effets qui s'en font ressentir sur l'usage ou la consommation des objets fabriqués par ce moyen, non-seulement compensent les pertes survenues par la cessation des anciens travaux, mais encore apportent une amélioration dans l'économie générale. Ne pensez pas qu'il vous suffise même de la prospérité présente; il faut pénétrer plus loin : une génération ne doit pas dévorer l'héritage des générations à venir. Si, par la nature des choses, cette prospérité ne sauroit être durable; si l'invention qui l'a produite, aussitôt connue, doit se répandre chez les peuples étrangers; si, par elle, vous vous préparez des imitateurs et des rivaux; si, parmi ces pays étrangers, il s'en trouve que le climat, la disposition naturelle des habitans au travail, les matières ou les prix des élémens nécessaires à la construction et au mouvement de la machine, la situation favorable à la vente, ou quelqu'autre cause quelconque, rendent ou doivent rendre un jour plus propre à cette manufacture; si la nation imitatrice doit l'emporter enfin sur la nation inventrice,

inventrice, qu'aurez-vous gagné par ce rafinement? quel fruit vous aura produit cette innovation? Nul autre que le triomphe de vos rivaux et votre propre abaissement, votre propre malheur. »

» C'est un ami trompeur que le bien du présent. Le Législateur doit bien se garder de se laisser éblouir par le prestige dangereux d'une prospérité passagère. Combien de fois elle plonge les nations dans les horreurs de la misère, dont les atteintes sont si cruelles lorsqu'on a connu le bonheur. L'Espagne en offre un exemple effrayant. »

» Lorsque les mines d'Amérique s'ouvrirent à l'avidité de l'Espagne, tous les *emplois* qui ne donnoient pas un profit égal à celui que présentoit l'exploitation des mines, durent naturellement cesser. Voilà des cultures, des manufactures qui auparavant étoient propres à l'Espagne, disparues par la hausse du profit naturel des capitaux, et devenues propres à l'étranger. L'abandon des cultures et la destruction des fabriques font cesser la demande de toutes les choses qui étoient employées dans ces terrains et dans ces manufactures, ou qui étoient consommées par les travailleurs. Cette cessation de demandes ruine, à son tour, la culture et les manufactures qui fournissoient aux objets de consommation. Ainsi, par un enchaînement naturel et nécessaire, comme la suppression des consommations est née de la suppression des travaux, la suppression des travaux naît de la suppression des consommations : triste, mais inévitable progression, source de deuil pour tout l'Etat! »

» La division du travail recule et se resserre. Tous les travaux qui puisoient dans la prospérité de la division la modicité de leur prix, déclinent avec elle par la diminution des demandes : d'où la lenteur, et la stagnation des ventes et des achats, d'où la nécessité de capitaux plus considérables pour l'exécution des ouvrages; d'où la prépondérance

toujours croissante des cultures et manufactures étrangères. Les riches des provinces, accablés par l'ennui de la solitude dans laquelle la misère a plongé leur patrie jadis florissante, affluent vers la capitale, unique séjour d'une splendeur trompeuse. Funeste abandon, qui met au comble le désespoir des marchands, des ouvriers et des cultivateurs ! »

» Pendant que la population décline, que les manufactures et les arts dépérissent, que les riantes campagnes se changent en déserts arides, la valeur des métaux diminue, le profit naturel des capitaux reprend son niveau par la concurrence des prêteurs étrangers ; la profondeur des mines toujours croissante en augmente à son tour les frais d'exploitation ; enfin, le revenu que le souverain retire au-dessus du profit naturel des capitaux employés par les exploiteurs, se réduit insensiblement à un modique tribut. »

» Ainsi le gouvernement espagnol porte la peine d'une double imprévoyance ; malheureux pour n'avoir pas soupçonné les effets de la direction des capitaux vers les mines ; malheureux pour s'être laissé prendre à l'appât du bénéfice des capitaux employés aux mines. Si l'on avoit tout examiné, tout apprécié, tout mis en ligne de compte, le prestige trompeur de la prospérité des mines n'auroit pas entraîné la ruine de l'Espagne. Que l'on compare les avantages d'une mine, qui donne le vingt, le vingt-cinq même pour cent de bénéfice aux capitaux, avec l'utilité que l'Etat tire des manufactures et des cultures qui ne donnent que le cinq pour cent ; de quel côté pense-t-on que la balance penchera ? Ici, je vois une foule esclave et misérable, sans vêtemens, nourrie d'un pain noir et d'une eau saumâtre ; là, des cultivateurs, des ouvriers heureux de leur médiocrité, honnêtement vêtus, convenablement nourris, eux et leurs familles, et un peuple de facteurs, de commis, de fabricans, de marchands, à qui ces manufactures et ces cultures

fournissent le nécessaire et même l'aisance, les frais de l'éducation de leurs enfans, et une accumulation de richesses! Qu'on y joigne les avantages perçus par tous les fournisseurs des objets consommés, et cet enchaînement de causes et d'effets décrits plus haut, qui dans la prospérité d'une culture ou d'une manufacture, embrasse tant de prospérités, et l'extension de la division du travail, et les impositions perçues par le gouvernement sur tous ces genres de travaux et de travailleurs, d'*emplois* et d'*employans*; comme le profit des mines, d'abord si éblouissant, s'abaisse dans ce calcul! Comme cette richesse de l'or, comparée avec la richesse agricole et manufacturière, paroît étroite et mesquine! »

» Si le gouvernement espagnol eût exigé des *employans* une contribution plus forte pour le revenu auquel il avoit droit comme propriétaire des mines, les profits des capitaux ne se seroient pas élevés tout de suite à un si haut point. En accordant dans son avide impatience, les conditions les plus avantageuses aux capitalistes, il prépara, tant par l'abondance du numéraire, que par la destruction de l'agriculture et des manufactures, la ruine complète de l'économie nationale. »

» Admirable justice de la Providence! Pendant que les Espagnols ravageoient les paisibles contrées d'Amérique; pendant qu'ils plongeoient les populations innocentes de l'Afrique dans les horribles souterrains des mines, ils portoient à leur insu, la misère et la desolation dans leur propre pays, et accomplissoient eux-mêmes les vengeances divines. En expiation de ces victimes torturées, d'autres victimes expiroient dans les langueurs de la faim; et tandis que le sang des hommes du Nouveau-Monde couloit sous le fer de leurs bourreaux, le sang de la vieille Espagne tarissoit dans ses veines... Mais le temps des expiations est passé. Que les

traces du malheur, partage du crime, s'effacent. L'univers a revu les dignes neveux des Sagontins. L'Espagne a donné aux peuples le grand exemple qu'une nation qui chérit sa patrie et son roi ne peut être vaincue. Puisse-t-elle désormais, par de sages lois, présenter le tableau ravissant du bonheur de la vertu ! »

VOYAGES.

VOYAGE EN SICILE FAIT EN 1820 ET 1821, PAR A. DE SAYVE.

(*Troisième extrait. Voy. p.* 131 *du vol. préc.*)

Considérations générales sur les volcans et en particulier sur l'Etna (1).

« L'ÉTUDE de la nature est si intéressante, et présente une si grande variété de merveilles, que ceux mêmes qui l'observent le moins, éprouvent un grand plaisir à voir ses phénomènes, ou à en lire la description; mais en même temps la science de l'histoire naturelle embrasse actuellement tant de choses diverses, que l'homme le plus habile et le plus zélé emploie souvent toute sa vie à étudier une seule de ses parties, et laisse encore après lui beaucoup de découvertes à y faire »

---

(1) Ce morceau sembleroit devoir plutôt appartenir à la division des *Sciences* qu'à celle de la *Littérature*; mais comme nous avons déjà donné (Voyez vol. XX, page 131) un premier morceau sur l'Etna, et que celui-ci est écrit de manière à intéresser tous les lecteurs, nous l'insérons ici. Il pourra devenir l'objet de quelques observations dans la partie des *sciences*. (R)

»Dans le grand nombre d'objets intéressans qui se trouvent en Sicile, il n'en est aucun certainement, que l'on puisse mettre en comparaison avec l'Etna, ce volcan fameux, qui nourrit ou qui détruit, suivant ses caprices, les peuplades qui habitent ses flancs.»

»Les géologues connoissent ordinairement presque toutes les circonstances qui accompagnent les éruptions volcaniques; mais les voyageurs et les gens du monde, qui n'ont pas été à même de voir ces terribles phénomènes, me sauront gré, je pense, des détails que je me suis proposé de donner sur les faits historiques, qui, à quelques modifications près, se reproduisent à chaque nouvelle crise des volcans.»

»Quoique les phénomènes volcaniques soient depuis longtemps l'objet particulier de mes études, je me garderai bien de présenter mes observations sur les volcans, comme évidentes et incontestables : si je les hasarde, c'est parce que je crois rendre service à ceux qui ignorent ces phénomènes, leurs causes et les effets qu'elles produisent. D'ailleurs, les principes géologiques que j'expose, sont d'accord, pour la plupart, avec la manière de voir de beaucoup de géologues actuels.»

»Les terrains volcaniques devroient plutôt être regardés comme des accidens, que comme des formations, dans la division des couches de la terre. Leurs phénomènes sont si multipliés, et les observations que l'on peut faire à leur égard, si intéressantes, qu'il me semble qu'il n'y a aucune partie de la géognosie, qui présente plus d'attrait à la curiosité; cependant l'on ne doit s'y livrer qu'avec précaution : il ne faut pas de système dans cette science, il n'y en a déjà que trop.»

»Quand on pense à la quantité de matières sorties du foyer de l'Etna avant les temps historiques, et à la fréquence des éruptions qui se sont succédées depuis cette époque, on

peut présumer que, dans les temps antérieurs, ce volcan étoit encore d'une plus grande activité, et que les éruptions en étoient bien plus formidables qu'à présent, puisqu'il y a des courans de laves anciennes qui ont sept à huit lieues de longueur. »

» Si cette étendue paroissoit exagérée, parce que l'on peut difficilement se faire une idée de la véhémence et de la force d'un agent igné ou gazeux capable de soulever une masse de matière aussi pesante que celle d'un courant prolongé à une distance de huit lieues, on n'en sera plus étonné, quand on saura que les eruptions du volcan d'Islande sont bien plus considerables, et qu'en 1783, l'Hécla a produit une coulée de vingt lieues de long sur quatre de large. Les volcans éprouvent souvent plusieurs années de repos, et ce repos dure même quelquefois plusieurs siècles, quand une de leurs crises est passée; mais presque toujours le cratère en reste ouvert, et il s'en échappe beaucoup de vapeurs. »

» Au Vésuve, il n'y a pas eu d'éruption dans l'intervalle de l'an 1500 à 1631; et le calme étoit si parfait, que le cratère étoit couvert de productions végétales et même d'arbres; mais l'Etna n'a jamais eu des intervalles de repos aussi longs, depuis que l'on sçit l'histoire de ses cataclysmes. »

» Il est certain maintenant, d'après les observations réitérées que l'on a faites, que l'Etna, le Vésuve et le Stromboli n'ont pas de communications entre leurs foyers. On ne peut nier cependant que les pays compris entre l'Etna et le nord de la Calabre, n'aient beaucoup de communications souterraines et de rapports pour les tremblemens de terre. »

» Jusqu'à présent on connoît environ deux cents volcans brûlans, et voici la liste qui en a été donnée par MM. *Leonhard*, *Kopp* et *Gaertner*, dans leur prospectus de la minéralogie. »

	Europe.	Asie.	Afrique.	Amérique.	Austrasie.	Total.
Sur le continent.	1	13	«	81	»	95
Dans les îles.	14	49	10	13	6	92
Total.......	15	62	10	94	6	187

» Selon Mr. *Ordinaire*, ce nombre de volcans doit être porté à deux cent cinq, dont quatre-vingt-dix-huit sont sur les continens, et cent sept dans les îles : mais il n'y a pas de doute que dans les parties du globe que nous ne connoissons pas, il en existe encore d'autres. Quant aux volcans éteints, il y en a des milliers; et je n'ai pas besoin de m'y arrêter pour éclaircir les questions que je discute. »

»Parmi les principales hypothèses des savans sur le principe inflammable qui produit et entretient les volcans, il n'en est point d'assez évidentes pour lever toutes les incertitudes et répondre à toutes les objections. On a adopté longtemps la décomposition des pyrites, comme cause de l'inflammation des volcans, parce que l'on sait, d'après l'ingénieuse expérience de Lemery, que les sulfures de fer humectés produisent de la chaleur, fermentent et font même explosion; mais cette cause, quoique possible, a été rejetée par la plupart des savans. La théorie de Patrin, qui a paru

ensuite, n'a pas eu plus de succès parmi les géologues, parce qu'elle est trop illusoire pour être admise, n'étant qu'une suite d'hypothèses créées pour résoudre chaque difficulté présentée par la nature. Après les sulfures de fer ou pyrites, la houille et le bitume sont les combustibles que l'on a regardés le plus long-temps comme la cause de l'ignition des volcans. Ce dernier minéral à l'état fluide, c'est-à-dire, le pétrole, est la substance à la présence de laquelle Mr. Breislack attribue le plus généralement les embrasemens volcaniques. Mais quand on considère que beaucoup de volcans brûlans, ou éteints, reposent sur des terrains granitiques, on ne peut supposer que leur foyer soit dans des couches de formation secondaire, telles que la houille ou le bitume minéral: le seul fait des substances lancées intactes par les volcans, prouve que leur foyer est au-dessous des couches de terrain que nous connoissons; et cette idée est encore renforcée par l'étendue des tremblemens de terre locaux qui précèdent ou accompagnent les éruptions.»

»D'ailleurs, comment expliquer la combustion partielle d'une masse bitumineuse, tandis que le courant d'air qui s'établit au-dessus d'elle devroit la faire consumer en entier? Les éruptions alors ne pourroient éprouver d'intermittences, ce me semble, à moins qu'on ne suppose l'intervention, à chaque instant, d'une circonstance nouvelle, pour arrêter la combustion.»

»Dans l'état actuel de la science, on ne peut rien décider; mais ne se pourroit-il pas que les lacs Palici, les eaux chaudes de Ségeste, de Sciacca, de Termini, etc. etc., les salses de Macaluba et de Bissama, les volcans de Sicile et des îles environnantes, dussent une partie de leurs phénomènes aux mêmes causes, par exemple, au soufre, au pétrole, au sel et aux pyrites; car tous ces agens se trouvent réunis en grande quantité, soit dans les montagnes

qui environnent l'Etna, soit dans les autres parties de la Sicile?»

»Mr Maravigna, chimiste sicilien, a adopté pour les éruptions des volcans, le système de Davy (1). Il croit que le silicium, l'aluminium, le calcium et le magnesium, existent à des profondeurs inconnues aux hommes, et que ce sont ces substances qui occasionnent la décomposition rapide de l'eau, d'où dérivent ensuite tous les phénomènes de l'Etna.»

»Mr. Maravigna trouve tout simple que ces éruptions se renouvellent à chaque rencontre de l'eau avec les métaux; ce qui me paroît pourtant bien difficile à expliquer; car comment l'eau s'arrête-t-elle à ce point? ou comment n'entre-t-elle pas en trop grande quantité dans les cavernes volcaniques, pour ne pas etouffer toute espèce d'incendie. Je ne m'arrêterai donc pas à ce système que les géologues les plus instruits n'ont point admis, et je dirai qu'il résulte de toutes les théories que l'on a faites, si l'on veut les examiner avec un peu de bonne foi, que l'on ignore, jusqu'à présent, quelle est la cause de l'ignition des volcans. C'est au temps et à des observations multipliées à déterminer si elle est due, soit à l'oxigène, soit aux oxides métalliques, soit à l'air atmosphérique, ou à d'autres gaz. Dans tous les cas, la seule chose qui paroisse certaine, c'est que c'est par l'action chimique que des corps exercent les uns sur les autres, que l'inflammation et la combustion des terrains ignivomes ont lieu.»

» Le feu des volcans ne peut être comparé à celui de nos fourneaux. La force en est immense, et nous pouvons à peine comprendre la véhémence d'un calorique capable de

---

(1) *Istoria dell incendio dell' Etna, anno* 1819; *del Doctor* C. Maravigna, chap. IV. *Idee dell' autore, sulla causa delle accensioni dell' Etna, dei Vulcani in generale, etc.*

fondre du granit en masse ou d'autres roches semblables. Ce calorique qui produit une liquidité ignée et pâteuse, est aussi dans un état différent de celui de nos laboratoires. Il ne s'échappe que très-difficilement de la lave; et une fois que la surface d'un courant est refroidie, il n'en sort presque plus. On a beaucoup discuté sur le principe calorifère de la fusion des laves que Dolomieu et d'autres ont regardé comme une sorte de fondant étranger au feu. Mr. Breislack rejette à cet égard l'opinion de Dolomieu, qui croyoit que c'étoit le soufre, soit pur, soit uni au fer; il récuse de même l'opinion de Davy, qui attribue le principe inflammable des volcans à l'oxidation des métaux que ce dernier croit exister à l'état de pureté dans le centre de la terre; et, comme je l'ai déjà dit, il pense que c'est le pétrole ou bitume fluide qui est la cause des embrasemens volcaniques. De toutes ces hypothèses, il n'en est encore aucune qui puisse satisfaire notre raison, et qui nous permette d'assigner le genre de feu ou de gaz, capable de soulever, outre le poids énorme des laves, la presion de l'atmosphère dont la pesanteur est si grande. Mr. Breislack dit aussi que l'entretien des inflammations peut avoir lieu par la décomposition à une haute température, des substances qui sont travaillées dans le voisinage des volcans, et qui dégagent de l'oxigène. Quant à l'action qui détermine l'inflammation, elle peut être l'effet instantané d'une étincelle qui traverseroit des gaz tels que l'hydrogène ou l'oxigène. »

» On ne peut nier que les foyers des volcans ne soient à une grande profondeur; mais cependant elle n'est pas immense, car ils paroissent tous avoir une cause locale. L'Etna et le Vésuve n'ont pas de rapports entr'eux pour les éruptions; mais comme les volcans sont presque toujours disposés par groupes, on est porté à croire que la matière qui les alimente, et les agens qui les mettent en fusion, sont plus

propres à produire cet effet, dans certaines parties de la terre, que dans d'autres. A quelque profondeur que soient les foyers des volcans, il doit y avoir à-peu-près autant de vide sous leur sol primitif, que les matières rejetées compactes ou aériformes en ont occupé. »

» D'après les connoissances que nous avons acquises dans nos laboratoires chimiques, et d'après l'observation de la nature, ne seroit-il pas permis de croire que c'est dans les cavités que les volcans ont creusées dans leur sein, que les vapeurs élastiques se développent, et que ces vapeurs causent des tremblemens de terre locaux, quand l'effervescence devient trop vive, ou des éruptions, quand elles trouvent une issue? Ces tremblemens, qu'il ne faut pas confondre avec ceux qui s'étendent à des distances très-grandes, et dont j'ai déjà parlé à l'article du tremblement de terre des deux Calabres, ne se font guère sentir qu'à quelques lieues du centre des opérations volcaniques. Leur mouvement est presque toujours concentrique, et cesse ordinairement lorsque l'éruption est déterminée. »

» Mr. Maravigna assigne à tous les tremblemens de terre une seule et même origine (1), et croit que c'est aussi la même cause qui produit les volcans. Selon lui, l'Etna fut le moteur des desastres de la Calabre en 1783, quoiqu'il soit resté parfaitement calme à l'époque de cet événement. »

» Il attribue (2) les tremblemens à la décomposition de l'eau sur la masse métallique; il dit ensuite « que le gaz hy-
» drogène mêlé à l'air atmosphérique s'allume et produit,
» suivant le vide où il se trouve, de petits ou de grands
» tremblemens de terre; que par conséquent l'Etna, le Vé-

(1) *Istoria dell' incendio de l'Etna, anno* 1819, page 94.
(2) Chap. 4.

» suve et les volcans d'Islande ont toujours été les foyers
» principaux qui ont occasionné les tremblemens de terre
» et bouleversé l'Europe. »

» Tout en convenant avec ce professeur, que les agens qui produisent les tremblemens de terre, sont au nombre de ceux qui opèrent les phénomènes volcaniques, il me semble impossible d'admettre et les hypothèses qu'il présente, et les conséquences qu'il en déduit. En résumé, je crois que l'on doit en revenir aux premières opinions que nous avons émises, quoiqu'elles ne soient pas parfaitement évidentes : il en est de cette probabilité, comme de plusieurs autres qui ont rapport aux phénomènes souterrains. L'homme veut expliquer toutes les causes; mais c'est un penchant naturel que l'on ne sauroit trop combattre, puisqu'il entraîne presque toujours dans des erreurs; il vaut mieux convenir de son ignorance. »

» L'eau de la mer est-elle nécessaire aux volcans? On le croyoit autre fois; mais moins aujourd'hui. Des exemples existent en faveur de cette opinion; il y en a aussi contre elle; car plusieurs des volcans situés au milieu de la mer se sont éteints : par exemple, près de la Sicile, à Lipari, à Pantelleria et à Ustica; tandis que d'autres, comme l'Etna et les volcans d'Amérique, en sont plus ou moins éloignés; ceux du Pérou en sont à trente lieues environ. Ces faits ont porté plusieurs géologues instruits, à présumer que l'eau de la mer n'entroit pour rien dans les inflammations volcaniques. Cependant l'immense quantité de vapeurs qui se dégage des cratères, provient probablement de sources plus grandes que celles des eaux pluviales. »

» Il paroît encore que la mer prend part aux éruptions des volcans, d'après l'abaissement qu'elle éprouve quelquefois dans leur voisinage, et que des géologues croient provenir de l'absorption de l'eau par des cavernes volcaniques;

d'autres fois elle n'éprouve qu'un simple mouvement d'oscillation, et, dans quelques circonstances, elle reste parfaitement calme. Comme la plupart des volcans qui existoient dans l'intérieur des terres sont éteints, on est cependant tenté de croire que l'eau de la mer est une des choses les plus nécessaires à l'existence des phénomènes volcaniques; mais dire de quelle manière et jusqu'à quel point elle concourt à leur action, c'est une question à laquelle il est impossible de répondre d'une manière positive, dans l'état actuel de nos connoissances. »

» Sans chercher davantage à connoître si l'eau pénètre jusqu'au foyer des volcans, ni même quelle peut être son origine, nous ne pouvons cependant pas douter qu'il ne s'en trouve à une profondeur quelconque au-dessous de la surface des monts volcaniques; et cette conséquence se tire nécessairement de la grande quantité de vapeurs aqueuses qui sortent des fumeroles, et aussi des gouttes d'eau trouvées au Vésuve par Mr. Breislack, et ailleurs, par d'autres naturalistes. »

» La dilatation de l'eau varie dans un rapport bien plus grand que l'accroissement de sa chaleur, d'où on peut se former facilement une idée de la force expansive qu'elle peut avoir; mais ce dont nous n'avons pas d'idée, c'est de la force de ressort, à laquelle le calorique est susceptible de s'élever, par la pression immense que lui opposent les parois des montagnes qui sont souvent d'une épaisseur de plusieurs milliers de pieds. On sait que l'effet total de la dilatation, depuis le terme de la glace fondante, jusqu'à celui de l'eau bouillante, n'augmente le volume de l'eau que d'environ un vingt-sixieme; mais il n'en est pas de même au moment de l'ebullition. La dilatation s'accroît alors d'une manière extraordinaire; et suivant les experiences les plus récentes, la vapeur s'échappe rapidement, et remplit un es-

pace dix-sept cent vingt-huit fois plus grand que celui qu'occupoit l'eau, dans l'état de simple liquidité ; de manière que chaque pouce cube d'eau produit un pied cube de vapeur (1).

Les expériences de Vauban, décrites dans les Mémoires de l'Académie des Sciences en 1707, peuvent donner une idée des effets étonnans que produit la force expansive de la vapeur aqueuse. Il résulte de ces expériences que cent quarante livres d'eau, converties en vapeur, produisent une explosion capable de faire sauter une masse de 77,000 liv. ; tandis que cent-quarante liv. de poudre à canon ne peuvent opérer un semblable effet que sur une masse de 30,000 ; en sorte que la force de l'eau réduite en vapeur seroit plus que double de celle de la poudre. La force élastique de cette vapeur aqueuse a été encore démontrée dans les expériences de MM. Prony, Rumford, etc., etc. L'élévation de température porte son accroissement à un degré effrayant ; à 307° de Réaumur. Cette force expansive peut soulever plus de cent trente mille atmosphères ; et plus la chaleur augmente, plus la force devient immense. »

» Spalanzani et Mr. Ferrara, qui ont été assez hardis et assez heureux pour s'approcher des foyers volcaniques, au moment de leurs éruptions, et qui ont vu sortir des laves de leurs cratères, le premier à Stromboli, et le second à l'Etna, disent que la matière ignée qui remplit l'intérieur de la fournaise, ressemble à un métal fondu, qui a un léger mouvement d'ébullition, et qui se lève et s'abaisse alternativement. Quand ensuite cette matière est soulevée avec plus de force par les gaz élastiques, elle monte assez rapidement ; sa surface se boursoufle ; enfin elle arrive jusqu'au haut du cratère, en franchit les bords et se verse sur les flancs de la montagne du côté le moins élevé, ou bien du

(1) Haüy, page 265, *Traité de Physique.*

côté du cône qui, cédant à la pression de cette masse incandescente, lui ouvre un passage, avant qu'elle soit arrivée à la partie la plus élevée du cratère. Quand l'éruption est forte, la lave s'élance avec fracas hors de l'orle; puis suivent les jets intermittens de pierres, de scories ou de sables, qui sont projetés en l'air : au contraire, si la lave ne produit pas de courant considérable, après s'être épanchée sur le flanc du cône d'où elle est sortie, elle s'abaisse dans le cratère et descend dans le fond du volcan, où elle reprend son état de calme, jusqu'à ce qu'une nouvelle cause l'en fasse sortir, et la mette de rechef en mouvement. »

» Mr. Ferrara pense que les éruptions latérales proviennent des laves qui descendent, par des canaux souterrains, du canal central supérieur jusqu'à l'endroit où elles forment une éruption, et il donne pour preuve de cette conjecture les fissures qui se font toujours en pareil cas dans les montagnes volcaniques. Je ne suis pas tout-à-fait de cet avis; et voici ce qui me paroît le plus probable à ce sujet. Comme il est très-difficile à une masse aussi pesante que la lave, de s'élever à la hauteur de 9 ou 10,000 pieds, surtout quand elle est considérable, il en résulte que, lorsque la force motrice n'est pas assez grande pour chasser la lave au point le plus élevé du cratère, ou lorsque les parois de la montagne sont trop foibles pour résister à la pression que la colonne ascendante des laves exerce sur eux, conjointement avec l'action violente des gaz souterrains; ou enfin, lorsque le canal habituel a été obstrué par un affaissement quelconque, il en résulte, dis-je, qu'après avoir ébranlé la montagne dans tous les sens, la matière se fait une issue au premier endroit foible qu'elle rencontre, et s'échappe sur le côté, avant d'avoir pu atteindre le cône volcanique. C'est ainsi qu'a dû se faire la fameuse éruption de 1669, qui est sortie de terre près de Nicolosi à quatre lieues de Catane, à cinq ou six

lieues du grand cratère, et qui a gagné jusqu'à la mer. »

» S'il arrive souvent qu'à l'Etna, les laves se font des ouvertures latérales, il arrive aussi quelque fois que ces laves s'échappent en même temps du grand cratère. Quand il se fait plusieurs ouvertures, elles se trouvent ordinairement sur la même ligne, et la fumée sortant des fentes qui se forment entre le grand cratère et les nouvelles bouches, prouve que la force des agens souterrains veut se porter vers le centre habituel d'opérations, qui est le centre du grand cratère, et que tous les efforts des feux volcaniques sont dirigés contre l'espace qui sépare ce cratère des nouvelles bouches. »

» Il ne sort pas des flammes du cratère, comme on le croit communément : ce qui a donné lieu à cette opinion vulgaire, c'est que, pendant la nuit, toutes les matières solides ou légères qui sont lancées hors des volcans, paroissent lumineuses. Une circonstance qui rend les éruptions encore plus semblables à une combustion, est la fréquence des éclairs qui s'échappent du cratère, en même temps que le gaz, et qui sont sans doute produits par l'hydrogène ou par des matières électriques. »

» Les fumeroles que l'on voit à proximité de la bouche des volcans, dégagent une immense quantité de fumée, même dans les temps de repos qui se trouvent entre les éruptions : cette fumée se compose principalement de vapeurs aqueuses, mais presque toujours chargées de gaz acides assez dangereux ; tels que le gaz hydrogène, muriatique, carbonique ou sulfureux : elle paroît blanche ou noire, suivant son épaisseur ou suivant les principes gazéifians qu'elle renferme. Près de l'orle de ces fumeroles, il y a des vapeurs dont la chaleur égale quelquefois celle de l'eau bouillante. »

» Il est bien prouvé, comme j'ai eu déjà occasion de le dire, que les fumeroles des volcans exhalent continuellement une grande quantité de vapeurs aqueuses ; et en voici des

des exemples : Mr. Breislack ayant etabli, à la solfatare de Naples un appareil pour condenser ces vapeurs, il en a retiré beaucoup d'eau. En 1818, Mr. Gimbernat a obtenu au Vésuve, par le même procédé, une quantité considerable d'eau claire, qui ne contenoit pas de soufre, mais dont l'odeur de graisse feroit croire qu'elle etoit saturée d'un principe de nature animale. On sait que beaucoup de chimistes ont également trouvé, dans l'analyse de plusieurs eaux minérales, des principes de substance animale; peut-etre la cause d'introduction de ces principes est-elle la meme dans l'un et l'autre cas. »

» D'après tous les effets qui se manifestent hors de la bouche des volcans, il paroît qu'un des principaux cooperateurs des phénomènes volcaniques est le feu; non pas comme nous le voyons dans nos foyers ou laboratoires, mais le feu doué d'une force de fusion bien au-dessus de celle que nous pouvons concevoir, encore moins produire; et peut-être encore le calorique s'y trouve-t-il dans un état inconnu jusqu'à présent. — Ce que nous ignorons également, c'est par quelles matières les volcans sont alimentes. Il paroît qu'elles ont un peu varié selon les temps et selon les lieux : mais l'Etna présente peu de différence dans ses produits; et, à l'exception des laves antiques, on croiroit qu'il a toujours agi sur les mêmes substances. »

» Mr. Ferrara paroît croire que toutes les laves de ce volcan proviennent de la fusion des pierres cornéennes, telles que celles qui existent en quantité dans les monts Pelores. Il avance, à l'appui de cette opinion, que les laves de l'Etna donnent la même analyse que les cornéennes; qu'elles exhalent une odeur terreuse; qu'elles attirent le barreau aimanté et qu'elles fondent en un verre noir (1). Je n'examinerai

(1) *Descrizione dell Etna*, page 192.

point si les définitions ci-dessus sont parfaitement d'accord avec celles que l'on a faites des laves de l'Etna, jusqu'à présent; ni si les schistes ou cornéennes sont, contre l'ordre de superposition ordinaire, au-dessous des terrains primitifs connus, et, par conséquent, à la profondeur présumée des foyers volcaniques. Tout en reconnoissant avec le savant géologue sicilien, qu'une partie des laves présente, dans sa composition, des espèces minérales de la même nature que plusieurs des roches que nous trouvons à la surface de notre globe, il me semble, qu'en général, il y a une grande différence entr'elles, ne fût-ce que par l'absence du pyroxène qui se trouve toujours dans les basaltes et les trachytes, soit formant la masse de la pâte, soit disséminé dans la pâte feldspathique.»

» Il y a encore une chose qu'il est impossible de faire coïncider avec l'opinion de M. Ferrara, et dont la plupart des volcans nous donnent des exemples, c'est que les laves renferment souvent des substances que nous ne connoissons pas à la surface de la terre. Au reste, je dirai, en rentrant dans l'idée du professeur sicilien, que, si l'inflammation des schistes pyriteux suffisoit pour former un volcan, il en existeroit nécessairement plusieurs sur le continent d'Europe. En France, dans le département du Gard, dans celui des Bouches-du-Rhône, au mont Mesner en Wesphalie, il existe des mines de charbon qui brûlent depuis de longues années, et qui ne se consument que très-lentement, malgré le bitume renfermé dans la houille; les schistes qui sont dans leur voisinage, sont aussi atteints de la combustion, et pourtant aucun volcan ne s'y forme. Je citerai encore une montagne des environs de Saarbruck, composée de schistes pyriteux et alumineux qui brûlent depuis très-long-temps sans explosion; ce qui me porte à croire au total, que jusqu'à ce que l'on ait fait de nouvelles découvertes, l'on ne peut nulle-

ment assigner les cornéennes comme la matière principale sur laquelle l'Etna exerce son action. »

» Lorsqu'un courant volcanique est formé, le mouvement des laves suit une marche assez uniforme. Elles roulent ordinairement sur elles-mêmes, de manière que les scories supérieures du courant se placent au-dessous pour en préparer le lit. Ces scories sont presque toujours boursoufflées, et adhèrent fortement à la lave, qui est ordinairement très-visqueuse.

» Il paroît que la lave de l'Etna est plus tenace et moins fluide que celle du Vésuve; car, selon M. Ferrara, les pierres qu'on y jette n'y entrent pas facilement, tandis qu'au Vésuve elles disparoissent dans le courant. »

» Certaines laves marchent avec tant de lenteur, que l'on cite des courans, qui couloient encore plusieurs années après leur sortie du cratère. Le mouvement de la lave présente les plus grandes variations, et on y assigne principalement trois causes; d'abord, sa plus ou moins grande fluidité, ensuite la force de projection plus ou moins considérable, qui la pousse hors du cratère et lui communique l'impulsion; enfin la pente du terrain sur lequel elle coule. La fluidité varie beaucoup; car elle est quelquefois fort grande et égale à celle de l'eau, tandis que d'autres fois la lave est épaisse et très-tenace. On a des exemples certains de l'un et de l'autre de ces cas; et il est assez remarquable que les causes qui produisent ces effets opposés, sont accompagnées par fois de circonstances semblables. Les éruptions du Vesuve présentent plusieurs exemples de rapidité extraordinaire, entre autres en 1805; époque à laquelle la lave parcourut 7000 metres ou 3591 toises en trois heures, du sommet du volcan à la mer. A l'Etna, au contraire, elle fait rarement plus de 200 toises par heure, quand elle va vite; d'autres fois, quand le terrain n'est pas incliné, elle emploie plusieurs jours pour avancer de quelques pas. »

« On n'est pas encore très au fait du degré de chaleur qu'ont les laves ordinairement. Il paroît même qu'il existe aussi à cet égard beaucoup de variations. Au Vésuve, en 1794, beaucoup d'objets métalliques ont été fondus, ainsi que des pierres; infaillible indice de la grande chaleur des laves. D'un autre côté, des bois et d'autres objets, qui se consument facilement, étant enveloppés par la lave et par conséquent privés d'air, n'en sont pas brûlés entièrement; ce qui prouve que les circonstances modifient la force du calorique qu'elle renferme. Les laves, dans tous les courans des volcans, conservent leur chaleur interne non-seulement plusieurs mois, mais même plusieurs années. »

» Le refroidissement des laves dans l'intérieur des courans, s'opère avec une extrême lenteur; mais cela n'est pas étonnant, puisque la chaleur est interceptée par la lave figée à la surface, et qui forme une croûte plus ou moins épaisse. Cette surface participe très-peu de la chaleur interne, et la croûte qui la forme présente une assez grande résistance pour qu'il soit possible de marcher hardiment sur un courant de lave coulante quand sa fluidité n'est pas très-grande, et qu'il se trouve des scories sur lesquelles on puisse mettre le pied. Voici, à ce sujet, ce qui est arrivé dans une éruption de l'Etna. La lave de 1669 ayant entouré Catane de deux côtés, les habitans faisoient pendant le jour, un chemin sur la partie supérieure; mais comme ce chemin étoit enlevé pendant la nuit, ils recommençoient le lendemain à en faire un autre sur la surface refroidie de la nouvelle lave; exemple qui s'est répété dans plusieurs éruptions du Vésuve ou de l'Etna. »

» Les laves peuvent se diviser en deux grandes classes, d'après les belles expériences faites à ce sujet, par M. Cordier, qui a déterminé, d'une manière positive, les espèces sur la classification des quelles on étoit encore embarrassé. Ces deux divisions

tirent leur nom de la masse la plus prépondérante des principes constituans; ce sont les laves feldspathiques, et les laves pyroxéniques ou basaltiques. Le fer oxidulé et titanifère, le fer oxidé et le péridot, sont les autres minéraux qui entrent ordinairement dans leur composition en plus ou moins grande quantité; du moins à l'Etna, car dans les autres volcans, et particulièrement au Vésuve, il entre d'autres principes dans la formation des laves. »

» Les terrains volcaniques ont peut-être plus d'étendue qu'on ne le pense: car il y a plusieurs roches, comme les Ophites, et de certains porphyres, que l'on présume pouvoir bientôt être regardés comme des produits du feu, et qui jusqu'à présent avoient été classés parmi les productions aqueuses. »

» Je pense qu'il est inutile de donner ici la liste des autres minéraux qui se trouvent dans la masse des laves, parce qu'ils sont en trop petite quantité, pour les prendre en considération. D'ailleurs dans les pâtes volcaniques où tout est cristallisé, il y a des cristaux tellement petits, que l'on peut à peine les déterminer avec la loupe, et il paroît certain qu'il y en a encore une tres-grande quantité, dont la ténuité est si extrême, que nos organes ne nous permettent pas de les voir distinctement, et encore moins de les définir. »

» On trouve en général bien moins de variétés dans les laves de l'Etna, que dans celles du Vésuve; ce fait est confirmé par les observations de tous les naturalistes qui ont visité l'un et l'autre volcan. J'ai pour ma part recueilli beaucoup plus d'espèces de laves, au dernier de ces volcans, qu'au premier; et cependant j'y ai mis moins de temps, parce qu'il me sembloit qu'une montagne aussi étendue que l'Etna, pouvoit renfermer, dans certains endroits encore peu visités, ce que l'on trouve presque toujours sur le même point du Vésuve. Quelques minéralogistes siciliens ont cru que l'Etna étoit plus riche que le Vésuve par la variété des produits;

mais c'est une erreur. Je ne citerai pas toutes les substances trouvées autour de ce dernier volcan, et qui sont inconnues parmi les déjections de l'Etna. Quand il n'y auroit au Vésuve, que le système amphigénifère qui produit d'immenses variétés et le néphélinifère, même sans compter les autres substances cristallisées, qui se trouvent dans les laves, cela suffiroit pour établir que, sous le rapport de la variété des produits, le Vésuve l'emporte de beaucoup sur l'Etna. »

» Les volcans antiques de la Sicile s'étendent depuis le cap Passero jusqu'à Taormine, à l'exception des plaines de Catane qui partagent cette longueur considérable, laquelle est d'environ 40 lieues. »

» J'observerai que dans cette étendue j'ai compris et considéré les bases de l'Etna, quoique sous un volcan brûlant, comme étant d'une formation à-peu-près contemporaine avec les coulées du Val-di-Noto. Sous le nom de laves antiques, j'entends celles qui, par des circonstances particulières qui n'ont pas lieu à présent, produisoient des laves basaltiques très-compactes et souvent avec des substances cristallisées au-dedans, comme dans le Val-di-Noto, à la Trezza, et à la base inférieure de l'Etna, dans les parties qui n'ont pas été recouvertes par les courans modernes. Ces laves antiques forment les basaltes et les amigdaloïdes, ou basaltes altérés, qui ont des cavités remplies de chaux carbonatée ou d'autres substances. La plupart de ces laves renferment du péridot; et quoique le pyroxène en grains visibles y soit assez rare, on est porté à croire que, comme il forme cependant la masse principale, les éruptions pyroxéniques ont précédé les éruptions feldspathiques. »

» On trouve très-peu de laves avec de l'amphibole; mais le fer titané se trouve dans tous les basaltes. Le feldspath dans certains courans de laves est très-visible, mais on le rencontre rarement en cristaux isolés; cependant auprès de

Monpilieri, il y en a d'assez bien déterminés, et qui sont ordinairement gris. On trouve aussi de la baldogée ou terre verte, dans les cavités des basaltes, et il s'y rencontre quelquefois du fer phosphaté ou azuré. »

» Les laves des éruptions modernes, sont toutes d'un gris plus ou moins foncé, elles sont moins compactes que les basaltes anciens, et par conséquent un peu poreuses; aucune d'elles n'est homogène, car celles qui le paroissent à la vue simple, ne le sont plus, quand on se sert attentivement de la loupe: elles présentent alors, outre l'espèce minérale prépondérante dans la pâte, un mélange de parties microscopiques, de feldspath ou pyroxène, de fer titané ou oligiste, de péridot, etc., etc. Ces laves présentent cependant d'une manière visible, des cristaux ou filets de feldspath isolés, souvent avec du péridot, et moins avec du pyroxène. Dans les scories noires de 1669, il y a aussi des pyroxènes isolés; mais les péridots des laves modernes sont moins gros que ceux des anciens courans. »

» Le basalte des anciens n'étoit point une roche volcanique, mais un granit amphibolique à petit grains, et ce nom fut donné par Pline à une roche d'Ethiopie. Ce n'est que depuis Agricola, minéralogiste saxon, mort en 1555, qu'on a donné le nom de basalte aux roches volcaniques qui sont connues depuis ce temps-là sous cette dénomination, et qui, comme je viens de le dire, different essentiellement de celles auxquelles les anciens avoient donné le même nom. »

» Tout le monde connoît la grande dispute qui depuis plus de 40 ans, occupe les minéralogistes au sujet du basalte. Les uns que l'on nommoit *Neptuniens*, le regardoient comme un produit de la voie humide; les autres sous le nom de *Vulcanistes*, assignoient aux basaltes une origine ignée. Enfin, un nouveau système inventé par Hutton, et soutenu par ses partisans appelés *Plutonistes*, consideroit le basalte comme

toutes les autres roches, c'est-à-dire, comme un produit de la fusion générale que les masses minérales ont éprouvée au fond des mers. »

« Maintenant, presque tout le monde est d'accord sur l'origine ignée de la plupart des basaltes, quoique l'on ignore encore la manière dont ils se forment. Spalanzani a vu et touché des prismes basaltiques dans le fond d'un cratère des îles de Lipari; et quant aux basaltes qui se trouvent au pied de l'Etna, je ne pense pas que, vu le voisinage d'un foyer actuellement brulant, on puisse leur contester leur origine volcanique. Si la plupart des geognostes célebres sont d'accord maintenant pour regarder le basalte comme un produit du feu, il s'en faut de beaucoup que l'on connoisse son mode de formation, et il est possible que nous l'ignorions toujours, car, quoiqu'il y ait eu des exemples de formation de basaltes dans quelques volcans actuels, à différentes époques, ils étoient en trop petite quantité pour pouvoir donner une idée juste des lois qui ont produit, sous des formes régulières, d'aussi grandes masses basaltiques que celles que nous connoissons. On a fait une expérience sur de l'argile, pour savoir si la forme prismatique des basaltes provenoit d'un retrait: cette expérience a réussi en partie; mais elle n'a pas produit le résultat qu'on espéroit, en ce que le retrait, qui s'est opéré sur l'argile, a pris une forme différente de celle que les basaltes affectent ordinairement, attendu qu'ils tendent presque toujours à un centre commun, ou bien qu'ils sont parallèles entre eux. »

» On a encore élevé une autre objection à l'occasion de la formation par retrait, parce que ce n'est ordinairement que vers l'extrémité des basaltes que la division prismatique est très-distincte. Presque toujours les parties qui se rapprochent de leur base, perdent leur division régulière, deviennent amorphes; et quelquefois elles se trouvent altérées ou

scorifiées. Malgré ces diverses observations, on est obligé de revenir à la première opinion d'un retrait occasionné par le refroidissement, comme étant la seule probable. L'impulsion qui a présidé à la formation régulière des basaltes, semble même s'être propagée dans l'intérieur de plusieurs de ces produits; car les basaltes prismatiques de la coulée de *la Scala* au Vésuve, comme ceux du *Port-Rush*, dans une péninsule d'Irlande, se divisent en prismes plus petits, et ceux-ci en d'autres d'une moindre dimension. »

» Quant à l'opinion qui faisoit provenir la forme prismatique des basaltes de l'immersion subite dans l'eau, elle a été tout-à-fait rejetée, depuis que beaucoup des courans de laves que l'on a vu entrer dans la mer, n'y ont pas pris cette forme; par exemple, celui du Vésuve en 1794, et celui de l'Etna en 1669. . . . . . .

La grande régularité des basaltes et leur homogénéité supposent une loi plus générale que celle par laquelle on a voulu diriger les expériences qui peuvent être analogues à cette structure particulière; aussi, quelques efforts que l'on ait faits pour en découvrir l'origine, la manière dont ils se sont formés est très-douteuse, et les hypothèses que l'on a imaginées à ce sujet, sont encore trop hasardées pour mériter quelque confiance. Il reste donc encore à l'avenir et aux recherches ultérieures des savans, à découvrir la cause de la forme prismatique; ce qui est certain, c'est qu'il y a en Europe fort peu de coulées modernes qui aient fourni de suite des basaltes prismatiques. A l'Etna, on n'en connoît qu'un exemple; mais au Vesuve, il y en a plusieurs, entre autres, le basalte de la Scala, provenant de la coulée de 1632, et ceux de *Calastro* et de *Granatello*, qui, selon Mr. Breislack, offrent aussi des configurations prismatiques; enfin, ceux qui se trouvent au volcan en activité dans l'île Bourbon. Tout porte à croire que les anciens volcans de

Sicile, qui en ont fourni à une certaine époque, entre les conditions particulieres qui sont nécessaires à cette formation, étoient alors sous l'eau, puisque les calcaires coquilliers les ont recouverts, et ont produit un grand nombre de couches qui alternent avec les laves; cette conjecture est d'autant plus probable, que les formations volcaniques modernes sous l'eau, sont assez communes; on en voit plusieurs exemples dans les mers d'Asie, auprès des Açores et dans l'Archipel de la méditerranée, où le volcan de l'île de Santorin, qui existoit avant l'ère chrétienne, a formé une derniere île en 1767. Quant aux bases calcaires sur lesquelles reposent les basaltes, il y en a encore ailleurs qu'en Sicile; car il s'en trouve en Angleterre, où les roches basaltiques de Derry et d'Antrim reposent sur un banc de calcaire blanc (1). »

» La Sicile ne présente pas autant de basaltes prismatiques, que l'ont dit quelques voyageurs. Il faut convenir cependant que nous ne connoissons que la surface de l'Etna, et peut-être y a-t-il dans l'intérieur une plus grande quantité de basaltes, que nous n'en trouvons à sa base; car il est probable que les laves des éruptions modernes en ont recouvert beaucoup. »

» J'ai déjà eu occasion de citer les localités de la Sicile où l'on en trouve la plus grande partie; je répéterai seulement qu'après ceux de la Motta St.-Anastase, et ceux de la Trezza, qui sont les plus beaux, on en trouve encore à Vizini, auprès de Militello, à Aderno, à Licodia, à Biancaville, et en quelques autres endroits. Outre les basaltes prismatiques et en table, qui sont en Sicile, on en

---

(1) Voyez la deuxième lettre du Dr. Richardson à Davy, dans le vol. XLV de la *Bibl. Brit.*

rencontre aussi quelques-uns en boules, par exemple, du côté du château d'Aci, ces basaltes ont été regardés par Verner et par quelques geognostes, comme des formations primitives; mais la plupart des savans les considèrent actuellement comme une décomposition des tronçons de basalte, dont les arrètes et les angles sont attaqués avant le reste de la masse. »

» Quelques parties de la base de l'Etna présentent des morceaux de bois charbonnés dans des brèches ou tufs volcaniques, à peu-près comme les couches de trass d'Andernach, sur le Rhin. Ce fait est facile à expliquer; car, quand des arbres se trouvent au milieu d'un courant de lave, et qu'ils ne sont pas entraînes par ce courant, ils se noircissent à l'instant meme et s'enflamment, comme cela arrive quelque fois au mont Vésuve. Alors la partie supérieure se reduit en cendres; l'inférieure passe à l'état de charbon; et il n'est pas étonnant qu'étant privé d'air, ce bois charbonné se conserve intact. »

» Il y a bien long-temps que l'origine des cristaux dans les laves est soumise à diverses conjectures; mais les naturalistes ne sont pas d'accord sur ce point. On a cru d'abord que ceux qui sont assez compactes comme le pyroxène et d'autres mineraux de cette densite, avoient été arrachés des entrailles de la terre, et portes à sa surface, sans être altérés par le feu; aujourd'hui on croit généralement qu'ils se sont formés, ou dans les gouffres volcaniques, ou pendant le refroidissement des laves, et leur passage à l'état lithoïde. Plusieurs géologues instruits ont nié la formation des cristaux dans les roches amygdaloides, par la voie de l'infiltration, et cependant on ne peut admettre un autre mode pour la création de matieres delicates. La voie de l'infiltration, est la plus probable pour la formation de minéraux aussi fragiles que les analcimes, les spinelles, ou les

arragonites, qui se rencontrent soit au Vésuve, soit à l'Etna; car l'on ne peut raisonnablement croire que des substances d'une telle ténuité se soient trouvées ainsi cristallisées au milieu des courans de lave, sans avoir été brisées mille fois.»

» J'ai déjà eu occasion de remarquer, en parlant des îles et des environs de la Trezza, près de Catane, que les cristaux d'analcime y étoient très-nombreux : on les trouve soit dans les cavités de ces basaltes, soit dans les fissures de la marne qui les recouvre, mais jamais, dans les interstices qui séparent les prismes. Il est extrêmement difficile d'expliquer la formation de ces cristaux, soit simultanément, soit à diverses époques, dans des substances aussi différentes, que le basalte et la marne. Mr. Ferrara prétend que ces substances cristallisées se sont certainement infiltrées dans les cavités, après la formation des laves; mais si cette opinion, qui est le plus généralement reçue, comme je l'ai dit plus haut, est très-probable en raison des cristaux qui se trouvent dans des cavités, elle devient, ce me semble, bien difficile à admettre, pour la localité de la Trezza, où l'analcime compose plus de la moitié de la pâte du basalte dans certaines parties; ce qui fait croire que cette substance cristallisée n'est pas le produit des nouvelles combinaisons formées dans les laves, mais qu'elle existoit déjà lors de la fusion lithoïde, et qu'elle s'est cristallisée ensuite. »

» Les laves résistent plus ou moins à la décomposition. On rencontre souvent dans le même bloc des parties tendres et d'autres très-dures, suivant l'altération que l'air atmosphérique a produite en elles. Les masses vitreuses cèdent plus difficilement à cette action que les basaltes, les basaltes que les trachytes, etc., etc. »

» La décomposition des laves ne dépend pas toujours de leur antiquité, mais de la densité et de la cohésion de leurs principes constituans. A l'Etna, on voit des laves décomposées, de toute

sorte de formation et de couleur. Il y en a de blanchâtres, qui renferment du péridot ou du pyroxène pâle et terreux; quelques-unes sont brunes en dehors et grises en dedans, d'autres pulvérulentes, etc. »

» En général, les laves s'altèrent beaucoup par les acides, sur-tout près du cratère; et de l'action de ces gaz résultent souvent de nouvelles combinaisons. Le fer qui est contenu dans la pâte volcanique s'oxide par les eaux pluviales; et l'air atmosphérique agit si fortement sur les laves, que les basaltes même se décomposent, et deviennent ou schisteux, ou granuleux, ou tendres, ou terreux. »

» Les scories se divisent en deux espèces; les scories des courans, qui sont pesantes; et les scories légères, qui ont été projetées en l'air. Elles se trouvent en grande quantité à l'Etna, sur-tout sur les coulées modernes, et sont de toute sorte de couleurs. »

» Il arrive quelquefois que la lave coule sans être précédée de jets de scories; mais cet exemple est extrêmement rare. »

» L'Etna rejette une quantité immense de sables volcaniques; et peut-être en sortoit-il encore davantage de son cratère, autrefois qu'à présent. Ces sables sont formés par les fragmens de scories dont les cristaux de pyroxène, feldspath et péridot ont été séparés. Ils sont ordinairement noirs, gris ou rougeâtres; et il en est de ferrugineux ou mélangés avec des morceaux brisés des substances ci-dessus nommées; les sables de cette dernière espèce se trouvent abondamment aux Monti-Rossi, près Nicolosi. »

» Les éruptions volcaniques sont ordinairement précédées ou suivies d'une plus ou moins grande quantité de cendres; il y en a même quelquefois qui ne consistent que dans ces matières légères; ces cendres sont souvent transportées à des distances extraordinaires. En 1794, celles du Vésuve furent

portées jusqu'au fond de la Calabre, à cinquante lieues de leur point de départ. Plusieurs éruptions de l'Etna en ont également envoyé à une distance non moins considérable, par exemple, à Malte. Ces faits pourroient paroître incroyables, s'ils n'étoient attestés par un grand nombre de témoignages authentiques et modernes. La quantité de cendres, jointes aux sables volcaniques des Monts-Rouges sur l'Etna, est telle qu'elles couvrent les environs à plusieurs pieds d'épaisseur. Les cendres volcaniques qui sont ou grossières ou fines, selon les éruptions, contiennent beaucoup d'alumine; leur couleur est ordinairement grise; mais il y en a aussi d'un noir foncé, de blanches et de roussâtres. Quand elles sont projetées par les volcans, enlevées par les vents et portées au loin, si elles tombent dans des endroit où il pleut, il en résulte des pluies rousses ou grises.»

»L'obsidienne, qui est si commune à Lipari, est très-rare à l'Etna. On a assigné pour causes à ce produit vitreux, soit la violence du feu, soit la diversité des parties constituantes dont le mélange seroit plus ou moins varié, par exemple, moins ferrugineux et plus feldspathique ou pyroxénique. Comme les éruptions de l'Etna sont la plupart du temps pyroxeniques, c'est probablement à cela qu'il faut attribuer la rareté des produits vitreux. On m'a assuré qu'il avoit été trouvé des obsidiennes à l'Etna; mais je n'ai jamais pu en découvrir, et ce n'est que dans le Val-di-Noto que j'en ai vu.»

»Les pierres ponces sont aussi en très-petite quantité dans les volcans de Sicile; et je n'en ai trouvé que près d'Aci, entre des couches de cendres.»

»Les tufs volcaniques, qui ne sont que des fragmens de pierres ponces, de laves brisées, de scories, de sables et de cendres volcaniques, remaniés par les eaux, et auxquelles des pluies très-grandes ont donné la consistance de

la terre, quand elles se sont tassées, se rencontrent en assez grande quantité dans les terrains volcaniques de Sicile, et notamment au nord-est de l'Etna, où la végétation réussit si bien. »

» Les pouzzolanes ne sont que des scories décomposées qui se trouvent en beaucoup d'endroits de l'Etna, et entr'autres sous le courant de 1669. Elles servent à la bâtisse et font un excellent ciment. Il y en a de poreuses et de pulvérulentes, de brunes, de rouges, de bleuâtres, ou de grisâtres. »

» On a été long-temps dans la croyance que les volcans d'Europe, comme le Vésuve et l'Etna, avoient des éruptions aqueuses, parce qu'à diverses époques et au moment où ces volcans étoient en activité, une grande quantité d'eau descendoit de leur flanc et inondoit les terrains situés à leur base; mais on n'avoit pas remarqué alors que la plupart des grandes éruptions sont accompagnées de pluies considérables, qui ont lieu autour des volcans : ces pluies proviennent sans doute de l'hydrogène contenu dans les vapeurs aqueuses, qui sortent du cratère, et se mêlent à l'oxigène de l'air. Quant à l'Etna dont le sommet est presque toujours couvert de neige, il est à-peu-près certain, malgré le procès-verbal des magistrats de Catane au sujet du *Nilo d'Aqua*, que les torrens d'eau descendus de son sommet en 1755, provenoient de la neige fondue par la chaleur des courans de laves ou des scories projetées du cratère. Cette fonte s'est encore accrue par les pluies abondantes, provenant, comme je viens de le dire, des nuages qui circulent souvent au sommet des volcans pendant leur éruption, et dont le Vésuve a fourni tant d'exemples. Ces nuages sont formés en grande partie par l'élévation des vapeurs aqueuses dans la colonne d'air qui sort du cratère; et quand elles parviennent à une hauteur où les couches d'air sont trop froides, elles

se condensent et retombent directement en pluie. Ces pluies abondantes se mêlent aux cendres volcaniques qui sont rejetées par le volcan, et elles forment alors des torrens de boue qui, en dévastant les campagnes, ont souvent fait croire aux habitans dont les champs étoient ravagés, ainsi qu'à ceux qui n'ont qu'incomplétement observé les faits, que c'étoit du cratère même qu'étoient sortis ces flots dévastateurs. Telle a été également la conviction de ceux qui avoient au pied du Vésuve des maisons et des jardins, et qui les ont vus submergés et détruits en 1794, par les torrens d'eau mêlés de cendres, qui descendirent tout-à-coup du sommet du volcan.»

» De pareilles inondations ont eu lieu non-seulement à l'Etna et au Vésuve, mais en Islande et en Amérique, où les volcans placés au-dessus de la région des neiges, ont fait fondre les amas glacés qui couvroient leurs cîmes, et produit des torrens épouvantables. Ceux qui seroient curieux d'avoir plus de détails sur ce genre d'inondations, peuvent consulter les Mémoires de *Du Carla*, intitulés : *Des Inondations volcaniques*. Cet écrivain cite les éruptions de 1538, 1631, 1768, 1779 et une quantité d'autres, comme ayant produit les effets désastreux dont nous venons de parler.»

» Il n'est nullement probable sans doute que les torrens boueux descendus de l'Etna en 1755, soient sortis de la bouche du cratère. Ce volcan a fourni d'autres exemples d'inondations du même genre, mais moins désastreuses, notamment en 1536 et 1800 : cependant l'existence de torrens boueux est un fait irrécusable, et l'Amérique nous en fournit la preuve.»

»Dans le Perou et à Quito, les volcans vomissent des torrens d'eau et de boue, qui font des ravages épouvantables, et il ne s'y trouve ni feu ni matière embrasée. Cette boue n'est que de l'argile carburée, impregnée de soufre; et l'eau qui

qui la délaie est froide et douce. Ces coulées forment une sorte de bouillie, qui renferme, dans certaines parties, assez de principes combustibles pour que les habitans puissent l'employer à leur chauffage, lorsqu'elle est durcie. On s'en sert alors comme d'une terre tourbeuse, et les indigènes la nomment *Moya.*»

»Depuis les voyages de Mr. Humboldt, en Amérique, on connoît le phénomène extraordinaire qui se passe dans plusieurs volcans, et qui fait sortir des crateres de quelques-uns d'entr'eux une très-grande quantité de petits poissons d'eau douce peu endommagés. Ces poissons proviennent des lacs souterrains qui se trouvent dans les flancs de ces montagnes volcaniques. Ces poissons sont de l'espèce nommée *Pimelodes cyclopum*, dont les plus grands n'ont pas au-delà de quatre pouces de longueur, et dont les analogues sont dans les ruisseaux environnans. C'est a la grande quantité de ces poissons qu'est due la combustion de la Moya; et quelque bizarre que puisse paroître un fait semblable, on ne peut en douter d'après l'analyse de MM. Vauquelin et Klaproth, qui ont trouvé dans cette lave boueuse un quart de matière animale.»

»Ce qu'il est impossible d'expliquer, c'est la force impulsive qui les lance à la hauteur du cratère, à 1200 ou 1300 toises au-dessus de la plaine où ils vivent, et à 2500 ou 2600 toises au-dessus du niveau de la mer. Une chose bien singulière encore, c'est que les Indiens qui pêchent ces poissons au pied des volcans, ne peuvent les prendre que par une nuit obscure, et jamais en plein jour. Il paroît que ces poissons craignent la lumière et ne sortent pas de leurs lacs souterrains.»

»Il y a des laves à grains très-fins qui sont susceptibles d'un beau poli, entr'autres celles qui sont verdatres avec des taches blanches. Quelques-unes ont des veines de fer oxidé

terreux qui produisent un très-joli effet. On en voit aussi qui renferment des grains de quartz jaunâtre ou de la mézotype. Les laves dont je viens de parler s'emploient pour de petits objets d'ornemens, comme tabatières, boites, etc. etc., et suivant Mr. Ferrara, on s'en sert aussi pour la fabrication du verre. Les laves compactes sont employées, soit pour le pavé, soit pour la bâtisse des maisons; mais quand on s'en sert pour des morceaux d'architecture, il faut avouer que la couleur des laves ainsi travaillées n'est rien moins qu'agréable à la vue.»

»Il est des écrivains qui, en considérant les différentes révolutions de l'Etna, ont cru pouvoir assigner à notre globe une antiquité plus grande que celle qu'on lui attribue ordinairement. On a prétendu que, dans les environs de Catane, il se trouvoit jusqu'à sept couches de laves bien distinctes, et qu'entre chacune de ces couches, il y avoit un lit de terreau; qu'il falloit presque deux mille ans pour que la surface de la lave fût réduite en poussière, de manière à être propre à la culture, et que, d'après ce calcul, le monde devoit avoir au moins quatorze mille ans. Le fait des sept couches diverses de laves est vrai, mais les conséquences que l'on en tire, sont absolument fausses. Je pourrois me dispenser d'alléguer le moindre raisonnement à l'appui de mon assertion, en faisant observer que la région boisée qui est autour de l'Etna, n'a évidemment pas exigé des milliers d'années, pour se former; mais, comme il existe d'autres preuves que celle-là, contre l'hypothèse que j'ai citée sur l'antiquité du globe, et que ces preuves sont faciles à déduire des observations que tout le monde peut faire dans les pays volcanisés, je vais les rapporter.»

»Il y a, par exemple, aux Monts Dòres, en Auvergne, où les volcans sont éteints depuis plus de deux mille ans, ainsi que dans les volcans éteints du Vicentin, et dans ceux d'An-

dernach sur le Rhin, des endroits où les masses de laves sont ou trop perpendiculaires ou trop inégales, pour rester couvertes de poussière, et où il est probable que l'on ne pourra jamais rien cultiver; mais la végétation est si prompte à se saisir de la moindre surface où peuvent se rassembler quelques atômes de terre ou de sable, que partout ailleurs, je pense qu'il faut bien moins de deux mille ans pour rendre la superficie des laves propre à la végétation, sur-tout quand il y a beaucoup de scories et de poussieres volcaniques. Or, nous savons qu'avant et après chaque éruption, tous les volcans jettent beaucoup de cendres; et quand à ces cendres il s'est mele de la pluie, ce terrain peut être employé à la culture au bout d'un assez court espace de temps. C'est des cendres ou de la décomposition des scories, que provient la terre végétale; et une seule éruption de cendres, une seule couche de tuf volcanique permet bientôt à la végétation de s'y établir. Sans recourir à des preuves plus récentes, comme je pourrois le faire, je ne citerai que deux faits : d'abord, toutes les traînées de lave du mont Vésuve, postérieures à l'éruption de Pline, l'an 79 avant J. C., sont cultivées, excepté dans les endroits qui sont trop pres du cratère, parce que la position en est trop dangereuse. Je n'excepterai même pas de cet exemple le courant de lave de la Torre-del-Greco, de l'année 1794, dont une partie commence à être exploitée par les agriculteurs. Quant à l'Etna, je m'arrêterai à la terrible éruption de 1669, qui a ravagé toute la contrée, depuis Nicolosi jusqu'à la mer: sans doute, plusieurs parties des laves provenant de cette éruption sont aussi privées de végétation, que le jour même où elles ont commencé à couler; mais ailleurs, et notamment à Nicolosi, qui est près du cratere, le terrain qui s'est formé à la superficie de la lave, y a déjà un ou deux pouces d'épaisseur, et il est cultivé. Au nord de Catane, il existe des jardins

placés sur les courans de lave, et il s'en établit encore journellement ; d'autres traînées volcaniques plus anciennes ou plus modernes présentent les mêmes faits ; et en résumé, je crois que l'antiquité du monde ne peut pas se déterminer d'après des données aussi peu sûres. Je me suis peut-être arrêté trop long-temps à réfuter une hypothèse assez légèrement avancée. Mais il me paroît important de rectifier les erreurs qui regardent la chronologie de notre globe ; et quand on se sert de preuves matérielles pour accréditer ses opinions sur cet objet, il ne faut pas les prendre au hasard. »

TRAVELS TO CHILE. Voyage dans le Chili au travers des Andes, dans les années 1820 et 1821, par P. SCHMIDTMEYER. Londres 1822.

Le nouveau monde a-t-il été habité plus tard que l'ancien ? C'est une question qui n'est pas résolue, quoiqu'elle ait donné lieu à maintes et maintes discussions. Les recherches de Mr. de Humboldt appuient la conjecture d'une origine commune, sur d'anciens rapports entre les peuples du Mexique et du Perou, et ceux de l'Asie orientale.

Cet hémisphère, peut-être égal au nôtre en étendue, fut découvert par Christophe Colomb, en 1492, et reçut son nom d'Americ Vespuce, qui aborda au continent en 1497. En 1500, Pedro Alvarès Cabral, planta le drapeau portugais dans le Bresil. En 1515, Juan Dias de Solis, envoyé par l'Espagne, entra dans la rivière de la Plata, où il périt dans un engagement avec les naturels. En 1526, Sébastien

Cabot, chargé d'une expédition d'Espagne pour les grandes Indes, par le détroit de Magellan, changea sa destination, et entra dans la rivière de la Plata; mais ce ne fut qu'en 1535 que l'Espagnol Mendosa fonda l'établissement de Buenos-Ayres, lequel fut ensuite abandonné.

En 1582, un nouvel établissement fut fondé à Buenos-Ayres, par Juan Garay, et soixante soldats Espagnols. Il se passa bien des années avant que cette ville eût pris quelque consistance. La salubrité de son climat, l'augmentation graduelle des bestiaux d'Europe, les communications nouvelles avec l'intérieur, et plus tard avec les établissemens occidentaux du Pérou et du Chili, en firent une ville riche et peuplée : on trouva que ce port étoit un entrepôt commode pour les produits des riches mines des Andes.

Le haut Perou est formé par la partie la plus élevée de la chaîne des Andes, et le bas Pérou sépare cette chaîne de l'océan Pacifique. Ce pays-là fut découvert par Pizarre, lequel y fit un établissement en 1532, et envoya Sébastien Bénalcagar, pour s'emparer du royaume de Quito. Deux cents soldats suffirent à cette conquête et à l'établissement dans le pays, ce qui montre combien la population y étoit relativement foible.

La partie nord du continent méridional nommée Caracas fut découverte par Colomb en 1498; et l'établissement de la Nouvelle-Grenade fut fait en 1536.

Le Chili étoit peu habité lorsqu'il fut le théâtre du premier établissement de Dalmagro en 1535, mais bientôt un peuple vaillant et robuste nommé les Araucanos arrêta les progrès des Espagnols, et les chassa d'une partie du pays. La contrée d'Arauco, n'a jamais été conquise; mais la ville de Valdivia et son port, qui appartiennent à ce pays, furent retenus par les Espagnols, à cause de leur position très-forte. La grande île Chiloë reçut un établissement espagnol en 1563.

Quant au pays qui s'étend depuis les Araucanos jusqu'au détroit de Magellan à l'occident des Andes, et les vastes contrees, qui à l'orient de ces montagnes séparent Buenos-Ayres du même détroit, la population y est extrêmement foible. C'est un pays en réserve pour la population surabondante des temps à venir; et sous le point de vue religieux et moral, l'instruction et la civilisation des hordes sauvages qui errent dans ces immenses régions, est un but bien interessant pour les philosophes et les hommes d'Etat.

C'est une chose singulière, que jusqu'ici, cette portion de l'Amérique méridionale n'ait pas attiré l'attention pour y former des établissemens.

La force et la beauté des naturels du pays, et particulierement des Patagons, devenus celèbres sous ce rapport, semblent indiquer un climat sain et une terre fertile. Les montagnes y donneroient sans doute des mines riches, et les flancs des Cordilieres fourniroient des ressources variées de climat et de culture. Le détroit qui porte le nom de Magellan, et qui sépare la Terre-de-Feu du continent, a eté découvert en 1519.

La Guyane, tomba entre les mains des Hollandais en 1663, et les îles de l'Archipel que l'on nomme aussi les Indes occidentales, furent d'abord possédées par les Espagnols.

Dans le Mexique, ou la Nouvelle Espagne, découvert en 1518, le premier etablissement fut fait par Ferdinand Cortès, lequel completa la conquète de ce vaste empire, plus avancé encore dans les arts de la civilisation que les royaumes du Perou et de Quito.

La péninsule de la Californie fut découverte en 1536 par Cortès. Drake découvrit la Nouvelle Albion en 1578. Les Russes visitèrent quelques parties de ce continent septentrional; mais il ne fut bien connu qu'après le voyage du célèbre capitaine Cook en 1778.

Ce fut en 1497 que Sébastien Cabot reconnut la côte orientale de l'Amérique nord. La France forma un établissement dans le Canada en 1508. Les Portugais visitèrent et nommèrent les premiers la côte de Labrador, laquelle prit ensuite le nom de Nouvelle-Angleterre en 1610.

La baie de Baffin, par laquelle on vient de tenter de nouveau le passage au nord de l'Amérique, avoit été découverte en 1585 par Davis, et fut nommée par Baffin en 1616. Il paroît que le Groënland avoit reçu des établissemens des Norvégiens d'Islande, dès le neuvième ou dixième siècle.

Les Portugais établis sur la côte orientale de l'Amérique-sud, et les Espagnols dans la partie centrale et occidentale, n'eurent qu'à tracer entr'eux une ligne de démarcation de leurs conquêtes; et quelque vastes que fussent les pays occupés ou reclamés par eux, personne ne se présenta pour leur en disputer la possession. Pendant trois siècles, ces deux puissances ont conservé l'Amérique-sud par les mêmes moyens que l'on emploie pour conserver la navigation exclusive d'une vaste mer, c'est-à-dire par un blocus, dans lequel un petit nombre de vaisseaux suffit pour empêcher les autres de passer; mais aujourd'hui le blocus est levé; c'est une circonstance favorable aux Etats maritimes de l'Europe, que cet état de choses ait duré si long-temps; ceux qui ont été maintenus éloignés de ce pays de l'or, peuvent répéter à bon droit le proverbe trivial, *à quelque chose malheur est bon*. Il semble que la Providence ait permis que l'Espagne et le Portugal eussent pendant long-temps la possession exclusive d'un vaste continent et des plus riches mines, pour démontrer par l'expérience, que des champs bien cultivés et de gras pâturages sont plus profitables à la longue que des montagnes d'or et d'argent.

La géographie et la géologie de l'Amérique-sud présentent

des traits assez frappans. Une longue chaîne de montagnes nommées les Andes, très-élevées et occupant un vaste espace en largeur, commence au détroit de Magellan, et court parallèlement à l'océan Pacifique à une distance moyenne de trente lieues, et dans une espace de douze cent trente lieues. Entre le deuxième et le cinquième degré de latitude nord, cette chaîne se divise en trois autres moins élevées. Cependant, la chaîne centrale, qui est la plus haute, continue dans la direction septentrionale, jusqu'à la mer de l'Archipel. La branche du nord-est se perd dans la même mer; celle du nord-ouest continue par l'isthme de Darien, où elle n'a que deux cents toises de haut, pour se relever ensuite dans le Mexique, et reprendre la forme majestueuse des Andes, en se prolongeant encore vers le nord : on ignore jusqu'à quelle latitude.

A-peu-près, vis-à-vis du centre de cette immense chaîne, s'élèvent quelques lignes de montagnes parallèles à la chaîne principale, mais beaucoup plus élevées, c'est ce que l'on appelle dans le Chili, les Cordillières. Leurs sommets sont aigus et dentelés, et lorsqu'on a vû de près ces montagnes, et qu'on s'est accoutumé à la distinction de noms que l'on fait dans le pays, on est frappé de la confusion introduite par le géographe, par la dénomination des Cordillières appliquée à toute la chaîne des Andes. Au-dessus de cette chaîne centrale, s'élèvent de place en place des sommets en pyramides ou en dômes, couverts de neiges éternelles: ce sont, en quelque sorte, des montagnes superposées de place en place à la grande chaîne. Le plus grand nombre de ces sommets coniques, sont des volcans éteints : quelques-uns jettent encore des flammes.

Dans le nombre de ces sommités, il y en a qui n'ont point l'apparence de cratères; mais il est probable que leurs bords se sont affaissés, et que les neiges les ont couverts, de manière à leur donner une forme de dômes. Peut-être aussi

l'effort intérieur n'a-t-il pas été suffisant pour ouvrir le cratère, après avoir soulevé les masses.

Dans les intervalles de ces sommités élevées, on voit les traces de grands bouleversemens, et des cratères de moindres dimensions de volcans éteints.

La longueur aujourd'hui connue de cette magnifique chaîne de montagnes est de deux mille trois cents lieues, presque sans interruption. Mr. de Humboldt établit que la hauteur moyenne de cette grande muraille de l'Occident est de dix-huit cent cinquante toises; mais cela ne s'applique qu'aux Andes de la Nouvelle-Grenade, de Quito et du Pérou. Si on y ajoutoit les Andes du Chili, on auroit, sans doute, une moyenne plus élevée.

Quand on voyage dans les Andes, et qu'on se voit entouré des vestiges du feu, de cratères fumans, ou de volcans éteints, et de cendres, on se représente la nature en travail pour préparer les métaux précieux que ces montagnes énormes recèlent dans leur sein.

Si nous nous éloignons des Andes en nous rapprochant de l'Orient, nous trouvons dans le Brésil plusieurs chaînes de montagnes peu élevées qui se dirigent du sud-ouest au nord-est. Ces chaînes commencent sur la rive droite de La Plata, dont l'autre rive est en plaine. Comme les Andes se dirigent au nord-ouest, la plaine s'élargit, à mesure qu'on s'avance vers le nord.

Dans cette partie de la contrée, l'uniformité de la disposition plane du terrain, n'est coupée que par de petites montagnes ou collines de trop peu d'importance, et trop éloignées de la grande chaîne, pour qu'on puisse les considérer comme en faisant partie, bien que quelques groupes et quelques lignes de ces montagnes basses paroissent se lier à la chaîne des Andes. Mr. de Humboldt a décrit les montagnes, dont la direction est à angle droit de celle des Andes, et au-dessus

et au-dessous de l'équateur. Une de ces lignes de montagnes s'étend le long de la côte de Caracas, depuis les Andes sous le dixieme degré de latitude-nord, jusqu'au cap de Paria. Les eaux de ces montagnes descendent d'un côté dans l'Orénoque, et de l'autre dans la mer de l'Archipel. Ce que Mr. de Humboldt appelle le *Groupe de Parime*, est une collection de petites montagnes granitiques que des plaines séparent les unes des autres. On les trouve du troisième au septième degré de latitude-nord; et une plaine unie de quatre-vingt lieues les sépare des Andes. Elles divisent la Guyanne française de la Guyanne hollandaise, et elles versent leurs eaux dans la rivière des Amazones au sud, et dans l'Orénoque au nord. C'est dans cette partie de l'Amérique que l'on entreprit autrefois tant d'expéditions pour trouver la montagne d'Eldorado, et la ville de Manoa; la première étoit, disoit-on, d'or massif; et la seconde, renfermoit d'inépuisables richesses.

Une autre contrée montueuse se trouve entre le seizième et le dix-huitième degré de latitude, et s'étend depuis le Brésil jusqu'aux Andes. Ces montagnes sont représentées comme formant un groupe plutôt qu'une chaine non-interrompue. Elles ont peu d'élévation, et se nomment Chiquitos. Leurs eaux se divisent entre les rivières des Amazones et de La Plata. Les montagnes se terminent entre le troisième degré de latitude-sud. Delà jusqu'au pays des Patagons, où la contrée redevient montueuse, tout est plaine rase.

Les grands fleuves de l'Amérique méridionale sont l'Orénoque, et le fleuve des Amazones, qui coulent de l'ouest à l'est; le Paraguay qui se réunit à La Plata ou Parana, et enfin l'Uraguay. Ces derniers fleuves coulent vers le midi, dans la direction des montagnes qui les bornent.

Il est assez remarquable que les rivières de Paraguay et de La Plata, qui parcourent un espace de cinq cents lieues du nord au sud, reçoivent très-peu d'eau des Andes, qui, par

leur masse énorme et leur grande hauteur, sembleroient devoir leur en fournir beaucoup. La rivière de La Plata est principalement nourrie par les montagnes du Brésil à l'est, et par les rivières qui, du centre du continent, se dirigent vers le sud.

Si nous suivons Mr. Helm, dans un espace de près de quatre cents lieues, à l'ouest de cette rivière jusqu'à Cordova, on voit qu'il y manque d'eau pour le travail des mines. En allant jusqu'à Salta, il ne vit que le lit des torrens mis à sec. Le pays entier étoit un désert aride, sans aucune autre végétation qu'un certain arbuste. A Salta, la végétation cessoit entièrement et ne se retrouvoit que sur le sommet des plus hautes montagnes. De Salta à Potosi, pays montueux cependant, Mr. Helm n'a point trouvé de bois. Dans ce dernier endroit, une poutre de trente-quatre pieds de long sur six pouces d'équarrissage, coûtoit deux cents liv. sterl. Cependant il n'y a aucune raison de croire que le sol ne soit pas aussi fertile dans cette contrée que dans le reste de l'Amérique-sud. Nous apprendrons bientôt la cause prochaine de cette rareté de l'eau.

Une petite partie des Andes, grande comme la Suisse, et placée sous le climat de l'Europe donneroit probablement une demi-douzaine de fleuves semblables au Rhin, au Rhône et au Pò.

Depuis le détroit de Magellan jusqu'à la rivière de Biobio, sous le trente-septième degré de latitude-sud, les deux côtés des Andes reçoivent des pluies abondantes, et surtout le pays qui est au sud des Araucanos. Ceux-ci jouissent d'un beau climat, d'un sol très-fertile, d'un pâturage abondant, qui n'a pas besoin d'irrigation. A mesure qu'on remonte vers le nord, les eaux manquent de plus en plus. L'altération est sensible à San-Yago, dans le Chili. Cette province n'est point un pays de pâturages, et la végétation n'y est pas forte, quoique le

sol soit partout d'une excellente qualité. Il croît un peu d'herbe après les pluies de l'hiver; mais cette végétation ne dure pas. Les pluies deviennent de plus en plus rares, en remontant vers le nord, jusqu'au désert d'Atacama, et jusqu'au Bas-Pérou, où il ne pleut jamais. Les terres qui sont cultivées et arrosées produisent abondamment et sans engrais. L'herbe du printemps qui ne dure que quelques semaines est très-nourrissante; mais on est obligé d'envoyer les troupeaux aux Andes avant la saison sèche. On n'aperçoit, dans le pays, que quelques arbrisseaux. Les rosées, sont peu considérables. Dans notre voyage, pendant l'hiver, de San-Yago à Guasco, nous dormions en plein air. Quelquefois nos couvertures étoient mouillées de la rosée, mais souvent il n'en tomboit point. Dans nos excursions, pendant le reste de l'année nous n'éprouvions presque jamais l'effet des rosées.

Sans l'acacia, l'algarob, et quelques arbrisseaux, sans les districts arrosés çà et là, le Chili seroit pendant neuf mois de l'année, comme le désert d'Atacama. Le même phénomène se fait remarquer à l'est et à l'ouest des Andes. Il n'y a dans ces montagnes que quelques endroits favorisés par la position et par quelques ruisseaux, qui puissent offrir du pâturage aux bestiaux toute l'année. On observe la même sécheresse de climat à l'est des Andes, jusqu'à une distance de cent soixante et dix lieues.

Le défaut de pluies caractérise ce climat jusqu'au soixantième degré de longitude ouest de Greenwich, à l'orient des Andes, et à leur occident, jusqu'à la mer. Quito ressent également cette influence. Dans le Chili, on voit le soleil toute l'année, à-peu-près : il n'y a d'interruption que par quelques jours de pluies en hiver, lorsque le vent souffle à l'ouest. Le Bas-Pérou est plus sujet aux nuages, et n'a pas plus de pluies.

Si nous suivons la chaîne des Andes nous voyons que,

presque tous les jours, les sommets des Cordillières (pour employer le mot du Chili) sont enveloppés de nuages, tandis qu'on n'en voit qu'en hiver sur la chaîne moins élevée des Andes. Les orages sont très-fréquens autour de ces hautes sommités, pendant toute l'année. En été, on voit de San-Yago les éclairs briller le soir trois ou quatre fois la semaine, autour des Cordillières, mais il est rare que le bruit du tonnerre se fasse entendre.

On ne sait ce que c'est que la pluie sur ces hautes sommités. Les guides et les bergers qui mènent leurs troupeaux sur ces montagnes ne parlent jamais de pluie, mais de neige : celle-ci tombe toutes les fois qu'il y a un orage, beaucoup plus bas que la ligne des neiges éternelles. Dans les mois de janvier et février, il nous est arrivé en parcourant ces montagnes de souffrir beaucoup de la chaleur, puis de voir arriver la neige, qui tenoit deux jours, sous un soleil sans nuages, et cependant nous étions entre le trente-troisième et le trente-quatrième degré de lat. Sud, et la distance jusqu'à la grande chaîne étoit encore considérable. Dans le milieu de mars, la neige descendit si bas, que toutes les petites montagnes en furent couvertes, et présentoient l'aspect des paysages du nord de l'Europe, au commencement de l'hiver. Le même jour la chaleur étoit intolérable dans la plaine. Ces contrastes ont induit les voyageurs en erreur : les uns ont décrit le Chili comme un pays chaud, et les autres comme une contrée si froide, que les habitans étoient obligés de creuser des cavernes pour se mettre à l'abri.

Dans un espace de trois cent trente lieues, c'est-à-dire, depuis Maypo jusqu'à Atacama, il ne descend pas assez d'eau de la masse des Andes du côté de l'ouest, pour former un fleuve comme le Rhône à son entrée dans le lac de Geneve...

....

La rivière de Tersero, qui est de beaucoup la plus con-

sidérable de toutes, n'a pas plus de cinq à six pieds d'eau, et n'a pas cent pieds de large, à cent quatre-vingt lieues des Andes, après avoir reçu tout ce qui sort des montagnes latérales.

Il est évident, toutefois, que jadis de grands fleuves couloient dans cette partie de l'Amérique. La rivière Desagnadero a un lit extrêmement large et profond, et n'a presque point d'eau, dans aucune saison de l'année. Entre cette rivière et Mendosa, on trouve un lit desséché d'une très-grande rivière. Le fond est couvert de pierres roulées. Dans le Chili, entre San-Yago et Copiapo, on voit des vallées très-remarquables sous ce rapport. Elles courent depuis les Andes jusqu'à la mer. Elles sont larges de deux milles, environ, et ne donnent passage qu'à de petites rivières, dont les bords élevés de trente à cinquante pieds portent les traces des courans considérables qui les ont sillonnés. Des couches épaisses de cailloux roulés s'y trouvent mêlées avec une terre évidemment amenée de loin, parce que sa nature est différente de celle du sol environnant. Plusieurs lits successifs de ces materiaux étrangers, forment de part et d'autre un talus vers le fond. Ces lits semblent indiquer que les torrens, après avoir coulé long-temps à une certaine hauteur, ont diminué tout-à-coup à diverses époques. On diroit que ces talus réguliers sont l'ouvrage de l'homme. On se représente la masse énorme des eaux qui doit y avoir coulé pendant long-temps; et il est extrêmement difficile de se rendre compte de ce qui a pû dessécher ainsi de grands fleuves, dont le cours étoit régulier, dans un espace de plusieurs centaines de milles. Il n'y a pû avoir aucun magasin commun pour remplir ces lits, du moins en supposant le climat aussi sec qu'il l'est aujourd'hui. C'est dans les lits desséchés de ces grands fleuves, que l'on trouve l'or; mais c'est souvent à vingt ou trente pieds au-dessus du niveau actuel des ruisseaux que les recherches sont les plus fructueuses.

On croit généralement que l'hémisphère austral est plus froid que l'hémisphère boréal. Lorsque la navigation de l'Europe à l'Océan Pacifique se faisoit par le détroit de Magellan, entre le 53° et le 54° L. S. on se plaignoit de l'intensité du froid, en s'étonnant néanmoins de la belle végétation des rivages. Aujourd'hui que les vaisseaux doublent le cap de Horn par le 60°, on ne fait plus aucune mention d'une circonstance semblable. Ne peut-on pas conjecturer que ce n'est pas seulement les vents réfroidis par leur passage sur les neiges des Andes, qui abaissent tellement la température du détroit de Magellan, mais que c'est la nature des substances dont cette chaîne est composée, et le résultat de quelques procédés de la nature dans ces montagnes. L'extrême sécheresse du climat ne pourroit-elle point avoir la même cause? Mr. de Humboldt fait mention d'un refroidissement extraordinaire dans la température de Quito, depuis le tremblement de terre de 1797, qui coûta la vie à quarante mille individus. De ce moment là, le thermomètre qui se maintenoit ordinairement à 66° F., est habituellement entre 41° et 54°, et rien n'indique que la température tende à redevenir ce qu'elle étoit.

On a dit que les plaines de l'Amérique méridionale étoient en général parfaitement plates. Cela n'est du moins pas vrai de la contrée qui sépare Buenos-Ayres de Mendoza : le terrain y est partout ondulé ; et ce pays nommé *Pampas* est réputé la plaine la plus étendue de ce continent. Je ne saurois dire si le Paraguay a le même caractère d'inégalité dans la partie qu'on nomme plaine.

Humboldt nous apprend que le pays, sur la rive gauche du bas Orénoque, est dépourvu d'arbres, qu'il est inondé en hiver, et brûlé dans la saison sèche. Mais les immenses plaines qui séparent les montagnes transversales de Parima et Chiquitos, se trouvant sous l'influence des pluies équino-

xiales, sont au contraire, couvertes d'épaisses forêts, au travers desquelles il n'y a pas d'autre route que les rivières. Quant au pays des Pampas, par le 36° et 37°. L.S. dans les cent quatre-vingt lieues les plus voisines des Andes, il n'y a presqu'aucune végétation. Dans les cent lieues qui suivent vers l'est, on trouve sur-tout un petit acacia nommé *Espino*, et une herbe haute, qui croit par masses distinctes. Enfin, entre cette bande et l'océan, le pays est arrosé par des pluies abondantes, en toute saison, et le trèfle et les chardons y abondent. C'est la que les troupeaux sont, je crois, le plus nombreux.

De Buenos-Ayres à Mendoza, le terrain me paroît sensiblement de même qualité. Partout où l'on peut arroser, la terre produit abondamment sans fumier. Mr. de Humboldt observe qu'il n'a point trouvé de gravier dans toute l'Amérique méridionale. Je puis dire qu'ayant porté mon attention sur cette circonstance remarquable, je n'ai également pas aperçu le moindre échantillon de gravier, ni à l'est ni à l'ouest des Andes. Ce que j'ai vu qui en approchoit le plus, étoit une agglomération de petites masses de granite arrondies par le mouvement des eaux, et mêlées de sable et de roche qui me parut calcaire. Ce dépôt étoit placé sur la chaîne centrale des Cordillières, c'est-à-dire probablement à quatorze ou quinze mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Mr. Helm a exprimé son étonnement d'avoir trouvé à trois lieues de Potosi, sur l'une des plus hautes montagnes, et couverte de neiges, une large couche de pierres granitiques roulées et arrondies. Il avoit observé que la chaîne granitique se terminoit à Tucuman, et que dela en s'élevant vers Potosi, les montagnes étoient toutes composées de schiste argileux....................................

Les groupes des montagnes les plus basses du continent méridional sont représentés comme granitiques; mais toutes les

les plus hautes chaines de ce continent paroissent schisteuses. J'ai été en mer le long de la côte méridionale du Brésil; et dans un espace considerable de ce pays, j'ai observé qu'il a le même aspect qu'a Rio-Janeiro, c'est-à-dire un grand nombre de monticules granitiques noirâtres qui ressemblent à des pains ou à des dômes, et semblent avoir été soufflés dans cette forme régulière. A l'ouest de Rio-Janeiro, en remontant vers la chaine des montagnes des Orgues, j'ai observé que les dômes granitiques cessent, puis qu'ils reparoissent au-delà de cette chaîne. A environ 230 lieues plus au sud, et près de la rivière de la Plata, on retrouve ces monticules granitiques.........................

Il y a dans l'Amérique méridionale tant de différences dans l'élévation des divers lieux, sous la même latitude, que tandis qu'on éprouve, sous l'équateur, des chaleurs brûlantes, dans les plaines basses, on ressent de grands froids dans les plaines élevées, sous ce même équateur. Une vaste contrée dans la partie de l'est, est arrosée de pluies abondantes, tandis que, sous la même latitude, en se portant vers l'ouest, on ne trouve d'eau que celle qui résulte de la fonte des neiges sur les Andes. Une partie de cette contrée sèche jouit d'un soleil constant, et l'autre est toujours couverte de nuages. La zône où il ne pleut jamais, à l'est et à l'ouest des Andes, et jusqu'à cent quatre-vingt lieues de ces montagnes, est extrêmement stérile dans son état naturel, mais très-fertile dans les endroits en petit nombre, qui peuvent être arrosés.

Le sol du Brésil demande de l'engrais, mais la végétation y est si active, qu'on peut faire dans l'année, deux récoltes abondantes de maïs. Dans le nord du Chili, dans le Pérou et la province de Quito, on fait un grand commerce de fumier d'oiseaux de mer. Dans les parties orientales du Chili, l'irrigation suffit à assurer d'abondantes récoltes sans engrais. Les ressources de ces vastes pays, quant à l'agriculture, sont

si variées qu'il seroit plus court d'énumérer les productions que l'Amérique ne comporte pas, que celles qui lui conviennent. Quand les progrès de la population et de la civilisation dans ce continent, multiplieront les besoins, le sol et le climat pourront répondre à tout : l'échelle de la production est plus étendue là, peut-être, que dans toute autre contrée.

L'agriculture ne peut éprouver aucun obstacle dans les parties qui jouissent des pluies équinoxiales : dans les contrées où il ne pleut presque jamais, l'irrigation est indispensable. Entre les tropiques, là où il y a suffisamment d'eau, et où la position est assez basse pour n'être pas trop froide, la canne à sucre, le café, le cacao, le coton, sont les objets les plus avantageux à cultiver. Dans les Caracas, la Nouvelle-Grenade, la Guyanne et le Brésil, c'est surtout sur ces productions que s'exerce l'industrie des colons. Le maïs est le grain le plus généralement cultivé. Lors de la conquête de l'Amérique, ce grain étoit déjà généralement connu, soit comme nourriture, soit pour boisson. La cassave dont on fait le manioc, étoit également l'objet de la culture dans tout le pays. Elle est encore cultivée partout où le climat est assez chaud, et le sol suffisamment humide. On sait qu'elle est un poison subtil avant d'avoir subi la trituration et le lavage. On torréfie la farine de la cassave pour la rendre susceptible de conservation. On en fait du pain, on la convertit en un mets appelé *harina*, et on en fait une liqueur fermentée. La pomme de terre y est indigène ; et il paroît qu'elle a été tirée des pays à l'ouest des Andes. Sa culture est fort étendue en Chili, mais elle a moins de goût que les tubercules d'Europe. Elle dégénère promptement dans les pays de l'est, et on est obligé de tirer, tous les deux ans, des tubercules de l'ouest. Les oignons sont un objet important de culture et de consommation.

Dans le Brésil et le Chili, les fèves sont plus employées

encore que le maïs à la nourriture du peuple. Le Chili produit beaucoup de blé et d'orge, et en fournit le Pérou et le Brésil. Buenos-Ayres en exporte également au Brésil. Le froment se cultive aussi dans la Nouvelle-Grenade, dont on exporte beaucoup de farine. Cette culture se retrouve sur les plaines élevées des tropiques, dans tous les endroits où l'irrigation n'est pas trop difficile. Le riz ne se cultive guères que dans le Brésil. Les pays de l'ouest le reçoivent des grandes Indes. . . . . .

Les choux et les citrouilles réussissent et sont en grande abondance. Le poivre rouge est un objet de culture considérable, parce que son emploi est très-général. Il entre dans l'assaisonnement de presque tous les mets, et a un goût plus fort que le poivre de l'Indostan. On cultive le tabac et on l'importe de Cuba. La consommation en est très-forte, parce que les hommes et les femmes, dans tous les rangs, fument des cigarres; cependant cette mode commence à passer pour les gens riches.

Le Paraguay fournit le *coca* (ou l'herbe du Paraguay), nommé le thé de l'Amérique méridionale, à cause de l'usage universel de son infusion. L'arbre qui donne cette feuille, est un ilex qui ressemble à un oranger. On la sèche et on la pulvérise. Avant la guerre, les provinces de Buenos-Ayres, le Chili et le Pérou, en faisoient une grande consommation, mais les difficultés des transports sont devenues telles que cette poudre coûte maintenant sept schellings la livre, dans le Chili. Il en faut plus que du thé pour faire une infusion agréable : il n'y a que les gens riches qui n'y aient pas renoncé. On s'invite réciproquement pour boire le *coca*, comme en Europe pour boire le thé; et on offre une *matecita* (ou tasse de coca) aux gens qui viennent en visite. Cette boisson passe pour fort saine. On la trouve d'abord un peu fade, mais on vient promptement à l'aimer; elle

n'ébranle point les nerfs comme le thé. L'addition de celui-ci dans l'infusion nous la rendoit particulièrement agréable. Ce mélange bu le matin, quand le temps étoit froid, nous paroissoit d'un usage extrêmement salutaire, sur-tout quand nous pouvions y joindre du lait de vache ou de chèvre.

On avoit commencé à faire, en Angleterre, une importation considérable de *hierba coca*, qui venoit de la rivière de la Plata. Les marchands de thé s'effrayèrent, et on répandit que cette boisson étoit d'un effet pernicieux, ce qui en arrêta la consommation. La classe laborieuse fait maintenant un usage considérable de thé. Chez beaucoup de paysans de l'Angleterre, on boit du thé trois fois le jour, et il a remplacé la bière et l'eau. C'est un de ces changemens de régime dont l'effet ne peut guères être jugé qu'après qu'une génération entière aura passé. S'il devoit en résulter du mal, ce seroit trop tard pour aviser au remède. Le mélange de l'herbe du Paraguay avec le thé pourroit corriger les mauvais effets qu'on a à craindre de celui-ci par un long usage, sur-tout en considérant qu'un grand nombre d'indigens sont forcés de le boire sans sucre. Cette production deviendroit l'occasion d'un commerce avec l'intérieur du continent, dans les parties destinées par le climat et la nature du sol à devenir le jardin de l'Amérique.

La vigne, l'oranger, le citronier, l'amandier, l'olivier, le grenadier, le pêcher, le poirier, le pommier et le figuier, se trouvent dans tous les établissemens d'origine européenne. On ne fait, je crois, du vin qu'à Mendoza et dans les parties basses du Pérou et du Chili, en quantité assez considérable pour l'exportation. L'ananas, le melon ordinaire et le melon d'eau se cultivent aussi. Pendant la moitié de l'année, le peuple fait un grand usage de cette dernière production. Lorsque les prémiers melons d'eau paroissent au marché, ils sont accueillis par des acclamations.

Il n'y a aucune heure du jour où un homme de peine ne soit prêt à fumer un cigarre et à manger un melon d'eau. On leur attribue, comme à l'herbe du Paraguay, la vertu de prévenir toutes les maladies.

Le chanvre et le lin réussissent également bien; mais la guerre ayant fait languir la demande, la culture en a été négligée. ....

La luzerne, que l'on nomme dans le pays *alfalfa*, réussit admirablement et est d'une grande ressource dans le Chili. On a pensé qu'elle y étoit indigène, mais je n'en ai jamais vu une seule plante dans les endroits qui n'avoient pas été cultivés. Je n'y ai rencontré nulle part les trèfles à fleur violette et à fleur blanche.

Dans les environs de Rio-Janeiro, la seule herbe cultivée pour foin est originaire de Guinée. Elle donne beaucoup; mais elle demande de l'engrais et des soins. Son fourrage est d'ailleurs grossier et dur.

Dans les vastes plaines des Pampas, on trouve le trèfle blanc mêlé à beaucoup de chardons. Dans le Chili, on voit un petit trèfle à fleurs jaunes qui donne fort peu en fourrage. Dans la partie des Andes, où il ne pleut presque jamais, l'avoine et l'orge sauvage poussent au printems, puis sèchent sur pied, et restent dans cet état jusqu'à l'hiver suivant, parce que rien ne hâte leur décomposition. Nos chevaux mangeoient avidement ces tiges desséchées et rares sur un sol aride. A une grande distance, cette paille sur pied donne aux flancs des montagnes une teinte jaunâtre. Dans la région plus élevée, on voit un pâturage qui, sans être abondant, nourrit très-bien les bestiaux, et dont les plantes sont singulièrement glutineuses au toucher. On trouve le riz sauvage dans les parties marécageuses, et voisines des tropiques.

Le cafier et le cacao croissent naturellement. Les indi-

gènes ne font aucun cas du noyau de ce dernier, et ne recherchent que la pulpe. Le cotonier se trouve dans les forêts, et presque partout. Il prend des dimensions très-considérables. Son tronc dépasse quelquefois quinze pieds de diametre. Le figuier croît aussi dans les forêts. Mr. de Humboldt parle d'un de ces arbres qui avoit *vingt-deux pieds et demi* de diamètre, près des racines. Cette prodigieuse grosseur doit s'expliquer un peu par les nombreuses côtes en saillie, qui entourent l'arbre près de terre, et s'élevent jusqu'à environ vingt pieds comme pour le soutenir.

Dans le Chili, et sur les flancs des Andes du côté de l'est, le figuier est presque le seul arbre qui ombrage les habitations. Il donne de bon fruit, qui est consommé en grande abondance par les classes laborieuses. Le bananier, ou plantain, réussit dans l'etat sauvage, là où il y a suffisamment d'humidité et sous les tropiques. Il prend douze à quinze pieds de haut, et porte en abondance un fruit d'un blanc jaunâtre un peu farineux, douceâtre, long de six a neuf pouces et de dix-huit lignes de diamètre. Les indigènes et les nègres en font un grand usage. Cet arbre, avec ses longues et belles feuilles, orne fort bien le paysage de Rio-Janeiro.

(La suite à un Cahier prochain.)

An account, etc. Description de l'intérieur de l'île de Ceylan et de ses habitans, avec un voyage dans l'île, par John Davy. Londres 1821.

Le mot Ceylan ou *Ceylon*, est inconnu dans les langues de l'Inde. Il est probablement dérivé de *Sinhala*, ancien nom de cette île. Aujourd'hui les habitans l'appellent *Lakka* ou *Lanka*.

Cette île est dans le tropique du Cancer, entre les 6° et 10° Lat. N., entre le 80° et le 82° Long. est de Greenwich, c'est-à-dire, vis-à-vis de l'entrée occidentale de la baie de Bengale et de la côte de Coromandel, dont le détroit de Manar, de dix lieues de large, la sépare. Elle a à-peu-près la forme d'un cœur; son étendue est d'environ vingt mille sept cent soixante et dix milles carrés, c'est-à-dire, à peu-près les deux tiers de l'étendue de l'Irlande.

L'ancien royaume de Candi, qui occupe l'intérieur, peut être estimé à douze mille trois cent soixante milles de superficie. Il s'étend vers l'extrémité sud, et est borné par une ceinture de districts maritimes, qui varient de huit milles à quatre-vingt milles en largeur.

La surface de l'île est très-diverse. La partie centrale et méridionale est occupée par de hautes montagnes, autour desquelles est une large zone d'un pays montueux. Le reste de l'île est plat.

La portion montueuse a un caractère de grandeur. Quelques pics s'élèvent à cinq mille pieds au-dessus de la mer : en général cette élévation ne passe pas deux mille pieds :

un seul plateau situé entre le fort Macdonald et Maturatta, de vingt milles de long sur deux de large, a une hauteur de quatre mille pieds au dessus de la mer. Une autre partie sauvage, de quinze à vingt milles de circuit, se trouve à cinq mille pieds d'élévation. Le *Pic d'Adam*, montagne la plus haute de l'île, a 6152 pieds au-dessus de la mer.

La forme et la direction des chaines sont extrêment variées; et il n'existe pas un lac, pas même un étang dans toute la portion montueuse. Cela montre que l'abaissement des vallées et des monts est graduel, et assez régulier.

La plaine est entre cinquante et deux-cents pieds de hauteur au-dessus de la mer; de légères ondulations en varient l'aspect dans quelques endroits. Dans de vastes espaces, la surface du pays est rase et uniforme; enfin l'on trouve, par places, des masses de rochers isolées, qui ont jusqu'à 500 pieds d'élevation. . .

Les connoissances acquises jusqu'à ce jour sur la géographie de Ceylan, sont extrêmement imparfaites. Les Anglais ont fait beaucoup depuis trois ans, mais il reste encore plus à faire sur ce point. La géologie et la minéralogie de l'île ne sont point connues. L'auteur a présenté les premières esquisses de ces objets à la Société Geologique de Londres; mais l'ouvrage dont nous donnons l'extrait, renferme des détails plus étendus.

Un fait bien remarquable, c'est qu'aussi loin que les observations de Mr. Davy ont pu s'étendre, la masse entière de l'île de Ceylan seroit de rochers primitifs. Il n'a trouvé d'exception qu'à Jaffnapatam, et dans les petites îles voisines, où il y a quelques bancs de rochers de formation récente. Le granite et le gneiss dominent décidément. Le quartz, le hornblend et la dolomite s'y trouvent en petite quantité.

Les variétés du granite et du gneiss sont innombrables, et dépendent sur-tout de la proportion des élémens. Le vé-

friable granite est assez rare.. Le quartz se trouve en larges veines, et en grosses masses dans les bandes de granite. Il est en général blanc comme la neige, transparent, plein de fentes et très-friable. Le hornblend est assez commun, mais ne forme jamais une montagne toute entière. La dolomite ne se trouve que dans l'intérieur de l'île, et enchâssée par veines ou par masses dans d'autres rochers primitifs; il est rare qu'elle forme une montagne à elle seule : lorsqu'elle est pure, elle est blanche et en cristaux. On en trouve dans les environs du fort Macdonald, qui seroit admirable pour les statuaires : ce qui prouve que cette variété est rare dans l'île, c'est qu'elle étoit autrefois réservée à l'usage du Roi.

L'auteur n'a pas eu occasion d'observer sur les lieux les rochers calcaires de formation récente dans l'île de Jaffnapatam; mais cette pierre calcaire, dont il a des échantillons contient beaucoup de coquillages, et sa cassure est toujours conchoïdale. Dans la partie basse de l'île où se trouve cette pierre calcaire, la mer s'est sensiblement retirée de mémoire d'homme, et les coraux y abondent. Les petites îles qui se trouvent dans le détroit, entre Ceylan et le continent, sont presqu'en entier de corail. Les gres de nouvelle formation abondent sur les rivages.

L'île est aussi pauvre en métaux utiles, qu'elle est riche en pierres précieuses. Les hematites s'y trouvent en grand nombre. Le phosphate bleu de fer s'y voit aussi de même que d'autres mines de fer; mais on n'y connoît aucune grande veine de ce métal qui meritât l'exploitation. On peut en dire autant des mines de manganèse. L'auteur s'est assuré qu'il n'y avoit ni or ni mercure dans l'île.

C'est dans les rocs granitiques que se trouvent les pierres précieuses, pour lesquelles Ceylan a été célebre. Le cristal de roche abonde, ainsi que l'amethiste, la chalcédoine et la chrysoprase.

Les topases et les saphirs s'y trouvent, de même que le schorl. La tourmaline est rare ; on n'y trouve pas d'émeraude.

Le grenat se rencontre dans le gneiss. Les rubis de Ceylan sont célèbres ; ils abondent dans les alluvions granitiques : il y en a quatre variétés bien connues. L'auteur indique encore d'autres cristallisations précieuses qui appartiennent à diverses familles de minéraux.

L'île fournit du nitre, en assez grande abondance, ainsi que du sel marin dans les marais salans. Ceux de Megan-Pattoo rendent annuellement dix mille livres sterling, par le monopole que le gouvernement s'est attribué de la vente du sel.

Les variétés de sol rentrent toutes dans la décomposition du gneiss et du feldspath, mêlés de glaise et d'oxide de fer. Dans quelques endroits le quartz domine dans le sable : le carbonate de chaux est rare, et le phosphate de chaux, plus encore.

L'humus n'abonde pas dans les terres de Ceylan, comme on pourroit le croire ; dans toutes les parties basses ou moyennes, l'analyse ne donne que d'un à trois pour cent de matières animales : ce n'est que dans des parties tourbeuses, élevées de quatre à cinq mille pieds au-dessus de la mer, que l'on trouve de sept à dix pour cent d'humus dans le sol.

Une circonstance observée par l'auteur, c'est que la canelle prospère dans un sable quartzeux, blanc comme la neige, et qui, à l'analyse, donne quatre-vingt dix-huit et demi pour cent de silice, un d'humus, et demi pour cent d'eau : il est vrai que les pluies sont fréquentes.

Mr. Davy entre dans de grands détails sur le climat de l'île. C'est en général, celui des tropiques ; mais la constance des vents de nord-est et sud-ouest alternativement, la

position insulaire, et la hauteur des montagnes, rendent les chaleurs moins fortes que sur le continent de l'Inde. Les orages y sont fréquens; mais les véritables ouragans reviennent plus rarement qu'on ne l'observe, en général, sous le climat des tropiques. La région des montagnes est très-saine; mais les parties basses et boisées de l'ile sont d'une extrême insalubrité, sur tout pendant la saison sèche : les fièvres diminuent et cessent bientôt lorsque les pluies surviennent. L'auteur a analysé l'air des marais de l'intérieur, et celui qui se dégage des boues des risières : il l'a trouvé parfaitement semblable à celui de nos marais, c'est-à-dire, melange de gaz acide carbonique, et de gaz hydrogène carburé : il ne trouve pas là de quoi expliquer sa qualité pestilentielle, puisque ces gaz se respirent sans inconvénient sensible, en beaucoup plus fortes doses, dans nos laboratoires. Les parties de l'ile qui ont alternativement le vent de mer, sans intermédiaires, et le vent qui a balayé les parties basses, humides et boisées, sont saines dans la première saison, malsaines dans la seconde. Il y a aussi beaucoup d'endroits qui, après avoir joui long-temps d'une réputation de salubrité, sont devenus inhabitables pour quelques années, puis ont repris leurs anciens avantages, sans qu'on puisse conjecturer la cause de ces variations.

Mr. Davy entre dans de grands détails sur les serpens de Ceylan. On les redoute beaucoup, et ils ont la réputation d'être très-venimeux; mais il s'est assuré par des expériences directes, dont il rend compte, que sur vingt espèces de serpens qu'il a examinées, quatre seulement sont venimeuses, et que leur venin n'est même pas d'une extrême activité. Il regarde la sangsue de Ceylan comme beaucoup plus dangereuse que les serpens de cette île. Elle a à-peu-près les dimensions de la sangsue d'Europe, mais elle est demi-transparente, et d'une activité extraordinaire. On la

trouve surtout dans la partie montueuse élevée seulement de mille à deux mille pieds au-dessus de la mer, et où les pluies sont fréquentes. Aussi long-temps que la température est sèche, la sangsue se tient dans les buissons; mais dès qu'il pleut, elle infeste les routes et les sentiers. Ce reptile est à la fois si actif et si avide de sang, qu'il est extrêmement difficile aux voyageurs de s'en défendre. Si l'on s'arrête un seul instant, on en a les jambes couvertes. Il paroît qu'elles ont la faculté de sauter, pour se fixer sur la peau; et qu'à mesure qu'on réussit à en détacher quelques-unes, un plus grand nombre survient et s'établit. L'auteur en a compté jusqu'à cinquante sur les jambes d'un voyageur.

Les suites des piqures de ce reptile sont souvent graves. Elles occasionnent des démangeaisons insupportables, et souvent des ulcérations qui, dans un tel climat, ont les plus fâcheuses conséquences. Pendant la dernière guerre, les Cipayes envoyés de Madras en auxiliaires, ont péri, en grand nombre, par cette cause. L'huile de castor, l'infusion de tabac, ou des écorces astringentes sont employés comme préservatifs; mais la pluie et le frottement des branches et de l'herbe, ont bientôt annulé l'effet de ces précautions, pour les piétons à jambes nues : les bottes et les pantalons sont le seul moyen efficace de s'en garantir.

La population de Ceylan est foible. Le récensement fait depuis que les anglais en sont en posssession donne *quatre cent soixante-quinze mille neuf cent quatre-vingt-trois individus.* Le nombre des mâles l'emporte de plus de *trente-sept mille*; circonstance remarquable pour ceux qui savent que les naissances des deux sexes se balancent avec une singulière justesse dans un pays donné. L'auteur observe que dans les parties de l'île où les habitans sont abondamment nourris toute l'année, les naissances des filles balancent et même

surpassent celles des garçons, tandis que c'est tout l'opposé dans les districts où la subsistance est précaire.

Les habitans de Ceylan peuvent être divisés en deux classes : les naturels de l'île, et ceux qui sont d'origine étrangère. Ceux-ci sont sur-tout des Malabares et des Maures. Les Malabares sont fixés dans ses provinces du nord et de l'est : les Maures sont dispersés partout comme les Juifs en Europe.

Il y a trois cents ans, c'est-à-dire avant l'apparition des Européens dans l'île, que les Singalois, ou naturels de l'île, étoient probablement ses seuls habitans. Les montagnards paroissent avoir conservé le type des anciennes mœurs, et ils méritent sous ce rapport d'être étudiés.

Les Singalois sont de véritables Indiens, pour la figure, le langage, les manières, les coutumes, la religion et le gouvernement. La couleur de leur peau varie du brun clair jusqu'au noir. Les cheveux et les yeux noirs sont les plus communs. On voit des cheveux et des yeux bruns, mais il est très-rare de voir des cheveux rouges ou blonds. Leur taille est un peu plus élevée que celle des Indiens du continent, mais moins, cependant, que celle des Européens. Ils sont, en général, bien faits ; ils ont la poitrine et les épaules larges, et ainsi que tous les montagnards, ils ont les jambes courtes et fortes. Leurs pieds et leurs mains sont si petits, qu'ils paroissent disproportionnés. Ils ont ordinairement les traits réguliers, une physionomie intelligente et animée. Leurs cheveux sont longs et abondans, et ils laissent croître leur barbe.

Les femmes sont, en général, bien faites, et souvent belles (1).

---

(1) Les gens de l'ancienne cour du Roi de Candy étoient fort connaisseurs en beauté, si l'on en juge par le fragment suivant

La division en castes, qui est le caractère des peuples de l'Inde, se retrouve chez le Singalois, mais avec moins de subdivisions que parmi les Indous. Ils reconnoissent une caste royale, une caste des bramins, une troisième caste composee de marchands, de cultivateurs et de bergers, et enfin une quatrième, composée de soixante subdivisions, et dont le nom désigne ce qui est vil et petit, et comprend tous les métiers subalternes.

La caste de beaucoup la plus nombreuse, est celle des cultivateurs. C'est celle du privilège : elle a le monopole des honneurs de l'Etat et de l'église, ainsi que le rang héréditaire.

Le vêtement national des hommes est un mouchoir autour de la tête arrangé en forme de turban, et une pièce d'étoffe autour de la ceinture, qui descend jusqu'aux pieds. Les femmes vont tête nue, et s'entourent la taille d'une pièce d'étoffe qu'elles rejettent sur l'épaule gauche. Dans les jours de cérémonie les hommes portent une veste courte, et s'ils en ont le privilège, ils se parent d'un bonnet avec des

---

d'un livre qui faisoit autorité parmi eux, et dont un homme de la cour a communiqué à l'auteur le passage suivant : « Il faut qu'une femme ait beaucoup de cheveux, comme une queue de paon; que ses cheveux descendent jusqu'aux genoux, et se terminent en boucles gracieuses. Ses sourcils doivent ressembler à l'arc-en-ciel, ses yeux au saphir. Son nez doit être comme le bec de l'aigle; ses lèvres doivent être rouges et brillantes; les dents petites, égales et serrées, comme les boutons du jasmin; son cou doit être gros et rond, comme le berrigodra; sa poitrine doit être large, ses seins doivent avoir la forme de la noix du coco; sa taille doit être assez mince pour tenir dans les deux mains; ses hanches doivent être larges; ses extrémités effilées, et il faut que toute la surface de son corps soit arrondie, lisse, unie et délicate. (A)

chaînes d'or. Les femmes portent aussi une veste et des boucles d'oreilles, dans les jours de fête. Il n'y a que celles qui ont reçu des présens royaux qui puissent se parer d'ornemens d'or: la propriété de ce métal appartient exclusivement au Roi. Le luxe du pays consiste à entasser des vêtemens les uns sur les autres: un homme riche et d'un rang élevé, porte sept à huit aunes de mousseline brodée ou de riche étoffe autour des hanches, avec une veste bourrée de manière à augmenter considérablement les dimensions de ses épaules. Les hommes d'une caste élevée ne peuvent, sans se dégrader, épouser une femme d'une autre caste.

Chaque Singalois devoit au Roi le service personnel contre l'ennemi commun. Le Roi fournissoit les munitions, mais chaque individu pourvu d'un fusil étoit tenu de rester sous les armes, jusqu'à-ce qu'il fût libéré. Les habitans étoient sujets à faire des corvées pour les routes et les étangs. Le nombre de jours que chacun devoit dans l'année, varioit de quinze à trente; enfin on exigeoit la présence de toute la population dans la capitale, ou de certaines classes, quatre fois l'année à des fètes régulières, et lorsqu'il s'agissoit d'élire, de marier ou d'ensevelir un Roi. Il paroît que chacun payoit au souverain la vingtième partie du riz qu'il recueilloit.

Il y a dans cette île un peuple ou une caste particulière qu'on nomme Wedah. Cette nation est tout-a-fait sauvage, du moins la partie des Wedahs qui habite les forêts de la portion orientale de l'île, entre les montagnes et la mer. L'auteur n'a vu que des Wedahs des villages, qui ont déjà un commencement de civilisation. Cependant ils sont à-peu-près nus, ne peignent, ni ne coupent jamais leurs cheveux, et parlent un langage absolument inconnu des Singalois. Ils habitent dans des huttes d'écorce d'arbre. Ils vivent de chasse, de racines, et de maïs. Ils souffrent souvent de

la faim, et dans les cas extrêmes ils mangent du bois pourri, pétri avec du miel. Ils ne connoissent d'autre art que celui de fabriquer des arcs et des flèches, et de gratter la terre, pour semer le maïs. Ils ne comptent que jusqu'à cinq. Ils croient aux êtres malfaisans et leur adressent des sacrifices; mais ils n'ont aucune idée de Dieu ni d'un état futur. Le suprême bonheur pour eux, c'est d'avoir l'estomac bien plein. L'auteur dit que leur danse n'est qu'une succession de sauts et de contorsions, avec un chant triste et monotone.

Les Wedahs des forêts sont encore plus près de l'état de nature, et vivent exclusivement de chasse.

On a découvert dans l'intérieur de l'île, des Singalois chrétiens. Ils adorent la Vierge Marie et font leur prière devant une image du Christ. Ils se marient, et ils baptisent leurs enfans selon les rites de l'église romaine. Leur seul prêtre est un homme qui ne sait pas lire, et qui récite ses prières par cœur. On dit qu'ils visitent le temple de Boodhoo, et offrent des fleurs sur ses autels. Le Dr. George Bisset, un des premiers qui a visité cette petite congrégation de quelques centaines d'individus, leur a donné un Nouveau Testament en langue singaloise. Il paroît que ces chrétiens descendent de ceux que les Portugais avoient convertis dans l'intérieur de l'île, lorsqu'ils y avoient de l'influence.

L'auteur énumère vingt-une subdivisions de la dernière des castes. Les pêcheurs, les charpentiers, les lapidaires, les sculpteurs, les tailleurs, les potiers de terre, les tisserands, les chasseurs, les faucheurs, les laveurs, forment autant de subdivisions différentes. Il y a une circonstance curieuse dans les fonctions de la subdivision des barbiers. Ils sont chargés de faire régulièrement la barbe à Boodhoo, (ou Bood) dans le temple de Candy, mais comme le barbier ne pourroit voir l'idole sans la profaner, le prêtre la

couvre

couvre d'un voile épais, puis il présente au barbier un miroir devant lequel celui-ci fait tous les signes de l'opération, après quoi le Dieu est censé rasé, et le barbier se retire.

Outre les subdivisions de la dernière caste, il y a deux ordres d'individus qui sont en dehors des castes, et méprisés de toutes : ce sont les *Gattaroo* et les *Rhodees*. Les premiers sont mis hors de la société par la volonté du Roi, pour conduite infâme, et peuvent être réintégrés dans leurs castes : ils sont exempts de tout impôt et de tout service personnel.

Les Rhodees sont déclarés infâmes et mis hors de la société, parce qu'ils mangent du bœuf. On leur alloue cependant quelques terres, afin qu'ils puissent fournir des lanieres de cuir que l'on emploie à prendre des éléphans. Les Rhodees regardent tous les corps de bœufs et de vaches morts de maladie ou de vieillesse comme leur proie. On ne leur permet pas d'habiter des cabanes, mais seulement un hangar tout ouvert. Si un Rhodees rencontre un individu d'une caste quelconque, il doit se détourner en élevant les mains en signe de respect; et si le sentier est trop étroi pour que tous deux puissent passer sans se toucher, le Rhodees doit revenir sur ses pas. Quelque misérable que soit la condition des Rhodees, sous les rapports sociaux, il paroît que la vie qu'ils mènent, et le régime qu'ils suivent sont favorables à leur developpement et à leur santé. C'est une race robuste et belle. La figure de leurs femmes est généralement remarquable. Elles font dans l'île le métier de diseuses de bonne aventure; et pour attirer l'attention de loin, elles font tourner sur un de leurs doigts une plaque de cuivre, qu'elles élèvent au-dessus de leur tête. Elles font cet exercice avec une adresse surprenante.

L'auteur donne de longs détails sur l'ancien gouvernement de Candy. En voici la substance. Le Roi avoit un pouvoir absolu, et ce gouvernement avoit duré au moins deux mille ans, si on en croit les historiens du pays. Le Roi avoit trois ministres, dix-neuf chefs de districts, deux chefs des temples, et cinquante-trois officiers du palais. Le trône étoit héréditaire. L'histoire de Ceylan présente cependant quelques exceptions, pour un mérite extraordinaire. Le Roi étoit propriétaire du sol de l'île entière. Tout pouvoir émanoit de lui; il fixoit les impôts, et le service du peuple; il conféroit les honneurs et les retiroit à volonté.

Malgré l'étendue d'un tel pouvoir, le Roi en montant sur le trône, promettoit de gouverner selon certaines coutumes et certaines règles conservées par la tradition. Voici les principales de ces règles, transcrites du *Pali*, où elles sont exprimées en vers.

Premier titre.

1 Soyez charitable envers ceux qui le méritent.

2 Soyez doux dans votre langage.

3 Que vos actions aient toujours pour but le bonheur du peuple.

4 Aimez votre peuple comme vous-même.

Second titre.

1 Ne favorisez personne pour faire tort à un autre.

2 Ne faites tort à aucun individu pour en favoriser un autre.

3 Que la crainte ne vous empêche jamais d'être juste.

4. Soyez en garde pour ne point faire le mal par ignorance et par défaut d'informations suffisantes.

Troisième titre.

1 Soyez libéral.

2 Suivez strictement les règles de votre religion.

3 Récompensez ceux qui le méritent.
4 Que votre conduite soit réglée par l'honnêteté.
5 Que votre conduite soit réglée par la douceur.
6 Soyez patient.
7 Soyez sans malice.
8 N'infligez point la torture.
9 Sachez pardonner.
10 Ecoutez les bons conseils.

Lorsqu'un Roi agissoit d'une manière contraire aux règles de conduite ci-dessus, lorsqu'il méprisoit les coutumes du pays et l'exemple des bons princes, le peuple s'elevoit en masse et le déposoit : les exemples d'une telle révolution ne sont pas rares dans l'histoire de Ceylan.

Les trois Ministres ou *Adikars* avoient, non-seulement toutes les attributions de ministres d'Etat, mais l'administration de la justice sur l'île entière, sauf les cas de haute trahison ou de meurtre, dont le Roi se réservoit la connoissance. Chaçun pouvoit en appeler au Roi, s'il se croyoit lézé par un jugement.

La pompe des Adikars approchoit de celle du Roi lui-même. Ils se montroient toujours précédés de la baguette d'argent, symbole du pouvoir, et entourés d'un grand nombre d'hommes qui manioient des fouets menaçans pour la foule.

Des chefs de provinces remplissoient, sous les Adikars, les mêmes fonctions de gouvernement et d'administration de la justice. Ces places s'achetoient du Roi, et ceux qui les remplissoient se remboursoient par leurs mains en opprimant le peuple.

Les chefs des temples étoient des officiers nommés par le Roi, parmi les laïcs. Ils prenoient soin du matériel des temples, s'assuroient que le service religieux se faisoit exactement, et présentoient à Boodhoo des offrandes régulieres

O 2

de riz et de fleurs, deux fois le jour, parce que le Dieu, quand il étoit sur la terre, ne faisoit que deux repas.

Les officiers de la maison du Roi, en y comprenant tous les individus attachés au service de sa personne, formoient un nombre très-considérable. On peut en juger par le corps des médecins : ils étoient cinquante solidairement chargés de maintenir la santé du monarque, et ils avoient quarante aides pour rassembler les plantes médicinales, et les préparer convenablement. Chaque médecin avoit sa partie à soigner ; et la charge d'éloigner les effets des charmes ou sortilèges, n'étoit pas la moins importante. Il falloit que les femmes du Roi fussent en grand danger, pour qu'un des médecins de S. M. fût admis en leur présence

Environ quatre cents familles avoient droit à l'honneur de porter le palanquin du Roi, et les individus faisoient ce service tour-à-tour.

Le Roi avoit ses danseuses et ses chanteuses, sous la direction de certains officiers, chargés de leur police. Les balliadères étoient malabares ; mais la nation singalaise avoit un sentiment des convenances qui répugnoit à ce spectacle, et jamais les danseuses n'ont été fort à la mode à la cour de Candy.

Une bande de trente sauteurs, une autre bande de trompettes et de tambours, et une troisième composée de cinquante familles chargées de battre la grosse caisse nommée *tom-tom*, appartenoient à la pompe du palais.

Aucune cour de l'Orient, peut-être, n'a poussé plus loin l'appareil et l'étiquette que la cour de Candy. Le trône étoit couvert d'or et de pierreries. Le Roi dans les audiences solemnelles, étoit lui-même vêtu d'un tissu d'or et de diamans, et ne les donnoit qu'aux flambeaux, pour que l'effet fût plus frappant.

Les ministres et les grands officiers de la couronne n'ap-

prochoient jamais du Roi sans se prosterner, et sans le qualifier du titre de *Dewo*, c'est-à-dire Dieu. Voici quel étoit le préambule des proclamations royales.

« Le plus riche, le protecteur de la religion, celui dont la renommée est infinie, qui surpasse tout en excellence, qui l'emporte sur la lune, sur les boutons de jasmin, sur la rivière du ciel, et sur les étoiles; celui dont les pieds exhalent un parfum plus doux pour l'odorat des autres rois de la terre, que les fleurs pour les abeilles; notre très-noble maître, et notre Dieu par l'usage; celui qui est semblable à Sakrea, le dominateur des Assooriahs; celui qui s'assied sur le trône de la magnifique et prospère cité de Sengada-Galla, laquelle est plus riche et plus belle que tous les royaumes de la terre, et ressemble au royaume céleste de Sakrea, ordonne ce qui suit.....»

L'auteur donne une description détaillée des fêtes qui avoient lieu au couronnement et au mariage du Roi. Il a assisté, en 1817 à la cérémonie du *Perroherra*, c'est-à-dire, de la réunion dans la capitale, de tous les chefs des provinces, et des personnages marquans : voici le témoignage qu'il rend de la conduite des habitans : « Pendant tout le temps que durèrent les fêtes, quoiqu'il y eût plusieurs milliers d'individus rassemblés, je n'eus pas l'occasion d'observer un seul exemple de violence, d'ivresse ou de querelles. La personne la plus modeste et la plus délicate n'auroit pas trouvé dans cette foule une occasion de scandale ou de dégoût. Cela est bien différent de ce qui se passe sur le continent de l'Inde, dans les occasions de fêtes publiques.»

La réception des ambassadeurs montre le soin avec lequel on entretenoit le prestige de la grandeur du monarque. Sept rideaux, placés les uns devant les autres, cachoient le Roi, assis sur son trône, et tout éclatant d'or et de diamans. Dans les occasions ordinaires, les sept rideaux étoient re-

levés à la fois, et tous les courtisans prosternés la face contre terre, attendoient le moment où on leur permettoit de se mettre à leur aise, c'est-à-dire de rester à genoux. A la présentation des ambassadeurs, les choses se passoient autrement. On assembloit un grand nombre de spectateurs, on faisoit ranger en bataille la garde royale et les éléphans, et les avenues du palais étoient illuminées. L'ambassadeur se prosternoit devant les rideaux. On élevoit ceux-ci tous à la fois, puis on les laissoit retomber à l'instant, afin que la curiosité fût plus vivement excitée. On faisoit ensuite disparoître les rideaux un à un, en exigeant des prosternations nouvelles pour chacun, jusqu'à ce que le Roi fût en pleine vue. L'ambassadeur rampoit ensuite, conduit par les ministres, jusqu'aux pieds du trône. Après avoir remis ses lettres, il reculoit en rampant et faisant face au Roi : opération très-fatigante et très-difficile, qui exigeoit un apprentissage préliminaire.

Le terme *Boodhoo* signifie sagesse, et est appliqué aux êtres doués de facultés extraordinaires, lesquels sont destinés à la réforme de l'humanité, et à la purification de la religion. Quatre Boodhoos ont déjà paru dans le monde, et un cinquième paroîtra dans un temps très-éloigné. Le quatrième Boodhoo, c'est-à-dire le dernier, se nommoit Goutama. Il est aujourd'hui pour les véritables Boodhistes, le seul objet de vénération, et pour le peuple, le principal objet d'adoration. L'histoire de la vie des quatre Boodhoos se ressemble dans tous les principaux incidens : en indiquant les événemens de la vie de Goutama, on donne le fond de la vie des autres Boodhoos.

Goutama étoit venu si souvent au monde sous des formes diverses, que si l'on avoit réuni en une masse les différens corps qu'il avoit occupés, cette masse auroit été plus grosse que la terre. Sa naissance avoit été annoncée mille ans d'a-

vance, par un homme vêtu de blanc et traversant les airs avec une couronne sur la tête. Les Dieux assemblés avertirent Goutama de sa destinée ; et il consentit à devenir Boodhoo.

Le temps fixé étant arrivé, il disparut du ciel et fut conçu par la Reine *Sododen*. Quand le terme de la délivrance de la Reine fut arrivé, elle accoucha d'un fils qui se mit à marcher en naissant. Les Dieux l'entourèrent aussitôt, et la Reine ayant appelé les astrologues, ceux-ci annoncèrent qu'il seroit Roi ou Boodhoo.

Le sage *Kaladiwella* qui vivoit dans *Hiémané* ayant entendu des réjouissances dans le ciel, et ayant compris qu'il étoit né un prince, alla visiter la Reine, et la pria de lui montrer l'enfant. Le Roi, en le lui présentant, essaya inutilement de faire joindre les mains à l'enfant, pour saluer le sage ; mais au grand étonnement de celui-ci, l'enfant lui mit les pieds sur la tête, liberté que dans les trois mondes personne n'auroit osé prendre. Le sage découvrant les deux cent seize signes marqués sur la plante des pieds de l'enfant, ainsi que les trente-deux marques de beauté sur son corps, et les quatre-vingt indications de sa destinée ; comprenant, en même temps, qu'il ne vivroit pas assez pour en voir l'accomplissement, fut saisi de joie et de chagrin ; il rit et il pleura tout à la fois ; il annonça au Roi que son fils seroit Boodhoo.

A seize ans, Goutama épousa la fille d'un roi voisin. Quand elle accoucha d'un fils, il résolut de ne pas voir cet enfant de peur de laisser ébranler sa résolution de se faire prêtre. Il partit sur son cheval Kandekka, qui franchit, d'un saut, le fleuve Ganga. Le prince déposa ensuite ses vêtemens royaux et prit ceux de prêtre. Il coupa avec son épée, ses cheveux, qu'il jeta en l'air. Sacréa s'en saisit, et les attacha au dome du temple.

Goutama vécut d'aumônes; et le peuple s'étonnoit de sa beauté, de la grâce de sa personne, et croyoit que c'étoit un Dieu descendu sur la terre, pour voir les misères de l'humanité. Il resta six ans dans la même attitude, ne mangeant que les feuilles qui tomboient à sa portée, regardant le soleil, et souffrant de la chaleur de quatre grands feux qui l'entouroient. Il fit tout cela pour montrer aux devots qu'il pouvoit faire aussi bien qu'eux, toutes ces choses inutiles, et qu'il déclaroit telles. Il sortit de cette tâche très-amaigri et complètement chauve. Son épreuve suivante fut de s'abstenir du mal, de pratiquer le bien, de gagner sa vie par son travail, de méditer tout le bien qu'il faisoit et d'y chercher son bonheur, d'éloigner enfin de son cœur, l'avarice, la colère et les autres passions haineuses.

Nous supprimons l'histoire des épreuves suivantes, après lesquelles Goutama s'assit sur un trône de diamans de quatorze coudées de haut, qui étoit sorti de la terre pour lui, et sur lequel Marea, le prince des démons, l'attaqua inutilement de neuf manieres différentes; après quoi des voix sortirent du ciel et des montagnes pour le proclamer vainqueur. Les Dieux vinrent alors lui offrir leurs hommages.

Toutes les vertus et les facultés extraordinaires furent de ce moment, son partage. Il connut le passé, le présent et l'avenir; il fut capable de comprendre et de pénétrer toutes choses; il fut délivré de toutes les passions mondaines, et doué de la disposition nécessaire pour jouir de son bonheur.

Goutama Boodhoo porte douze mille noms différens. Les actes de sa vie rempliroient un grand nombre de volumes. Il prêchoit aux hommes pendant le jour, et aux Dieux pendant la nuit. Il prenoit la forme qui lui plaisoit, il se multiplioit jusqu'à cent fois, il se transportoit au loin comme la pensée; les peuples de tous les pays l'entendoient, et

chacun de ceux qui l'entouroient, voyoit sa face. Il mourut à 86 ans, après avoir opéré la réforme d'une grande partie du monde.

Boodhoo est maintenant dans le *Nivané*. Les prêtres font un mystère de la nature de ce séjour. Il leur est défendu disent-ils, de s'en expliquer. Les hommes ne les comprendroient pas, et ne pourroient apprécier les avantages du Nivané, parce que dans leurs inclinations mondaines, ils sont comme les mouches, qui sont attirées par l'odeur de la corruption. Le mot semble signifier absence de soif. Le Nivané est représenté symboliquement par l'extinction d'une flamme; et les Boodhistes qui expriment leur opinion sur l'objet, regardent le Nivané comme synonyme d'anéantissement.

La mort de Boodhoo est une des époques d'après lesquelles les Singalais calculent le temps. Cette mort date de 543 ans avant notre ère.

Boodhoo n'a rien écrit. Les uns disent que c'est 218 ans après sa mort, d'autres prétendent que ce n'est que 400 ans après lui, que ses doctrines ont été réunies en cinq ouvrages si volumineux, que la vie d'un homme ne suffit pas à les étudier, et si obscurs que les Bramines, antagonistes des sectateurs de Boodhoo, les comparent à des hommes qui ne sauroient expliquer leurs rêves.

Les vingt-cinq gros volumes sacrés servent de guides aux Boodhistes dans tous les objets religieux. Ces ouvrages sont devenus très-rares.

L'établissement de la religion est régulièrement organisé dans l'île de Ceylan. Il y a à Candi deux collèges principaux, et tous les prêtres de l'île appartiennent à l'un ou à l'autre : trois mille dépendent du premier, et mille du second de ces collèges. Le Roi nommoit un prêtre en chef, pour la direction de chacun des collèges. Il y a deux classes distinctes de prêtres. Leur éducation est régulière.

Un enfant que ses parens destinent à la prêtrise s'attache à un prêtre, et le sert comme domestique ou page, pendant trois ans. Après ce temps, pendant lequel le prêtre l'a instruit, le jeune homme revêt la robe jaune; on lui rase la tête et les sourcils, on oint son corps de certaines huiles, et il peut alors solliciter à genoux, de son tuteur, l'admission dans la dernière classe des prêtres. Si sa demande lui est accordée, il demeure attaché au même individu, comme serviteur, jusqu'à l'âge de vingt ans. Alors, il subit un examen solemnel devant vingt prêtres; il revêt la robe blanche, il est nommé *Upasampada*, et promené sur un éléphant, ou un cheval, en grande pompe, dans les rues de Candy.

Chaque temple a au moins un, et jusqu'à trente prêtres, qui y sont attachés toute leur vie. Ils vivent dans le célibat des produits de la charité ou de la dévotion. Tous les villages ont au moins un temple, avec une demeure pour le prêtre qui le dessert. On voit dans ces temples l'image de Boodhoo et des dieux protecteurs. Ces édifices sont presque toujours placés près des rivières, dans des lieux pittoresques et ombragés. Les temples sont maintenus très-propres, et toutes leurs dépendances sont soignées; ils sont souvent ornés avec magnificence.

Voici les commandemens sur les objets dont les prêtres doivent s'abstenir. 1.° De tuer des animaux; 2.° de dérober; 3.° de commettre adultère; 4.° de mentir; 5.° de s'enivrer; 6.° de manger le soir; 7.° de coucher sur un lit élevé; 8.° de chanter et danser; 9.° d'accepter de l'or et de l'argent; 10 de porter des fleurs et d'user de parfums. Les commandemens d'action sont les suivans: 1.° de montrer le même respect aux images et aux reliques de Boodhoo, qu'à lui-même s'il étoit vivant; 2.° de respecter les livres de la religion; 3.° de respecter, comme des pères, les prêtres plus âgés.

Trois fois le jour, des marques de vénération sont données par tous les prêtres aux livres de la religion, et à leurs anciens. Le culte des images de Boodhoo se renouvelle au soleil levant, à midi, et au soleil couchant. On dépose des fleurs sur l'autel, on répète certaines prières, et on se prosterne avec des formes minutieuses dont les détails seroient difficiles à décrire. « J'ai assisté (dit l'auteur) à toute la cérémonie du soir, dans le sanctum du principal temple de Candy, et les formes du culte me parurent avoir un singulier rapport avec celles d'une grande messe, dans les églises catholiques. On brûle de l'encens, et on répand des eaux parfumées. On offre des fleurs aux livres religieux, tout comme aux images. Le respect pour ces livres est si grand, qu'un prêtre n'oseroit y toucher avant de les avoir salués comme un supérieur, et qu'il ne s'assied jamais avant que les livres saints soient placés sur un lieu plus élevé que lui. Tout prêtre se prosterne devant son supérieur d'âge, et demande la bénédiction, que celui-ci donne en joignant les mains. »

Il y a dans le mois de juin, quatre jours de fête, que le peuple devroit chômer, et qu'il n'observe pas : il travaille comme à l'ordinaire.

Tous les quinze jours les prêtres s'assemblent pour entendre lire par leur chef la règle de leurs devoirs. Avant de commencer la lecture, le prêtre exhorte à s'éloigner, ceux qui pourroient être coupables de grands péchés; mais quant aux fautes légères, ils peuvent en obtenir le pardon en les confessant. Une fois chaque année, les prêtres sont examinés à fond, et exhortés a faire leur devoir.

Pendant les trois mois de la saison des pluies, les prêtres ne peuvent pas être absens de chez eux plus de six jours, parce qu'il est réputé que c'est une inconvénance pour un prêtre que de se montrer avec des habits mouillés. Quelques-

uns d'entr'eux ne profèrent pas une parole pendant ces trois mois ; et pendant cette saison des pluies, le peuple les nourrit, et leur donne ensuite des vêtemens neufs. Ce temps d'épreuve se termine par une prédication solemnelle. Pour cela on se rassemble la nuit de tous les pays d'alentour : deux prêtres vêtus de leurs robes de cérémonie sont placés dans deux chaires élevées. L'un fait la lecture des livres saints, et l'autre les explique, en exhortant le peuple à être pieux et juste, à avoir une conduite pure, à châtier leurs pensées comme leurs actions ; enfin à subjuguer leurs passions en prenant exemple de Boodhoo pour obtenir la même récompense.

Le rang des prêtres est le premier. Ils n'adorent jamais les dieux, mais lorsqu'ils prêchent, ils invitent les dieux à venir les entendre. Personne n'ose s'asseoir en présence d'un prêtre, pas même le Roi, et ils prétendent à l'adoration.

En général, leur conduite est morale et inoffensive. Ils conservent toujours la liberté de quitter la robe jaune, c'est-à-dire, la prêtrise : liberté qui a certainement un très-bon effet pour maintenir les prêtres exempts de cette corruption qu'on a reprochée aux moines d'Europe dans les siècles passés. Comme ceux-ci, les prêtres de Boodhoo sont les dépositaires d'une science qui consiste plus en paroles qu'en choses substantielles. Leur mémoire est plus exercée que leur jugement, et ils n'emploient guères leur faculté de raisonnement que pour des subtilités. C'est sur-tout sous les rapports de l'instruction morale, et pour diriger la conduite du peuple qne ces prêtres méritent des louanges. Je n'ai, sous ces rapports, connoissance d'aucun reproche que l'on puisse leur faire. Ils sont une exception frappante aux prêtres païens de tous les siècles. Le peuple, en général, ne reçoit point la connoissance des mystères de la religion. On se borne

à lui apprendre ce qu'il doit croire et ce qu'il doit faire. Il doit adorer Boodhoo et le reconnoître comme parfaitement sage. Il doit avoir la foi à ses doctrines, et les considérer comme le moyen de salut, c'est-à-dire, comme le moyen de parvenir au Nivané, ou paradis; enfin, il doit croire que les prêtres ou disciples de Boodhoo sont ses vrais guides vers le bonheur.

Le peuple combine son adoration avec ses offrandes. Celles-ci consistent en fleurs odorantes que le prêtre officiant arrange devant l'image de Boodhoo, tandis que l'adorateur prosterné garde le silence ou répète une profession de foi. Les femmes sont, en général, plus exactes aux pratiques de la dévotion que les hommes.

Certaines règles de conduite morale sont inculquées au peuple, telles que, faire l'aumône, méditer sur l'incertitude des affaires de la vie, vivre d'une manière profitable aux autres et à soi, aimer autrui comme soi-même.

C'est une chose remarquable et très-édifiante que la pureté de la morale de cette religion de Boodhoo. Les prêtres se plaignent fréquemment de l'inefficacité de l'enseignement sur la conduite du peuple; mais au lieu d'employer tous leurs efforts pour la rendre efficace en effet, ils expliquent la corruption par la fatalité: ils disent que le monde dégénère, et que les progrès du vice sont effrayans. Cette bonne morale, au reste, est associée à un système religieux monstrueux et absurde, qui n'offre rien de consolant, rien de propre à élever l'ame, et où règne une grossière superstition.

Les gardiens de l'île, ou les dieux protecteurs de la religion nationale, sont adorés comme Boodhoo lui-même. On demande à celui-ci des faveurs pour une autre vie, et on conjure celui-là d'écarter les misères de l'existence actuelle. Or, comme les besoins, les intérêts et les passions du mo-

ment ont beaucoup plus d'empire sur les hommes que les considérations d'un avenir incertain et éloigné, ces dieux subalternes ont plus d'hommage que Boodhoo lui-même. Ces dieux ont leurs prêtres nommés *Kapurales*, qui ne reçoivent point une éducation particulière, mais appartiennent à une certaine caste, et doivent être de mœurs pures. Le dieu *Kattragam* est le plus redouté de tous. Son temple situé dans la partie orientale de l'île est fréquenté par les pèlerins qui viennent du continent de l'Inde. L'auteur n'a jamais pu déterminer un peintre du pays à dessiner la figure de l'idole de Kattragam : il paroît que personne n'ose la regarder en face. Ce même dieu a mille noms différens; et en général, ces dieux subalternes sont désignés par des dénominations diverses, d'autant plus variées qu'ils sont plus redoutés.

(La suite à un Cahier prochain.)

CONTE.

Le jour de nôces des Religionnairès. Conte Ecossais.

Le rendez-vous de la nôce étoit dans un vallon solitaire, bien connu de tous les habitans de la baie de Ste. Marie. Une chaîne de vertes collines s'étend de ses bords vers le midi ; et entre cette chaîne et celle des hautes montagnes arides, est un espace couvert des rochers groupés çà et là, et que séparent des pâturages d'une belle verdure. Des hêtres touffus garnissent ces rochers ; mais quelques-uns de ceux-ci élèvent en pyramides, au milieu de ces groupes, leurs sommets dépouillés. De place en place la bruyère fleurie se balance au souffle des vents ; et dans les intervalles de cette végétation sauvage, un gazon abondant et fin offre aux troupeaux de la paroisse un pâturage renommé pour sa qualité.

Marc Kerr et Christine Lindsey, fiancés depuis long-temps, avoient fixé le rendez-vous de nôce *à la salle des fées* : c'étoit une de ces petites retraites de verdure, entourées d'énormes masses de rochers confusément entassés, et du sommet desquels on entendoit le cri aigu des oiseaux de proie, qui nichoient en sureté contre les tentatives de l'homme. Les deux époux alloient se promettre, dans ce lieu d'un aspect sauvage et doux, à la face du ciel, foi et protection, amour et obéissance. A peine les premiers rayons du soleil doroient la cîme des monts, Marc et Christine étoient assis l'un et l'autre au pied du rocher, en face de la seule entrée que surplomboient les arbres voisins. Auprès d'eux étoit l'amie

de nôces; et de momens en momens, ils voyoient arriver des parens, des amis, des témoins, conviés à la cérémonie. Enfin, quand tous furent réunis dans ce tabernacle solitaire, les bergers décemment vêtus, les bergères en habits de fète, c'est-à-dire, de toile plus blanche que la neige, ils se rangèrent en cercle. Le ministre du St. Evangile, homme respectable par son âge comme par son caractère, avoit été privé de son église, par une persécution cruelle. Il prèchoit et prioit dans le désert; il baptisoit les enfans, de l'eau du ruisseau des montagnes; et il sanctifioit les liens d'amour de ceux qui, dans ces tristes temps de discorde et de guerre civile, ne redoutoient pas de prendre des engagemens pour la vie.

Le vénérable pasteur accompagna la bénédiction nuptiale de quelques mots touchans d'exhortations et de prières. Sa voix, son geste, son action pénétrèrent ses auditeurs d'un saint respect; et cet organe d'un Dieu d'amour et de paix sembloit faire descendre sur les deux époux pleins d'humilite et de recueillement, la protection de Celui qui se plaît dans la simplicité du cœur.

Les félicitations suivirent. On s'embrassa, on sourit. Un murmure de gaîté circula parmi les bergers; et les jeunes filles rougirent et baissèrent les yeux. Les temps étoient sombres, et l'oppresseur étoit fort; mais cette enceinte solitaire n'avoit point été souillée de sa présence : le contentement rustique pouvoit encore y éclater à l'aise. *La salle des fées*, au milieu d'un labyrinthe naturel, offroit un sûr asyle, où la joie bruyante pouvoit prendre l'essor. La cornemuse au chant monotone et perçant, le tambourin régulateur de la mesure, commencèrent à se faire entendre; le tapis de gazon résonna sourdement sous les pas des bergers; les *reels* se succédèrent sans interruption; des cris joyeux s'élevèrent, et le tumulte du plaisir fit retentir l'echo des rochers.

Mais,

Mais, dira-t-on, comment le ministre puritain pouvoit-il tolérer un tel désordre? L'histoire est en defaut, peut-être; car on sait que, pour ces réformateurs sévères, la danse étoit un acte répréhensible. C'est néanmoins un fait constant, que l'on dansa à la nôce de Christine Lindsey; qu'on y dansa avec vivacité, avec abandon; que le bruit des voix discordantes provoqua les cris des oiseaux de proie alarmés; et qu'un vieux bélier ayant voulu venir pâturer dans l'enceinte, ordinairement silencieuse et tranquille, s'enfuit épouvanté, quand il entendit la musique et les cris. Le merle des montagnes, qui se plaît dans les lieux ardus et solitaires, parut d'abord s'étonner de ce spectacle nouveau; mais ensuite, se perchant sur la branche la plus élevée d'un vieux chêne, il se mit à siffler d'une voix moëlleuse son refrein favori, comme pour prendre part à la gaîté de tous.

La matinée s'écoula ainsi dans la joie; mais la fatigue dispersa promptement les danseurs; car chacun ayant peine à se procurer les alimens nécessaires, il n'avoit point été possible de nourrir et désaltérer les nombreux conviés. Ils s'en allèrent un à un, deux à deux, et par petites troupes, comme ils étoient venus; et la salle des fées fut rendue au silence et à la solitude.

Où se retirèrent cependant les jeunes mariés? Marc Kerk possédoit, sur le penchant de la montagne, une petite hutte de gazon et de bruyère, d'où l'on entrevoyoit la baie de Ste. Marie. Des rochers, des arbres, et des broussailles épaisses entouroient cette demeure agreste, et elle étoit aussi difficile à découvrir qu'un nid d'oiseaux dans les branches d'une feuillée, ou que la retraite du chevreuil des montagnes.

La petite amie de nôces habitoit une cabane toute semblable, à quelques toises de là. Son père étoit absent, et

elle y étoit seule. Le feuillage des bouleaux qui les séparoient n'empêchoit pas que chacune des deux pût voir son amie sur la porte de sa demeure.

Les deux époux étoient assis ensemble sur un tronc d'arbre, devant leur cabane, lorsque Marc aperçut au loin des gens qui lui parurent suspects; il releva doucement la tête de Christine, qui s'appuyoit sur lui, et la pria de rentrer dans la chaumière, jusqu'à ce qu'il eût parlé à ces gens.

Il prit beaucoup d'inquiétude, parce qu'il savoit que depuis quelques temps on le cherchoit avec de mauvaises intentions. Se sauver avec sa femme étoit impossible : il falloit courir l'évènement. En peu d'instans, quelques soldats armés se présentèrent. Il se leva, et s'avança vers eux avec une contenance ferme; mais son âme étoit dans l'angoisse. Christine lui avoit obéi : la cabane étoit fermée.

« Ne vous appelez-vous pas Marc Kerr? » lui dit un des soldats en l'abordant. «C'est mon nom, » répondit-il. «N'étiez-vous pas présent quand on délivra un prisonnier, et qu'on assassina un de nos gens, à Yarrow-ford?» — «Oui, mais je fis tous mes efforts pour lui sauver la vie. »

« Ah scélérat! » s'écrièrent-ils, nous te tenons, à la fin! C'est toi qui l'as assassiné! c'est toi qui lui as déchiré la gorge, de tes griffes de tigre! mais laisse faire : tu vas bientôt lui toucher dans la main, là-bas, où tu l'as envoyé. Tu pourras le rencontrer sur votre cimetière, vers le Loch, là où tes maudits confrères de Puritains ne manqueront pas de t'enterrer, ou bien à Yarrow-Kirch, où nous avons enseveli notre camarade avec son habit d'ordonnance, comme il convient à un brave soldat qu'il étoit!.... Ah misérable! par le saint Dieu d'Israël! (comme vous dites vous autres), ma bayonnette va boire un bon coup de ton sang de chien! »

Ce discours furieux de l'un des soldats, accompagné des

juremens et des gestes menaçans de tous les autres, montra à Kerr, avec la dernière évidence, qu'il ne pouvoit pas échapper à son sort. Il avoit avoué sa présence à la scène du meurtre; sa sentence de mort étoit écrite dans les yeux des soldats : un ange intercédant pour lui ne l'auroit pas sauvé. Chacun d'eux sembloit puiser une fureur nouvelle dans les regards de tous les autres. Leurs imprécations et leurs blasphèmes ajoutoient à leur frénésie. Une sorte de justice sauvage les poussoit à expier par le sang, le sang de leur frère d'armes; la passion les rendoit aveugles et sourds à tout ce qui ne la flattoit pas. Possédés d'une horrible sympathie, ils ressembloient à une bande de loups acharnés à leur proie. Si le visage d'un seul d'entr'eux eût offert quelques signes de pitié, Marc auroit crié merci à cet homme; car la vie lui étoit devenue chère, et il lui étoit dur de mourir. « C'est bien lui! » s'écria un des soldats, « je le reconnois. C'est lui qui a planté sa bayonnette dans la gorge du pauvre Hugh. Voyons comment il aime çà! » En disant ces mots, il lui plongea la sienne dans l'épaule, et la pointe ressortit derrière. Il retira sa bayonnette dégoûtante de sang, avec le rire convulsif d'une vengeance à demi satisfaite.

Le pauvre blessé chancela; et prêt à s'évanouir, il s'assit sur le même tronc d'arbre où, un moment auparavant, son épouse reposoit doucement sa tête sur ses genoux. Il n'articula pas une parole. Son regard fixé sur ses assassins exprimoit la détresse, mêlée pourtant d'un peu d'espérance. La douleur, la perte de son sang, le changement subit et terrible de sa situation, lui ôtoient tout courage. Il auroit peut-être, acheté la vie aux dépens de sa conscience. Mais cette foiblesse ne dura qu'un instant. Il rassembla ses esprits; il mit son espérance en Dieu, et il envisagea la mort sans effroi.

Cependant un des soldats étoit entré dans la hute. Il en avoit arraché Christine, et il reparut en la portant dans ses bras. Un houzza général, et des éclats de rire insultans, s'élevèrent à cette vue. « Oh, oh! maître puritain! nous avons déniché ta poule! tiens, tiens! ils ne sont jamais seuls dans leur nid, ces coqs de bruyère. Ah, ah! monsieur du Covenant, elle n'est pas laide votre amie. Comment vous appelez-vous, belle enfant? »

Christine vit son époux assis, immobile, pâle comme la mort, et couvert de sang. Dans sa consternation, elle demeura muette. Le trouble de ses esprits lui ôtoit la parole. Le soldat la tenoit toujours fortement serrée. Elle le regarda d'un air suppliant et égaré. Il en fut saisi, et il lâcha prise. Elle s'élança vers son époux, et baisa ses lèvres pâles et tremblantes; elle essuya de sa robe de nôce, le sang qui couvroit sa poitrine. Elle courut au ruisseau qui couloit auprès de la cabane; elle prit de l'eau dans ses deux mains, et en jetta sur le visage de Marc, pour soutenir ses forces, et pour le ranimer.

L'ame humaine est un affreux receptacle d'horreurs, quand une fois la vengeance et la cruauté en ont pris possession. Ces malheureux ne virent, dans les soins touchans de Christine, qu'un sujet de railleries infâmes, et de gaîté feroce. « Es-tu sa sœur? » disoient-ils, « est-tu sa cousine, ou bien sa maîtresse? parle donc! »

« Je suis sa femme! » s'écria-t-elle d'une voix déchirante. « Je suis sa femme, d'aujourd'hui même. Oh! je vous en supplie; s'il y en a quelqu'un d'entre vous qui aît une femme, je le supplie, au nom de Dieu, de penser à elle; de se rappeler le jour de son mariage, et d'avoir pitié de mon pauvre mari! »

« Allons, allons! madame au doux langage! pas tant de

plaintes, entendez-vous! qu'est-ce que tout cela veut dire? avez-vous peur de manquer de mari? je vous épouserai moi. Et notre sergent que voilà, aussi; et le caporal de même. Or çà: écoutez-donc! vous nous faites perdre notre temps ici. Tirez-vous un peu de côté. Et vous, monsieur pâle-face, avancez deux pas; et à genoux! voyons!...... C'est cela. »

Le malheureux s'étoit, en effet, jeté à genoux. Ses idées étoient confuses. L'abandon où alloit se trouver son épouse occupoit son âme toute entière; les gémissemens du désespoir alloient succéder aux plus douces caresses. L'image de son amie outragée et sans secours, étoit présente à sa pensée, et lui rendoit horribles ces momens du passage de la vie à la mort. Il étoit muet, les yeux fixes, mais ses lèvres étoient en mouvement, et Christine crut l'entendre murmurer son nom, avec le nom de Dieu et de Jésus-Christ.

Depuis plusieurs années, ils étoient fiancés l'un à l'autre. Le malheur de ces temps de persécution les avoit empêchés de se marier plus tôt. La possibilité d'une séparation violente s'étoit souvent offerte à leur pensée; mais qu'il y a loin d'une supposition triste et fugitive à une effroyable réalité sans remède! Tout le passé s'offrit au souvenir de Christine; elle se rappela les paroles de bénédiction prononcées le matin, et elle pleura avec amertume. Et lui aussi commença à répandre des larmes amères, car au lieu de se reposer dans les bras de son épouse, il alloit entrer dans la tombe...... Ah! au milieu de cette agonie cruelle, qu'étoient pour cette infortunée, les injures, les affronts et les railleries de ces misérables? Les outrages glissoient sur elle, comme la boue glisse sur le plumage du cygne. Elle contemploit son mari résigné, pieux et juste, plein de douceur et d'humanité; et elle se demandoit, dans

sa détresse, si cette bande d'assassins avides de sang étoient bien les enfans du même Dieu, et si le Christ étoit également mort pour tous. Le sentiment de l'abandon où le ciel la laissoit lui donnoit un frisson mortel, et ses regards effrayés se fixoient sur le visage pâle et décomposé de son époux à genoux.

Une voix rauque s'éleva du sein de la troupe, et prononça ces mots : « le sang de Hugh Gemmel, votre brave » camarade, demande vengeance. Soldats ! point de pitié ! » Ils apprêtèrent leurs armes au commandement, et firent feu tous à la fois, au moment où Christine s'élançoit pour embrasser son époux. Ils tombèrent ensemble.

Pendant toute cette scène, Marie Scott, l'amie de nôces, jeune fille de quinze ans, fort timide, s'étoit tenue cachée dans les buissons, à cinquante pas de distance. La douleur lui fit oublier ses craintes. Elle poussa un cri de détresse; et s'élançant au milieu des soldats, elle se précipita sur le corps de son amie; elle lui soutint la tête; elle l'appela par son nom à plusieurs reprises. « Ma chère Christine! ma bonne Christine! » répétoit-elle, « n'y a-t-il plus d'espérance? Mon Dieu, mon Dieu! Et elle fondoit en larmes.

Christine ouvrit les yeux. « Qui m'appelle? » dit-elle d'une voix foible : « Est-ce toi Marc? »

« O ma bonne Christine! c'est moi. Prends courage. »

« Marc est-il mort? »...... Il n'y eut point d'autre réponse que les sanglots de la pauvre Marie. Christine ouvrit ses yeux égarés, et ils s'arrêtèrent sur le cadavre de son époux défiguré et couvert de sang.

Les soldats gardoient un silence stupide. Ils ressembloient à des bêtes féroces gorgées de leur proie. Ils n'adressèrent aucun outrage à la pauvre petite Marie, qui étoit assise à terre appuyant sur ses genoux la tête de Christine, qu'elle

baignoit de ses larmes, en poussant des gémissemens qui devoient toucher les cœurs de ces tigres eux-mêmes.

Lorsqu'une fois le sang est versé, il devient un spectacle horrible à ceux qui l'ont répandu; et la main du meurtrier tremble en présence du cadavre de sa victime. Les soldats se détournèrent de ce spectacle, en murmurant des paroles de repentir; aucun d'eux n'auroit souffert qu'on eût adressé la moindre injure à Marie. Ils tâchoient de se prouver les uns aux autres que la mort de cet homme étoit juste; puis ils ajoutoient : cette pauvre créature! c'est bien malheureux! mais ce n'est point notre faute : elle a voulu mourir. » Bientôt cependant le remords leur imposa silence. Avant que la fumée qui couvroit ce théâtre du meurtre fût dissipée par la brise du soir, la conscience des assassins les avoit rendus muets, et ils fuyoient les regards les uns des autres, de peur d'y lire leur condamnation.

Qu'avoient-ils fait!... Ils avoient assassiné de sang-froid deux époux qui venoient de recevoir la bénédiction nuptiale. L'infortunée gisoit encore avec ses rubans de fête, et sa robe de nôce souillée de son sang. Sa jeune amie parée de même, et vêtue de blanc, avoit assisté à la cérémonie. Ce qu'ils n'avoient point voulu croire étoit donc vrai. Ils avoient brisé le nœud que le ciel venoit de former. Les époux venoient de recevoir d'eux la tombe pour couche nuptiale; et le soleil du lendemain n'éclaireroit point leur réveil.

Ainsi le remords presse, de ses terribles étreintes, le cœur du coupable, aussitôt que l'attentat cruel est consommé. Les féroces soldats fixoient leurs regards mornes, sur ces corps défigurés; tandis qu'auprès de ce sang répandu, les abeilles de la montagne bourdonnoient gaiement sur des fleurs sauvages.

Christine avoit encore un peu de vie; mais elle n'articuloit aucune parole. Enfin elle se souleva, avec l'aide de Marie, du côté de son époux. Elle ouvrit ses bras pour l'embrasser, et rendit le dernier soupir, en murmurant quelmots de priere.

Marie Scott n'avoit jamais eu le spectacle de la mort. Il s'offroit à elle sous la plus hideuse forme. Elle avoit ouï raconter des horreurs de ce genre: elle les voyoit réalisées. Si, dans son sommeil, un rêve semblable l'eût poursuivie, elle auroit poussé des cris d'angoisse et d'effroi. Mais le visage de son amie avoit conservé tout son charme et sa douceur. Elle ne pouvoit détourner les yeux des traits chéris de cette sœur d'adoption qui l'avoit élevée: il lui sembloit impossible de survivre à cette tendre amie. Elle auroit vu sans émotion les soldats s'apprêter à lui faire subir le même sort. Mais ils n'y étoient point disposés. Leur chef lui dit que personne ne lui feroit aucun mal, et qu'elle pouvoit avertir les parens de rendre les derniers devoirs anx deux époux; après quoi, ils s'éloignèrent.

Marie resta quelques momens auprès des corps. Elle alla chercher de l'eau pour enlever, de leur visage, toute souillure. Elle eut soin de ne pas changer leur position. Seulement elle souleva le bras de Christine, pour laver une tache de sang; mais ce bras retomba de lui-même sur le cou de Marc, et ne bougea plus.

Cependant le soleil étoit couché. Marie leva les yeux vers l'occident, qui annonçoit la fin de ce triste jour. L'approche de la nuit reveilloit en elle de vagues terreurs. Toutefois elle se disoit que les ames des deux époux étoient montees ensemble vers le ciel, et qu'elle n'avoit aucune apparition à redouter. Elle hésita à quitter les corps, pour aller avertir les parens; mais enfin, elle s'y décida. Elle courut à la retraite la plus

voisine. L'alarme se communiqua de proche en proche; et avant que la lune parût sur l'horizon, la plûpart de ceux qui avoient assisté au mariage furent réunis pour la sépulture. Les matrones et les jeunes filles étoient encore vêtues comme pour la fête. Le ministre quitta la grotte où il se tenoit caché, pour venir présider à la cérémonie. Depuis long-temps ses yeux n'avoient versé des larmes; mais ce vieillard de quatre-vingts ans pleura sur le sort des jeunes époux.

Dans ces temps de péril, on ne pouvoit penser à veiller les morts, et à tarder de les ensevelir jusqu'à-ce que les apprêts fussent complets, comme dans des jours tranquilles. Les soldats reviendroient sans doute, pour disperser le convoi. Il n'y avoit pas un instant à perdre. Il fut résolu d'enterrer les époux sans délai, et dans leurs vêtemens de nôce. Placés sur un brancard à côté l'un de l'autre, le visage éclairé par la lune, ils furent transportés de vallée en vallée, jusqu'au cimetière de Ste. Marie. Le convoi marchoit en silence, mais on entendoit de sourds gémissemens, et des sanglots mal étouffés.

Un creux fait à la hâte, et garni de bruyère, reçut les corps des époux. Ils furent déposés doucement auprès l'un de l'autre, dans la même attitude où ils gisoient devant la cabane. Le ministre prononça ensuite une prière, non sur les morts, mais pour les vivans. Puis quand la pierre tumulaire eut été posée, tous s'assirent sur les tombeaux, et vantèrent les vertus des défunts. Ils avoient été enlevés à la fleur de l'âge; mais leur courte vie avoit compté beaucoup de jours heureux. Ils s'étoient tendrement aimés. Au milieu des peines, de la persécution et de l'indigence, leur tendresse mutuelle avoit fait leur felicité.

Ah! c'eût été un terrible jour, une catastrophe épouvan-

table, pour ceux qui n'auroient point eu confiance aux promesses et à la toute-puissance de Dieu ! mais les fidelles présens, dans ce jour de deuil, étoient tous animés de la foi et de l'espérance, tous résignés aux dispensations du ciel. Leur ame conserva son calme, leurs yeux se séchèrent; ils quittèrent le lieu de sépulture dans un silence solemnel; et bientôt ce convoi funèbre, composé de ceux-là même qui, le matin, formoient une bande de nôce, se dispersa dans les grottes et les rochers, laissant reposer les époux dans un sommeil éternel.

ÉCONOMIE POLITIQUE.

La science de l'Economie politique, par Michel Agazzini. Chez *Bossange* Libraire, rue Richelieu, n.° 60. Paris 1822.

(*Second extrait. Voy. p.* 109 *de ce vol.*)

Dans un premier extrait de cet ouvrage, nous avons vu que l'auteur recherche les effets des principes qui agissent d'une manière combinée; nous avons indiqué la division de l'histoire économique du genre humain, en quatre périodes; nous avons enfin suivi l'auteur dans quelques développemens qui montrent combien les prohibitions, les primes, les droits d'entrée sont des mesures dont il est impossible d'estimer d'avance les effets; nous l'avons vu attaquer le principe odieux des traités de commerce imposés par le plus fort; insister sur cette loi naturelle, éminemment sociale, qui lie la prospérité de tous les peuples, par le même intérêt, et qui ne permet point les avantages exclusifs de l'un d'entr'eux; nous l'avons entendu invoquer l'accord des nations commerçantes pour mettre fin à ce tribut honteux, fruit de leurs jalousies, qui enhardit les brigands d'Afrique; enfin nous avons vu Mr. Agazzini mettre les gouvernemens en garde contre les illusions que font les métaux précieux, et contre des mesures autrefois utiles, mais que condamnent des circonstances nouvelles, ou un état de civilisation plus avancé.

A l'appui de ce principe, et pour prouver que les mêmes

lois qui sauvent les Etats, ou les font prospérer à une époque, peuvent les perdre ou les faire languir, dans un autre temps, il s'exprime ainsi sur les jurandes.

« Il suffit de considérer les avantages immenses produits par les corporations et les jurandes pour reconnoître évidemment l'heureuse influence que de sages lois peuvent exercer sur la prospérité de l'économie nationale. A ces établissemens on a dû la renaissance des arts et du commerce européen. Mais si l'amélioration et le perfectionnement que l'industrie reçut à l'aide de ces institutions nous apprirent l'utilité des lois; les disgrâces qu'elles enfantèrent dans la suite apprirent toutefois à reconnoître que les mêmes institutions, qui, dans un temps sont la source de l'opulence des nations, entraînent en d'autres circonstances leur ruine. Les peuples et les gouvernemens enivrés du bonheur qui étoit découlé de l'institution des corporations et des jurandes, s'imaginèrent qu'en elles consistoit le salut de l'Etat, ne faisant pas attention que ce qui rend le malade à la vie, peut lui donner la mort s'il en fait usage après avoir recouvré la santé. Ainsi les Etats dépérirent par ces mêmes institutions qui jadis avoient fondé l'édifice de l'opulence nationale. Entrez profondément dans l'examen de l'histoire de l'économie des Etats; vous y recueillerez cette vérité trop peu connue, que la cause principale des grands désastres a été la manie de conserver après la destruction des maux les mêmes lois qui avoient été faites pour les détruire: comme si l'utilité des remèdes inventés contre les maux devoit continuer après leur destruction. J'oserai presque assurer que dans l'histoire des malheurs produits par cette erreur, tous les peuples trouveroient l'histoire des malheurs de leur patrie. Il est inconcevable que tant de nations, pourtant bien éclairées, n'aient pas senti la nécessité de ne jamais oublier les circonstances qui donnèrent lieu à l'établissement de leurs lois. Fait-on une institution pour

extirper un abus ? Si l'abus est extirpé et que la loi dure encore, la loi devient elle-même un abus. »

» Les statuts des corporations se formèrent lorsque l'Europe sortoit de la barbarie. Les hommes de cette époque comprirent bien sagement qu'on ne pouvoit pas espérer la résurrection des arts et du commerce, si l'on ne commençoit pas par perfectionner l'exécution des travaux communs et déjà connus. Les arts et les sciences s'engendrent mutuellement; c'est du perfectionnement des arts existans que prennent naissance les arts nouveaux. L'expérience n'avoit pas attendu cette époque pour enseigner que le mieux est l'ennemi du bien. Il ne s'agissoit pas d'inventer, il falloit conduire au perfectionnement. C'est ce que firent les statuts accordant un privilège exclusif de travail aux ouvriers experts. Dans ces temps d'ignorance, comment la plupart des consommateurs pouvoient-ils distinguer les travaux accomplis, des travaux imparfaits ? Cette distinction qu'on diroit être du ressort du consommateur passoit leur intelligence. En vain l'ouvrier habile et honnête faisoit choix des meilleurs matériaux, en vain il mettoit à les façonner toute la précision que son habileté lui suggéroit, il ne réussissoit pas à obtenir des acheteurs la préférence sur des ouvrages offerts à un prix inférieur, par des ouvriers de mauvaise foi, qui savoient cacher sous un beau vernis les défauts de leur grossière industrie. Les chefs-d'œuvre des artistes étoient dédaignés ; le bon marché tuoit le talent, et la mauvaise foi exploitoit l'ignorance. »

» C'étoit aussi à cette époque même que les relations commerciales entre les nations commençoient à se développer. Les premières prospérités du commerce dépendoient de la confiance de l'étranger. Or, la mauvaise foi qui envahissoit les marchés intérieurs, auroit-elle négligé les marchés étrangers ? Le consommateur étranger ne s'enquiert pas du fabricant, mais du pays où la marchandise est fabriquée ; et

une fois pris pour dupe il ne veut plus entendre parler des manufactures du pays du fabricant qui l'a trompé. Comme le commerce repose sur la confiance, ainsi par une réaction nécessaire, tout objet fabriqué dans le pays du fraudeur est proscrit comme frauduleux. La confiance s'étend d'un à tous: réciproquement par la méfiance tous sont enveloppés dans le crime d'un seul. Pour inspirer aux acheteurs étrangers une opinion avantageuse des fabriques nationales, il falloit donc détruire la concurrence des travaux mal faits. Ainsi les statuts furent indispensables pour faire pencher la balance soit au dedans, soit au dehors, en faveur des bonnes manufactures, et par conséquent en faveur de la prospérité de l'économie de l'Etat. La nation et l'étranger eurent dans les statuts une garantie pour la bonne foi. Ce ne fut pas les Gouvernemens qui les établirent, mais les peuples eux-mêmes, par un pacte social et universel. Et n'allez pas croire que ces institutions furent l'ouvrage de l'intérêt seul; l'ambition nationale y eut la plus grande part. A cette époque, tous, du plus grand au plus petit, tous étoient transportés d'amour pour la patrie. C'étoit une sorte de point d'honneur national pour les fabricans et les ouvriers de montrer de la bonne foi. On s'appliquoit avec un zèle extrême à se rendre digne de la confiance des peuples étrangers: chacun voyoit avec orgueil la patrie s'embellir de nouveaux chefs-d'œuvre qui devoient porter au loin sa renommée: chacun étoit moins jaloux d'accroître son trésor que l'honneur de la nation: le commerce rivalisoit avec toutes les classes, et brûloit d'en étaler le premier rang dans les fastes de la gloire nationale, il étoit fier de donner des Médicis à la patrie.»

» Lorsque les anciennes manufactures eurent atteint leur perfectionnement, que les consommateurs n'offrirent plus une masse de barbares sans lumières et sans goût, mais une société policée et instruite, et que la patrie et la vertu de-

vinrent étrangères à l'esprit du commerce, la plupart des statuts furent nuisibles à l'industrie; ils enfantèrent la ruine de l'économie nationale. Les corporations au lieu de réunir les industries, les isolèrent. De leur ligue sortit le monopole. Les talens et leurs découvertes n'eurent pas de plus grands ennemis; ainsi, les mêmes statuts qui avoient fondé l'opulence nationale reduisirent les peuples à la détresse et à l'indigence.»

»Un cri général retentit dans toute l'Europe contre la tyrannie des corporations: tous les peuples demandèrent l'abolition des statuts. La liberté industrielle fut enfin proclamée. Les arts, affranchis d'un joug si pesant, délivrés de tant d'entraves, reçurent une vie nouvelle. L'heureux développement de toutes les branches de manufactures passa les espérances. Ces premiers triomphes de la liberté industrielle éblouirent les peuples: on inféra que la liberté absolue du commerce étoit la base unique de la prospérité de l'économie nationale. Les ports s'ouvrirent à toutes les exportations et à toutes les importations. *Laissez faire, laissez aller*, fut la devise universelle.»

»Qu'arriva-t-il? Tous les acheteurs accoururent aux marchés qui offroient le meilleur prix: chaque manufacture, par conséquent, dut s'établir dans le pays qui possédoit les moyens les plus propres pour les fabriquer, et les vendre à moins de frais; là, par l'effet naturel de l'utilité du prix, elles acquirent le droit exclusif de pourvoir à la consommation de presque tout l'univers. Qu'on se représente dans l'imagination la prospérité prodigieuse à laquelle dut s'élever dans les pays manufacturiers la division du travail par l'effet de l'immense étendue du débit, ainsi que le perfectionnement des ouvrages et la modicité du prix qui durent s'ensuivre.»

» Les Etats agricoles qui, par la nature même du sol n'abondoient pas en beaucoup d'élémens nécessaires à l'exé-

cution des manufactures ne purent soutenir la concurrence. Les propriétaires des terrains de ces pays, séduits par la modicite du prix des marchandises importées de l'exterieur, en deduisirent que le commerce n'etoit pas fait pour les pays agricoles : au lieu d'accourir au secours des fabriques ils se réjouirent de leur destruction. Malheureux ! ils ne s'apercevoient pas que la destruction des manufactures entraînoit la cessation des consommateurs des produits de leurs terrains. »

» Bientôt voici que tout change : à la liberté illimitée du commerce extérieur, succède un système absolu de prohibition. »

» L'époque de la plus grande prospérité industrielle et agricole de la France et de l'Italie fut celle du blocus continental. Rien ne dévoila plus clairement ce que les pays fertiles avoient eu à souffrir de la liberte absolue. La France et l'Italie conçurent tout ce que l'accroissement de l'industrie ajoute de valeur aux produits du sol ; et elles apprirent que, même dans les pays agricoles, l'industrie peut se porter au faite de la prosperité lorsque la consommation intérieure lui est assurée. C'est au hasard, plus qu'à la prévoyance de son auteur, qu'on doit le succès brillant du blocus continental. Ce fut peut-être une des plus grandes faveurs dont la fortune ait comblé l'homme extraordinaire qui le conçut : il manqua son but ; le puissant ennemi dont il avoit juré la perte sut résister à ses efforts ; mais, dans cette faute, il trouva la source de sa prospérité. »

» Cependant, ne nous laissons pas enivrer du triomphe flatteur de ce système ; ne mesurons pas les avantages qu'on en retirera dans l'avenir, par les biens immenses qu'il procura. Nous avons vu le bien que firent les corporations dans leur origine, et le mal qu'ensuite elles produisirent. Hâtons-nous de profiter de l'expérience. Le système des prohibitions étoit nécessaire pour détruire les maux qu'avoit enfantés la

liberté illimitée du commerce étranger : c'étoit la dictature à la suite de l'anarchie. Chaque ouvrier, privé des matériaux étrangers, s'appliqua mieux à connoître l'usage de ceux que produisoit son sol; chaque cultivateur, chaque fabricant, s'efforçant de remplacer les objets qu'on ne pouvoit importer de l'extérieur, comprit toute l'utilité qu'il pouvoit retirer de sa propre industrie, de sa propre agriculture. Mais il est aussi résulté de cette expérience, que toute l'économie n'est pas dans les prohibitions. Les efforts même qu'on a faits pour s'affranchir de la dépendance du commerce étranger, ont prouvé que le système prohibitif, si vivifiant pour certaines branches d'industrie, de culture et de consommation, étoit très-nuisible pour beaucoup d'autres. Fuyons les extrêmes. Le blocus continental a appris aux nations riches de leur sol, quelle branche de leur économie avoit besoin d'aide, quelle autre suffisoit à elle-même; quelle s'accordoit avec le commerce étranger, quelle y répugnoit. La prospérité ne se fonde pas sur des extrêmes, il faut des produits étrangers, il faut des consommateurs étrangers, il faut des prohibitions, il faut des primes. Chacune de ces choses est bonne suivant le temps ou le lieu où on l'emploie; chacune de ces choses est mauvaise quand on la prend à contre-temps, ou qu'on l'exagère. Conservons de ces lois prohibitives le seul choix nécessaire à un Etat qui est sorti de sa foiblesse. Gardons-nous de donner à l'agriculture et à l'industrie une destination que le bien-être de la nation réprouve. Pour défendre l'importation des denrées et des manufactures, il ne suffit pas que vous puissiez les retirer de votre sol et de votre industrie; il faut que de vos cultures et de vos fabriques découle la prospérité de l'économie nationale; et, par conséquent, il faut qu'elles soient utiles à la force de l'Etat, et aux trois sources des richesses, le sol, le travail et l'emploi des produits. »

» La nature n'a pas élevé un rempart de bronze entre les peuples. Doués des mêmes facultés, soumis aux mêmes besoins, tous également cheris, elle les a liés d'un nœud indissoluble; elle a voulu qu'en depit de l'egoïsme, l'homme fût utile à l'homme. Celui qui dit au Souverain que, pour faire prospèrer l'économie de l'Etat, il faut rendre son peuple étranger à tous les peuples, outrage la sublime munificence de la Nature, et l'ordre bienfaisant de ses lois. »

(L'auteur examine ensuite les effets des encouragemens directs donnés à l'industrie.)

» Si un individu, obtient le privilège exclusif d'un genre de culture, ou de fabriques, et que, tout en l'investissant de ce privilège, le gouvernement défende l'importation de toutes denrées, ou de tous objets manufacturés du même genre qui viendroient du dehors, il est évident que cet individu se trouve sans concurrens pour ce genre de culture ou de fabriques, et qu'il en recueille par conséquent tous les avantages d'après les principes énoncés plus haut. »

» Lors même qu'il n'obtiendroit pas cette prohibition, il peut en vertu de son privilège hausser la valeur de la denrée ou de l'objet manufacturé, jusqu'à la valeur naturelle qu'ont dans l'Etat ces denrées ou ces objets importés de l'étranger. »

» Le privilège d'exportation, et d'importation est un droit de monopole. Elle est grande, elle est immense, l'étendue des effets produits par cette cause. Pour la mesurer sagement, ce sont les principes du régime de l'agriculture et de tout autre *emploi*, qu'il faut se remettre dans l'esprit, et ceux du régime du travail, et la valeur comparative des choses, et les effets que produit la hausse et la baisse de ces valeurs, tant sur le travail, que sur tous les *emplois*. A l'aide de ces principes, mais de ces principes seulement, on comprendra ce qu'apportent, ou ce qu'enlèvent les priviléges exclusifs; on les suivra dans tous leurs développemens, on tracera le cours des effets qui naîtront d'eux. »

» Supposons un privilége d'exportation pour un genre de culture. Ce privilége obtenu, le monopoleur d'abord se gardera bien d'entreprendre aucun achat. Qu'en résultera-t-il? augmentation de valeur dans l'Etat étranger, produite par l'interruption de l'importation de la denrée; avilissement du prix dans les marchés nationaux produit par l'affluence de cette denrée qui a perdu les débouchés que lui présentoit la consommation extérieure. Dès lors, frappés de la baisse extraordinaire, les agriculteurs qui pourront retirer de leurs terrains une production plus utile, abandonneront le travail ingrat de la culture avilie; mais les possesseurs des terrains qui ne pourroient se prêter à d'autres productions en continueront la culture, pourvu que le propriétaire retire le profit naturel des capitaux que l'on peut transporter. »

» En établissant ce privilége on établit donc un impôt très-onéreux sur les propriétaires des terrains. »

» Continuons les hypothèses, et supposons un homme ou une compagnie investis exclusivement du droit d'importer un genre de manufactures, lesquelles achetées à l'etranger, peuvent se vendre moins cher que celles qui sont fabriquées à l'intérieur. L'effet de ce privilége n'est pas douteux; c'est la destruction des manufactures nationales. Quand celles-ci n'existeront plus, le privilégié delivré de toute concurrence, restera le maître du prix. »

» Examinons maintenant les effets qui en dériveroient, si ce droit exclusif d'importation s'appliquoit à un genre de culture étrangère. Le premier effet du privilége se fera sentir dans les marchés étrangers. Le privilégié refusant d'acheter, ces marchés regorgeront des denrées qui étoient destinées à la consommation extérieure. Tous ces amas faits de longue main pour la consommation de l'Etat qui a concédé le privilége ne trouvant plus d'acheteurs, il s'ensuivra une baisse considérable dans le prix de la denrée. Quand le

monopoleur s'aperçoit que ce prix est descendu fort au-dessous de la valeur naturelle, il commence ses achats; puis il s'établit dans les marchés nationaux pour y faire tomber la valeur des denrées indigènes. »

Le résultat le plus immédiat de cette baisse, c'est la diminution de la culture dans l'année qui suit. Et quand le monopoleur a calculé combien la récolte de la marchandise privilégiée doit souffrir, alors changeant de tactique, il accapare toute la denrée dans les marchés étrangers. La rapidité de ses achats ne laisse pas aux propriétaires étrangers le temps d'en être instruits : ils ne s'aperçoivent de leur faute, que lorsqu'il n'est plus temps de la reparer. L'effet naturel de ces accaparemens, qui est la baisse de la denrée, arrive, mais à la charge du consommateur étranger, le monopoleur étant déjà muni. Réfléchissez maintenant aux pertes immenses que ce privilége porte aux deux pays, et par suite supputez les gains excessifs que le monopoleur doit faire dans son propre pays, où la denrée, devenue très-rare par le découragement de la culture, a dû prendre nécessairement une hausse extraordinaire. »

» C'en est assez sur les droits exclusifs. Quand je parcourrois dans le détail de leurs développemens et de leurs conséquences toutes les sortes de priviléges, dirois-je quelque chose qui ne se trouve dans les trois exemples que j'ai proposés ? Ces exemples font clairement comprendre que, pour mesurer l'influence d'un privilége exclusif sur l'économie publique, il n'y a qu'à faire l'application des principes précédens touchant la valeur et le régime du travail et des *emplois*. »

» Dans l'analyse des effets des impôts et des primes, j'ai déduit les conséquences qui dérivent de l'augmentation et de la diminution de la valeur des choses, lorsqu'elles sont destinées à la consommation des travailleurs compris dans la

grande classe déjà mentionnée, ou qu'elles servent d'élémens soit à l'agriculture soit à tout autre *emploi* : et j'y ai également demontre comment l'alteration dans la valeur d'un travail quelconque d'industrie, peut altérer *l'idonéité* des *emplois* et des travaux relatifs, et comment l'altération dans la valeur d'un produit agricole quelconque, peut altérer la classification des terrains, le revenu des propriétaires, et la valeur comparative des autres denrées. A l'appui des mêmes principes, *l'économiste* pourra déduire les prejudices que les priviléges exclusifs peuvent porter aux trois sources de la richesse publique, le sol, le travail et *l'emploi* des produits. »

» La prime exclusive se transforme en privilége exclusif, lorsque *l'employant* favorisé par cette prime, peut à la faveur de ce moyen, retirer le profit naturel de ses capitaux, et le profit naturel de son travail, en vendant sa marchandise à un prix au-dessous de celui auquel les autres *employans* doivent la vendre pour en retirer la valeur naturelle du travail, et le profit naturel des capitaux. Cet individu favorisé de la prime, peut detourner de ce genre de travail les autres *employans*, et, dès qu'il est resté seul, élever le prix de l'ouvrage, sans crainte d'aucune concurrence, de même que *l'employant* qui a obtenu le privilége exclusif. »

Dans un prochain extrait nous ferons connoître les idées de l'auteur sur la matière difficile des monnoies et du papier-monnoie.

(*La suite au prochain cahier.*)

ANTIQUITÉS.

JOURNAL OF A VISIT TO SOME PARTS OF ETHIOPIA, etc. Journal d'un voyage dans quelques parties de l'Ethiopie ; par G. WADDINGTON et le Rev. B. HANBURY. Un vol in-4.° avec cartes et planches. Londres 1822.

(*Troisième extrait. Voy. p.* 385 *du vol. préc.*)

APRÈS avoir rendu compte dans deux premiers extraits de la partie historique et descriptive de la relation de MM. Waddington et Hanbury, nous devons faire connoître à nos lecteurs, ce que ces voyageurs ont recueilli de nouveau relativement aux antiquités de la Nubie. Cette portion de leur ouvrage n'est pas la moins intéressante. Les ruines imposantes éparses sur le sol de l'ancienne Ethiopie, seuls vestiges de la haute civilisation d'un peuple, sur lequel l'histoire ne nous offre que des notions imparfaites et confuses, ont toujours vivement excité la curiosité des antiquaires ; mais dans ce moment-ci leurs regards se tournent avec plus d'intérêt que jamais vers ce sujet de recherches. Les riches documens fournis récemment par MM. Belzoni et Burckhardt, ont déjà éclairé l'archéologie de ces contrées : ceux qu'annoncent les lettres écrites par Mr. Caillaud font espérer plus de lumières encore. Les détails que nous offre sur ce sujet l'ouvrage de Mr. W., et les conjectures de l'auteur sur l'histoire des peuples auxquels doivent être attribués les monumens qu'il a visités, méritent d'être recueillis. Bien que nos voyageurs paroissent avoir entrepris leur excursion le long du Nil, sans

s'y être préparés et comme par occasion, ils ont pu, grâce à l'excellente éducation classique qui distingue les élèves des colleges anglais, voir avec fruit les monumens qui se trouvoient sur leur route, et porter un jugement éclairé sur leur origine. On regrette même, en lisant cette relation, que toute leur attention ne se soit pas portée sur des recherches de cette nature.

MM. W. et H. ont visité trois principaux groupes de ruines. 1.° Celles qui sont voisines de Tinareh, savoir, les temples de *Soleb*, de *Doshé*, et de *Sedenza*.— 2.° Celles qu'on trouve dans la grande île d'*Argo*.—3.° Celles de *Djebel-el-Berkel* et de *El-Bellal*, non loin de Merawe dans le Dar Sheygya.

Le premier de ces groupes avoit été visité par MM. Caillaud et Letorzec quelques jours avant que MM. W. et H. y passassent à leur retour. C'est ce qu'indique une lettre de Mr. Caillaud datée du 14 janvier 1821 et apportée par les voyageurs anglais eux-mêmes, qui le rencontrèrent à *Moshi* au-dessous de l'île d'Argo. Quant au second et au troisième groupe, MM. W. et H. les ont vus les premiers, et sont les premiers qui en donnent la description. Mais les details que les lettres de Mr. Caillaud du 14 janvier, du 20 février et du 6 mars 1821 (1), nous annoncent sur le même sujet, seront loin d'être superflus, et les nombreux dessins de ce voyageur suppléeront sans doute à ce que les antiquaires pourroient regretter dans la relation de MM. W. et H.

I. Le temple de Soleb, ou Sulleb, est situé à sept ou huit heures de marche au nord de Tinareh, sur la rive gauche du Nil et au bord de ce fleuve. Burckhardt l'aperçut de la rive droite, lorsqu'arrivé à la hauteur de Tinareh, il se vit forcé de rentrer dans le Sukkot: il ne put traverser

(1) *Revue Encyclop.* T. X, p. 629. T. XI, p. 623. T. XII, p. 195.

le Nil pour s'en approcher, et en témoigne ses regrets (1). L'entrée du temple fait face au fleuve et en est éloignée de quatre cents yards (2). Elle étoit précédee d'une espèce de portique, qui formoit sans doute comme l'avenue principale, et dont on trouve encore les vestiges: un escalier de soixante pieds de large conduisoit à la grande porte. Le premier portique et l'escalier étoient ornés chacun de deux sphinx dont on trouve les debris. La façade a cent quatre-vingts pieds, et l'edifice entier deux cent quatre-vingts pieds de profondeur: on compte environ quatre cent cinquante pieds du portique à l'extrêmité postérieure du temple. Il présente trois divisions. Les deux premières en occupent toute la largeur: et dans la troisième ou l'*adytum*, les deux dimensions sont moindres de moitié. On trouve dans ces trois divisions les bases d'un rang de colonnes qui en soutenoient le contour; quelques-unes sont encore debout, et portent des hiéroglyphes et des figures, parmi lesquelles on reconnoît celle de Jupiter-Ammon; elles ont généralement quatre ou cinq pieds de diamètre.

---

(1) « J'en eus d'autant plus de regret, dit Burckhardt, que ce » monument est le dernier échantillon de l'architecture égyptienne » que l'on trouve en allant au midi; car, suivant toutes les infor» mations que j'eus occasion de prendre, les districts méridionaux » de Mahass, et le Dongola ne renferment aucun edifice antique. » (*Bibl. Univ.* T. XIV p. 252 et 253.) En ceci Burckhardt se trompoit, comme le prouvent la relation de Mr. Waddington et les lettres de Mr. Caillaud; et ce passage montre combien les informations prises dans un pays comme la Nubie méritent peu de confiance, puisqu'elles induisent en erreur, le voyageur le plus exact et le mieux placé pour interroger lui-même les habitans. (R)

(2) Le lecteur se souviendra que l'*yard* vaut trois pieds anglais, et que le pied anglais, qui est celui dont il est question dans tout le morceau, est au pied de roi dans le rapport de 15 à 16. (R)

Mr. W. a rapporté de Soleb une inscription, dont les lettres tracées assez irregulierement ont quelque rapport avec les lettres grecques, mais qui jusqu'à présent n'a pu être déchiffrée.

« Le temple de Soleb, ajoute l'auteur, offre le plus beau morceau que j'aie vu de l'architecture éthiopienne ou égyptienne. La pierre des colonnes est veinée de rouge: ce qui lui donne à quelque distance une teinte riche et brillante. Les murs lateraux et le mur postérieur sont presqu'entièrement détruits; le toit qui paroît avoir couvert en entier l'adytum, est aussi tombé, ensorte qu'aucune masse considérable de maçonnerie, ne dérobe le bel effet de onze colonnes élégantes, qui se détachent sur le fond bleu clair de l'horizon. Nous nous serions arrêtés moins volontiers devant l'un de ces tristes monumens, où la pesanteur remplace la noblesse, et dont les formes gigantesques sont privées de toute élégance; nous aurions mis moins de soins à mesurer les contours d'une de ces masses pyramidales, qui s'élèvent jusqu'au ciel, en dépit du goût et de la nature; mais ici nous croyions être à Ségeste, à Phigalée, à Sunium dans l'un de ces sites de la Grece, où les proportions gracieuses des ouvrages de l'art contrastent avec les traits sévères de la contrée environnante, où l'homme n'a point cherché à rivaliser avec les colosses de la nature, et s'est contenté de créer des chefs-d'œuvre dans lesquels la nature et l'art se prêtent un mutuel secours. Combien de semblables travaux ne méritent-ils pas plus d'admiration, que ces tristes monumens de l'orgueil, qui ont coûté la vie à tant d'hommes, et épuisé tant de trésors. »

En partant de Soleb, et en suivant le cours du Nil, on trouve à une distance de deux milles, le temple de *Doshé*. Ce n'est autre chose qu'une excavation de vingt-trois pieds sur vingt-cinq, pratiquée dans les rochers qui dominent la

rive du fleuve. La vue que l'on découvre de l'entrée de la caverne est très-belle : l'intérieur étoit orné de hiéroglyphes et de sculptures qui ont beaucoup souffert, ainsi que de statues grossièrement travaillées, dont on voit les débris sur le sol du temple. Un peu au-dessus de cette excavation, on trouve une pierre, sur laquelle sont sculptées trois figures dont l'une est celle d'Apis : au-dessous de ces figures, sont tracées plusieurs lignes d'hiéroglyphes.

Dans le lieu qui porte le nom de *Sedenza* au-dessous de Doshé, on ne voit que quelques piliers cannelés, de hauteurs et de diamètres divers, un piedestal couvert de hiéroglyphes, et les fragmens d'une statue de granite noir: ces restes sont épars sur un espace de cent vingt yards de circonférence.

II. MM. W. et H. visitèrent à deux reprises les antiquités de la grande île d'*Argo* dans le Dongola. Bien que protégés hautement par le Malek des îles, ils purent à peine obtenir quelques ouvriers pour fouiller le terrain. Le premier objet qui se présenta à eux, fut une statue colossale de granite blanc, représentant un jeune homme dont la barbe est légèrement indiquée. La tète est surmontée d'un bonnet en forme de mesure de blé. La main gauche est en avant; près de la main droite est une petite statue de cinq pieds de haut, debout et taillée dans la même pierre que la grande. Cette figure a aussi une barbe, sa main droite est appuyée sur sa poitrine, et la gauche est collée au corps; les cheveux sont ramenés sur le côté droit de la tète. Les traits ont beaucoup souffert. La grande statue est brisée par le milieu, et les deux énormes fragmens gisent séparés par un espace d'environ cinq pieds, mais aucune partie n'est perdue; la face est entière, mais elle est grossièrement travaillée. La statue est couchée sur le dos: elle a trente-deux pieds six pouces de long, et cinq pieds cinq pouces de large aux épaules. Il y a sur le devant du bonnet un petit

trou,

trou, destiné probablement à recevoir un ornement ou un sistre.

On trouve, dans le même lieu, une seconde statue semblable à la première : celle-ci n'est pas brisée : la face est sculptée avec plus de soin ; la barbe est tressée ; la pointe du bonnet est ornée de feuillages : la draperie est mieux finie et plus ornée que celle de l'autre statue. Les bras et la barbe ont été brisés avec intention. Cette figure a trente-deux pieds cinq pouces de long. De l'extrémité du bonnet, à celle de la barbe, il y a une longueur de sept pieds. Les mains, qui ont beaucoup souffert, sont ouvertes, tandis que celles de la première statue tiennent un court bâton. Les pieds de ces deux colosses couchés sur le terrain, sont éloignés d'environ trente-cinq pieds. Ils sont tous deux fort bien exécutés, et ne le cèdent en perfection à aucune statue de granite : cependant la face est inférieure pour le travail à celle de la statue de Memnon, et elle ne peut se comparer pour l'expression aux statues d'Ebsambal ; ce qu'on doit attribuer aux difficultés que le granite offre aux sculpteurs.

Un peu à l'ouest est une statue de femme, à laquelle manque la tête, et qui est recouverte de terre jusqu'au genou. Non loin de là on trouve un beau bloc de granite gris, taillé de manière à représenter quatre hippopotames, placés debout les uns à côté des autres.

De toutes ces statues, la petite seule est de granite noir : la pierre des autres est blanche et aussi nette que si elle sortoit de l'atelier du sculpteur. L'emplacement de ces monumens est nommé par les naturels *Sanno Behat*, ou le lieu des monumens blancs. On trouve aux alentours beaucoup de débris de poterie, mais aucune trace d'édifices. La place est excellente pour des fouilles : le sol est meuble, et son accumulation n'est pas considérable, ensorte qu'on tireroit aisément les morceaux qui sans doute y sont ensevelis.

III. Les ruines de Tinareh et d'Argo sont de peu d'importance lorsqu'on les compare aux groupes considérables de temples et de pyramides, que MM. W. et H. ont trouvés, soit autour du mont *Djebel-el-Berkel*, soit à *El-Bellal* sur la rive opposée du Nil, et sur lesquels on trouve quelques détails consignés dans la lettre de Mr. Cailliaud du 10 février 1821. Le mont Djebel-el-Berkel est situé, selon la carte de Mr. W., environ 18° 25′ lat. N. et 32° long. E. de Greenwich, sur cette portion du Nil, où le fleuve courant dans la direction du N. E. au S. O. forme le coude que les cartes antérieures offroient comme moins prononcé, dans le district nommé *Dar Sheygya*. Nos voyageurs eurent le loisir d'examiner en détail ces ruines intéressantes, pendant le séjour qu'ils firent au camp d'Ismaël Pasha tout auprès du mont Djebel-el-Berkel. Nous nous contenterons de les décrire sommairement.

Les débris de monumens qui couvrent les bases du mont, sont de deux espèces : ce sont des restes de temples ou autres édifices publics, et des pyramides. Les premiers, qui faisoient sans doute l'ornement d'une ville située sur cet emplacement, se trouvent vers le Nil sur le côté S. E. de la montagne : tout le terrain qui les environne sur une étendue de quelques acres, est jonché de poterie brisée : les pyramides, qui étoient probablement des édifices tumulaires, sont du côté O. et N. O., plus loin du fleuve, au milieu des sables et des rochers du désert. La montagne elle-même est éloignée du Nil d'environ un mille et demi : les rives du fleuve ne sont nulle part plus fertiles qu'en ce lieu. Le mont est fort élevé et isolé dans le désert : ses contours sont irréguliers et ses flancs coupés de précipices hardis. On conçoit aisément qu'une contrée semblable ait pu fournir des matériaux à l'industrie d'un peuple éclairé, et des temples aux dieux de l'Ethiopie.

On reconnoît dans le voisinage du mont Djebel-el-Berkel, les vestiges de sept ou huit édifices, dont quelques-uns sont appuyés aux rochers et communiquent avec de vastes excavations.

De nombreuses colonnes renversées et à demi recouvertes par le sable, sont les seuls restes qui indiquent la place de deux monumens situés vers le nord. On ne peut guères que conjecturer quel étoit leur contour. Quant aux autres édifices, non-seulement on suit facilement la trace des murs, mais on trouve en plusieurs endroits ces murs mêmes conservés intacts jusqu'à une certaine élévation. Le plus considérable de ces bâtimens, ou de ces temples, offre un front de cent soixante pieds, et une longueur de quatre cent cinquante: son entrée regarde le Nil: il est divisé en six compartimens, dont les deux premiers (de cent quarante-sept et de cent vingt-trois pieds de long) contiennent plusieurs rangs de colonnes, des figures et des hiéroglyphes. Une seule des colonnes subsiste en entier; elle est haute d'environ trente-cinq pieds. Les quatre dernières chambres, beaucoup plus petites que les autres, sont distribuées en croix et séparées les unes des autres par des cellules: on y trouve encore des piliers, et des piédestaux de granite noir, qui sans doute portoient des statues. Le temple en entier est assez ruiné pour qu'il ait été difficile d'en lever un plan satisfaisant. L'auteur, après en avoir donné la description, croit pouvoir assurer que les constructions, dont on voit ici les débris, ont appartenu à deux époques distinctes et probablement assez éloignées l'une de l'autre, et que, même dans la construction des parties qui appartiennent incontestablement à l'édifice original, on a employé plusieurs pierres tirées de monumens encore plus anciens. Le propylum a beaucoup souffert: on aperçoit quelques figures, sur les pieds-droits du second portique: mais ces figures présentent une confusion inexplicable: la tête de l'une se trouve à la place que

devroient occuper les pieds d'une autre : les bras et les jambes semblent être distribués au hasard : du reste, le tout est tellement effacé par le temps, qu'on ne peut rien affirmer sur la cause de ce cahos. Une seule figure, qui est celle de la divinité du lieu, haute de six ou huit pieds, se distingue nettement et prouve que le mur qui la renferme n'a pas été *entièrement* composé d'anciens matériaux assemblés sans ordre, comme on pourroit le croire au premier aspect. Les piedestaux de granite sont sculptés avec goût : on en peut dire autant des fragmens de sphinx que l'on trouve parmi les décombres du temple : les statues que portoient les piedestaux sont sans doute ensevelies dans le sable qui recouvre le sol. Rien n'indique avec certitude à quelle divinité le temple étoit consacré.

L'un des autres édifices a beaucoup souffert d'un éboulement de la montagne : toute la partie postérieure a été renversée et ensevelie sous les rochers. La façade est mieux conservée que celle du grand temple : une portion s'élève encore jusqu'au faîte. Ce temple étoit consacré à Jupiter Ammon. On distingue un belier sculpté sur le fond de l'autel, et sur la façade, un Briarée à treize têtes, vaincu par le dieu : ce groupe est auprès d'une troisième figure représentant un jeune homme presque imberbe. On retrouve la même scène dans plusieurs bas-reliefs des monumens de l'Egypte, mais la troisième figure est remplacée par un Osiris à tête d'oiseau. L'arme qui est dans la main du dieu est telle que la représentent toutes les sculptures Egyptiennes et Nubiennes : elle a seulement de plus à son extrémité une tête de belier surmontée d'une boule. La première division de l'édifice est la seule dont on retrouve le contour : elle a environ trente pieds sur quarante.

Enfin deux temples adossés aux rochers, offrent deux divisions en avant, formant un corps de bâtiment d'environ quarante

pieds en tout sens, et plusieurs autres de moindres dimensions, creusées dans la montagne. On trouve dans ces mystérieuses retraites, des colonnes, des autels, des niches et quelques sculptures : celle des salles qui paroît avoir été l'adytum ou le sanctuaire, est flanquée dans les deux édifices de petites cellules, qui probablement servoient de demeures aux prêtres pendant les solemnités religieuses. L'un de ces deux temples paroît avoir été consacré à Bacchus. La figure du Dieu, sous les formes monstrueuses que lui attribuoient les Égyptiens, se voit dans la salle d'entrée ainsi que dans la première chambre souterraine. On voit aussi sur les murs de l'adytum la représentation de plusieurs autres divinités. Les sculptures qui ornent les excavations sont bien exécutées. Les murs et les piliers sont couverts de hiéroglyphes et de peintures dont les couleurs ont encore toute leur vivacité. Le second temple demi-souterrain contient, comme le premier, les figures de Bacchus, de Jupiter Ammon, et d'une divinité à laquelle l'auteur donne le nom d'Horus. La simplicité de la construction, la grossièreté et l'altération des sculptures, la dégradation des murs, même dans l'intérieur des excavations, font présumer que cet édifice est un des plus anciens qui existent en Egypte et en Ethiopie.

Les pyramides de Djebel-el-Berkel, sont au nombre de dix-sept et distribuées en deux groupes. Elles ne peuvent se comparer pour la grandeur avec celles de l'Egypte, et plusieurs n'offrent plus qu'un monceau de ruines. Pour donner une idée approximative de leurs dimensions, nous dirons que les plus nombreuses sont celles dont la base a environ trente pieds de côté et la hauteur environ quarante pieds. Une de celles qui forment le groupe le plus considérable a une base de quatre-vingt-un pieds de côté, mais elle est tellement dégradée que l'on ne peut décider quelle a été sa hauteur. Deux de celles qui forment l'autre groupe

ont cinquante pieds de base et autant d'élévation. Ces pyramides ne renferment point de salles et de communications intérieures, comme les grandes pyramides de Djizé; elles paroissent être des masses solides de maçonnerie. Mais presque toutes celles du second groupe ont un portique appuyé à l'une de leurs faces : ce portique est une petite salle de quinze à seize pieds de long sur six ou huit de large, recouverte d'une voûte en pierres, cintrée ou aplatie. L'un de ces portiques attira sur-tout l'attention de nos voyageurs. On voyoit, au fond, un mur dans lequel étoit taillé un léger enfoncement, vis-à-vis de l'entrée. Cet enfoncement, qui avoit l'apparence d'une ancienne porte conduisant dans l'intérieur de la pyramide, avoit excité la curiosité des habitans du pays, et ils avoient déplacé quelques pierres du mur pour reconnoitre s'il y avoit là une véritable porte : mais ils n'avoient découvert que la masse de la pyramide. Ce n'est pas la seule fausse porte que l'on ait remarquée dans les monumens nubiens : l'auteur rapporte qu'il y en a une semblable au fond du temple de Dakke, une autre au fond du petit temple de Dandour, et une troisième dans le plus septentrional de ceux de Taffa. Les murs du même portique sont couverts de sculptures : on y distingue une grande figure assise sur un siège en forme de lion; elle tient un arc et porte d'autres attributs difficiles à reconnoître. Les pyramides ellesmêmes n'offrent point de bas-reliefs, mais il n'y a aucune raison de les croire construites à une époque différente de celle des portiques.

Les monumens de El-Bellal sont situés sur la rive gauche du Nil, six ou sept milles plus haut que Djebel-el-Berkel. On trouve dans ce lieu les restes d'environ quarante pyramides, de différentes dimensions : onze d'entr'elles surpassent en grandeur les plus considérables de Djebel-el-Berkel : mais la plupart des autres sont réduites à un amas de pierres, de gravier et de sable. La plus remarquable

a une base de cent cinquante-deux pieds de côté, et une élévation de cent trois pieds : elle a été bâtie par étages, et contient dans son intérieur une autre pyramide, qui diffère de la première, soit pour les matériaux, soit pour l'architecture, soit pour l'époque de sa construction. Cette pyramide intérieure forme environ les deux tiers de toute la masse : elle est fort proprement travaillée : la pierre est de couleur claire, et plus dure que celle de la pyramide extérieure, qui après l'avoir protégée pendant une longue suite de siècles est tombée en plusieurs endroits et l'a laissée à découvert. « Quelque roi d'Ethiopie, » dit l'auteur à cette occasion, « jaloux de la gloire d'un de ses prédécesseurs, et voulant cacher un ouvrage qu'il ne pouvoit surpasser, aura peut-être imaginé d'envelopper d'un revêtement de sa façon le monument de son rival, pour se mettre en possession exclusive de cette immortalité, que ni l'un ni l'autre ne devoient obtenir. »

Les bases des autres pyramides ont de cinquante à quatre-vingts pieds de côté ; leur hauteur est à-peu-près égale au côté de leur base.

Ces monumens paroissent être d'une plus haute antiquité que ceux de Djebel-el-Berkel, et sont plus dégradés que ceux de Saccara. On peut l'attribuer en partie à la nature des matériaux qui sont entrés dans leur construction. Plusieurs de ces pyramides ne sont plus que des monceaux de quartz et d'autres pierres : quelques-unes offrent des substances plus dures, mais dans tous les cas le ciment qui les recouvroit est entièrement pulvérisé, et souvent la première couche de pierres est détruite jusqu'à une certaine profondeur. L'auteur a cru distinguer la trace d'une entrée dans l'une des pyramides, mais il n'a pu examiner la chose de près.

Après avoir donné la description de ruines aussi remarquables que celles de Djebel-el-Berkel et El-Bellal, il étoit

naturel de chercher à quelle ancienne cité ont appartenu les monumens dont elles sont les restes. C'est ce que Mr. W. n'a pas négligé de faire. En rapportant ici son opinion telle qu'elle est consignée dans son ouvrage, nous releverons une erreur dans laquelle plusieurs recueils périodiques sont tombés à l'égard du voyageur anglais, celle de croire qu'il désignoit Djebel-el-Berkel comme l'emplacement de l'ancienne *Méroë*. Voici ses propres expressions à ce sujet. « Le nom du royaume dans lequel se trouvent les ruines que je viens de décrire (1), la situation péninsulaire de cette contrée qui est bornée de trois côtés par le repli méridional du Nil, sa distance de Syène, peu différente de celle qui, selon Hérodote, séparoit cette ville de Méroë, enfin la nature et la quantité des ruines, nous firent espérer un moment que nos recherches étoient couronnées du succès, et que nous avions sous les yeux les ruines de Méroë. Mais en examinant de nouveau le texte des anciens auteurs, nous arrivames bientôt à une toute autre conclusion, et nous abandonnames, quoiqu'à regret, une opinion formée trop à la hâte. C'est au celebre voyageur qui découvrit les sources de la rivière Bleue, que devoit appartenir l'honneur, moins éclatant, de déterminer avec certitude le site de Méroë. Bruce désigne les ruines qu'il traversa un peu au nord de Shendi comme les restes de cette ancienne cité, et il le démontre si clairement qu'il est inutile de répéter ici ses argumens. »

Après avoir reconnu que Djebel-el-Berkel n'est pas Méroë, l'auteur expose en peu de mots les raisons qu'il a de croire que ces ruines sont celles de l'ancienne ville de *Napata*. « *Napata* étoit la seconde cité de l'Ethiopie : sous le règne d'Auguste, elle en étoit la capitale, et c'est en cette qua-

(1) *Merawe* district ou petit royaume, contenu dans le pays des Sheygya. (R)

lité qu'elle fut assiégée et détruite par Pétronius. Elle étoit située, selon Pline, cinq cent onze milles plus haut que Syène, et selon Ptolémée, à 20°,15' lat. N. près de l'angle formé par le Nil dans son repli. Ainsi le premier la place plus bas, et le second plus haut que Djebel-el-Berkel, eu égard au cours du Nil.»

» Cette ville paroît avoir été moins connue des anciens auteurs que la magnificence de ses ruines ne le fait présumer; et j'attribue cela à sa situation géographique. En effet, les cataractes qui rendent la navigation du Nil très-difficile au-dessus de ce lieu, et le détour que fait le fleuve vers le nord, ont probablement été causes, que les voyageurs, les marchands et les armées, ont toujours quitté le Nil à Korti, pour traverser le désert et se rendre ainsi directement à Méroë, comme ils le font maintenant pour se rendre à Shendy...... »

» Les ruines de El-Berkel offrent les traces de tous les âges de la sculpture, depuis les contours les plus grossiers, jusqu'aux voûtes cintrées les plus parfaites: ce sont là des preuves de la haute antiquité et de la longue durée de cette ville. Les mêmes causes qui ont empêché Napata d'être fréquentée des voyageurs, doivent avoir contribué à éloigner d'elle les ennemis de l'Ethiopie, lorsque ce pays a été envahi. Elle devoit tomber sous les coups d'un Romain, et son destin s'est si bien accompli, que les centurions envoyés en reconnoissance par Néron, faisant l'énumération des villes qu'ils trouvèrent en Ethiopie, disent de Napata que c'est *la seule des villes mentionnées qui soit de peu d'importance* (1). »

Telle est l'opinion de Mr. Waddington sur les ruines de Djebel-el-Berkel et de El-Bellal. Loin donc d'avoir émis légèrement sur le site de Méroë des idées contraires à celles

(1) Oppidum id *parvum* inter prædicta solum.

qui sont le plus généralement admises, il se range entièrement à l'avis de Bruce (1), qui reçoit dans ce moment une nouvelle confirmation des découvertes de Mr. Caillaud. Ce voyageur annonce qu'il a trouvé au nord de Shendy les restes d'une ville ancienne, des temples et des pyramides. Or c'est précisément dans ce lieu que Bruce vit sur son chemin des piedestaux brisés et des tronçons d'obélisques. Il paroît qu'il passa à environ deux lieues des ruines vues par Mr. Caillaud, sans en avoir connoissance, et sans se douter qu'à une petite distance de sa route, se trouvoient des monumens dont l'existence donnoit une grande force à ses conjectures. Cette opinion soumise par Mr. Jomard à une discussion approfondie, prend de jour en jour plus de faveur. Ainsi bientôt seront déterminés deux points importans de la géographie ancienne, la position de la grande *île* de Méroë,

(1) Bruce énonce très-clairement qu'il regarde comme la fameuse *île de Meroë*, la contrée comprise entre le Nil et le Tacazzé ou Atbara, et il appuye cette opinion de preuves solides. Mais il n'est pas facile de dire quel est son avis sur le site de la *ville de Méroë* ; son ouvrage offre à cet égard quelqu'obscurité : car après avoir dit tom. VIII, p. 567 (*) en parlant des ruines qu'il rencontra près de l'île de Curgos. « Il est presqu'impossible de » ne pas s'imaginer que c'est là qu'étoit l'ancienne cité de Méroë, » dont la latitude devoit être de 16°,26' etc. ; il dit p. 569 : » Plusieurs circonstances ont contribué à nous faire fixer la position de Méroë à Gerri, ou entre cette ville et Wed-Baal à » Nagga, c'est-à-dire, à-peu-près par la lat. de 16°,10', etc. » Mr. W. relève cette contradiction dans une note, et s'étonne en voyant l'illustre voyageur placer la même ville en deux lieux distans d'environ, 1°. C'est la première de ces opinions qu'il adopte, et ce n'est qu'en ce sens qu'il attribue à Bruce l'honneur d'avoir déterminé l'emplacement de Méroë (R).

(*) Voyage en Nubie, etc. Trad. Franç. in-8.° Paris 1791.

que l'on s'accorde à retrouver dans le terrain compris entre le Nil et l'Atbara, et celle de la *ville* même de Méroë dans l'intérieur de cette île.

Mr. W. après avoir décrit les ruines de Djebel-el-Berkel et discuté leur origine, s'élève à quelques considérations plus générales sur le gouvernement et la religion de l'Ethiopie, comparés au gouvernement et à la religion des Egyptiens. « Les pyramides de El-Bellal, dit-il, aussi bien que celles de El-Berkel, de Saccara et de Djizé, sont situées dans une contrée hérissée de rochers, environnée de sable et sur les confins du désert : c'est là que l'on venoit déposer les morts, comme dans un lieu consacré à la religion et à la solitude. Cette coutume est l'un des exemples nombreux de la ressemblance qui existe pour les mœurs, le génie et la religion entre les anciens Ethiopiens et les Egyptiens. Le gouvernement de Méroë étoit une hiérarchie proprement dite, et plus complète que celle de Memphis. Le collège des prêtres élisoit le souverain ; ces mêmes prêtres, lorsqu'ils trouvoient que le monarque avoit assez régné, lui envoyoient un messager pour lui ordonner de mourir. Ce ne fut que sous le règne du second des Ptolémées, qu'un roi nommé Ergamenès, qui avoit étudié la philosophie en Grèce, eut le courage de simplifier le gouvernement, par la destruction des prêtres. Les symboles hiéroglyphiques étoient communs aux deux nations : la nature de leur culte étoit la même ; il s'adressoit aux mêmes divinités, et ne différoit qu'en un point, c'est qu'Osiris tenoit le premier rang parmi les dieux de l'Egypte, tandis que les vœux des pieux Ethiopiens étoient offerts plus particulièrement à Jupiter Ammon. »

» Ici se présente naturellement la question de savoir, dans laquelle des deux contrées ce culte a pris son origine. Je vais essayer de l'éclaircir, soit en comparant quelques passages des anciens auteurs qui y ont rapport, soit en exposant

les réflexions que m'a suggéré l'examen des antiquités que je viens de décrire. »

»Nous lisons dans Hérodote que Sésostris est le seul roi d'Egypte qui fut jamais maître de l'Ethiopie, et Strabon parle d'un mont consacré dans ce pays, où étoit un temple d'Isis bâti par le conquérant. Cette assertion, la seule de cette espèce que nous offre l'histoire, pourroit faire croire un moment que Sésostris introduisit en Ethiopie la religion de l'Egypte. Deux faits viennent renverser cette hypothese : le premier est la courte durée de la domination des Egyptiens sur l'Ethiopie, domination qui cessa à la mort du monarque qui l'avoit établie, et qui abattit bien peu l'énergie et le pouvoir de cette nation, puisqu'il ne s'écoula pas un siècle avant que les armées de Memnon vinssent venger l'Ethiopie des victoires de Sésostris et élever la statue de leur chef au milieu des temples de Thèbes. Le second fait est rapporté par Hérodote lui-même, qui dit en peu de mots, qu'avant l'époque de Sésostris, il y avoit eu trois cent trente rois en Egypte, *dont dix-huit furent Ethiopiens.* Les nombres peuvent ne pas être justes, mais si l'on admet la proportion qu'ils indiquent, il paroîtroit que dans les premiers temps historiques, l'Egypte se trouva occasionnellement sous le sceptre des monarques de l'Ethiopie, comme elle le fut plus tard sous celui de Sabaco. D'un autre côté, Diodore de Sicile représente les Ethiopiens comme un peuple, qui n'a jamais été asservi par l'étranger, et qui, seul entre toutes les nations de la terre, a pu résister à Hercule et à Bacchus. Aussi loin donc que le flambeau de l'histoire peut nous éclairer, nous voyons l'Ethiopie figurer comme un puissant royaume, et au lieu d'avoir reçu sa religion de ses voisins, elle paroît lui avoir souvent imposé ses propres lois. »

»Le temps des rois et des prêtres fut précédé, en Egypte comme en Grèce, par celui des dieux et des héros, que

leurs adorateurs regardèrent comme indigènes, et qui sont représentés comme tels par Hérodote. Ces dieux et ces héros furent introduits dans la Grèce à une époque beaucoup plus avancée, avec un culte nouveau et épuré, et bientôt ils furent proclamés comme originaires du pays où ils avoient été transportés. Mais, de même que les Egyptiens ne manquèrent jamais de rappeler aux Grecs qu'ils leur devoient leur culte, ainsi les Ethiopiens se vantèrent d'avoir, pour le même sujet, des droits à la reconnoissance des Egyptiens : c'est ce qu'indique un passage très-curieux de Diodore de Sicile. « Ils prétendent (les Ethiopiens), dit cet auteur, que » les Egyptiens ne sont qu'une colonie éthiopienne, con- » duite hors du pays par Osiris, et font remarquer que le » sol de l'Egypte n'est que la boue de celui d'Ethiopie ; » que les coutumes des deux peuples, et en particulier celles » qui regardent les funérailles, sont absolument les mêmes; » que les formes des statues et les caractères de l'ecriture » en Egypte sont tout-à-fait éthiopiens ; que celui des » deux alphabets qui est regardé comme sacré, et que les » prêtres seuls comprennent et reçoivent de leurs pères » comme une science mystérieuse, est l'alphabet vulgaire » et usuel parmi les Ethiopiens. » Ainsi donc les hiéroglyphes étoient l'écriture commune en Ethiopie : si cela est vrai (comme Diodore semble l'affirmer) il ne peut rester aucun doute sur l'origine de la religion des Egyptiens. A une époque tellement reculée qu'elle échappe aux annales de Memphis, un conquérant éthiopien est venu enseigner son culte et consacrer son langage, parmi les naturels de l'Egypte. Telle est la conclusion que l'on peut tirer du petit nombre de documens fournis sur ce sujet par les auteurs classiques : cette conclusion est confirmée par la comparaison de l'âge probable des antiquités qu'offrent les deux pays. »

»Un peuple qui vivoit à une époque peu éloignée de celle du déluge et qui craignoit sans cesse le retour d'une semblable catastrophe, plaçoit ses habitations sur les flancs des montagnes et sur les masses de rochers : telles furent les plus anciennes demeures des hommes, tels furent les lieux de leurs travaux, de leurs études et de leur culte. Lorsque par la suite ils en vinrent à construire des temples pour leurs dieux, n'est-il pas probable qu'ils furent amenés naturellement à pratiquer pour cela de vastes excavations dans ces rocs qui les avoient si long-temps protégés ? S'il en est ainsi, et cela paroît incontestable, les cavernes sculptées de Gyrshe, de Deir et d'Ebsambal (1), sont d'une antiquité plus reculée que les colonnes de Thèbes, et reçurent les dieux de l'Ethiopie lorsqu'ils s'avancèrent vers le nord. En considérant la grossièreté de la maçonnerie et des sculptures, en observant l'effet du temps sur les couleurs, les figures, et même sur la surface des rochers, je me persuadai et je suis encore convaincu, que le plus petit des temples creusés dans le mont El-Berkel, est le plus ancien monument que j'aie jamais vu, qu'il est antérieur de plusieurs siècles à tous ceux de la Nubie, et en particulier à celui de Bacchus placé à quelques pas dans le même lieu. Cependant les figures et hiéroglyphes qu'on y aperçoit encore en petit nombre, se retrouvent en Egypte précisément les mêmes, mais exécutés d'une manière beaucoup plus parfaite.«

»Ces raisons me portent aussi à croire que la pyramide, comme monument sépulchral, a également son origine en Ethiopie. La première pyramide est naturellment d'une date plus récente que le premier temple ; non qu'on n'ait été amené à construire des tombes, bien long-temps avant qu'on pensât à élever des temples, mais parce que la structure

(1) Il faut peut-être en excepter à Ebsambal le temple d'Osiris. (A)

d'une pyramide suppose beaucoup plus d'art et de travail, qu'une excavation dans le roc. Toutefois l'une a dû suivre l'autre à un intervalle de temps peu considérable : la pyramide est une forme de monument très-naturelle, et dans une contrée où l'astronomie fut cultivée dès les temps les plus anciens, on a pu s'aider de l'elévation qu'elle offre au-dessus de la plaine, pour observer plus commodément. Maintenant, l'état de dégradation, et même la destruction complète d'un grand nombre de celles de Berkel et de El-Bellal, attestent leur haute antiquité : tandis que celles d'Egypte ne paroissent pas remonter plus haut que le onzième ou douzième siecle avant notre ère. Or, l'Egypte avoit été plusieurs fois envahie par les Ethiopiens antérieurement à cette époque. Les pyramides de Memphis, sont d'une date postérieure à celle des ruines de Thèbes. »

» Jupiter Ammon étoit la première divinité en Ethiopie : le dieu des bergers est probablement plus ancien qu'Osiris, soit qu'Osiris passe pour le Grand Chien, soit qu'il représente le Nil. Thebes, que l'on sait avoir été fondée par une colonie d'Ethiopiens, étoit appelée Ammon No, Diospolis ou la cité d'Ammon. »

» Il suit clairement, à ce qu'il me semble, de l'accord existant entre ces observations sur les antiquités de l'Ethiopie, et les inductions tirées des documens de l'histoire, que l'origine des dieux de l'Egypte, aussi bien que celle de leurs temples, des tombeaux, des sculptures symboliques qui les décorent, doit se chercher en Ethiopie. Les Egyptiens surpassèrent leurs maîtres par la grandeur de leurs constructions, mais autant que l'on peut en juger par les monumens granitiques et les sculptures d'Argo et de Djebel-el-Berkel, l'art paroît avoir été aussi bien entendu et poussé à un aussi haut point de perfection, par les artistes de Méroë, qu'il le fut ensuite par leurs disciples à Thèbes et à Memphis. »

VOYAGES.

TRAVELS TO CHILE. Voyage dans le Chili au travers des Andes, dans les années 1820 et 1821, par P. SCHMIDTMEYER. Londres 1822.

(*Second extrait. Voy. p.* 160 *de ce vol.*)

L'INDIGO étoit autrefois un important objet de culture pour l'Amérique méridionale, mais l'importation toujours croissante de l'indigo, fourni par les grandes Indes, a fait presque totalement abandonner cette branche d'industrie. Le café, le cacao et le sucre, l'ont remplacé. L'indigo sauvage se trouve partout, et les gens du pays l'emploient pour teindre les étoffes de leurs vêtemens. Les Araucanos eux-mêmes paroissent connoître cette teinture.

Le bois de Brésil donne une belle couleur orangée. Il est si lourd qu'il va au fond de l'eau. C'est ordinairement la baie d'Honduras qui fournit le bois de campêche et le mûrier colorant, également propres aux teintures.

C'est sur-tout dans le Mexique que l'on recueille la cochenille, et qu'il s'en fait un grand commerce. La Nouvelle Grenade est encore occupée de cette industrie; mais au Brésil, elle est tombée, parce que l'on n'y a pas mis assez de soin à conserver cette substance dans sa pureté. L'insecte se trouve dans plusieurs parties de l'Amérique méridionale. Il existe dans le Paraguay, dans le Tucuman et dans l'Etat de Cordova. Nous l'avons trouvé, ainsi que la plante à laquelle il appartient, auprès d'un relai de poste dont le propriétaire avoit écrasé l'insecte pour en former des gâteaux qui ser-

voient

voient à teindre du fil. L'importation de cette substance que le Mexique fournit à l'Europe, a beaucoup diminué; les tentatives faites pour la tirer des Indes orientales, ont cessé depuis quelques années, à cause de l'emploi plus étendu de la laque, ou *gomme laque*, substance qui cependant ne paroît être ni une gomme ni une résine, mais l'ouvrage d'un insecte qui vit sur divers arbres des grandes Indes. Si cette substance est recueillie avant que ses principes colorans aient été absorbés par les insectes nouveaux-nés, elle fournit un rouge presque aussi beau que la cochenille, et que l'on dit plus durable. La concurrence de cette matière avec la cochenille a fait tomber le prix de celle-ci de soixante pour cent. Il paroît que le mélange des deux substances donne le rouge le plus brillant. On en colore la cire à cacheter, les chapelets, etc.

Les parties de l'Amérique méridionale situées à l'est des Andes ne sont pas sujettes aux tremblemens de terre, comme les contrées qui sont à l'occident de cette chaîne. Il en résulte qu'on y bâtit sans crainte des maisons d'un ou deux étages. Dans les parties centrales du pays les habitations sont toutes formées d'un rez-de-chaussée seulement. Les bois employés sont presque toujours apportés de loin à dos de mulets. Dans le Chili, on emploie pour l'intérieur des maisons un bois rougeâtre provenant de l'île de Chiloé, et que donne un cèdre de dimensions si prodigieuses, dit-on, qu'un seul arbre fournit quelquefois jusqu'à huit cents planches : il est vrai que si elles sont semblables à celles que j'ai vues à Valparaiso, elles n'ont que dix pieds de long, un pouce d'épais et six pouces de large. Cet arbre ne se scie pas : il se refend, et cela d'une manière si égale et si unie, qu'on diroit que les planches ont été rabotées. Ce bois est extrêmement léger. Je n'y ai point reconnu la contexture du cèdre, et il m'a paru sin-

gulièrement semblable au mélèze que l'on trouve sur les hautes montagnes de Suisse, et que l'on préfère au bois de sapin; mais ce bois du Chili est encore plus léger; sa couleur est d'un rouge foncé. Cet arbre pourroit devenir une acquisition précieuse pour l'Europe, et en particulier pour l'Angleterre où une certaine conformité de climat favoriseroit sa croissance. Je présume que celle-ci est rapide; les fibres de ce bois paroissent aussi fines et aussi serrées que celles du mélèze. Il n'a pas le parfum aromatique du cèdre rouge, mais il n'est pas sujet à être attaqué par les insectes comme les bois les plus durs. On en fait des tonneaux, et des seaux à tenir l'eau, qui sont fort estimés. Si quelqu'un des vaisseaux anglais, en station sur la côte orientale, relâchoit à Valdivia, il lui seroit facile de se procurer des plants ou des graines de cet arbre.

L'auteur a apporté des graines du *Mimosa farnesiana*, qui ressemble à l'acacia d'Egypte : on trouve cet arbre près de Buenos-Ayres, où il s'élève fort peu. Dans la région sèche des *Pampas* c'est le seul arbre que l'on voie. On le trouve par tout dans l'état de Cordova, dans le Chili et dans une grande partie du Pérou. Il fournit presque tout le combustible nécessaire aux habitans; et lorsqu'on le coupe, il repousse avec vigueur: tous les cinq ou six ans, on peut faire la coupe des taillis. Il donne des cendres suffisamment chargées de potasse pour des fabriques de savon. On conçoit de quelle importance est un arbre dont la croissance est si rapide, sans le secours de l'irrigation ou des pluies, sous un soleil brûlant, et dans un pays de mines où il faut beaucoup de combustible. On a abusé des coupes de cet arbre, dans le Chili, et on se ressentira de sa privation, malgré la découverte des mines de charbon de la Conception. Mr. Humboldt a vu dans la Nouvelle Grenade, un arbre de cette classe, nommé *Zamang*, dont les branches

offroient une masse de cinq cent soixante et seize pieds de circonférence, en forme de parasol. Le tronc avoit soixante pieds de haut et neuf de diamètre. L'acacia ou mimosa des Andes du sud, est un petit arbre de peu d'apparence; et le plus souvent un arbrisseau dont les branches tortueuses sortent de terre, et paroissent à moitié sèches.

Un autre arbre qui croît dans les sols les plus arides le long de la chaîne des Andes à l'est et à l'ouest, c'est l'Algarobo (*Ceratonia siliqua*). Son fruit blanc contenu dans de larges siliques jaunes, a été appelé le pain de St. Jean dans le désert. Il porte des épines de plus de deux pouces de long, et qui ont tant de consistance et de dureté, qu'on s'en sert en guise de clous, pour les bois tendres. Son fruit est douceâtre, et peut servir de nourriture; il est recherché par le bétail. Les sauterelles attaquent cet arbre avec tant de fureur, qu'on le nomme l'arbre aux sauterelles.

Le chanar ou (*ducuma spinosa*) est un petit arbre du Chili. Il appartient à la famille des *Sapotas*; mais il est loin d'être aussi utile qu'un autre arbre de la meme famille nommé l'*arbre à vache* ou l'*arbre au lait*. Mr. de Humboldt parle des ressources de cet arbre de la manière suivante: « Lors» qu'on fait incision dans le tronc, il en découle en abon» dance un lait glutineux sans aucune âcreté, et d'un par» fum agréable. Nous en buvions beaucoup le soir en nous » couchant, et le matin de bonne heure, sans en ressentir » jamais aucune incommodité. La viscosité de ce lait peut » seule déplaire à quelques personnes. Les nègres et les » blancs qui travaillent aux plantations, s'en nourrissent; » en y trempant leur pain; et on dit qu'ils engraissent » sensiblement pendant la saison où l'arbre donne son lait » en grande abondance. Exposé à l'air, ce suc, en consé» quence, peut-être, de l'absorption de l'oxigène de l'atmos» phère, se couvre d'une pellicule jaune, et fibreuse, qui

» ressemble à du fromage. Cette membrane desséchée est » élastique, presque autant que le caoutchouc; mais elle se » décompose par la fermentation putride comme la gélatine. » Le peuple appelle fromage, cette peau qui se sépare par » l'exposition à l'air. » Cet arbre paroît exister seulement » dans la chaîne des montagnes de la côte, et sur-tout » depuis Barbula jusqu'au lac de Maracaybo. » Mr. Bredemayer l'a trouvé également à Caugagua, à trois jours des Caraques vers l'est. Les habitans prétendent reconnoître un bon arbre à lait par son apparence extérieure, et par certains signes, comme un berger expérimenté reconnoît une bonne vache à sa tournure, et à des caractères qui ne semblent pas en rapport avec la production du lait. Il y a à la Jamaïque un bois connu sous le nom de bois de lait.

La classe des palmiers peut avoir servi à nourrir le genre humain dans son enfance. Cette classe bienfaisante compte environ deux cents espèces distinctes. L'Amérique méridionale en connoît à-peu-près la moitié. Le palmier *Mauritia* se nomme, en Amérique, l'arbre au *sago*. Ce mot signifie nourriture, dans le dialecte d'Amboyna; et en effet cet arbre fournit de la nourriture en abondance; mais le vrai *sago* vient des grandes Indes. Un arbre de quinze ans donne six quintaux de substance nourrissante, par des incisions au tronc.

Le palmier *pirijao* donne un fruit de la grosseur d'une pêche, qui pend en grappes de cinquante à quatre-vingts. Il est doux et fort nourrissant. Les indigènes, dit Mr. de Humboldt, vivent pendant plusieurs mois du fruit de cet arbre. Le palmier qui porte la noix de coco se trouve partout en abondance. On sait que cette noix oblongue, presque aussi grosse que la tête, contient une demi pinte d'un lait rafraîchissant et doux, et une pulpe blanche d'un demi pouce d'épaisseur, qui a le goût de noisette. La noix est

enveloppée de fibres qui peuvent se filer et font des cordes durables. Cet arbre fournit de plus de très-bon bois de construction, et de grandes feuilles qu'on emploie à couvrir les habitations, et dont on se sert dans les Indes orientales pour écrire dessus.

D'autres palmiers portent des fruits mangeables, quoique moins précieux; d'autres enfin fournissent par incision des substances qui remplacent le miel et l'huile.

Le palmier *des Andes* est une espèce que l'on trouve, dit-on, jusques dans la région des neiges éternelles. Je ne l'ai trouvé nulle part qu'à Mendoza et à San Luis, et seulement en petit nombre, dans des terres arrosées. Molina avoit décrit le Chili comme embelli par des bois de palmiers et de l'arbre de la canelle; aujourd'hui les uns et les autres sont devenus rares. Les incisions qui font donner à l'arbre son miel ou son huile, le font ordinairement périr. Il paroît qu'on a abusé de cette ressource, et que les palmiers ont graduellement diminué par cette cause. Les noix de cocos du Chili sont petites. Les palmiers s'élèvent de vingt jusqu'à cent pieds, selon l'espèce et la situation de l'arbre.

Plusieurs des espèces de palmiers pourroient se nommer arbres à pain, à cause des fruits farineux qu'ils donnent. L'arbre à pain d'Otaïti (*Artocarpus*) l'emporte sur tous les autres de cette classe que l'on trouve dans l'Amérique méridionale et les îles de la mer Pacifique. C'est le capitaine Cook qui découvrit la supériorité du fruit de cet arbre, remarquable en ce qu'il ne porte pas de semence. Le Gouvernement anglais envoya, en 1791, une expédition dans le but de propager l'arbre à pain. Quelques centaines de plants furent transportés à Ste. Hélène, et aux îles de l'Archipel; mais comme les produits de la terre y abondent, l'arbre à pain d'Otaïti y est demeuré jusqu'ici sans autre usage que l'agrément. Il ressemble au figuier, porte de grandes feuilles,

son tronc acquiert la grosseur d'un homme et une hauteur de quarante pieds. Son fruit est une baie d'environ neuf pouces de long, pleine d'une pulpe blanche et farineuse. Il convient de la cueillir un peu avant la maturité. Son goût ressemble à celui du pain frais, et la matière a la même consistance. Pendant la révolution, un seul plant de cet arbre avoit été envoyé de France à Cayenne. Il y a produit un si grand nombre de rejetons, que l'on a renvoyé en France beaucoup de plants de l'arbre à pain de Cayenne. Quelques variétés de cet arbre portent des semences, qui ont le goût de châtaignes. Ses racines, comme celles du figuier, donnent, par incision, un suc laiteux.

Aucun arbre de la famille des pins ne frappe la vue, dans le Chili. L'auteur n'a vu que le *Pinus araucana*, et cela dans les forêts du Bresil. Ses pommes ressemblent à celles du pinaster, mais elles sont beaucoup plus grosses. A une certaine distance, ce pin ressemble au pin argenté. Ses feuilles sont larges d'un demi pouce, longues d'un pouce et demi, un peu recourbées et pointues. Les premiers voyageurs dans le Paraguay et dans le sud du Brésil, disent que cet arbre fournit aux indigènes un fruit nourrissant. L'auteur a apporté des semences de ce pin du Brésil, qu'il croit être le même que le *Pinus araucana*. Molina l'avoit trouvé dans le Chili, mais on n'y en voit plus aujourd'hui.

....

En traversant les Andes, de Mendoza à San Yago, on trouve les pentes méridionales dépourvues d'arbres, quoiqu'il y ait beaucoup de montagnes basses, en plusieurs lignes successives, et séparées par des vallées. Le sol a partout une apparence de stérilité si grande, qu'on diroit que le feu y a passé. Les pentes occidentales ne sont pas aussi arides. Cette différence existe-t-elle seulement dans la partie observée par l'auteur, ou la retrouve-t-on tout le long de la chaîne? c'est ce qu'il seroit curieux de vérifier.

Lorsqu'on a dépassé le *Cumbre* ou passage des volcans, et qu'on est descendu à-peu-près à moitié hauteur vers l'occident, c'est-à-dire, à six ou sept mille pieds au-dessus de la mer, on trouve le *Quillaja saponaria*, qui ressemble au hêtre, et a cinquante à soixante pieds de haut. Son écorce donne un mélange d'huile et d'alkali, c'est-à-dire, un savon tout fait, que les femmes du Pérou et du Chili emploient sur-tout à laver leurs longs cheveux noirs, dont il a la réputation de favoriser la croissance. C'est le plus grand arbre des forêts dans cette partie du Chili; mais dans les parties méridionales de cette province, et dans le voisinage de Biobio, il est probable que les arbres sont plus beaux et plus nombreux, car c'est toujours cette portion du Chili que les habitans citent aux voyageurs, quand ceux-ci se plaignent du défaut d'arbres.

Le sol de l'Amérique Méridionale est évidemment d'une nature très-fertile; et partout où les terres du Chili sont arrosées, elles sont, peut-être, plus fertiles qu'aucune autre; mais une étendue donnée de terrain ne produit pas aujourd'hui autant de blé qu'une même étendue de terrain en Angleterre, avec une culture soignée; et lorsqu'on dit que les terres du Chili produisant soixante ou quatre-vingt pour un, on induit les lecteurs en erreur. A moins de donner les explications nécessaires, et de bien établir le point de départ, on ne peut communiquer aucune information utile, en vantant la fertilité d'un pays.

Si l'on compte les grains semés, et qu'on suppose les procédés de la semaille les mêmes partout, on peut comparer les résultats. Ainsi on peut dire que l'Angleterre rend en bled, douze à treize pour un, en moyenne, la France, six à sept, l'Allemagne cinq à six pour un (1); et en sup-

(1) Il paroît que l'auteur fait ici une pure supposition, pour appuyer son raisonnement, et qu'on ne doit pas prendre à la lettre les proportions qu'il établit. (R)

posant qu'on sème également épais dans les trois contrées, on peut inferer du produit, l'influence du climat, du sol et des soins. Mais si l'on n'entre pas dans tous ces détails; on est fort trompé par les rapports de tant pour un, lorsqu'on les applique aux récoltes de blé : d'ailleurs le maïs rend quelquefois cent pour un, là où le blé ne rendroit pas vingt. Dans le Chili, une belle récolte de blé rend vingt-cinq pour un; et cependant le fermier anglais qui obtient quarante bushels d'un acre semé avec deux bushels et demi, a un produit plus considérable que le colon du Chili ne l'obtient sur la même étendue...............................

....

Il y a une chose fort remarquable dans le caractère du sol de ces contrées de l'Amérique Méridionale, c'est que bien qu'il soit généralement métallique, et que les veines des métaux soient souvent à la surface, ce sol n'en est pas moins fertile, toutes les fois qu'il est arrosé. La présence presque continuelle du soleil en est peut-être la principale cause...

Depuis trois cents ans, les pentes orientales et occidentales de la chaîne des Andes sont exposées aux attaques d'une armée de mineurs, dont l'aîle droite est dans la Nouvelle-Espagne, le centre au Potosi, et la gauche au Chili. Les flancs de cette immense chaîne ont été exploités abondamment; mais aujourd'hui le travail des mines est ralenti sur plusieurs points. L'or, l'argent et le cuivre en sont sortis avec profusion pour se répandre dans le monde; et quand on réfléchit aux effets de ces métaux, on se représente la nature puisant à pleine main dans ces masses énormes; et jetant de l'or aux hommes qui se précipitent dessus avec ardeur; à-peu-près comme les enfans auxquels les voyageurs jettent de l'argent. Quelques-uns ramassent une pièce de monnoie, beaucoup d'autres tombent et n'obtiennent rien.

C'est sur-tout dans les régions élevées des deux côtés des

Cordillères, et même dans leur ligne centrale, que l'argent se trouve avec le plus d'abondance. On croit au Chili; que les mines voisines de Mendosa, sous le 32° 30′ lat. sud, et qui autrefois étoient très-riches, ne sont qu'une continuation des veines du Potosi. Il y a trois cents lieues de distance; et ce fait doit faire recevoir l'idée comme une vague conjecture; mais il est certain qu'il existe des analogies dans la position et la direction des veines métalliques. Elles sont également situées sur les pentes orientales de la grande chaîne et à une hauteur considérable. Quelques-uns des mineurs les plus habiles du Chili estiment que les mines des Andes peuvent être considérées comme inépuisables : ils prétendent que le métal existe partout, sur les flancs de ces montagnes. Reste à savoir jusqu'à quelle distance du côté du détroit de Magellan, les Andes sont riches en métaux précieux.

A cinquante milles des montagnes, du côté de l'ouest, on trouve de l'argent dans le sol du Chili, et le même phénomène se présente à l'est des montagnes sur la route de Cordova au Potosi, mais les veines ne sont pas riches, et elles vont s'affoiblissant à mesure qu'on s'éloigne des Andes.

Dans le Chili, et sur les montagnes secondaires, le voyageur trouve souvent des vestiges du travail des mineurs, c'est-à-dire des cendres, et des remuemens de terre. Dans quelques endroits, les fouilles ont été sans succès, et dans d'autres le filon a été suivi à quelque distance. Ces taches bleuâtres sont un des caractères du paysage de ce pays-là.

Dans les parties orientales, et sur-tout au Bresil, on a fait de fréquentes recherches pour des mines d'argent. Les indigènes du Bresil avoient été trouvés munis d'ornemens d'argent, comme ceux des bords de la rivière de La Plata : on en concluoit qu'il existoit des mines de ce métal dans l'intérieur; mais toutes les recherches ont été vaines; et il faut croire que les sauvages tenoient ces ornemens des tri-

bus intermédiaires qui les avoient reçus d'autres tribus voisines des Andes, soit par le commerce, soit par les révolutions de la guerre. Il paroit que les montagnes de l'est donnent principalement de l'or.

La Nouvelle-Espagne fournit aujourd'hui les mines d'argent les plus riches. Elle est traversée par la continuation de la chaîne des Andes, montagnes qui semblent avoir le privilège de produire ce métal en quantité notable. Nous apprenons toutefois, par Mr. de Humboldt que, bien que ces mines de la Nouvelle-Espagne donnent souvent de l'argent natif en grande masse, c'est plutôt par leur étendue que par leurs richesses qu'elles sont remarquables. Elles sont d'ailleurs beaucoup plus à portée de l'Europe, et travaillées à moindres frais que celles de l'Amérique Méridionale; et les mineurs du Mexique doivent toujours avoir l'avantage sur leurs concurrens du Sud.

L'enveloppe ou gangue du métal dans les mines d'argent, est presque toujours de l'ardoise; et la hauteur où on les trouve dans la Nouvelle-Espagne varie, selon Humboldt, entre 5900 et 9800 pieds au-dessus de la mer: quelques veines sont au sommet des Cordillères centrales.

Les districts des mines d'argent dans le haut Pérou se trouvent à une hauteur de dix mille pieds, au moins, au-dessus de la mer. La mine de *Gualgayoc* est élevée de 13500 pieds: Mr. Helm nous apprend que l'enveloppe de la mine, dans ces hautes régions du Pérou, est également un schiste argileux.

L'auteur, qui a visité les mines d'Uspallata, estime leur hauteur à six ou huit mille pieds au-dessus de Mendoza, laquelle est à une hauteur pareille au-dessus de la mer. Ces mines reposent sur un schiste micacé d'un jaune verdâtre. Ce schiste compose la totalité de cette ligne la plus élevée des Andes, et la plus voisine des Cordillères, au-

delà de la vallée du même nom, laquelle a environ quatre lieues de large. Ces schistes sont stratifiés d'une manière très-marquée, et inclinés à l'horison vers le nord-ouest, d'environ 40°. Là où l'angle augmente, les couches deviennent plus minces, et se réduisent quelquefois à quelques pouces seulement.

Cette ligne des Andes, parallèle et voisine des Cordillères, s'étend à environ deux milles au sud et au nord de Mendosa, toujours à-peu-près à la même hauteur, et avec le même aspect : il est probable que le schiste argileux en forme partout la principale charpente ; mais cette masse de schiste est généralement couverte de substances calcaires, et montre les vestiges d'une combustion universelle. C'est parmi les débris de cette croute brulée que se trouvent les filons des mines d'argent. Les rochers schisteux percent de place en place cette croute brulée, et se montrent dans le même état de stratification, que le noyau même de ces montagnes; mais la surface de ces masses de rochers dans le bassin d'*Uspallata* est noircie du côté du sud, comme par la fumée d'un volcan aujourd'hui éteint. La face opposée de ces pics ou projections du rocher, est d'une couleur claire. Le vent du sud régnant habituellement dans cette région, la fumée du volcan doit avoir été chassée contre la surface encore noire. Le cratère ou le fond que l'on peut supposer la bouche du volcan a l'apparence d'avoir été formé par une éruption brusque, et de peu de durée, plutôt que par une action soutenue du feu.................................

Il paroît donc que le principal dépôt des riches mines d'argent dans les Andes, sur une longueur de quatorze cents lieues, se trouve à une hauteur considérable, et repose sur une masse profonde de schiste argileux.

L'or existe en abondance, à une hauteur beaucoup moindre. Il est déposé dans les montagnes, dans les vallées à l'est,

et à l'ouest des Andes, et dans les terrains d'alluvion, le long de cette chaine; mais ce métal précieux se rencontre en tant d'endroits différens, et sur de si vastes espaces, qu'on peut regarder toutes les montagnes basses et les collines du sud de l'Amérique comme contenant de l'or en plus ou moins grande quantité. Les mines de cuivre tiennent aussi de l'or, et on peut en dire autant de la plupart des mines des Andes. Ce n'est donc point à ces montagnes que sa production est bornée comme on peut le dire des mines d'argent.

En proportion de l'étendue de terrain où les recherches de l'or ont eu lieu, les pays à l'orient des Andes en ont plus produit que ceux de l'occident. Si le Bresil n'en donne pas aujourd'hui dans la même abondance, c'est faute d'encouragement à entreprendre, et de sécurité à posséder. Les montagnes qui fournissent ce métal dans ce pays-là n'ont guères en moyenne que deux mille six cents pieds au-dessus de la mer, et il n'y en a aucune qui s'élève jusqu'à la ligne des neiges durables.

Le district de *Sonora* dans le Mexique, et de *Choco*, dans la Nouvelle-Grenade, l'un et l'autre à l'ouest des Andes, sont ceux qui ont produit le plus d'or relativement à leur étendue. Dans le Chili, toutes les montagnes basses, les ruisseaux et les rivières contiennent de l'or. Les parties de montagnes où l'on en trouve des filons, ont une teinte rougeatre. Dans le voisinage de *Guasco*, où la montagne a été ouverte dans toutes les directions, ce n'est pas seulement le sol qui a cette couleur, mais les végétaux même. Les filons sont à une petite profondeur, et on voit beaucoup de fouilles abandonnées. On remarque une couleur blanchatre, en apparence calcaire, de deux ou trois lignes d'épaisseur, qui est déposée sur le rocher, et indique ordinairement les filons riches. Le cuivre se rencontre aussi abon-

damment dans ces mêmes districts, et on dit qu'ordinairement ces filons se trouvent placés au-dessus de ceux de l'or. Celui-ci s'obtient par le lavage du sol, qui est de couleur jaune ou brune. La contrée des Araucanos passe pour être riche en or, et l'on dit qu'on le trouve abondamment dans les rivières de cette contrée.

Au Bresil, les recherches les plus fructueuses se font dans les lits dessechés d'anciennes rivières, ou dans les terrains qui bordent ces vastes ravins. Dans le Chili il en est de même; et lorqu'on cherche l'or près des torrens qui coulent encore aujourd'hui, on préfère les endroits dans lesquels les terres d'alluvion sont anciennes, ou qui peuvent avoir été amenées par les grandes pluies d'hiver.

Nous avons déjà fait observer que près de Mendoza, de vastes et profonds lits de rivières ne contiennent aujourd'hui que peu ou point d'eau. Humboldt remarque qu'au-dessus du niveau des eaux de l'Orénoque, et à une hauteur de cent trente pieds, on voit des stries noires qui indiquent l'érosion du courant. Il a aussi observé dans le roc des figures sculptées à une hauteur inaccessible, le long de ce grand fleuve, figures, qui selon la tradition des indigènes, ont été faites autrefois, dans le temps des hautes eaux.

Les anciens bords des lits de rivières abandonnés, sont principalement formés de dépôts d'alluvion. Entre Valparaiso et Guasco, on peut voir des traces d'érosion dans les montagnes basses, là où aujourd'hui il ne coule point d'eau, quoique ces érosions soient évidemment l'effet d'un courant rapide, qui a duré long-temps. Un tel phénomène que l'on retrouve semblable sur des points très éloignés les uns des autres, paroît caractériser l'Amérique Méridionale, et mériteroit d'être examiné.

Le mercure existe en abondance dans les Andes. Il semble y être placé exprès pour le procédé de l'amalgame, em-

ployé de préférence, comme plus économique que la fusion, sur-tout dans les parties où le combustile est rare. Ce procédé de l'amalgame par le mercure et le sel a été inventé par un espagnol de Mexico, au milieu du seizième siècle. Le mercure se trouve à la même hauteur que l'argent: on le rencontre rarement natif, et ordinairement sous la forme de cinabre.

Il n'existe que trois mines de mercure en exploitation, dont deux au Mexique et une au Pérou: cette dernière est extrêmement riche; elle est à treize mille huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est probablement de toutes les mines en exploitation, la plus élevée de la terre. Le mercure exploité en Amérique ne lui suffit pas pour l'amalgame de l'or et de l'argent: le complément se tiroit d'Almaden en Espagne, et d'Idria en Carniole; mais l'état de guerre a rendu le mercure fort rare dans les districts des mines: les gouverneurs faisant eux-mêmes le monopole du mercure, le vendent fort cher aux mineurs.

Le platine est un métal qu'on ne rencontre que dans les districts de *Choco* et *Barbacoas*, entre les 2° et 6° de lat. nord, sur les bords de l'Océan Pacifique. On le trouve en grains dans les mêmes sols d'alluvion qui contiennent de l'or. On avoit crû sans raison, que le platine existoit dans le Chili, parce qu'on y avoit trouvé un minerai nommé *Capiapo*, dont la réduction n'a point encore pu être opérée, mais que l'on suppose contenir principalement de l'argent.

Le cuivre abonde dans quelques parties des Andes; mais il n'a eté recherché que foiblement dans la Nouvelle-Espagne. Les Caraques et sur-tout le Chili ont une exploitation active des mines de cuivre. Le Chili en envoye dans toutes les parties de l'Amérique, en Europe, à la Chine et au Bengale. La demande de ce métal en a fait doubler le prix en 1821.

Cependant, les transports par terre sont si difficiles, le bois, l'eau et le fourrage sont si rares, qu'il en résulte un grand découragement pour toute autre exploitation que celle des métaux précieux. La rareté des bois augmente toutes les années, car leur destruction n'est compensée par aucun renouvellement, vû l'excessive sécheresse du climat. Il est impossible que des dépenses toujours croissantes ne fassent bientôt abandonner une partie des mines de cuivre du Chili : il ne restera en exploitation que celles qui sont situées avec le plus d'avantage. Lorsque le minerai est réduit en métal, celui-ci passe au fourneau de reverbère une fois seulement pour se rafiner. Il sembleroit que les filons des mines de cuivre dans le Chili courent principalement sud-est et nord-ouest, en commençant sous le 36° lat. sud, et se rapprochant de la mer à mesure qu'on s'avance vers le nord.

Le fer existe dans plusieurs endroits de la chaîne des Andes. Les mines fourniront dans l'avenir, aux besoins de l'Amérique. Il abonde au Mexique, où on l'a recherché depuis l'interruption du commerce avec l'Europe. On le trouve dans le Chili, minéralisé avec plusieurs substances, et surtout en pyrite. La pierre d'aimant ou la mine de fer magnétique se trouve aussi dans beaucoup d'endroits.

Le plomb existe dans les Andes, minéralisé avec l'argent et sous diverses autres formes. On pourroit en exploiter des mines fort riches ; mais on y fait peu d'attention. Le besoin du fer et du plomb se fait moins sentir dans ces pays là qu'ailleurs. Les bois sont si durs qu'ils rendent souvent les mêmes services que le fer ; on ne ferre presque jamais les chevaux de travail ; la plupart des ustensiles sont en cuivre, et divers usages du plomb, connus en Europe, ne le sont pas en Amérique.

On trouve aussi dans les montagnes l'étaim, le zinc,

l'antimoine, le manganèse et l'arsenic. Le soufre est en abondance dans les parties volcaniques, et on le trouve quelquefois en masses prêt à employer sans préparation. Le charbon de terre n'a été trouvé jusqu'ici qu'en petite quantité.

Il y a du sel fossile dans beaucoup d'endroits sur les pentes des Andes. Plusieurs rivières sont salées; et il existe des lacs salés dont les bords fournissent du sel marin cristallisé. Cette substance se trouve encore à de grandes distances des Andes, comme dans les plaines du Pérou. Il y a une espèce de palmier qui forme ou absorbe le sel marin en si grande quantité, qu'on le retire pur, en lessivant les cendres de l'arbre. Il y a plusieurs salines dans le Brésil, dont les unes sont sur la côte, et d'autres près des lacs salés: Cependant il en vient d'Europe et des îles du cap Vert en quantité notable. Son usage le plus étendu est pour le procédé de l'amalgame, et de l'épuration de l'or et de l'argent: on l'emploie moins pour les salaisons que dans d'autres climats, parce qu'on est dans l'usage de faire sécher la viande au soleil pour la conserver long-temps.

AN ACCOUNT, etc. Description de l'intérieur de l'île de Ceylan et de ses habitans, avec un voyage dans l'île, par JOHN DAVY. Londres 1821.

(*Second extrait. Voy. p. 179 de ce vol.*)

LA combinaison du culte de Boodhoo avec le culte des Dieux, est un trait caractéristique de la religion de Ceylan. Ce mélange des cultes n'est pas seulement toléré, il est ordonné, et les autels des Dieux se trouvent souvent dans les temples même de Boodhoo.

Les démons sont un troisième ordre d'êtres surnaturels, adorés

adorés par les Singalois. La peur est le seul principe de cette adoration : ils ont recours aux démons dans les cas de grands malheurs ou de grandes maladies. Ils croient que les insensés et les malades de convulsions sont possédés par un démon. S'il survient quelque grande mortalité dans le bétail, c'est un démon qui en est la cause. On a recours, dans ces cas là, à ceux qui ont le pouvoir de chasser les démons. On pratique ce qu'on appelle *la danse du diable*, c'est-à-dire une cérémonie bizarre, dans laquelle on passe la nuit à danser, à prier, à couper des citrons; et qui se termine par l'offrande d'un coq. Les gens éclairés n'approuvent point cette superstition, et la religion de Boodhoo la condamne; mais cela n'empêche pas qu'un grand nombre d'individus n'y ajoutent foi : il y a même dans quelques parties du pays, des petits temples nommés *Covillos*, qui sont consacrés aux démons.

On a déjà fait beaucoup de recherches et de conjectures sur l'ancienneté de la religion de Boodhoo (ou Boodh), sur le lieu de son origine, et sur la marche de sa diffusion sur la terre. Les Boodhistes eux-mêmes ont deux systêmes différens. Le premier associe cette religion à toutes les révolution que l'univers a subies; le second fixe le rétablissement d'un culte pur, opéré par Boodhoo, à 600 ans à peu pres avant l'ère chrétienne. Dans ce dernier systême on reconnoit que la religion des Brahmes est la plus ancienne, ou du moins que la religion pure étoit éteinte lorsque Boodhoo parut pour la faire revivre.

Boodhoo est-il une incarnation de Vishnou? La religion des Boodhistes est-elle dérivée de celle des Brahmines? Plusieurs savans orientalistes sont de cette opinion; mais les Boodhistes le nient. Comme de part et d'autre on est dans la fiction, chacun peut soutenir son dire. Les Boodhistes prétendent que le dernier Boodhoo n'a jamais eté Vishnou, mais

que leur Vishnou deviendra un Boodhoo. La partie mytholo-gique du système des Singalois semble appartenir au système des Brahmines, mais ce qui regarde Boodhoo paroît avoir une origine différente, car les deux choses sont directement opposées l'une à l'autre.

Sur la question de savoir où cette religion s'est montrée pour la première fois, les orientalistes sont partagés. Le plus grand nombre assigne son origine à l'Afrique, et particulièrement à l'Ethiopie. Quelques-uns pensent que le nord de l'Asie a été son berceau.

L'argument le plus fort de ceux qui font sortir de l'Afrique la religion de Boodhoo, c'est que les idoles qui portent ce nom ont les traits africains, c'est-à-dire les cheveux courts et frisés, le nez épaté, les lèvres épaisses, etc. Si cela est ainsi généralement, c'est certainement une forte preuve d'induction. J'ai examiné attentivement un nombre infini d'idoles de Boodhoo, faites dans l'île de Ceylan; j'en ai vû qui avoient été faites à Ava et à Siam; j'en ai vû deux ou trois du Dieu Foh faites en Chine, et trois du Thibet. Le résultat de mes observations, c'est que la ressemblance avec les traits africains est, ou imaginaire, ou accidentelle. Les images du Thibet, du Birman et de la Chine sont Tartares, et les images de Ceylan ont les traits Singalois : plus le travail de l'idole est soigné, et plus l'imitation des traits nationaux est exacte. L'argument de la ressemblance avec les africains me paroît donc absolument nul. C'est pourtant le seul par lequel on prétende soutenir que la religion de Boodhoo est sortie d'Afrique. Les Boodhistes regardent cette supposition comme une véritable insulte : ils ont un extrême mépris pour les Africains, et ils supposent que les Caffres secondent les chiens et les corbeaux pour tourmenter ceux qui sont en enfer. Quant à la chevelure de Boodhoo, ses sectateurs prétendent que le but de l'artiste est d'imiter les

cheveux du pays coupés courts selon l'usage des prêtres; et ils font observer pour appuyer leur raisonnement que toutes les images de Boodhoo portent une mèche de cheveux longs placée circulairement sur le front.

Le docteur Hamilton a établi dans un mémoire ingénieux sur la religion et la littérature des Birmans, que la religion de Boodhoo est originaire du nord-est de l'Asie. Les Boodhistes pensent de même. Quand je m'informai de la situation de *Kosol-Rattè*, où Boodhoo doit avoir séjourné long-temps, un savant Singalois me répondit que ce pays étoit à l'orient de Ceylan, et plus vers le nord. Il avoit pris cette croyance dans les livres de leur religion. Ces livres indiquent des communications fréquentes entre Kosol, Ava et le Bengale. On peut en conclure que Kosol-Rattè n'étoit pas fort éloigné d'Ava et du Bengale. Certaines injonctions de Boodhoo contenues dans ces mêmes livres relativement à l'observance des bains peuvent servir à indiquer la latitude. A Kosol, il permet à ses disciples de ne faire usage du bain que tous les quinze jours, tandis que dans les pays chauds il ordonne que le bain aura lieu tous les jours. Il paroît de là, que le climat de Kosol n'étoit pas celui des tropiques.

Voici une autre preuve d'induction tirée des mêmes livres A Kosol, (dit un passage de ces livres) l'ombre d'un homme au soleil de midi, en septembre, a six fois la longueur de son pied. Ces livres parlent aussi de neige et de glace, ce qui montre que Kosol n'était pas un pays des tropiques.

La religion de Boodhoo a régné sur des pays immenses; et aujourd'hui encore, modifiée sous des formes diverses, elle est peut être la religion qui a le plus de sectateurs. Il paroît qu'elle règne à la Chine, dans toute la Tartarie, au Japon, et dans toutes les contrées à l'est du Burampooter.

On peut croire que les royaumes de Siam et d'Ava sont

les pays où la religion de Boodhoo a éprouvé le moins d'altération, tandis qu'à la Chine elle a été fort changée. Dans ces deux premiers royaumes il n'y a aucun temple et aucun culte que pour Boodhoo. Ils ne connaissent pas les distinctions de castes. Il paroît que cette absence du culte des Dieux et des êtres malfaisans n'est pas applicable au continent de l'Inde. Mr. Erskine a appelé l'attention et les recherches sur l'existence de certains temples d'un caractère tout opposé et placés en contact dans les ruines d'Ellora. Le fait de ces temples différens, s'expliquerait par l'exemple de Ceylan, et sans supposer qu'il y ait hostilité entre les êtres qui y sont adorés (1).

L'extension du culte de Boodhoo jusqu'aux confins orientaux de l'Asie est extrêmement probable. Jusqu'où ce culte s'est-il étendu vers l'occident? Je ne pense pas qu'on ait prouvé son existence plus loin que le Caucase Indien.

Que faut-il penser sur l'opinion des savans, qui ont cru que le culte de Boodhoo s'étoit également étendu sur toute l'Europe, et que les Dieux des Scandinaves, Fro, Thor et Odin, n'étoient que Boodhoo sous d'autres noms? Cette opinion paroît difficile à soutenir, et toutes les analogies la condamnent. Les points de ressemblance sont en petit nombre, et les oppositions sont innombrables. Rien ne se ressemble moins que les caractères de Boodhoo et d'Odin. L'un quitte ses vêtemens de prince pour la robe de prêtre, et se condamne à vivre dans l'abstinence; l'autre fonde un royaume par les armes. L'un présente à l'espoir de ses sectateurs les jouissances paisibles d'une existence à venir; l'autre promet à ses adorateurs qu'après cette vie ils pourront s'enivrer à

(1) Il y a des raisons de croire que le culte des dieux est combiné à la Chine et au Thibet, avec celui de Boodhoo, c'est-à-dire, de Maha-Moonie. (A).

leur aise, en buvant à longs traits dans les crânes de leurs ennemis. L'un defend d'ôter la vie au moindre animal, il recommande l'humanité et la compassion, enfin il n'accepte pour offrande que des fleurs; tandis que l'autre, faisant de la vengeance une vertu, sollicite des sacrifices humains.

Observons encore que les époques de leur apparution dans le monde ne s'accordent point. Boodhoo est venu au monde environ un siècle après la fondation de Rome (1); et Odin ne vint de l'orient avec sa famille, dit son historien, que dans le temps de Pompée.

Si l'on trouvoit dans leurs systêmes religieux quelques traits communs on pourroit croire que leur origine a été la même, quoique les personnages aient paru à plusieurs siecles de distance l'un de l'autre; mais aucun rapport ne justifie la supposition. Cette opinion que les ayeux des peuples du nord ont été Boodhistes a deja été victorieusement combattue par le Docteur Hamilton. On a cherché un argument en faveur de l'identité des deux êtres, dans cette circonstance que le vendredi nommé dans les dialectes du nord *Wodenday* ou *Wednesday*, (jour de Waden ou d'Odin) est désigné à Ceylan par un mot qui semble consacrer ce jour à Boodhoo. Mais il faut remarquer premièrement, qu'on nomme plus communément a Ceylan le vendredi *le jour du vent*, et en second lieu, que lorsqu'on a cru qu'il étoit désigné sous le nom de Boodhoo, il est probable que c'est en l'honneur de *Boodahoo* qu'il étoit nommé, parce que ce Dieu subalterne préside au vendredi.

La littérature, les sciences et les arts sont en rapports intimes avec la religion et le gouvernement de Ceylan. Nulle part, dans les contrées de l'orient, ces rapports ne sont plus fortement marqués.

---

(1) Il paroit que l'auteur parle ici de *Goutama Boodhoo*, c'est-à-dire le dernier des Boodhoos qui ont paru dans le monde. (R)

Mr. Bartolacci, dans son ouvrage sur Ceylan, a représenté le singalois comme la même langue que celle de Siam. Il s'est trompé : c'est une langue distincte, dont l'origine est le sanscrit. Elle est fort admirée de ceux qui la connoissent. Elle a beaucoup d'expression, d'harmonie, de variété ; et ses termes composés ont un sens profond ; enfin elle est régulière, quoique compliquée.

Le Singalois peut être considéré comme comprenant trois langues distinctes : une pour parler au Roi, une pour parler aux ministres de la religion, et la troisième pour les usages communs de la vie.

Ce n'est pas tout. Comme les Singalois ont des castes élevées, et des castes basses, ils ont aussi une langue noble et une langue ignoble. La première s'emploie dans les écrits sur les objets sérieux : la seconde est réservée pour la conversation. Les habitans des provinces maritimes ne connoissent guères que ce dernier dialecte. Aussi arrive-t-il souvent que lorsqu'un étranger s'entretient avec un prêtre ou un chef, par le moyen d'un interprète, celui-ci s'excuse en disant que le langage est trop élevé pour qu'il l'entende.

Enfin, la religion a une langue à elle, une langue morte, nommée le *pali*. Il dérive du sanscrit et lui ressemble beaucoup. Les prêtres d'Ava et de Siam l'emploient, comme ceux de Ceylan.

L'étude de la langue est considérée comme la plus importante de toutes, dans l'intérieur de l'île : on s'en occupe universellement. Beaucoup de Singalois sont bons grammairiens. Tous les Upasampada doivent savoir le *pali*, et plusieurs d'entr'eux savent le sanscrit. Le peuple sait lire et écrire presqu'aussi généralement qu'en Angleterre, mais cette instruction ne s'étend point aux femmes. Le petit nombre de celles-ci qui savent lire et écrire, se sont instruites depuis leur mariage.

Les Singalois écrivent très-vîte et très-proprement avec une pointe de fer, sur une certaine feuille d'arbre, et font ensuite paroître les caractères par un enduit d'une encre faite avec une dissolution de gomme mêlée de noir de fumée. Ils ne connoissent point l'imprimerie; et leurs manuscrits sont composés de ces feuilles taillées de même longueur et largeur, et assujetties par un cordon entre deux petites planches. C'est ordinairement la feuille du palmier appelé *Talipot*, que l'on découpe à cet usage: cette feuille a quelquefois jusqu'à trente pieds de circonférence. On la fait sécher lentement à l'ombre; on la frotte d'une certaine huile, et on la découpe en morceaux de grandeur convenable: les petites planches qui servent de couverture aux livres, sont peintes et ornées avec soin. On fait aussi quelquefois ces couvertures en cuivre.

Cette feuille, qui sert de papier, est fort durable sous le climat de Ceylan, le papier d'Europe est promptement rongé des vers, et notre encre s'efface au bout de quelque temps.

Ils ont beaucoup de livres; leurs volumes sont très-gros, et ces manuscrits sont bien moins chers que ne l'étoient ceux d'Europe avant l'imprimerie. Ils ont des ouvrages de théologie, de poésie, d'histoire, de médecine et d'astrologie.

Les Singalois écrivent en vers, et en prose, sur toutes sortes de sujets, et même sur la théologie. Leur style est extrêmement figuré, à la manière des Orientaux; et à en juger par les traductions, il est également pompeux et obscur. Ils font grand cas des tours de force, en fait de style, et leur admiration pour l'ouvrage croît avec les difficultés. J'ai ouï vanter un de leurs poëmes, pour un singulier mérite, c'étoit de pouvoir être lû du commencement à la fin, ou de la fin au commencement, de haut en bas, ou de

bas en haut, sans cesser de donner un sens quelconque. Les savans font parade de leur érudition, en multipliant, dans leurs ouvrages, des citations de *pali* et de sanscrit.

Presque tous les Singalois sont poëtes, ou du moins des versificateurs, bons ou mauvais. Ce n'est point l'amour qui inspire leur muse, c'est l'ambition de rang ou de fortune. Toute leur poésie est chantée. Cette poésie l'est ordinairement sur sept airs différens, selon les sujets et le but de l'auteur. Leur air favori se nomme le *trot du cheval*, et imite, en effet, le mouvement du trot. Leur musique est extrêmement simple, et ils la préfèrent à la nôtre, qu'ils disent ne point comprendre. Ils ont sept instrumens grossiers, dont cinq tambourins de forme bizarre, une espèce de flageolet, et un violon informe à deux cordes. Ce dernier instrument ne se voit guères qu'entre les mains des aveugles ambulans, qui vont de village en village. Les tambourins sont très-bruyans; on les emploie dans les cérémonies religieuses, et le flageolet a un son aigu, qui rappelle la cornemuse d'Ecosse. L'un de ces tambourins est spécialement employé comme accompagnement de la poésie. On ne chante jamais des vers, sans faire entendre en même temps cet instrument. Le bruit de ce tambourin est en quelque sorte continuel dans les maisons des grands, sur-tout le soir. Les Singalois sont dans l'usage de s'endormir en écoutant des vers que l'on récite ou que l'on chante, avec cet accompagnement monotone.

Ils n'ont aucune idée de géométrie, et à peine quelques notions d'arithmétique. Ils ignoroient l'emploi des chiffres, et se servoient uniquement de lettres pour exprimer les nombres. Ils ont pris maintenant les signes malabares, et en font usage d'après le systême décimal. Ils ont également emprunté de cette nation les tables de multiplication et de soustraction, mais dans leurs calculs, ils en font moins d'usage que de leurs doigts.

On comprend que là où le calcul est si négligé, les poids, les mesures, et les monnoies ne sauroient être fort soignés. Il n'y a que les ouvriers qui travaillent l'or et l'argent, qui fassent usage des poids, dans leurs affaires commerciales. Les médecins les emploient aussi pour leurs médicamens. La plus petite mesure de capacité équivaut à une pleine main; et ces mesures vont se multipliant, en changeant de nom, dans une progression arithmétique jusqu'à quatre cent quatre-vingts, ce qui équivaut pour eux à une quantité indefinie et très considérable. La plus forte mesure des grains n'excède pas cent vingt poignées. Leurs mesures des liquides qu'ils font avec des bambous, ont pour base la quantité d'huile qui peut tenir dans le creux de la main.

Leur maniere de mesurer les distances n'est pas plus exacte. Leur unité est la portée de la voix en poussant un grand cri. Quarante de ces portées font une journée de marche, environ huit lieues, ce qui suppose l'unité ou la portée de la voix à un quart de lieue de marche. Ils ont encore pour unité de mesure, la longueur du bras, et la hauteur où un homme peut atteindre avec la main.

Les charpentiers emploient pour mesure la seconde phalange de l'index.

Les monnoies des Singalois sont d'or, d'argent ou de cuivre. Leur seule monnoie d'or est la pagode de l'Inde. On a trouvé d'anciennes monnoies d'or, qui n'ont plus de cours, dans un endroit qui étoit autrefois une résidence royale. Ces pièces sont exactement semblables au *chaly* ou monnoie de cuivre encore en circulation, quoique devenue rare, et qui porte des hiéroglyphes inintelligibles aux Singalois eux-mêmes. Il y a aussi des chalys hollandais, beaucoup plus abondans.

Dans le commerce d'échange, les Singalois se servent

peu de monnoies; et en effet, l'or et l'argent en circulation sont en si petite quantité, que les monnoies ne suffiroient point au commerce, si l'usage étoit de les employer dans toutes les transactions commerciales. Le montant des impôts, sous le dernier Roi, ne s'élevoit qu'à quinze cent livres sterling.

Les Singalois sont fort adonnés à l'astrologie. Ils ont mis chacun des jours de la semaine sous la protection d'une planète, et chacune des soixante heures qui forment leur journée, sous l'influence d'une certaine étoile fixe. Ils ont un mois astrologique, outre le mois lunaire. Le premier n'a que vingt-sept jours, qui correspondent aux constellations. La subdivision de ces jours astrologiques est très-compliquée. Ils n'ont aucun doute que les astres n'influent sur les affaires humaines, et ils cherchent à mettre toutes leurs actions en accord avec le mouvement des planètes. Ils demandent aussi souvent le *nekata*, ou l'heure astrologique, que l'heure du jour. Le premier soin des parens, à la naissance d'un enfant, est de faire tirer son horoscope. Jamais l'heure de la célébration d'un mariage, et même, parmi les hautes classes jamais un mariage n'est définivement arrêté, sans le concours des astrologues. Il arrive souvent qu'une union, de tous points convenable, et déjà arrangée, est rompue, parce que l'une des parties est née sous une mauvaise étoile. Il n'y a aucune affaire de la vie sur laquelle les combinaisons astrologiques n'exercent leur influence. S'agit-il de semer, de planter, d'entreprendre un voyage où de faire un marché, on consulte les astrologues. Il est digne de remarque que ceux-ci, au moyen des tables apportées de l'Inde, calculent avec précision le retour des éclipses.

La médecine se lie à l'astrologie: elle est également conjecturale et erronée dans ses systêmes. Comme les Singalois ont l'horreur des corps morts, et estiment que leur simple

contact emporte une souillure, ils n'ont aucune notion d'anatomie. Ils ne connoissent, de la chimie, que les infusions, les décoctions, les extraits et la distillation. Ce dernier procédé leur fournit une liqueur fermentée tirée de la noix de coco que leur religion leur défend de boire, mais dont ils font souvent usage. La chirurgie n'est pas plus avancée : elle se borne à cautériser, à appliquer les ventouses, et à saigner dans certains cas rares. Depuis quarante ans, la seule opération importante qui se soit faite dans l'île de Ceylan, est l'amputation d'une jambe, au moyen d'un fer rouge.

La physiologie des Singalois est un tissu d'absurdités, et ils trouvent néanmoins qu'elle explique très-bien tous les phénomenes, soit de l'état de santé, soit de l'état de maladie. Pour être un médecin accompli, dans ce pays-là, il faut être bon astrologue, afin de juger de l'influence des astres sur le malade et sur la maladie, et connoître les meilleurs momens pour cueillir les plantes médicinales. On exige aussi d'un médecin qu'il soit physionomiste, et qu'il sache se former une opinion de l'etat du malade, non-seulement sur l'apparence des traits de celui-ci, mais aussi sur l'expression de la physionomie du messager qui vient appeler du secours. Le medecin doit encore savoir interpréter les songes, et les avertissemens que les dieux envoient aux hommes pendant le sommeil. Enfin le médecin doit être capable de juger à la première vue du patient, quelles sont les causes éloignées et prochaines de la maladie, et si elle n'est point la punition d'un crime commis dans une existence précédente. Il n'y a rien à apprendre dans l'absurde système médical des Singalois, si ce n'est, jusqu'à quel point l'esprit humain peut se nourrir de folies, lorsqu'il se livre à l'imagination et à des croyances aveugles, au lieu de consulter la raison.

Les Singalois ont fait plus de progrès dans les arts que dans les sciences. La peinture y est cependant très-peu avancée. Ils ignorent complettement la perspective ; ils ne se hasardent gueres, par conséquent, à peindre le paysage, et leurs dessins de la figure sont toujours très-imparfaits. N'ayant aucune idée du clair obscur, ils ne visent qu'à attirer l'œil par des couleurs voyantes. Celles-ci sont assez durables. Ils employent l'orpiment pour le jaune, l'indigo pour le bleu, le cinabre pour le rouge, pour le noir le noir de fumée, et pour le blanc, du carbonate de chaux avec celui de magnésie. Ils les fixent à la gomme, et ignorent l'usage de l'huile. Ils ont assez perfectionné la peinture à la substance connue sous le nom de lacque, et que les Singalois nomment *Kapitia*. C'est une gomme que l'on trouve sur un arbuste commun dans l'île. Elle existe dans la sève de la plante, ainsi que l'auteur s'en est assuré, et transsude au travers de l'écorce, en gouttes qui se coagulent comme la gomme ordinaire. Elle est jaune et transparente, ou brune et opaque. Les gouttes sont ordinairement vides et adhérent fortement aux branches. Cette substance est sans saveur, mais elle a un léger parfum aromatique. L'auteur s'est assuré que c'est une résine soluble à l'alcohol, et presqu'insoluble à l'huile de térébenthine. Il paroît que la substance contient un peu d'acide gallique. Les ouvriers du pays font de la lacque de quatre couleurs differentes, savoir, vert, rouge, jaune et noir, en fondant la résine artificiellement colorée, laquelle gripe sur le bois ou le métal en couches minces, et reçoit un très-beau poli. Ils vernissent ainsi un grand nombre de meubles et d'ustensiles. La lacque dure en conservant son brillant autant que la matière du meuble même.

Les Singalois ont été plus encouragés dans la statuaire que dans la peinture. La figure de Boodhoo donne du tra-

vail à tous les statuaires du pays. Depuis les dimensions colossales, jusqu'aux plus petites proportions, on voit dans leurs temples des Boodhoos de pierre et de bois, et en grand nombre. L'ouvrier ne peut jamais donner à Boodhoo que trois attitudes ; il doit le représenter debout, assis ou couché, et avec le vêtement des prêtres : la moindre innovation seroit considérée comme une impiété. Les statues sont toujours colorées, et les yeux portent une pupille. L'acte d'achever l'œil est considéré comme très-important et mystérieux, parce que la statue se trouve deifiée du moment où l'œil est achevé. C'est la dernière partie que l'artiste travaille. Jusque-là sa statue n'étoit qu'un bloc de pierre ou de bois ; mais quand les yeux sont faits, il se jette à genoux et l'adore.

Les Singalois connoissent assez bien la fonte des métaux et l'art de modeler. Ils jettent au moule des figures de bronze qui ne sont pas sans mérite. Il y a actuellement à Candy une statue de Boodhoo en fonte, grande comme nature, qui seroit admirée, même en Europe.

L'architecture ne paroît pas avoir jamais été poussée à un haut point de perfection à Ceylan. Les temples excavés dans le roc, que l'on y trouve en grand nombre, sont en quelque sorte, l'œuvre de la nature : la main de l'homme a peu embelli ces grottes Il y en a un cependant qui mérite exception et auquel nous reviendrons plus tard. On voit çà et là des ruines dans le genre de l'architecture des Indous. Les temples des Dieux rappellent quelques fois dans leurs ornemens, l'architecture grecque ; mais ceux de Boodhoo ont le caractère chinois ou tartare. Dans les plus anciennes ruines, on voit des voutes faites en pierres qui se projettent successivement jusqu'à ce qu'elles se joignent, mais sans taille particulière ; dans les ruines plus recentes, cependant, la voute est faite et se soutient par la taille des pierres. A en juger d'après l'aspect des edifices et des ruines,

l'architecture, à Ceylan, a décliné depuis deux cents ans.

Les habitations particulières sont en général petites, et n'ont rien de remarquable. Les chefs eux-mêmes ont des maisons de terre d'un seul étage, avec un toit de tuiles. Leurs chambres sont obscures, car les fenêtres permettent tout au plus, d'y passer la tête. En guise de planchers, ils ont un aire battue de fumier de vache qui a la propriété d'éloigner les insectes. Les murailles sont garnies de la même substance, ou de glaise : la chaux est réservée pour les temples et les palais du Roi.

Le peuple ne peut couvrir ses habitations qu'en chaume : les tuiles appartiennent aux chefs, au Roi et aux Dieux.

Les Singalois travaillent très-bien l'or et l'argent. Avec des instrumens simples, ils font des ouvrages de jouillerie dignes d'être admirés en Europe. Voici quels sont ces instrumens : un pot de terre, plein de sciure de bois, pour allumer le charbon ; un chalumeau de bambou de six pouces de long ; une tuyère de metal pour diriger la flamme ; deux ou trois creusets ; une pince, une enclume ; deux ou trois petits marteaux, une lime et des petites barres de métal de deux pouces de long qui se terminent en pointe. On est étonné de voir comment, dans quelque minutes, l'ouvrier, avec ce simple appareil, réussit à fondre l'or et l'argent. Cet appareil et la maniere de procéder mériteroient l'attention des ouvriers d'Europe pour les cas où on veut produire une grande chaleur sans le secours d'une forge ou d'un fourneau. Il n'est pas nécessaire, je pense, de faire observer que la grande puissance de cet appareil très-simple, tient sur-tout à ce que le lit sur lequel reposent les charbons enflammés, est composé d'un corps combustible, et très-mauvais conducteur de chaleur.

Les ouvriers Singalois n'entendent pas l'art de tailler les pierres précieuses aussi bien que celui de les monter. Cela

vient de ce que la mode de la cour de Candy étoit de porter les pierres précieuses simplement polies et non taillées.

Les Singalois fondent le fer dans des fournaises sans beaucoup de soin, mais la qualité en est excellente. Il est probable qu'ils ont le secret de faire l'acier par cémentation : ils ont du moins un procédé qui consiste à faire chauffer fortement le fer dans la poussière de charbon en y joignant des herbes dont le choix est mystérieux. Les forgerons de ce pays là sont aussi habiles que nos forgerons d'Europe. Ils emploient avec art, divers instrumens, en apparence imparfaits. Ils font des serrures, et des platines de fusil, qui sans être très-bien fabriquées, remplissent leur objet. Ils ont une manière de préparer des pierres à aiguiser qui vaudroit la peine d'être imitée en Europe. Ils réduisent le *corundum* en poudre impalpable, mêlent cette poudre avec la lacque fondue, et versent le mélange dans un moule, de manière à présenter une surface unie qui acquiert une grande dureté par le refroidissement. Les ouvriers en fer sont dans l'usage de mettre les instrumens à l'abri de la rouille par une couche mince de cire fondue sur le fer.

Ils trouvent le nitre dans les grottes, et préparent le salpêtre avec lequel ils font de la poudre à canon, dans le rapport de cinq parties de ce sel sur une de soufre et une de charbon. Ils n'essayent point de la réduire en grains, et l'employent dans son état de poussière. Elle s'enflamme avec promptitude et son explosion est assez forte. Elle laisse peu de résidu. La tradition des Singalois est que l'usage de la poudre à canon et des armes à feu leur vient des Portugais.

La poterie que l'on fabrique n'est point vernie, mais elle est d'un bon usage, et ce qu'il y a de remarquable c'est que la forme des ustensiles rappelle souvent celle des vases antiques.

L'art de tisser n'a fait aucun progrès chez les Singalois, et leur métier de tisserand ressemble, pour sa grossière simplicité, à celui des paysans Irlandais. Il ne se fabrique dans l'île que des étoffes de coton très-communes.

L'agriculture est fort respectée des Singalois, et les occupe beaucoup, mais les procédés en sont très-simples. Ils distinguent leurs productions en récoltes sèches et récoltes arrosées. Les premières se voyent sur les coteaux, les autres dans les plaines basses.

Pour défricher un terrain couvert de broussailles, ils commencent par l'enclore avec les bois qu'ils coupent, et ils brûlent le reste sur le sol. Ils bèchent ensuite la terre et sèment. Pendant toute la croissance de la récolte, ils veillent à en écarter les bêtes fauves et sur-tout les éléphans qui sont les plus grands ennemis du cultivateur. On enlève quelquefois la mauvaise herbe : c'est la seule opération appliquée aux récoltes pendant leur végétation. Les deux productions principales sont le riz sec et le maïs.

Dans l'année qui suit la récolte la broussaille repousse fortement, parce qu'elle n'a été qu'imparfaitement arrachée. Cette culture des récoltes sèches est celle des cultivateurs indigens : la culture arrosée, c'est-à-dire, celle du riz, est de beaucoup la plus importante, et occupe un grand nombre de bras.

Un terrain plane est enclos d'un petit mur de terre. On y introduit l'eau, jusqu'à deux pouces de hauteur, et on le laboure ainsi couvert d'eau. Après qu'il a été détrempé quelques jours, on le pétrit avec des buffles, qu'on y fait promener. On régale bien la surface de cette boue, puis après avoir ôté l'eau, on sème le riz, qu'on a disposé à germer en l'humectant. Avant que la terre ait pu se sécher, on fait rentrer l'eau. Lorsque la plante a trois pouces de haut, on la nettoye de mauvaises herbes, puis on la laisse végéter dans l'eau jusqu'à la récolte.

Pendant que le riz est sur pied, il est constamment gardé contre les animaux dévastateurs. Dans la plaine on ne fait qu'une recolte, à un certain temps fixe; mais dans les pentes des montagnes, où l'on dispose de beaucoup d'eau, l'on voit des récoltes par étages, les unes au-dessus des autres, et l'on obtient quelquefois jusqu'à trois récoltes de riz sur le même terrain dans une année. Les parties les plus fertiles de l'île, au moyen de cet arrosement, sont aussi les plus salubres et les plus fraiches. Dans les plaines, il y a une grande uniformité d'aspect, pendant la végétation du riz; mais sur les coteaux, il y a au contraire une extrême variété dans le paysage. Sur ces terrasses qui s'élèvent en gradins le long des montagnes, on voit des récoltes qui lèvent, d'autres qui sont en pleine végétation, et d'autres qui sont mûres. Le paysage est animé par un grand nombre de travailleurs occupés d'ouvrages différens. Les uns forment des encaissemens, d'autres labourent, d'autres nettoyent les récoltes, d'autres enfin, moissonnent ou battent, en faisant circuler des buffles qui foulent la récolte aux pieds. Il est difficile de se représenter un tableau plus interessant d'activité, et plus beau d'effet, que celui de ces vallées élevées, ainsi couvertes d'une riche culture et dominées par de vastes et sauvages forêts. L'industrie et les ressources des montagnards se déployent dans leur travaux de la culture du riz. Ils amènent souvent l'eau d'une lieue de distance, le long des flancs des montagnes, et la font quelquefois passer d'une pente à l'autre dans les vallons, par des conduits en bois. Tous les instrumens employés pour les travaux de leurs diverses cultures, sont simples et bien appropriés à l'objet.

L'opération du battage du riz par les buffles est précédé d'une cérémonie superstitieuse, c'est-à-dire, qu'on place, dans le centre de l'aire preparée pour le travail, une certaine figure tracée en cendres sur le sól, comme un charme pré-

servateur contre l'influence des démons. Le propriétaire fait le tour de l'aire préparée, lève les mains au ciel, se prosterne du côté du charme, et supplie l'être malfaisant de respecter son grain. Après ce préliminaire, on lâche les buffles sur le riz, et on leur imprime un mouvement circulaire.

Les Singalois ne savent ce que c'est qu'un jardin. Ils ont des arbres à fruit autour de leurs habitations; ils plantent dans leurs champs des oignons, des patates et d'autres racines; mais nulle part ils ne destinent un espace particulier à la culture des légumes ou des fruits.

(*La suite au prochain cahier.*)

TRAVELS IN SYRIA, etc. Voyages en Syrie et dans la Terre-Sainte, entrepris par feu Jean Louis BURCKHARDT, et publiés par la Société formée pour avancer la découverte de l'intérieur de l'Afrique. Un vol in-4.° Londres 1822.

(*Premier extrait*).

EN rendant compte dans ce Journal des voyages de Mr. Burckhardt en Nubie, publiés en 1819 par la Société africaine (1), nous avons annoncé à nos lecteurs que cette même Société se proposoit de communiquer au public les relations des diverses excursions faites par Mr. Burckhardt en Syrie, en Palestine et en Arabie, pendant le temps qu'il avoit destiné à se rendre maître de la langue arabe et à acquérir les habitudes et les connoissances dont il croyoit avoir be-

(1) Voy. les vol. XIV et XV de la *Bibl. Univ.*

soin pour s'acquitter avec succès de sa mission. Le volume que nous avons actuellement sous les yeux, renferme des observations sur les contrées du Liban et de l'Anti-Liban, le Haouran, les environs de Damas, l'Arabie pétrée, la péninsule du Mont Sinaï. Nous allons faire connoître à nos lecteurs quelques-uns des morceaux qui nous paroissent mériter le plus d'attention.

La vallée longue et étroite, formée par les deux chaînes parallèles du Liban et de l'Anti-Liban, est assez fertile partout où l'on se donne la peine de cultiver le sol. La partie méridionale de la vallée porte le nom de *Bekaa*, la partie septentrionale appartient au district de *Baalbec*. Dans la première se trouve la ville de *Zahlé*, qui ne comptoit que deux cents maisons, il y a vingt-cinq ans, et qui aujourd'hui en compte huit à neuf cents. Sa population est d'environ cinq mille ames, et s'accroît journellement par des fugitifs que les vexations du Pasha de Damas et d'une foule d'autres petits tyrans obligent de s'expatrier. A l'exception de quatre ou cinq familles turques, tous les habitans sont catholiques; ils ont un évêque, cinq églises et un couvent; les Turcs n'ont point de mosquée. Zahlé est située dans le territoire des Druses et sous la domination de l'Emir Beshir, qui y lève le *miri* ou tribut, et demande, outre cela, à la ville de temps en temps, des contributions extraordinaires. Sous ce rapport, le gouvernement de l'Emir Beshir ressemble parfaitement à celui des Osmanlis; mais il en diffère en ce que ses ressortissans sont à l'abri de toute exaction personnelle, et que tous, Chrétiens et Turcs, sont également sûrs d'obtenir justice impartiale. Ce qu'il y a de curieux, c'est que dans une ville de cinq mille ames, l'ordre et la tranquillité sont parfaitement maintenus, sans qu'il y ait ni gouverneur, ni sheikh, ni aucun autre pouvoir légal. Toutes les contestations sont jugées par les amis des parties

adverses ; si celles-ci se montrent récalcitrantes , la cause est portée devant le tribunal de l'Emir Beshir, dans sa résidence habituelle à *Deir-el-Kammar*.

Les habitans de Zahlé sont généralement dans l'aisance; leurs ressources consistent dans la culture de leurs vignobles et de leurs champs , dans l'éducation des vers à soie , et dans la fabrication de toiles de coton, qu'ils teignent en bleu, et qu'ils vendent aux Arabes nomades. La pike (1) de la meilleure toile de coton, de la largeur d'une pike et demie, coûte cinquante paras, soit environ un sol six deniers sterling. Le prix des vignobles est évalué d'après le nombre de ceps de vignes qu'ils contiennent; et chaque cep, s'il est de bonne qualité , est estimé valoir une piastre.

L'évêque de Zahlé se distingue avantageusement de ses compatriotes par la politesse de ses manières, la noblesse de ses sentimens, l'étendue de ses connoissances , et le désir de les augmenter encore. Son diocèse comprend tous les chrétiens du Bekaa , et ceux des villages des montagnes adjacentes. Lui-même relève du patriarche de *Mekalis*. Une taxe de demi-piastre par tête, que tous les mâles adultes de son diocèse sont tenus de lui payer annuellement, forme son revenu. Vêtu d'une simple robe noire d'étoffe grossière , et d'un manteau de la même couleur, et n'ayant pour crosse épiscopale qu'un long bâton de chêne, il a des mœurs tout-à-fait patriarchales , et il est adoré de tous ses diocésains. La seule chose qu'ils blâment en lui, c'est la douceur avec laquelle il traite les autres sectes chrétiennes. On est rarement dans le cas de faire ce reproche aux chrétiens orientaux; car nulle part l'intolérance religieuse n'est aussi violente que dans ces contrées, où l'on trouve encore des restes de presque toutes les sectes qui ont déchiré l'église dans les

---

(1) La pike est égale à deux pieds anglais.

premiers siècles de l'ère chrétienne. Catholiques, Grecs, Maronites, Jacobites, Chrétiens syriens et chaldéens ont tous des prêtres et des églises, et n'osant attaquer la croyance de leurs altiers oppresseurs, ils tournent leur fureur les uns contre les autres. C'est sur-tout entre les Catholiques et les Grecs que règne une inimitié sans exemple; les derniers voient avec indignation que le prosélytisme de leurs antagonistes, leur enlève chaque jour quelques uns de leurs partisans; et partout où ils sont les plus forts, le Catholique qui ne déguise pas sa croyance en se conformant au rite grec, court risque d'être maltraité. De même le Chrétien grec, qui traverse une ville catholique, est obligé de se conformer au rite latin, s'il ne veut pas s'exposer à des insultes.

Immédiatement au nord de la ville de Zahlé commence le district de Baalbec, dont le sol est très-fertile et arrosé par de nombreuses sources Le terrain cependant est moins bien cultivé que dans le Bekaa. Il n'y a pas plus de douze ans, que la plaine et même les montagnes dans le voisinage de Baalbec, étoient couvertes de vignobles, mais les vexations des gouverneurs et de leurs satellites ont tellement découragé les cultivateurs qu'aujourd'hui on n'y voit plus un seul cep de vigne. Le gouvernement de Baalbec est depuis long-temps entre les mains de la famille de *Harfush*, qui se trouve à la tête des *Metaweli* (1) de Syrie. Plus de quinze individus de cette famille ont péri assez récemment en se disputant le gouvernement les armes à la main, et se dépossédant tour-à-tour avec le secours du Pasha de Damas, toujours prêt à seconder celui dont il espéroit retirer le plus d'argent. En 1810, lorsque Mr. Burckhardt visita Baalbec,

(1) Les *Metaweli* sont des Musulmans de la secte d'Ali, à laquelle appartiennent les Persans.

cette ville reconnoissoit pour maître l'Emir Djahdjah ; qui a donné fréquemment aux voyageurs européens des preuves de sa rapacité et de ses mœurs inhospitalières.

La ville de Baalbec est habitée par environ soixante-dix familles Metaweli, et vingt-cinq familles de Catholiques latins. On y fabrique des tissus de coton, qu'on y teint généralement en bleu. La principale richesse des habitans, consiste en troupeaux de vaches, de chèvres et de moutons.

En quittant Baalbec, dont les ruines sont trop connues pour que Mr. Burckhardt ait cru devoir les décrire, il se dirigea vers la partie la plus élevée du Mont Liban, et alla visiter la fameuse forêt de cèdres, qui est d'une étendue fort peu considérable. Les arbres les plus anciens, composés de quatre à sept troncs qui partent de la même base, n'ont des feuilles et des branches qu'à la cîme ; ils ne sont qu'au nombre de onze ou douze ; vingt-cinq autres, moins vieux, n'ont qu'un seul tronc d'une dimension très-considérable ; environ cinquante sont de grosseur moyenne ; le reste, au nombre de plus de trois cents, sont beaucoup moins gros, et la plupart assez jeunes. A une lieue à peu-près de cette forêt se trouve le village de *Bskirrai*, composé d'environ cent vingt maisons, et habité par des Maronites. Quoique bâtie sur le penchant de la montagne et occupant un terrain tellement inégal qu'on y trouveroit difficilement une place de vingt pieds en carré tout-à-fait en plaine, cette ville est entourée de vergers, de plantations de mûriers, de vignobles, de champs de dhourra et d'autres espèces de grains. Partout où il se trouve un peu de terre végétale, les habitans construisent des murs de soutènement pour empêcher que les pluies ne l'entraînent, et des bassins pour retenir les eaux qui servent à l'irrigation de leurs prés et de leurs champs. Ils élèvent aussi des vers à soie, cultivent de l'excellent tabac, et fabriquent des étoffes de coton. Les envi-

rons de Bshirrai, ainsi que la plus grande partie du mont Liban, forment un contraste frappant avec la plaine des districts de Bekaa et de Baalbec; ici, le sol est fertile, mais abandonné, sans culture, et ce n'est que de loin en loin que l'on rencontre quelque misérables habitations : là des rochers entassés les uns sur les autres semblent n'offrir aucune ressource aux habitans, et cependant le voyageur y rencontre à chaque pas des villages florissans, et il n'y a pas un pouce de terrain labourable qui ne soit cultivé. C'est que dans la plaine le despotisme musulman se fait sentir dans toute son étendue, tandis que la montagne se trouve sous la domination de l'Emir des Druses, maître moins rapace que les Pashas turcs.

Le village de *Kanobin*, à trois lieues environ de Bshirrai, bâti sur le penchant occidental du Liban, au bord d'un précipice, est le siège du patriarche des Maronites, qui compte dans son diocèse douze évêques. L'église creusée dans le roc, et consacrée à la vierge, est décorée des portraits d'un grand nombre de patriarches, tous considérés comme des saints. En hiver, les paysans des environs viennent suspendre leurs graines de vers à soie, renfermés dans de petits sacs, sous le portrait de leur saint favori, afin d'obtenir par sa protection une riche récolte de soie; il va sans dire qu'ils ne quittent pas le couvent sans y laisser des présens, qui forment une branche considérable de revenu pour le clergé.

Presque dans toute la chaîne du Liban, à l'exception des sommités, le sol est susceptible de culture, et le mûrier, le noyer, la vigne, y prospèrent à merveille. On y trouve de riches pâturages, qui sont fréquentés l'hiver par plusieurs tribus d'Arabes, de Turcomans et de Kourdes. Ces derniers amènent annuellement des montagnes du Kourdistan de vingt à trente mille moutons pour approvisionner la Sy-

Syrie. Ils visitent d'abord les villes d'Alep, de Hama, de Homs, et de Baalbec; s'ils ne vendent pas tous leurs bestiaux en route, ils en conduisent le reste, dans le district de *Watty el Bordi*, qui forme la partie la plus méridionale du Liban. C'est là que les habitans des villes de Zahlé, de Deir el Kammar, etc. viennent les acheter, à raison de vingt à trente piastres (1) par tête, et les revendent deux mois après aux paysans des montagnes trente à quarante piastres. En général, les Druses et les Maronites, quoiqu'ils ne manquent pas de pâturages, élèvent peu de moutons, et font peu d'usage de nourriture animale. Ce n'est qu'à l'époque de leur grande fête, (savoir Noël pour les Chrétiens, et le Ramadan pour les Druses), que chaque chef de famille tue un ou deux moutons; le reste de l'année on ne mange que du Borgul, espèce de pâte, et de temps en temps la chair de quelque vieille vache.

La ville de *Hasbeya*, située à l'extrémité méridionale de la chaîne du Liban, renferme environ sept cents maisons, dont la moitié est habitée par des Druses, et l'autre par des Chrétiens du rite grec et latin, et des Maronites. On y compte à peine quarante familles turques. La fabrication d'étoffes de coton et la culture de l'olivier forment les principales ressources des habitans. Ils sont gouvernés par un Emir de la race des Druses, qui dépend à la fois du Pasha de Damas et de l'Emir Beshir. Les environs de Hasbaya sont intéressans pour le minéralogiste. On y trouve du cinabre, et une substance métallique qui parut à Mr. Burckhardt un amalgame natif de mercure. Partout la terre est fortement imprégnée de substances ferrugineuses; une source voisine de la ville, l'est également; les rochers qu'on y voit sont du grès, d'un rouge

(1) Il s'agit de la piastre turque, qui ne vaut pas tout-à-fait vingt sous de France.

foncé. Au pied d'une colline calcaire, l'on trouve des veines de *bitumen judaicum*, appelé *hommar* par les habitans du pays. Pour les exploiter, on creuse des puits de six à douze pieds de diamètre, et de vingt pieds de profondeur; le bitume se trouve en forme solide, en morceaux de cinq à dix livres pesant. L'Émir a seul le droit de faire exploiter ces mines, et il en vend le produit aux marchands de Damas, de Beirout et d'Alep.

Banias, l'ancienne *Cæsarea Philippi*, située non loin du lac *Houle* (*Lacus Samachonitis*), n'a conservé d'autres antiquités, que des niches taillées dans un rocher vertical, et destinées sans doute à recevoir les statues de quelques divinités. Le château de Banias, bâti sur une hauteur, à deux lieues environ de la ville ou du village, paroît avoir été une forteresse redoutable, à en juger par ses ruines; la forme de ses murs et de ses tours indique qu'il a été construit dans le temps des croisades.

Deux routes conduisent de Banias à Damas; l'une, passant par les villages de Koneitza et de Sasa, est celle que prennent les pélerins venant de Damas et d'Alep pour se rendre à Jérusalem; elle est plus courte mais peu sûre, à moins qu'on ne voyage en caravane nombreuse; les voyageurs isolés sont fréquemment dépouillés par les Arabes et les Fellahs: l'autre, plus longue, passe par les villages de Djoubeta, de Medjel et de Kferawar; Mr. Burckhardt prit la dernière. Djoubeta contient cinquante familles turques, et dix familles grecques qui s'occupent de la culture des oliviers et de l'éducation des bestiaux. Medjel, situé sur le penchant de la montagne de *Heish*, qui est infestée de tigres, d'ours, et de loups, et où les cerfs abondent, est habitée par des Druses, qui, ainsi que la plupart de leurs frères établis dans le voisinage de Damas, observent les rites de l'islamisme et jeûnent pendant la fête du Ramadan, ou du

moins font semblant de jeûner. Quant aux Druses qui habitent le mont Liban, les uns professent l'islamisme, les autres le christianisme ; leur chef, l'Emir Beshir, a même à son service un confesseur du rite latin. Près du village de *Kferhawar* on voit un tombeau que les habitans prétendent être celui de Nimrod (Kaber-Nimroud). C'est un tas de pierres de vingt pieds de long sur trois pieds de large, et deux pieds de haut.

Le district de Haouran (Belad Haouran) situé au midi de Damas, est borné au nord par les chaînes de montagnes (Djebel) de *Kessone* et de *Khiara*, à l'est par le district d'*El Ledja*, plaine stérile, parsemée de petits rochers de forme irrégulière, qui s'élèvent presque verticalement, au midi par le désert, et à l'ouest par une série de villages bordant la grande route que suivent les pélerins qui se rendent à la Mecque (Hadj-road). Il comprend dans ses limites l'ancienne *Auranitis*, une partie de l'ancienne *Trachonitis* et de l'*Iturée*, et les districts septentrionaux de l'ancienne *Batanæa*. Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, le Haouran étoit très-peuplé ; Ezra, Shohba, Shakka, Soneida, Kanouat, Szalkhat, qui sont aujourd'hui des villages insignifians, étoient alors des villes florissantes. Leurs murs d'enceinte dont on voit encore les vestiges, indiquent qu'elles étoient d'une étendue très-considérable. Beaucoup de maisons sont entièrement conservées, grâce à la solidité de leur construction, et actuellement habitées. Elles sont toutes bâties en pierres, et distribuées de la même manière. Une entrée assez étroite conduit dans une cour, autour de laquelle sont placés les appartemens. Les chambres sont toutes voûtées, et ont de neuf à dix pieds d'élévation ; elles n'ont d'autre jour que celui qui vient par la porte, ou bien par une petite fenêtre pratiquée au-dessus de la porte ; quelques maisons ont deux

ou trois étages. Les parois, le plancher, le plafond, tout est en pierres; dans quelques maisons la porte même, avec ses gonds, est en pierre. Partout on trouve des ruines de magnifiques palais, de colonnades d'ordre corinthien et dorique, de tours, d'églises; ainsi qu'une foule d'inscriptions grecques qui paroissent toutes dater des premiers siècles de l'ère chrétienne.

Actuellement le Haouran est habité par des Turcs, des Druses, des Chrétiens et des Arabes sédentaires; au printems et en été, il est fréquemment visité par des tribus arabes du désert. Tout ce district dépend du Pasha de Damas, qui y fait exercer ses pouvoirs par un gouverneur, lequel prend le titre de Agat-el-Haouran et réside à Mezareib. Il nomme de plus dans chaque village un sheikh, chargé de percevoir le miri ou tribut que paient les Turcs et les Chrétiens. Les Druses ne dépendent pas de l'Agat-el-Haouran, mais directement du Pasha. Ils sont gouvernés par un grand sheikh, dont la dignité est héréditaire, quoique soumise à la confirmation du Pasha; ce grand sheikh nomme les sheikhs de village. Le Pasha entretient dans le Haouran habituellement une force armée de cinq à six cents hommes, la plupart Moggrebyns, dont la moitié à-peu-près sont stationnés à Boszra, limite méridionale du Haouran; les autres parcourent la province pour y maintenir l'ordre.

La population du Haouran, sans y comprendre les tribus d'Arabes qui le fréquentent en été, s'élève à cinquante ou soixante mille ames, dont environ six à sept mille Druses et trois mille Chrétiens. Les Turcs et les Chrétiens ont à-peu-près le même genre de vie, et dans leurs mœurs et leur costume ils ont beaucoup de rapport avec les Arabes. Leur vêtement consiste en une robe (kombaz) d'une étoffe grossière de coton, de couleur blanche; en un bonnet (keffie).

attaché autour de la tête avec un cordon de poil de chameau; et en un manteau (abba) jeté sur les épaules, qui laisse la poitrine découverte; ils vont habituellement pieds nus. Quoique très-inferieurs en nombre, les Chrétiens ne sont nullement vexés par les Turcs, et vivent avec eux sur le pied d'egalité. Lorsqu'un Chrétien se prend de querelle avec un Turc, il ne craint point de le frapper et même d'injurier sa croyance; et une telle offense, qui seroit punie de mort dans les villes de la Syrie, ou qui du moins ne pourroit être expiée que par une grosse amende, n'a aucune suite dans le Haouran.

Une partie des habitans actuels de cette province trouvent dans les anciens édifices, construits il y a bien des siècles, des demeures commodes et spacieuses; les maisons bâties récemment n'offrent pas les mêmes avantages; une seule pièce renferme tous les membres de la famille, avec tous les meubles, les ustensiles de cuisine et les provisions. Leur mobilier se compose d'un moulin à bras, dont ils font usage en été lorsque la sécheresse a mis hors de service les moulins à eau, de quelques chaudières de cuivre et de quelques nattes qui leur servent de lit ou de siège. Dans chaque maison un peu considérable il y a une chambre destinée à la réception des étrangers, qu'on appelle *Medhafe*; c'est ordinairement la pièce qui sert de chambre à coucher aux individus mâles de la famille.

La nourriture ordinaire des habitans du Haouran est le *burgoul* et le *keshk*. Le burgoul est du froment bouilli et séché au soleil, que l'on fait cuire avec du beurre ou de l'huile; pour préparer le keshk, on mêle du burgoul avec du levain ou du lait aigre, on arrose ce mélange d'un peu d'eau, on le laisse fermenter et ensuite on le sèche au soleil. Cette pâte, réduite en poudre, peut se conserver pendant toute une année; lorsqu'on veut la manger, on l'apprête

avec du beurre ou de l'huile. Le déjeûner des habitans du pays se compose ordinairement de pain et de keshk ; leur dîner, qu'ils prennent vers le coucher du soleil, consiste en un plat de burgoul. Lorsqu'ils veulent régaler un étranger, ils ajoutent au déjeûner du beurre fondu, ou des œufs fricassés, et au dîner une volaille cuite dans du burgoul, ou bien un plat d'agneau ou de chevreau. Les femmes et les enfans ne se mettent point à table avec les hommes : les femmes sont vêtues à la manière de celles des Bédouins, elles portent un voile attaché sur la tête, mais dont elle se couvrent rarement le visage.

L'hospitalité envers les étrangers est un trait caractéristique des habitans du Haouran. Dans quelque maison qu'un voyageur entre, on étend aussitôt devant lui une natte où il peut s'asseoir, on lui présente du café, et suivant l'heure, on lui sert à déjeuner ou à souper. Lorsqu'un étranger s'approche d'un village, il arrive fréquemment que plusieurs personnes viennent à la fois lui demander de descendre chez elles ; cette hospitalité ne se borne pas à la personne du voyageur; elle s'étend à son cheval et à son chameau, qui reçoivent aussi leur nourriture; et l'homme le plus pauvre regarde comme une offense l'offre d'une rétribution de la part de l'étranger.

Outre les maisons particulières dans lesquelles tout voyageur peut être sûr de trouver un gîte, il y a dans chaque village le *Medhafe* du Sheikh, où les étrangers d'une mise décente sont accueillis et nourris comme ils le seroient dans une auberge, mais sans payer. Une certaine somme est allouée annuellement au Sheikh, pour le dédommager de la dépense qui en résulte. Grâce à cette hospitalité, on peut voyager dans le Haouran sans avoir un sol dans sa poche, et pourtant on est sûr d'être bien accueilli, et de faire meilleure chère, peut-être, qu'on ne le feroit chez soi.

L'habitant de Haouran calcule sa richesse d'après le nombre de *fedhan's* (1), ou de paires de bœufs qu'il emploie à cultiver ses champs. Lorsqu'on lui demande si son voisin possède beaucoup de piastres, façon de parler usitée dans le pays, il répond : « sans doute il en a beaucoup; il conduit aux champs six paires de bœufs. » L'homme qui possède deux ou trois paires de bœufs passe déjà pour riche, et à l'ordinaire il a outre cela encore un ou deux chameaux, une jument ou bien une paire d'ânes, et quarante à cinquante chèvres ou moutons.

La fertilité du sol dans le Haouran dépend entièrement des irrigations. Dans les districts où l'eau est abondante, les paysans font deux récoltes par an; mais dans ceux où l'on ne peut pas arroser les champs artificiellement, toute culture est impossible en été, et la récolte est plus ou moins bonne en proportion des pluies d'hiver. La première récolte est celle des fèves de marais qui a lieu à la fin d'avril; son produit sert à la nourriture des vaches, des moutons et des chameaux; pour ces derniers on mêle de la farine de fèves à la farine d'orge et on en fait une pâte. Immédiatement après la récolte des fèves vient celle de l'orge, puis à la fin de mai celle du froment. Dans les années abondantes le gharara (2) de froment se vend cinquante piastres turques, soit environ deux livres sterling et demi les quinze cents livres poids d'Angleterre; en 1811 le gharara de froment se vendoit cent quatre-vingt dix piastres. Lors du sé-

(1) Le mot de *fedhan* sert à désigner également une paire de bœufs, et l'étendue de terrain qu'on peut cultiver avec une paire de bœufs, étendue qui varie suivant les circonstances.

(2) Trois *rotola* et demi font un *moud*, et quatre-vingt mouds un *gharara*. Le rotola équivaut à-peu-près à cinq livres et demie poids d'Angleterre; par conséquent le gharara est d'environ quinze cents livres poids d'Angleterre.

jour que Mr. Burckhardt fit dans ce pays, le prix ordinaire d'un bœuf ou d'une vache étoit soixante-dix piastres, et celui d'un chameau d'environ cent cinquante piastres.

Les terres que l'on ne peut pas arroser restent ordinairement en jachère de deux années l'une. Quelquefois on y sème au printemps du blé de turquie, des concombres, des melons et des légumes.

Craignant toujours de nouvelles extorsions de la part de leurs maîtres, les paysans du Haouran sont peu disposés à répondre aux questions qu'on leur fait sur le produit de leurs champs; Mr. Burckhardt croit cependant pouvoir affirmer que dans les années ordinaires, le froment rend vingt-cinq pour un, et l'orge quelquefois cinquante et jusqu'à quatre-vingt pour un. Un Sheikh qui avoit habité le village de Boreika, situé sur les confins méridionaux du district de Ledja, assura Mr. Burckhardt, que dans une année très-abondante, vingt *mouds* de semature, lui avoient donné trente *gharara* de froment, ce qui fait cent vingt pour un. Partout où l'on peut arroser les champs, on y sème, après la récolte des grains, des lentilles, des pois, du blé de turquie, etc.

Les Druses possèdent fréquemment des esclaves noirs, et les employent à la culture de leurs terres; mais les propriétaires turcs et chrétiens se servent pour cet effet de laboureurs du pays qu'ils prennent à gages. A l'ordinaire le propriétaire fournit au laboureur ses bœufs, la charrue et le blé de semence; les deux tiers de la récolte lui appartiennent, le dernier tiers revient au laboureur; c'est le propriétaire qui paye au gouvernement la taxe appelée *miri*. Le laboureur de son côté paye un impôt fixe de dix piastres par an. La condition des simples journaliers est fort triste; ils sont obligés de travailler beaucoup pour un salaire très-minime; Mr. Burckhardt en vit un qui avoit travaille pen-

dant huit ans pour sa nourriture seulement, afin d'obtenir en mariage à l'expiration de ce terme, la fille de son maître.

C'est un usage commun aux Druses, aux Turcs et aux Chrétiens, que l'homme qui desire épouser une jeune fille, l'achète de son père; le prix varie suivant le rang du père, et s'élève quelquefois jusqu'à quinze cents piastres turques. Si la famille de la jeune fille est riche, elle reçoit un trousseau complet et un collier de sequins ou de piastres d'Espagne en dot. Voici la description d'une noce, à laquelle Mr. Burckhardt eut occasion d'assister à *Aaere*, dans la maison d'un chrétien. L'épouse fut amenée de son village, par ses amies et parentes. Cette troupe étoit montée sur deux chameaux, et fit son entrée dans Aaere, précédée de femmes battant du tambourin, et de jeunes gens qui faisoient des décharges de mousqueterie. Un moment après son arrivée, l'époux se rendit auprès d'une fontaine placée en plein champ à dix minutes à-peu-près du village; là il se lava, et se para d'habits tout neufs. Il fit ensuite son entrée solemnelle, monté sur un cheval richement harnaché, et entouré de jeunes gens qui battoient du tambour et tiroient des coups de fusil. Il mit pied à terre devant la maison du Sheikh; aussitôt deux hommes le soulevèrent sur leurs épaules, et le promenèrent pendant un quart d'heure en chantant et en poussant des cris de joie; enfin le Sheikh s'étant écrié: « Mebarek el Aris. » *Que béni soit l'époux!* paroles qui furent répétées en chorus par tous les assistans, les deux hommes le posèrent par terre. Il resta alors en butte aux plaisanteries de ses amis, jusqu'au coucher du soleil, moment où il fut conduit à l'église avec l'épouse pour recevoir d'un prêtre grec la bénédiction nuptiale, après quoi les nouveaux mariés se retirèrent dans leur demeure. Le père de l'époux avoit fait tuer plusieurs moutons et chevreaux, et en avoit fait

porter

porter la plus grande partie dans le Medhafe du Sheikh, pour en régaler le Sheikh et les habitans du village. Pendant le repas du soir, un des amis de l'époux, chanta des vers en l'honneur de toutes les personnes de la connoissance de ce dernier, dont chacune en retour lui faisoit présent de quelques paras.

Les vexations exercées sur les pauvres fellahs du Haouran, par le gouvernement d'un côté, et par les Bédouins de l'autre, les ont réduits à une grande misère. Il est peu d'individus, soit Druses, soit Chretiens, qui finissent leur vie dans le village où ils sont nés. La plupart des familles changent continuellement de demeure. A l'ordinaire la première année de leur établissement dans un village, le Sheikh les traite avec modération; mais ensuite chaque année sa main s'appesantit davantage sur eux, jusqu'à ce que, ne pouvant plus supporter ses vexations, ils se sauvent et se retirent dans quelqu'autre lieu, où ils se flattent d'être moins maltraités; vain espoir, ils s'aperçoivent bientôt que le même systême oppressif pèse sur toute la contrée. Ces changemens fréquens d'habitation font qu'on ne trouve dans le Haouran ni vergers, ni jardins soignés. « Pourquoi planterions-nous pour des étrangers? » répondit un fellah à Mr. Burckhardt qui lui avoit adressé une question là dessus.

Les fellahs du Haouran ont à payer quatre espèces de taxes: le miri; les frais de nourriture pour les troupes qui traversent la province; les tributs à payer aux Arabes; et les contributions extraordinaires. Le *miri* est l'impôt foncier, fixé pour chaque village à une certaine somme toujours la même, laquelle se répartit sur les habitans à raison du nombre de paires de bœufs que chaque fellah possede. Ainsi par exemple si un village est taxé à douze bourses par an, et qu'il s'y trouve trente paires de bœufs, le fellah qui n'a qu'une paire de bœufs, paye la trentième partie du miri.

La somme à laquelle un village est taxé reste toujours la même, bien que le nombre des habitans vienne à diminuer; mais il n'est pas rare qu'on l'augmente sous prétexte d'un accroissement de population. D'après cela on conçoit que le fellah ne peut jamais prévoir ce qu'il aura à payer chaque année. Le miri varie de cent vingt à cent quatre-vingt piastres à raison d'une paire de bœufs.

L'entretien des troupes en marche forme un second impôt que les fellahs ont à payer. Si elles sont en petit nombre, elles sont logées dans le Medhafe du Sheikh; mais lorsqu'elles sont nombreuses, elles se logent chez les fellahs. Dans le premier cas, le paysan n'est tenu qu'à leur fournir de l'orge pour leurs chevaux, et le Sheikh est censé pourvoir à la nourriture des hommes; mais le paysan n'y gagne rien, car comme les soldats ne se contentent guères du frugal repas que leur donne le Sheikh, ils mettent les paysans à contribution pour des volailles, et de la viande de boucherie, et en partant ils volent tout ce qui se trouve à leur convenance. Pour se dédommager des frais que lui occasionne le passage des troupes, le Sheikh jouit du privilège de ne point contribuer au payement du miri, et dans les endroits où ces passages sont fréquens, il est autorisé en outre, à lever par an deux ou trois gharara de froment, au prix d'environ quatre-vingt à cent piastres, sur les habitans de son village.

Nul impôt n'est plus onéreux pour les paysans du Haouran, que les tributs qu'exigent d'eux les Arabes. Depuis un temps immémorial les tribus *Fehily*, *Serdie*, *Beni-Szakher* et *Serhhan*, qui résident habituellement dans le Haouran, ainsi que les tribus d'Aeneze, qui ne visitent cette contrée qu'en été, jouissent du droit d'y lever sur chaque village un tribut appelé *Khone* (confrérie), moyennant quoi elles respectent les moissons, et n'enlèvent pas les bestiaux des paysans.

Chaque village paye le khone à un des Sheikhs de chaque tribu, qui en revanche en protège les habitans même contre ses propres frères. Malgré cette protection on conçoit que les déprédations sont très-fréquentes, et leur redressement très-difficile, attendu qu'il n'y a rien de plus aisé pour les pillards que de se mettre à couvert de toute poursuite, en fuyant dans le désert. Le montant du khone dépend entièrement du plus ou moins d'avidité des Sheikhs arabes, et de l'opinion qu'ils ont de la richesse des fellahs; il varie de trente à quatre cents piastres, et se paye habituellement en blé. Si le Pasha de Damas entendoit bien ses intérêts, il lui seroit facile de mettre fin aux exactions des Arabes; il n'auroit besoin pour cela que d'entretenir quelques milliers de soldats bien payés, dans les principales places du Haouran. Mais sa politique bornée le porte plutôt à autoriser ce brigandage, en revêtant chaque année les principaux Sheikhs arabes d'une pelisse d'honneur, qu'ils achètent moyennant un certain nombre de bourses, versées dans le trésor du Pasha.

Quelqu'onéreuse que soient les taxes dont nous venons de parler, les pauvres fellahs les considèrent comme justes et s'estiment heureux lorqu'on ne leur demande rien de plus. Par malheur il arrive fréquemment que le Pasha, sans autre motif ou prétexte que sa rapacité, ordonne aux Sheikhs de lever des contributions extraordinaires, qui vont quelquefois jusqu'à trois ou quatre cents piastres par village. Dans ces occasions les femmes sont obligées de vendre leurs boucles d'oreilles et leurs bracelets, et les hommes leurs bestiaux, pour pouvoir satisfaire à ce qu'on exige d'eux. La perception du Miri dans tout le Pashalik de Damas, est confiée à des banquiers Juifs, auxquels le Pasha accorde une provision de cinq pour cent. Les percepteurs qu'ils envoyent dans les villages, au moment de la moisson, profitent ordinaire-

ment de leur commission pour extorquer aux pauvres contribuables quelques petites sommes à leur profit.

Les Druses qui habitent le district de *Loehf*, à l'est du Haouran, et ceux qui occupent la chaîne de montagnes située au sud-est de ce district, ont beaucoup de rapports avec les fellahs de la plaine dans leur genre de vie. Leur chef réside à Soueida, village dont il est en même temps Sheikh. A la mort de ce chef, l'individu de sa famille le plus considéré, soit pour son caractère personnel, soit pour sa richesse, lui succède de droit, et est confirmé dans sa dignité par le Pasha de Damas. Il ne jouit d'aucun revenu en qualité de chef, et son autorité sur les autres Sheikhs Druses se borne à la prérogative de leur communiquer les ordres du Pasha. Les familles des Druses forment des clans à peu près indépendans les uns des autres; il s'élève entr'elles fréquemment des querelles, et toute insulte faite à un individu est vengée par sa famille sur la famille de l'agresseur. Le sang demande toujours du sang et jamais le meurtre d'un homme ne peut être expié par une amende pécuniaire! Les Druses ne sortent jamais de leur maison sans être armés, usage qui leur est commun avec tous les habitans du Haouran, Turcs et Chrétiens; ils se contentent ordinairement d'une seule femme, quoique la polygamie leur soit permise, mais ils se divorcent sur les pretextes les plus frivoles.

Parmi les Druses du Haouran, comme parmi ceux du Mont Liban, on trouve une classe de gens nommés *Akoul* qui se distinguent des autres par la couleur blanche de leur peau et par la forme de leur turban: ils composent une espèce d'ordre religieux. Leur règle les oblige à s'abstenir de fumer et de jurer, et à observer dans leurs propos et dans leur conduite une grande réserve. Les Sheikhs appartiennent pour la plupart à cet ordre. Les Druses font leurs prieres

dans des chapelles appelées *Kalawe*, c'est-à-dire, place isolée, dont ils n'accordent l'entrée à aucun étranger ; mais ils ne s'y rendent pas à des heures déterminées; et quoiqu'ils prétendent suivre la doctrine de Mahomet, ils ne se conforment guères dans leurs prières aux formes prescrites par l'Islam. Lorsqu'ils se trouvent avec des étrangers, ils observent le jeûne du Ramadan, mais quand ils sont entr'eux ils ne se font aucun scrupule de le rompre. Ils sont persuadés qu'il y a beaucoup de Druses en Angleterre; cette opinion leur vient peut-être des Chrétiens de la Syrie, qui dans leur intolérance fanatique contestent aux Anglais la qualité de sectateurs du Christ, parce qu'ils ne jeûnent ni ne vont à confesse.

Les Druses sont très-curieux, et adressent souvent aux étrangers les questions les plus bizarres. Mr. Burckhardt ayant visité le Sheikh du village d'Aaere, qu'il trouva en nombreuse compagnie, celui-ci ne pouvant l'entretenir en particulier, demanda de l'encre et du papier, et écrivit les questions suivantes, dont il demanda la réponse à Mr. Burckhardt aussi par écrit : « Connoissez-vous la graine de » la plante Leiledj, et où se cultive-t-elle ? — Quel est le » nom de l'Empereur de la Chine ? — Connoissez-vous les » villes de Hadjar et de Nedjran dans le Yemen ? — Celle » de Hadjar est-elle en ruines, et qui la rebâtira ? — Le » Moedy (le Sauveur) est-il déjà venu, où réside-t-il actuellement sur la terre ? »

Le Pasha de Damas a confié aux Druses du Haouran le soin de défendre les villages situés sur les limites de son Pashalik contre les attaques des tribus arabes avec lesquelles il est en guerre : mais ils s'acquittent fort mal de cet emploi. Les Arabes font présent aux Sheikhs de chevaux, de bestiaux, etc., et en revanche ceux-ci les favorisent en secret, les laissant piller impunément les villages de la plaine, à

condition que leurs frères ne soient pas molestés, et même les avertissent quand le Pasha fait marcher des troupes contr'eux ; cette conduite perfide rend les Druses odieux aux fellahs du Haouran.

L'autorité dont jouissent les Sheikhs dans les villages druses et turcs est très-limitée, grâce à la facilité avec laquelle les fellahs se transportent d'un endroit à l'autre avec leur famille. Mr. Burckhardt fut témoin un jour d'une dispute entre un fellah chrétien et un Sheikh druse, qui vouloit faire payer au premier le *Miri* pour l'année courante sur le même pied que l'année précédente, quoiqu'il possédât une paire de bœufs de moins. Après une contestation très-vive de part et d'autre, le Chrétien finit par dire : « A la bonne heure ! » mais s'il en est ainsi, je ne sémerai pas un seul grain de blé, » et je me retirerai dans un autre village. » Le lendemain il commença en effet à faire ses préparatifs de départ ; le Sheikh craignant qu'il n'effectuât sa menace, se hâta de lui proposer un arrangement à l'amiable, qui fut accepté, et les deux parties scellèrent leur réconciliation en mangeant ensemble un grand plat de ris. Lorsqu'il s'élève quelque contestation entre deux Druses, l'affaire est ordinairement arrangée par l'intervention des amis ou des Sheikhs des deux parties ; si la chose n'est pas possible, les familles des deux parties aiment mieux en venir à des voies de fait et vider la querelle l'épée à la main que de recourir aux tribunaux de Damas. Les affaires litigieuses entre les Turcs sont portées en dernier ressort devant le Kadhi de Damas ou devant le Pasha en personne ; les Grecs soumettent fréquemment leurs différens à la décision d'un tribunal de prêtres de leur croyance, ou bien au patriarche de Damas, d'autant plus qu'ils ne sont pas toujours sûrs d'obtenir justice du Kadhi.

Les Bedouins du Haouran peuvent être rangés sous deux

classes : à l'une appartiennent ceux qui y résident habituellement; à l'autre ceux qui ne le visitent qu'au printemps et en été. Du nombre des premiers sont les tribus *Fehily*, *Serdie*, *Beni-Szaker*, *Serhhan*, les Arabes de la montagne Haouran ou *Ahl el Djebel*, et ceux du *Ledja*. Ils n'ont point de demeures fixes, et vivent en nomades, mais leurs courses sont bornées au Haouran, ou même à l'un des districts de cette province. Ainsi par exemple les Beni-Szahker campent à l'ordinaire au pied des montagnes de Belka et de Heish, les Fehily et les Serdie au milieu des districts cultivés de la plaine, ou du moins dans leur voisinage. Les Ahl el Djebel ne quittent guères la montagne, et les Bedouins du Ledja sortent rarement des limites de ce district.

Les Fehily et les Serdie payent une taxe au Pasha de Damas, et sont tenus de se joindre à ses troupes lorsqu'il est en guerre avec d'autres tribus, mais elles se dispensent fréquemment de cette obligation, lorsqu'elles y trouvent leur intérêt. Tous les villages du Haouran leur payent le *Khone*.

Les Arabes El Djebel et ceux du Ledja payent pareillement au Pasha un tribut annuel proportionné à la richesse du propriétaire de chaque tente; ce tribut varie de dix à soixante piastres par tente. Rarement les Arabes El Djebel se révoltent, mais ceux du Ledja, se fiant à la difficulté de l'accès du pays qu'ils occupent, refusent souvent le payement du tribut, et dans ce cas, il est impossible de les réduire à l'obéissance, jusqu'à ce que la sécheresse, en tarissant leurs sources, les oblige de descendre dans les plaines du *Lohef*.

Les Arabes du Djebel Haouran sont des pâtres. Les habitans de la plaine leur confient leurs troupeaux de chèvres et de moutons pour les mener paître, sur la montagne, pendant une partie de l'année, et leur abandonnent pour

les dédommager de leur peine, le quart des agneaux et des chevreaux nés pendant le temps du paturage, ainsi qu'une quantité determinée de beurre.

Au mois de mai les plaines du Haouran sont couvertes d'essaims d'Arabes errans, venant du désert, qui y restent jusqu'au mois de septembre, et appartiennent tous à la tribu Aeneze; à leur approche, les Arabes qui résident habituellement dans le Haouran, se retirent dans les montagnes. Les Aeneze viennent dans ce district soit afin d'y chercher de l'eau et des paturages pour leurs troupeaux pendant l'eté où le désert ne leur offre aucune ressource, soit dans le but d'acheter une provision de ble pour l'hiver.

Depuis plusieurs années les Arabes Aeneze jouissent du privilege d'escorter la *Hadj* ou la caravane des pelerins qui se rendent à la Mecque et de lui fournir les chameaux nécessaires pour le voyage. Les avantages qu'ils retirent de ce privilege, les ont engagés à vivre en bonne amitié avec le Pasha de Damas, et à rompre leurs liaisons avec le chef des Wahabi, quoiqu'ils eussent d'abord embrassé sa doctrine. Si cependant ils viennent jamais à se persuader que les pelérinages à la Mecque ne peuvent plus avoir lieu, il est probable qu'ils changeront encore une fois de parti, et qu'ils tourneront leurs armes contre leurs anciens amis, événement que les habitans du Haouran redoutent à juste titre.

(La suite à un Cahier prochain.)

VARIÉTÉS.

STATE OF FEMALES IN INDIA. Condition des femmes dans l'Inde.

(*Lettre de Mr. Ward, Missionnaire dans l'Inde, aux Dames anglaises, et en particulier à celles de Liverpool*).

Il y a dans l'Inde soixante et quinze millions de femmes qui ne savent ni lire ni écrire. Sur ce nombre, trente millions sont des sujettes anglaises.

Dans tous les pays non chrétiens, la condition des femmes a toujours été déplorable. Les législateurs Indous ont absolument interdit aux femmes la connoissance des lettres. Les livres sacrés les condamnent à une profonde ignorance, et à une superstition qu'on ne trouve au même degré chez aucune nation barbare.

Dans l'Inde, une femme naît au milieu de l'affliction de ceux qui assistent à son entrée dans le monde; car les parens sont toujours mécontens de voir naître une fille. Parmi les Rajpoots, toutes les mères tuent leur fille au moment de leur naissance. Pendant que j'étois au Bengale, j'appris que dans une famille de Rajpoots, on avoit conservé une fille jusqu'à l'âge où on les marie; mais ce fait étoit si extraordinaire que personne ne voulut l'epouser. Son père craignant sa mauvaise conduite, et le déshonneur qui en retomberoit sur la famille, la conduisit dans un lieu écarté, où il la tua à coups de hache.

Pendant l'enfance et la jeunesse des femmes on ne leur

donne aucune instruction quelconque. Il n'y a pas, dans toute l'Inde, une seule école pour les filles; et les mères étant elles-mêmes dans une profonde et superstitieuse ignorance, ne peuvent rien leur apprendre.

Encore enfant, une fille est mariée par ses parens, sans avoir jamais vû son époux. Il y en a des milliers qui demeurent veuves, avant d'avoir entrevu celui qu'elles ont épousé, et la loi leur interdit un second mariage. Un *Brambun* épouse cinquante ou soixante femmes de cette manière et sans les avoir vûes, parce que les parens recherchent la protection qui résultera pour eux de leur parenté avec lui par leur fille. Ainsi mariées, ces femmes restent chez leurs parens, et ne voient jamais leur mari.

Il y en a cependant qui ont le bonheur d'avoir l'affection de leur époux; mais quelle mère de famille, qu'une femme qui ne sait ni lire, ni écrire, ni faire aucun des ouvrages qui conviennent à une ménagère soigneuse! Elle n'est que la servante de son mari. Elle prépare son repas, ne s'assied jamais à sa table, et se nourrit de ses restes. S'il survient un homme, elle se retire. Si elle sort, elle est voilée, ou dans un palanquin couvert. Elle doit éviter toute société; et n'a aucune autre manière d'apprendre quoique ce soit, que les contes superstitieux des faquirs ambulans. Enfin elle est vraiment une espèce d'animal dans la maison de son mari, et on l'entretient comme une bête de somme.

Dernièrement on a brûlé publiquement, à Calcutta, une jeune fille avec le cadavre d'un jeune homme qu'elle devoit épouser, ce jour-là même.

Ces faits doivent vous préparer à voir ces malheureuses femmes victimes de toutes les superstitions les plus bizarres et les plus atroces. Ainsi des millions de mères font vœu de sacrifier leurs enfans aux alligators; et on est obligé d'employer des troupes pour veiller sur les bords du fleuve,

et empêcher ces malheureuses femmes de jeter leurs enfans aux crocodiles. Quel état de superstitieuse barbarie ne faut-il pas supposer, pour qu'une si inexplicable fureur s'empare ainsi des mères !

Ce même mobile de la superstition produit des suicides sans nombre. Un de mes amis séjournant à Allahabad, à la jonction du Gange et de la Jumna, vit de sa fenêtre, seize jeunes filles qui se noyoient par dévotion, toutes ensemble. Quelques bulles d'air montèrent à la surface de l'eau, et les victimes furent oubliées.

Des horreurs, dont le caractère est plus atroce encore, sont liées à la condition sociale des femmes dans l'Inde. Les magistrats anglais de la présidence du Bengale, dans leur rapport officiel au gouvernement de Calcutta, pour 1817, rendent compte de la mort volontaire de 706 veuves qui, dans cette année là, et dans la présidence du Bengale, ont été brûlées vives ou enterrées vivantes. Peut-on concevoir que de notre temps, et dans une seule province anglaise, on brûle vives deux femmes par jour? Peut-on concevoir qu'en plein midi, au milieu d'un concours nombreux de spectateurs, ces malheureuses victimes attachées au cadavre de leur époux, soient précipitées dans les flammes, et que leurs cris soient étouffés par les acclamations des assistans et une musique de fête?

Parmi les spectateurs, on voit au premier rang, l'aîné des fils de cette infortunée, qui est spécialement chargé de mettre le feu au bûcher, et de suivre de l'œil les progrès des flammes.

J'ai vu brûler ainsi trois veuves, et j'aurois pu voir beaucoup plus souvent cet horrible spectacle. D'autres femmes sont enterrées vives, avec leur mari défunt. La veuve alors s'assied à terre, avec le cadavre de son mari sur ses genoux. Elle est placée au centre d'un tombeau creusé par ses en- [illegible] c'est-à-dire, à p[illegible]

fans et ses parens les plus proches. Tous travaillent à accumuler la terre autour d'elle ; et deux seulement sont chargés de fouler cette terre sous leurs pieds, à mesure qu'on la jette. La victime regarde cette opération sans articuler une plainte. La terre s'elève peu-à-peu autour d'elle ; et quand la tête se trouve enfin cachée, tous les enfans et les parens se jettent dessus pour écraser sous leurs pieds cette tête dévouée.

Combien de temps encore cette déplorable et révoltante superstition doit-elle subsister ? Le gouvernement peut faire beaucoup, sans doute, pour l'abolir ; mais sans la communication des lumières, on ne réussira point à faire cesser tout-à-fait de telles horreurs. Une volonté forte et unanime chez les femmes de l'Angleterre pourroit amener une réforme presque miraculeuse. Il faut ouvrir des écoles ; il faut commencer à répandre l'instruction ; et les femmes de l'Inde arriveront un jour à être tout ce que leur sexe comporte en dignité et en vertu. Les Howard, les Clarkson, les Wilberforce ont été les bienfaiteurs des hommes ; c'est aux Anglaises à devenir les bienfaitrices des femmes, dans ces vastes contrées où règne l'ignorance, et que le ciel a soumises à l'Angleterre.

(*London News-paper of Januari 4 th. 1821.*)

LETTRE D'UN BENGALAIS A L'ÉDITEUR DU JOURNAL ASIATIQUE.

MR.

J'AI lu avec attention ce que Mr. Ward a inséré dans le *London News-paper*, le 4 de ce mois. Comme je connois assez bien le sujet, je crois pouvoir présenter quelques observations utiles sur les principaux traits de son écrit.

Je serai toujours du nombre de ceux qui provoquent les mesures propres à avancer l'instruction, c'est-à-dire, à pré-

parer l'amélioration de l'espèce humaine; et le tableau présenté par Mr. Ward de l'etat de degradation où se trouvent les femmes de l'Inde, est bien propre à exalter en moi le désir de contribuer à la réforme. Mais si l'on veut réussir à opérer quelque bien, il faut commencer par se faire une juste idée de la situation réelle des femmes dans l'Inde, soit sous les rapports domestiques, soit sous ceux de la société. Mr. Ward ne représente pas cette situation sous son véritable point de vue.

Je ne pretends pas nier qu'il n'y aît, à cet égard, beaucoup de bien à faire, dans notre empire de l'Orient. Je suis effrayé de la grandeur de la tâche, quand je la compare à la foiblesse des moyens dont nous disposons; mais je ne vais pas jusqu'à dire que la bonne volonté des femmes de l'Angleterre ne puisse amener aucun bon résultat; et toujours convient-il de les encourager à faire tout ce qu'elles pourront faire.

Avant tout cependant, et pour le bien même de la chose, il faut rester strictement dans les limites de la vérité. Il faut se defendre des exagérations d'une bienveillance ardente qui dénature les faits.

Je ne chicane point sur le nombre de soixante-quinze millions de femmes dans l'Inde, quoique cette proposition me paroisse fort exagérée, mais je ne saurois me taire sur le jugement qu'il porte, quant à la somme de malheur qui est, dit-il, leur partage. Ses fonctions l'ont mis a portée de juger mieux que moi de l'ignorance des femmes; mais je ne comprends pas pourquoi la complette ignorance des lettres entraineroit nécessairement tout le malheur qu'il y voit attaché. La position sociale et domestique des femmes doit être jugée sur d'autres observations.

Pendant une résidence de plusieurs années au Bengale, j'ai vû tous les jours un grand nombre de femmes occupees

des travaux domestiques, et des ablutions journalières qui leur sont prescrites par leur religion pour le maintien de leur santé. Elles m'ont toujours paru aussi gaies, aussi contentes, aussi heureuses enfin que les femmes anglaises, ou celles de tout autre pays à moi connu. Ceux qui ont habité Calcutta, savent que les rues sont remplies de femmes qui s'occupent de leurs intérêts journaliers avec une activité libre et l'apparence du contentement. Leur religion ne leur interdit nullement les occupations ou les travaux qui peuvent améliorer leur condition. Toutes les fois qu'il se construit une église, une douane, ou un autre édifice public, les femmes affluent pour aider aux divers travaux de la construction. Ces femmes, dans leur ignorance, ne peuvent-elles pas être heureuses à leur manière? Je me plains de ce que Mr. Ward a laissé ignorer aux dames anglaises auxquelles il s'adresse, que dans tout le Bengale, on voit les femmes occupées de leurs devoirs d'épouses et de mères, et aidant leurs maris pour les travaux à leur portée. On diroit à lire Mr. Ward, que toutes les femmes de l'Inde passent leur vie les bras croisés, déplorant leur destinée, jusqu'au moment où on les traîne au bucher fatal, attachées au cadavre de leur époux.

Je sais que Mr. Ward me répondra qu'il déplore le sort des femmes des hautes castes, mais, s'il se borne à cette foible partie de la population, que deviennent ces déclamations sur la destinée de soixante-quinze millions de femmes? Je suis loin assurément de me faire le défenseur du système d'education qui prévaut dans l'Inde; mais lorsqu'on lui attribue des maux d'une si grande étendue et d'une telle gravité, on sort des choses réelles, pour se jeter dans les conséquences d'une vaine théorie.

Mr. Ward a réussi à faire frémir d'horreur toutes les mères en racontant comment les femmes de l'Inde jettent leurs en-

fans aux alligators. Il convient cependant que le gouvernement prend des mesures pour prévenir cette barbarie. Je reconnois, comme tous ceux qui ont habité l'Inde, qu'une telle atrocité n'est pas sans exemple; mais j'en appelle à tous les marins qui savent le mieux ce qui se passe à Gunga-Sangor, et je les somme de dire qui de nous deux est le plus près de la vérité; Mr. Ward qui parle de millions de victimes semblables, ou moi qui affirme que les exemples de ces sacrifices sont rares.

Mr. Ward raconte, sur la foi d'un ami, que seize jeunes filles se sont noyées volontairement, au confluent du Gange et de la Jumna. Je ne nie point le fait. Mais veut-il en conclure qu'un tel spectacle se renouvelle fréquemment à Allahabad? Je pourrois lui opposer le témoignage d'un homme qui y a séjourné plusieurs années, et qui affirme qu'il n'a jamais rien vu de pareil. Il faut s'étonner, que Mr. Ward, en exprimant toute son horreur pour l'infanticide, n'ait point payé un témoignage de reconnoissance à la mémoire de Mr. Duncan, dernier gouverneur de Bombay, qui a réussi à détruire cet usage de l'infanticide dans cette partie de l'Indostan, où il étoit le plus fréquent.

Quant à ce que Mr. Ward dit de la coutume des Rajpoots, il seroit difficile de concevoir comment cette caste, (qui se maintient si nombreuse que sa réduction seroit un grand bien pour l'Indostan) comment, dis-je, cette caste subsiste, malgré la destruction de tous les enfans du sexe féminin, aussitôt après leur naissance. L'auteur, emporté par son zèle, a dépassé sur ce point les bornes du vrai, et est allé jusqu'à l'absurde.

Je ne pense pas qu'il ait exagéré le nombre des femmes qui suivent volontairement leurs maris dans la tombe; mais je suis surpris qu'il ait dit qu'on les attachoit de force au bûcher. Il doit savoir que l'on reconnut, il y a quatre ans,

qu'il étoit contraire à la loi des Indous de lier la victime, et qu'en conséquence cette pratique a été abolie dans les sacrifices de ce genre qui ont lieu près de Calcutta. La découverte de cette clause de la loi dans le texte indou, est honorable pour le savant Indou Ram Mohun Roy; et les magistrats anglais qui ont exigé l'application ont aussi des droits à la reconnoissance publique.

Il y a, sur ce chapitre du sacrifice des veuves, un fait bien singulier, c'est que depuis que le gouvernement du Bengale est intervenu, en exigeant que le magistrat seroit informé de ces exécutions, les exemples de cette superstition sont devenus plus fréquens. Je suis disposé à croire que leur nombre diminueroit, si on laissoit les Indous à eux-mêmes. Il me paroît qu'il convient de ne s'en point mêler, ou de faire une loi qui caractérise le crime, et considère comme coupables tous ceux qui assisteroient à une telle cérémonie. Je ne suis pas de ceux qui croient utile d'intervenir dans la législation pieuse des Indous; mais leur code sacré s'exprime d'une manière extrêmement ambigue relativement au devoir des veuves; et dans ce cas particulier, il me paroîtroit convenable de trancher la défense.

Avant de prendre congé de Mr. Ward, je le prierai de nous expliquer une pétition de presque tous les Indous convertis au christianisme à Serampore, laquelle pétition étoit adressée à l'évêque de Calcutta, et a été imprimée dans l'*Edinburgh Magazine*. Cette pétition représente que les convertis ont reçu la promesse d'être nourris, lorsqu'ils ont embrassé le christianisme, et que cette promesse n'a pas été accomplie par les missionnaires de Serampore. Ce fait doit être éclairci avant qu'on puisse se permettre de nouveaux appels à la charité en Angleterre. Mr. Ward doit bien savoir si, en effet, cette plainte est fondée. Quant à la pétition, j'ai été à portée de la voir moi-même lorsqu'elle fut présentée

présentée à l'évêque, et je me souviens qu'un des missionnaires de Serempore dit en explication, que les prosélytes avoient bien réellement été congédiés, mais que c'étoit à cause de leurs mauvaises mœurs, portées à un tel point que les missionnaires craignirent que l'exemple ne fût contagieux pour les Indous non convertis, et qui se trouvoient alors au service de la mission.

Londres le 6 janvier 1821. — *Un Bengalais.*

CONTE.

The Lover's last visite. La dernière visite de l'amant.

(*Scottish Lights and Shades.*)

La fenêtre d'une petite cabane brilloit dans l'obscurité sur la colline du Hilltop qui domine des bois épais. Le voyageur, dans la vallée, découvroit au loin cette lumière, et la confondoit avec les étoiles du ciel. La flamme vive du foyer éclairçit l'intérieur de la chaumière: le plancher avoit été lavé et couvert de sable frais. Une petite table, garnie d'une nappe très-blanche, portoit un frugal repas. La fille du bucheron étoit assise devant le feu, d'un air pensif qui exprimoit un bonheur concentré et une douce attente. Sans être belle, elle avoit une figure gracieuse et une tournure charmante. Soit qu'elle travaillât gaiment avec ses camarades à faner l'herbe des prés, ou qu'elle assistât dévotement au service divin, elle répandoit autour d'elle de l'intérêt et du bonheur.

Ce soir là elle attendoit son amoureux. Ils alloient fixer le jour de la noce. Ses parens pour ne point les gêner,

étoient allé passer la soirée chez des voisins dans la vallée.

On frappa doucement à la porte : ce n'étoit pas la main ferme et hardie d'un amant heureux. Marie ouvrit avec précaution. Elle vit une femme enveloppée d'un manteau et d'un capuchon noir, qui paraissoit fatiguée d'un long trajet dans la montagne. Elle arrivoit mal à propos ; mais Marie avoit trop d'humanité pour ne pas accueillir avec empressement une personne qui avoit besoin de secours, qui probablement s'étoit égarée dans la montagne, et que la lumiere de l'habitation avoit attirée.

L'etrangère s'approcha du feu, et releva son capuchon. Marie alors la reconnut pour une amie de son enfance, qu'elle avoit perdue de vue depuis quelques années, à cause de la distance de leurs habitations. Elle la reconnut, mais elle observa qu'elle étoit pâle, maigrie, et qu'elle avoit l'air de pouvoir à peine se soutenir.

« Mon Dieu! ma chère Sara! » s'écria-t-elle, « c'est toi! Assieds-toi. Qu'est-ce qui t'est arrivé? tu es pâle comme un linge. » Sara gardoit le silence. « Parle-moi, » reprit Marie avec tendresse et en l'embrassant. « Ne sais-tu pas que nous avons gardé nos moutons ensemble? Ne te souviens-tu pas comment nous enlevions l'écorce des arbres pour écrire nos noms? comme nous chantions et dansions, comme nous parlions de nos amoureux ensemble? Ah! ma chère Sara! as-tu oublié combien nous avons pleuré toutes deux quand ton pauvre frère mourut, après avoir langui comme une fleur qui se dessèche? Jamais je ne l'oublierai ce brave jeune homme, quoiqu'il m'arrive. Mais dis-moi donc pourquoi te voilà si tard et venant de si loin? »

Sara etoit émue et ne pouvoit parler. Elle venoit troubler les joies de son amie d'enfance. Elle éprouvoit un extrême embarras à entamer le sujet qui l'amenoit. Elle se

reprochoit un sentiment personnel; mais pourtant elle se justifioit a ses propres yeux en réfléchissant qu'il y alloit de sa réputation, de son repos, de sa vie; et que cette excellente Marie Robinson, qu'elle avoit connue juste, sensible et généreuse, ne voudroit pas d'un bonheur qui couteroit si cher à une amie. Elle espéroit, du moins, que l'amour, qui change et dénature les cœurs, n'auroit pas changé celui de Marie jusqu'a la rendre insensible à ses angoisses.

« Malheureuse que je suis! » dit-elle d'une voix tremblante, « pourquoi faut-il que j'apporte le malheur dans la demeure de la felicité!......Ma chère Marie ce ruban qui noue tes cheveux, c'est à cause de lui que tu le portes; cette robe bleue, tu l'as mise parce qu'elle lui plait. Eh bien! me maudiras-tu, quand je te dirai que Gabriel est à moi par l'engagement le plus sacré? Oui, ma chere Marie, cet homme que j'ai appris ce matin devoir être ton époux dans quelques jours, est lié envers moi par les promesses les plus saintes. Chasse moi de chez toi au milieu de la nuit. Laisse moi mourir de faim et de froid dans ces bois ou nous avons passé tant d'heures ensemble. Je te declare que tout me paroitra doux en comparaison de la perte de celui qui est à moi, s'il y a un Dieu dans le ciel qui écoute les sermens des créatures qu'il a faites. »

Marie Robinson avoit été, jusque là, heureuse avec tranquillite. Elle menoit une vie de contentement, d'esperances modestes, et de desirs temperés. Elle aimoit tendrement l'homme auquel elle etoit fiancee, mais elle l'aimoit parce qu'elle le croyoit bon, juste, honnête et craignant Dieu. Il avoit une bonne reputation, et envers elle, il avoit toujours été doux, affectionne et respectueux. Elle remarquoit avec orgueil et plaisir que c'etoit un beau garçon, qui soutenoit la comparaison de tous ses camarades à l'église, au marché, aux fetes: mais dans le cœur de cette honnète et pieuse jeune fille l'amour n'étoit point une passion violente; c'étoit une affection douce et tendre. Elle prévoyoit avec calme le bonheur du mariage, balancé par beaucoup de peines et d'inquiétudes, si le ciel lui donnoit des enfans; mais elle se rejouissoit de l'idée de maintenir propre et bien arrangée la demeure de son époux, de préparer ses repas, et de le recevoir après ses travaux, en le serrant contre son cœur, avec un empressement affectueux.

Son premier mouvement, peut-être, fut un peu de colère

contre Sara. Mais presque en même temps son cœur fut assailli par le chagrin d'avoir à mésestimer celui auquel elle avoit uni son sort. Des sentimens vifs et contraires se combattirent en elle, et sa résolution n'en fut pas moins promptement formée. Elle se dit à elle même : « Je n'aurai point l'injustice d'enlever à Sara l'homme qui lui a promis sa foi; je n'aurai point la bassesse d'epouser celui qui a trahi ses sermens. »

Pendant que cette bergère au cœur magnanime formoit ainsi sa résolution avec un calme apparent, elle sentit renaître toute sa tendresse pour l'infortunée Sara. Son cœur se serroit pour ce qui lui étoit personnel, mais ses larmes se firent jour en abondance, et elle pleura sur le malheur de son amie. « Ne te tourmente pas comme tu fais, » lui dit-elle en la pressant dans ses bras. « Es-tu venue tout d'un trait de la paroisse de Montrath? »

« Mon Dieu oui. sans m'arrêter; aussi je n'en puis plus; ....je me sens comme si j'allois mourir. Et qu'importe! il faudra bien mourir; car il ne voudra pas de moi, quand tu ne voudras plus de lui.......J'ai gâte ton bonheur, et je ne fais pas le mien. Ah Marie! je dois te paroître bien haïssable!.......»

Un silence suivit. Marie regarda la pendule; elle vit qu'il n'y avoit plus qu'un quart d'heure jusqu'au moment convenu. « Donne-moi, » dit-elle, « les lettres de lui que tu as dans ton sein, pour que je puisse les lui montrer quand il viendra; et je te jure par notre ancienne amitié, par tous les jours d'hiver et d'été où nous nous sommes promenées ensemble dans le même *plaid* (1); je te jure, dis-je, que si mon Gabriel,........ si Gabriel t'a délaissée et m'a trompée, jamais ses lèvres ne toucheront mes lèvres, jamais ma main ne portera son anneau, jamais sa tête ne reposera sur mon sein! Je le promets en dépit des souvenirs heureux qui me restent, et de tous les momens de bonheur que j'ai eus près de lui et loin de lui, depuis qu'il m'a témoigné de l'amour et que j'ai compté sur sa foi. Voila Sara, le vœu que je fais; et que Dieu me soit en aide comme je l'accomplirai. »

Sara fit en peu de mots l'histoire de son inclination pour

(1) Espèce de manteau ou schall des Ecossaises des montagnes.

Gabriel. Elle dit comment, un an auparavant, étant berger dans la paroisse de Montrath, il lui avoit fait la cour; comment il étoit devenu jaloux d'un jeune homme qu'elle connoissoit à peine; comment il l'avoit accusée de légèreté, et avoit tout-à-coup cessé de la voir depuis plusieurs mois. « Ce matin, » dit-elle enfin, « j'ai appris par quelqu'un, qui le connoît très-bien, que les bans étoient publiés et que vous alliez vous marier dans deux ou trois jours. Au premier moment j'ai voulu me noyer, et ensuite j'ai résolu de faire un effort, et de venir jusqu'ici pour essayer si tu ne me donnerois point des paroles de consolation; car je ne suis pas comme toi, Marie, je n'ai pas le cœur si fort si doux, et si pieux. Une fois que j'aurai perdu mon Gabriel, je renoncerai à ma misérable vie, et je me présenterai, parmi les pécheurs, à la colère de Dieu. »

Après ces mots, articulés d'un ton passionné, Sara se cacha le visage de ses deux mains, comme si elle avoit le sentiment d'avoir proféré un blasphème. Marie fut émue d'une profonde pitié. Elle la voyoit épuisée, agitée, hors d'elle-même. Elle ne perdit point le temps en vains discours, mais elle la conduisit dans un petit réduit attenant à la cuisine, et où il y avoit un lit. Elle lui donna du pain, du beurre et du lait, lui recommanda de se reposer aussitôt qu'elle auroit bû et mangé, et surtout de ne sortir du réduit que quand elle en recevroit le signal. Elle l'embrassa, et ferma la porte sur elle. Un instant après, Gabriel arriva tout animé, tout empressé. Il prit la main de Marie, et il l'embrassa tendrement. Il la traitoit comme la personne qui devoit être sa femme. Elle fut interdite. Elle n'eut pas la présence d'esprit, et peut-être pas le désir de se débarrasser de ses bras comme elle l'avoit projeté avant qu'il entrât. Il la fit asseoir sur ses genoux, et commença à lui parler son langage accoutumé d'affection.

Gabriel ne jouissoit rien. Il éprouvoit en effet, ou croyoit sentir pour elle un attachement passionné. Elle étoit agitée de sentimens douloureux, qu'elle tâchoit de maîtriser. Elle n'avoit pas la force de se refuser aux empressemens de celui que, depuis un an, elle regardoit comme devant assurer son bonheur. Elle se sentoit défaillir; elle auroit voulu être morte, ou n'être jamais venue au monde.

« O Gabriel ! » lui dit-elle enfin d'une voix mal assurée, « je ne peux pas nier que je ne vous aie aimé ; mon cœur ac-

cuseroit ma langue de fausseté si je disois le contraire. Mais, Gabriel, regardez-moi en face.....ne soyez pas en colere.........dites-moi avec vérite, et comme vous le feriez s'il falloit répondre à Dieu lui-même; dites-moi en votre ame et conscience, si vous ne connoissez aucun motif qui puisse m'empêcher de devenir votre femme? » Ses yeux humides demeurérent fixés sur lui; mais son regard étoit doux et sans reproche. Quant à lui, il baissa la tête et garda le silence, car il se reconnaissoit coupable envers elle et devant Dieu.

« Gabriel » reprit-elle, « jamais nous n'aurions pû être heureux ensemble; car souvent vous m'avez dit que votre cœur n'avoit point de secret pour moi, et cependant vous aviez un secret que vous ne m'aviez pas dit. Comment avez vous pû abandonner une pauvre innocente créature qui vous aimoit? Et comment avez-vous pû me traiter de la sorte, moi qui vous aimoit peut-être autant qu'elle? Dieu me donnera la force, non pas de vous oublier, je ne le pourrai pas, mais de vous aimer de l'affection d'une sœur, quand vous serez le mari de Sara. Je l'ai juré, Gabriel; je l'ai juré, non avec colère, mais en pitié pour cette pauvre créature, qu'à l'avenir vous serez pour moi comme tous les autres hommes, et que mon amour ne répondra plus à votre amour ......c'est fini. Ne me regardez pas avec vos yeux supplians; car le devoir et la religion ne nous permettent pas d'être mari et femme. Celle que vous avez aimée avant moi a les premiers droits. Elle vous aime comme si le Ciel vous avait faits pour être l'un à l'autre. Elle a un cœur droit et fidelle; et je réponds de Sara, parce que je l'ai connue d'enfance pleine de vérité. Elle rendra heureux celui qu'elle aime. Gabriel, vous allez la voir. Elle est dans ce moment sous le même toît que nous. Vous allez la voir en larmes, mais des larmes d'affection et de chagrin, et non des larmes de repentir, car elle est exempte de péché, ainsi que moi. »

Toute désolée qu'étoit la pauvre Sara, dans le réduit où elle entendoit la conversation, elle arrangeoit ses cheveux devant un petit miroir, malgré l'obscurité; elle les attachoit avec un ruban que Gabriel lui avoit donné, et elle mit dans son sein une tresse de leurs cheveux réunis.

Sara Pringle étoit la plus belle des filles de la contrée. Le chagrin et la fatigue avoient donné à son teint une pâleur intéressante. Elle avoit les plus beaux yeux du monde;

et quand Marie vint la prendre par la main pour l'amener à Gabriel, l'émotion, la pudeur, l'orgueil et l'espérance couvrirent ses joues d'une vive rougeur. L'expression de son regard montroit assez qu'elle étoit prête à tout oublier et à tout pardonner, si elle étoit assez heureuse pour reprendre sa place dans le cœur de celui qu'elle aimoit.

« Qu'ai-je donc fait, ô Gabriel! » lui dit-elle d'une voix tremblante, « pour que tu m'aies ainsi rejetée loin de toi? Que jamais la grâce de mon Sauveur ne soit efficace pour moi, si la seule pensée d'un tort comme celui dont tu m'as accusée, a jamais approché de mon cœur. Comment as-tu pû avoir la cruauté de me soupçonner de légèreté, moi qui n'ai jamais eu d'autre vœu que de te plaire, et d'autre bonheur que de t'aimer? Regarde moi, Gabriel! Regarde moi en face.. Souviens toi de tout ce que j'ai été pour toi, et si tu persistes à m'accuser, je m'en irai. J'irai cacher ma honte et mon chagrin dans le sein de la nuit, et avant que le jour paroisse, j'aurai cessé de souffrir. . . . .

La vérité brilloit dans son regard et sur son front. Tout étoit vrai dans son accent et dans son geste. . . . . .

Cependant depuis plusieurs mois, l'affection de Gabriel avoit pris un autre cours. Il avoit douté de sa vertu, et ce doute avoit affoibli son attachement. Ensuite, il s'étoit plû à la croire coupable, pour justifier sa nouvelle inclination. Il s'étoit caché à lui même ce que ses sentimens avoient d'injuste et de bas; car les illusions des passions sont sans nombre. Le nuage se dissipoit. Il voyoit sa propre conduite sous un jour nouveau et odieux. La honte et l'incertitude le rendoient muet. Un changement subit de situation et de perspective jetoit le trouble dans son ame. Sara innocente, Sara plus intéressante par les chagrins auxquels son injustice l'avoit condamnée, étoit devant lui, et lui demandoit avec candeur de dévouer sa vie à le rendre heureux. Il s'étonnoit de la trouver si belle. Il ne comprenoit pas lui-même par quelle perversité de cœur il s'étoit éloigné d'une fille qui avoit tant de vertu et tant de charmes.

Marie prit la main de Sara, et la plaça dans celle de Gabriel, encore tout honteux, et qui n'articuloit pas une parole. Puis elle dit, en tâchant de raffermir sa voix qui trembloit, et de retenir des larmes qui vouloient s'échapper: « Je vous rends l'un à l'autre, et je sens déja la consola-

tion qui nous soutient dans le devoir. Je serai ton amie de noces, Sara, et je prie Dieu qu'il vous benisse tous deux. Gabriel, ce n'est pas à moi à vous dire vos torts. La repentance sincère peut les effacer tous. Votre fiancée passera la nuit avec moi. Nous parlerons de vous, et n'en dirons peut-être pas autant de mal que vous le mériteriez. Prions Dieu ensemble tous trois, et qu'à l'avenir aucun de nous ne soit étranger aux prières des deux autres. »

Ils se mirent à genoux pour prier; puis Marie dit à Gabriel que ses parens alloient rentrer, et qu'il étoit temps de partir. Il pressa dans ses bras sa nouvelle fiancée, et jetant sur Marie un regard humilié et respectueux, il se retira chez lui pour méditer et se répentir.

Avant que le temps de la moisson vînt, Gabriel et Sara furent mari et femme. Les années passèrent et une famille florissante de santé s'eleva autour d'eux. Marie aussi fit un mariage heureux, et eut des enfans qui réussirent. Leurs fermes étoient voisines. Ils demeurèrent tendrement unis; et deux mariages se firent entre leurs enfans, dans un temps où les parens avoient presque oublié l'épreuve de leur jeunesse.

ÉCONOMIE POLITIQUE.

La science de l'Economie politique, par Michel Agazzini. Chez *Bossange* Libraire, rue Richelieu, n.° 60. Paris 1822.

(*Troisième extrait. Voy. p.* 215 *de ce vol.*)

De la monnoie et du papier-monnoie.

«Le commerce étranger fut très-utile aux Etats privés des mines d'or, d'argent et de cuivre. L'importation de ces metaux affranchit de grandes entraves la circulation des échanges. Il n'est pas de moyen plus propre que l'or et l'argent pour faciliter l'échange des choses d'une valeur considérable, et le cuivre pour aider à l'échange de celles de petite valeur. Un négociant arrive au marché avec un riche chargement de marchandises, il voit d'un côté que leur prix courant est avantageux, et de l'autre que celui des marchandises qu'il voudroit acheter, ne lui donneroit pas de bénefices. L'utilité du prix de ses propres denrées, et la crainte de leur dépérissement engagent le négociant à les vendre dans la journée. Quel équivalent demandera-t-il en échange de ses marchandises? Son but est d'acheter une denrée qu'il puisse garder jusqu'à-ce qu'il se présente l'occasion favorable pour l'achat des marchandises dont il a besoin. Il faut donc que l'équivalent ne soit pas sujet à se gâter; qu'il soit d'un commode transport aux differens marchés que le négociant doit parcourir pour l'achat des marchandises, et soit aussi d'une valeur ordinairement constante, de manière à pouvoir se

flatter qu'au moment où l'occasion se présentera favorable à l'achat des marchandises, le prix de l'équivalent à donner en échange ne sera point en baisse. Quelle marchandise plus convenable que l'or et l'argent pour atteindre ce but! Ils renferment une grande valeur dans un petit volume. Ils ne sont point sujets à des variations de production, ni par les vicissitudes des saisons, ni par le cours des siècles; ils sont incorruptibles. Ce furent ces avantages qui déterminèrent les hommes à s'en servir comme moyen intermédiaire de presque tous les échanges. De là s'ensuivit l'usage de représenter la valeur de toutes les choses par la comparaison de ces métaux, et d'apprécier la richesse de l'homme par la quantité qu'il en possède. Le prestige de cette idée de représentation augmenta prodigieusement le luxe des ornemens d'or et d'argent. »

» L'introduction de la monnoie dut nécessairement rencontrer des obstacles dans le commencement, à cause de la difficulté de connoître le titre des métaux. On fut obligé de recourir à une marque publique; et de là naturellement naquit le droit exclusif des gouvernemens de battre monnoie. »

» La valeur naturelle de la monnoie d'or et d'argent est la valeur naturelle de l'or et de l'argent manufacturé. La monnoie ne pourra jamais s'affranchir de la loi naturelle qui établit la valeur comparative des choses sur les principes que j'ai indiqués dans la théorie des valeurs. »

» L'avantage le plus précieux que ces métaux présentent pour servir d'équivalent et d'intermédiaire dans les échanges, c'est la constance ordinaire de leur valeur. Plus l'usage de la monnoie s'étendit, plus elle s'affranchit des variations. C'est précisément par la quantité d'or et d'argent monnoyés existant dans l'univers que de notre temps l'homme passe sa vie sans voir de changement sensible dans leur valeur naturelle. »

» Pour bien comprendre l'exactitude de cette donnée, il suffira d'établir un calcul approximatif de la quantité d'or et d'argent existant dans l'univers, de présenter à l'esprit toutes les variations auxquelles peut être assujettie, soit la demande de ces métaux, soit le coût d'exploitation, et de déduire les effets que ces variations doivent produire sur la valeur de la monnoie, et sur l'exploitation, selon les principes qui établissent le prix naturel de la valeur des metaux et le régime de l'*emploi* des mines. »

Démonstration.

» Si on évalue à un milliard d'onces d'argent poids de marc, toute la quantité d'or, d'argent et de cuivre monnoyé de l'univers, on fait une évaluation certainement au-dessous de la quantité de monnoie qui existe effectivement dans l'univers. »

» Pareillement, si l'on évalue à dix millions d'onces d'argent la consommation annuelle en dorure, argenture, plaqué, etc., l'évaluation sera bien au-dessous de la consommation qu'on en fait dans l'univers. »

» Etablissons le compte sur ces deux données, et ajoutons l'hypothèse : »

» Que le prix naturel de capitaux soit de cinq pour cent. »

» Que la valeur naturelle de la journée des travailleurs soit partout la même. »

» Qu'il n'y ait que des mines d'argent. »

» Que tous les frais de l'exploitation, et du monnoyage, y compris le travail de l'*employant*, soient payés avec de l'argent. »

» Que toutes les mines se présentent partagées en neuf classes, lesquelles, sur cent journées de capital employé, donnent de revenu net la quantité d'argent ci-après indiquée : »

Mines, n.° 1..........	onces	4,80
2..........	—	4,85
3..........	—	4,90
4..........	—	4,95
5..........	—	5,00
6..........	—	5,05
7..........	—	5,10
8..........	—	5,15
9..........	—	6,00

» Que la quantité d'argent que chaque classe pourroit donner en l'exploitant, s'élève à deux millions d'onces d'argent. »

» Qu'il n'y ait aucun changement, ni dans la demande, ni dans la consommation de l'argent. »

» Cela posé, les mines 5, 6, 7, 8, 9, seront exploitées. La mine n.° 5 accomplira la demande de l'argent, et l'on n'exploitera pas les mines n.° 1, 2, 3, 4. Le dixième d'une once d'argent représentera la valeur d'une journée; et un milliard d'onces d'argent sera l'équivalent de dix milliards de journées. »

» Représentons-nous maintenant l'hypothèse que le besoin de la monnoie pour l'échange diminue pendant le cours de dix années consécutives, de manière que l'absence de ce besoin ait à correspondre à la valeur de quarante millions de journées. Ainsi, supposons que dans la première année de la diminution on ait besoin de la monnoie, non plus pour servir de représentant et d'intermédiaire dans l'échange de dix milliards de journées, mais seulement pour représenter et faciliter l'échange de 9,960 millions de journées; que la seconde année la demande se restreigne à 9,920 millions de journées; et ainsi de suite. »

» On reconnoîtra aisément les légers effets que cette diminution extraordinaire produiroit sur la valeur de la monnoie, en réfléchissant: »

»1.° Que si un milliard d'onces d'argent, au lieu de représenter dix milliards de journées ne représentoit que 9,660 millions de journées, il y auroit une baisse de quatre millièmes par once de sa valeur.»

»2.° Que si la valeur d'une once d'argent cessoit d'être l'équivalent de dix journées, les propriétaires des mines n.°5 ne retireroient plus le profit naturel de leurs capitaux, et par conséquent l'exploitation des mines n.° 5 cesseroit, d'après les principes du régime naturel des *emplois*.»

3.° Que, si la valeur d'une once d'or diminuoit de plus d'un pour cent, l'exploitation des mines n.° 6 cesseroit.»

»Il s'ensuit de ces mêmes principes que cette diminution considérable et progressive dans le besoin de la monnoie, ne pourroit réduire la valeur naturelle de la valeur de plus d'un centième de sa première valeur. Faites que la diminution cesse, qu'il survienne de nouvelles causes d'augmentation de demande, il faudra r'ouvrir la mine n.° 5 et retourner au prix ancien.»

»Si, au lieu de supposer la diminution de la demande, nous supposons une augmentation de vingt millions chaque année pendant le cours de dix, vingt années et même davantage, cette augmentation fera ouvrir la mine n.° 4, et ne pourra pas même elever la valeur naturelle de la monnoie au-dessus d'un pour cent.»

»Posons que la demande n'ait eu ni augmentation, ni diminution, mais que l'on ait découvert une mine très-fertile produisant quatre millions d'onces d'argent par an, et que son exploitation rapporte aux capitaux employés plus de cinquante pour cent au-dessus du profit naturel; cet événement extraordinaire ne fera pas diminuer la valeur de l'argent au-dessous d'un pour cent.»

»Enfin, supposez que dans le pays où l'on exploite une mine, il y ait une augmentation considérable dans la valeur

du travail, dans le profit naturel des capitaux, et dans tous les frais d'exploitation, cette augmentation ne portera de préjudice qu'au propriétaire de la mine, et n'altérera point la valeur de l'argent, lorsque ce surcroît de dépenses n'enlèvera pas une partie du profit naturel des capitaux, selon les principes indiqués. Que si la mine devoit être abandonnée par suite de cette augmentation, la mine qui, après celle-là seroit la plus convenable à l'exploitation s'ouvriroit, et la valeur de l'argent éprouveroit une altération presque insensible. »

» Pour présenter, par un développement facile, la théorie de valeur de la monnoie, j'ai supposé qu'il n'y eût que des mines d'argent. Admettez l'existence d'une variété nombreuse de mines d'or et d'argent, les effets seront toujours les mêmes, si ce n'est qu'il y aura augmentation ou diminution d'exploitation dans les mines d'or, ou dans les mines d'argent, selon que l'augmentation ou la diminution de la demande se rapportera à l'or, ou à l'argent. »

» De même, pour atteindre ce but, je n'ai supposé que neuf classes de mines. Quelque variée que soit l'aptitude des mines de l'univers, la liaison et la gradation entr'elles existeront toujours, et, par conséquent, ce sera toujours l'esprit des mêmes principes qui réglera la valeur de la monnoie.

» Il découle de ces considérations que l'*adequato* de la valeur naturelle de la monnoie pendant une vingtaine d'années doit être peu différent de l'*adequato* que la valeur naturelle de la monnoie aura pendant les vingt années suivantes; si ce n'est dans le cas extraordinaire de la découverte d'un pays rempli de mines extrêmement fertiles, de la découverte en somme d'un grand nombre de mines beaucoup plus fertiles que les mines américaines. »

» Par ce résultat, on infère aisément que l'*adequato* de la valeur naturelle de la monnoie pendant le période de l'exis-

sence d'une génération, sera ordinairement fort peu différent de celui qu'elle aura pendant la durée d'une autre génération : et aussi que la différence ne sera pas fort sensible entre l'*adequato* d'un siècle à l'autre. »

» A ne considérer les Etats qu'un à un, on les voit s'élever et s'abaisser, briller et s'éclipser tour-à-tour, météores passagers dans l'horizon infini des temps; mais si on considère dans son ensemble l'économie générale de l'univers, on n'y voit ni rapidité d'élévation, ni rapidité de déclin. Il y a toujours une progression fort lente, soit dans l'avancement de la prospérité des richesses, soit dans leur décadence. Le besoin annuel de l'or et de l'argent dans l'univers ne doit donc pas éprouver de grandes variations d'une année à l'autre. D'ailleurs il y a encore à ajouter la réflexion, que si les richesses d'un Etat s'élèvent à un accroissement rapide, leur abondance augmente les échanges et par suite le besoin de la monnoie; mais aussi cette prospérité et cette abondance augmentent le crédit réciproque entre les contractans, accélèrent le retour des ouvrages de tous les *emplois* en accélérant les ventes et les achats, et conséquemment sous ce rapport diminuent le besoin du capital en monnoie pour l'échange. Si l'Etat tombe dans la misère, les échanges diminuent, et par suite le besoin de monnoie; mais aussi cette misère détruit le crédit réciproque entre les contractans, ralentit et paralyse les ventes et les achats, et conséquemment sous ce rapport augmente le besoin du capital en monnoie pour l'échange. Admirable réunion de causes et d'effets par laquelle la monnoie échappe à l'empire des circonstances qui produisent dans les autres choses les changemens de valeur naturelle. »

» Ce n'est pas que je veuille affirmer que le prix naturel de l'or et de l'argent soit toujours le même. Il faut convenir que leur valeur naturelle à une époque est souvent dif-

férente de la valeur naturelle qu'ils ont à d'autres époques; mais la progression de l'accroissement, ou du décroissement est tellement lente et insensible, qu'elle échappe nécessairement à l'intelligence humaine. La circulation rapide de la monnoie d'un individu à l'autre ne laisse pas même le temps aux échangeurs de démêler ces nuances. Le prêteur à long terme même, peut bien difficilement entrevoir le gain ou la perte produite par la variation naturelle de l'or et de l'argent. Tant il y a exiguité dans ce gain et dans cette perte.»

»Lorsque l'expérience apprit que si toutefois il y avoit eu des variations dans la valeur elles avoient été très-légères, et à-peu-près insensibles, qu'enfin la valeur naturelle étoit presque constante, les hommes ne songèrent plus à s'enquérir de l'origine de la valeur de la monnoie; la paresse de l'esprit repoussa comme un travail inutile cette investigation. Ainsi, l'origine de la monnoie et l'origine de la valeur se perdirent dans les ténèbres des siècles, et il ne resta que l'idee de l'invariabilité de la valeur.»

»Il y eut un temps où l'opinion de l'invariabilité de la valeur naturelle de la monnoie produisit de grands malheurs, ce fut l'époque de la découverte du continent américain. Mais à l'exception d'une circonstance si extraordinaire, cette opinion d'invariabilité fut toujours très-utile.»

»Dès que la monnoie est considérée d'une valeur naturelle invariable, elle sert à la fois d'unité de mesure, de prototype, de dénominateur commun à la valeur des choses. L'esprit s'abîme dans la contemplation des bienfaits prodigieux que cette innovation produisit sur l'économie générale de l'univers. Qu'on se transporte par la pensée dans les ténèbres de ces premiers temps d'un pays où les métaux de l'or et de l'argent étoient inconnus. Le prêt, la vente et l'achat, payables à des époques éloignées, offroient des problèmes

à résoudre. Comment pouvoit-on stipuler sans erreur un retour qu'on devoit donner en objets de valeur variable? Otez un type fixe, un dénominateur invariable des valeurs, par quel secret déterminerez-vous les rapports des créances aux dettes? Par quel moyen imprimerez-vous aux obligations un mouvement de circulation? Comment pouvoit-on saisir les causes de la variation des prix, lorsque toutes les causes s'échangeoient directement les unes contre les autres? Comment s'assurer si ces variations tenoient à la chose prêtée ou à la chose rendue? Comment prévoir et saisir l'époque favorable à l'échange dans les rapports combinés de l'achat et de la vente? Il est un temps favorable à la vente, un temps favorable à l'achat. L'introductiun de la monnoie fut une époque de lumière: un nouvel ordre de choses commença, et mille bienfaits en sortirent à la fois, immortelle garantie de cette heureuse découverte. Le commerce eut une boussole, les valeurs une mesure, une représentation; on put soumettre a un calcul précis les rapports de l'offre, et de la demande; le travail de la vente et de l'achat long-temps confondus se divisa pour l'avantage du vendeur et de l'acheteur; aux variations de la valeur pécuniaire des choses on put mesurer les variations de leur valeur naturelle et supputer tous les effets des fluctuations des marchés; les échanges auparavant arretés et ralentis par mille entraves se développèrent avec autant de facilité que de rapidité: les difficultés des administrations publiques et particulières disparurent; les recettes, les ventes, les frais, tout put être calculé. Enfin un nouveau flambeau sembla s'elever sur la route des spéculateurs: par le secours de sa clarté salutaire la concurrence des travailleurs, put aux epoques mêmes des plus grands désordres de l'économie des Etats, atteindre avec une incompréhensible rapidité son niveau naturel; un mouvement immense fut imprimé aux entreprises et aux stipulations com-

merciales, et la monnoie devint le thermomètre de la valeur des choses, du revenu du sol, des profits de toute sorte d'*emplois*, et du prix de toute sorte de travaux.»

»Cette opinion d'invariabilité de valeur est, je le répète, erronée: il faut bien que souvent la valeur naturelle de la monnoie s'élève ou s'abaisse par des variations, sans doute peu sensibles, mais inévitables. Cependant, combien les dommages produits par l'opinion de l'invariabilité de la monnoie sont foibles, en comparaison des avantages immenses apportés par cette opinion même!»

»On éviteroit les dommages produits par cette idée d'invariabilité, si l'usage s'introduisoit de prendre pour unité de mesure une monnoie idéale. Alors la monnoie idéale seroit la mesure de la valeur, et la monnoie réelle seroit l'intermédiaire de l'échange, l'équivalent de la valeur. Mais si l'on examine bien profondément l'effet qui en résulteroit, il faut avouer que les dommages produits par les variations de la valeur naturelle de la monnoie métallique, sont fort au-dessous des dommages que le double calcul apporteroit dans l'évaluation des échanges, puisqu'il faudroit établir les calculs selon la méthode ancienne du change entre Milan et Paris.»

»La monnoie est utile aux ouvriers et aux *employans*, parce qu'elle facilite l'échange ou sert de capital de réserve pour l'échange. En dernière analyse, la monnoie produit une épargne de travail et une épargne de frais et de dommages dans les capitaux d'échange. L'usage des ventes à crédit, les billets à ordre, les billets de banque, les lettres-de-change, etc. épargnent aussi le travail et les capitaux d'échanges. Ces épargnes de travail et de capitaux apportées par la monnoie, les billets de banque, le crédit mutuel entre les négocians, les lettres-de-change, etc. produisent sur la valeur des choses et sur le régime des *emplois*, les mêmes

effets qui découlent de l'épargne de travail et de capitaux apportée par les machines, le charbon de terre, l'eau, et tout autre moyen quelconque qui facilite le travail et diminue les dépenses dans les *emplois*. De même que, par les principes énoncés, la valeur naturelle d'une chose manufacturée, s'établit sur le mérite naturel qu'elle présente dans la manufacture du lieu le plus sortable à l'établissement de l'*emploi*, c'est-à-dire, où se trouvent les moyens les plus propres pour aider le mouvement des machines, pour travailler et modifier les choses, pour les achats et les ventes pour accomplir enfin les ouvrages avec le moins de frais possible : il doit s'ensuivre qu'après l'introduction de la monnoie, des banques, du crédit, etc., la valeur naturelle d'une chose manufacturée, s'établira sur le mérite naturel que cette chose présente dans le lieu où existent les moyens les plus sortables, même sous le rapport de l'épargne de travail et de capitaux, qu'on peut obtenir dans la marche des opérations de l'*emploi*, à la faveur de la monnoie, des banques, du crédit, etc. »

» Le choix naturel de tout *emploi* quelconque, soit agricole, soit commercial, et la valeur naturelle des choses, soit premières, soit modifiées, s'établiront toujours sur ces principes. C'est pourquoi si, dans un pays, il existoit une banque à l'aide de laquelle il devînt plus propre que tout autre pays à une entreprise commerciale, c'est là que cette entreprise se placeroit. »

» Ainsi que la valeur naturelle de la monnoie est en raison de la valeur naturelle du travail de l'*employant*, et du profit naturel des capitaux requis pour exploiter, modifier, transporter et vendre le métal produit par la mine la moins propre parmi les plus propres à être exploitées, de même le profit naturel de la monnoie employée doit être égal au profit naturel des capitaux des autres *emplois*. »

» Le prix de la monnoie tend à sa valeur naturelle, de même que tout autre genre de produits ; elle peut, cependant, avoir aussi dans le marché un prix different de la valeur naturelle. Une armée ennemie s'avance ; il doit s'ensuivre que les fuyards s'empressent d'échanger leurs biens en monnoie, et que sa valeur augmente immensément ; mais elle ne tardera guères à reprendre son niveau naturel. »

» L'utilité de la circulation des capitaux à la faveur de la monnoie, peut aussi devenir très-considérable dans des circonstances extraordinaires. Quand la demande de l'or et de l'argent augmente, parce que le besoin de la monnoie est augmenté dans les *emplois*, la valeur de l'or et de l'argent ne peut augmenter qu'en raison de l'accroissement de l'utilité que la monnoie apporte aux *emplois*. »

» Supposons qu'au commencement de l'année le besoin de la monnoie augmente dans les *emplois* ; que le profit naturel soit de cinq pour cent ; que l'on connoisse dans le marché, qu'à la fin de l'année l'accroissement du besoin ait à cesser, et la valeur de l'or et de l'argent à reprendre le prix antérieur à l'augmentation de la demande. Cela posé ; celui qui prêtera cent louis remboursables à la fin de l'année, exigera l'intérêt de sept pour cent, bien que le profit courant des *emplois* soit à cinq pour cent, si, pendant le cours de l'année, l'utilité que doivent apporter aux *emplois* cent louis en monnoie, étoit augmentée en raison de deux pour cent. Comparez la monnoie à une machine, à un moulin à soie, par exemple : s'il arrivoit que la valeur de l'organsin s'élevât à six francs au-dessus de la valeur de la soie grège, que la valeur naturelle de la manufacture, pour réduire en organsin une livre de soie grège, fût de trois francs, et que le montant de la consommation et du retardement du retour s'élevât à la valeur d'un franc, le propriétaire de la machine, au lieu de trois francs exigeroit cinq francs pour la manufacture d'une livre de soie grège. »

» Il est de la plus haute importance dans l'économie politique, de bien démêler si la hausse de l'intérêt de la monnoie dérive d'une altération partielle dans le profit de l'*emploi* des capitaux en monnoie, ou de l'augmentation générale du profit de tout *emploi*. Une méprise pourroit entraîner le gouvernement à des réglemens très-dangereux. »

» Le besoin de la monnoie d'or doit nécessairement se borner à la quantité que l'on peut occuper utilement à faciliter l'échange, et à servir de capital de réserve pour l'échange, de préférence à l'argent, et à quelque moyen que ce soit employable pour ce double but. Réciproquement le besoin de la monnoie d'argent se borne à la quantité employable utilement pour faciliter l'échange et pour servir de capital d'échange, de préférence à l'or et à tout autre moyen quelconque. »

» La théorie de la valeur de la monnoie d'or et d'argent, donne naissance à la théorie de la valeur du cuivre. Ce métal est préférable à l'or et à l'argent dans les échanges des choses d'un prix très-exigu : on ne pourroit y suppléer ni par l'or, ni par l'argent. »

» Comme un perfectionnement en appelle un autre ; l'invention de la monnoie donna l'idée du papier-monnoie. Le signe universel eut aussi son signe : fruit de la nécessité il ne fut d'abord qu'un expédient dans les grandes crises, un moyen pour le gouvernement de retirer les capitaux destinés à faire circuler les échanges, sans en ralentir la circulation, artifice ingénieux, qui soutire le numéraire d'un Etat sans paroître le lui ôter. Rien, au premier coup-d'œil, de plus utile que cette invention ; on pourvoit à l'urgence du besoin par une dette qui ne paye pas d'intérêt ; mais en dernier résultat c'est rejeter les malheurs sur ses enfans. Si cette postérité à qui vous léguez vos dettes se trouvoit dans des circonstances égales ou pires, s'il survenoit une guerre

désastreuse, et que l'ennemi envahit le sol et détruisit le crédit, à quelles terribles épreuves seroient réduits vos enfans? C'est au numéraire à remplacer le papier qui lui avoit suppléé. Pour recouvrer le numéraire, quelle masse énorme de produits il faut exporter! car l'argent ne rentrera pas si des capitaux d'une valeur égale n'en sortent. Songez de quelle hauteur l'Etat se voit précipité; inférez quel avilissement doit s'ensuivre dans la valeur des denrées et des marchandises, quel découragement dans les arts et métiers, quel abandon de manufactures et de cultures! Ajoutez tous les désordres de la guerre, et tous les tributs imposés par le conquérant. Cet enchaînement de misères a quelque chose d'horrible qui n'entre qu'avec peine dans la pensée. Mais comme on ne connoît pas d'erreur au monde si déplorable et funeste qu'elle soit, qui n'ait ses proneurs, vous trouverez des publicistes que ce tableau rassurera loin de les effrayer; ils y apercevront la garantie de l'Etat, au lieu d'y voir sa perte; ils vous représenteront que la terreur de ce lamentable avenir crée la nécessité de se défendre. Malheur au peuple qu'il faut réduire au désespoir pour le rallier à la defense de sa patrie! »

» Lorsque le Gouvernement offre une solvabilité sans aucune exception, la valeur naturelle du papier-monnoie est supérieure, ou inférieure à la valeur naturelle de la monnoie, en raison de l'avantage ou de l'infériorité que le papier monnoie a à l'egard de la monnoie métallique, soit pour faciliter les échanges, soit pour servir de capital de réserve pour l'échange. Si le Gouvernement n'offre pas cette solvabilité, retranchez-en la valeur naturelle du défaut de solvabilité. »

» Je ne dois pas terminer sans présenter quelques observations sur le commerce des fonds publics. »

» Le nombre si considérable de gens de toute classe qui

dans la Bourse de Paris, achetoient ou vendoient les effets publics, me frappa d'abord d'étonnement lorsque cet établissement s'offrit à ma vue. Mon étonnement s'accrut bien plus encore en apprenant que fort peu d'entr'eux vendoient les inscriptions pour employer les capitaux dans d'autres branches de revenu, et que fort peu aussi d'entr'eux achetoient les inscriptions pour retirer de leurs capitaux un revenu, lequel n'eût à exiger aucun soin d'administration, mais que presque toutes les opérations de la Bourse en effets publics, étoient des spéculations sur la hausse et sur la baisse. »

» Je voulus m'enquérir des connoissances que l'on croyoit nécessaires pour bien réussir dans ces opérations. « Connoître la situation générale de l'Etat, et le degré de con» fiance qu'offre le Gouvernement, prévoir les changemens » politiques et les effets qu'ils doivent produire sur l'éco» nomie nationale, deviner l'impression que ces variations » feront sur l'opinion du peuple, observer l'intérêt courant » et en présager l'augmentation et la diminution que la si» tuation future de l'agriculture et du commerce pourra ame» ner, découvrir l'état de l'offre et la demande des capi» taux, et en prédire les fluctuations. » C'est là où se bornent toutes les méditations des spéculateurs. On me fit observer que ces connoissances ne suffisoient pourtant pas pour réussir dans les opérations, mais que la plupart des chances et des revers de ce commerce dépendoient du caprice du sort, c'est pourquoi on l'appeloit le jeu de la hausse et de la baisse. »

» Je reconnus tout de suite la dangereuse erreur où étoit cette malheureuse multitude : c'est d'attribuer aux événemens politiques et aux caprices du sort tous les effets que le commerce de la banque produit sur la valeur des fonds publics. Les grands malheurs dans lesquels devoient être nécessairement entraînés les spéculateurs par cette méprise, m'effrayèrent. »

» Les inscriptions des rentes circulent dans tout l'univers: leur valeur courante, ou, ce qui revient au même, leur valeur de marché se forme par le niveau de la concurrence de tous les acheteurs et vendeurs du monde entier. Elles ne diffèrent d'une lettre-de-change, qu'en ce qu'elles portent l'obligation de payer la rente et non pas le capital. Il s'ensuit donc que non-seulement l'opinion qu'ont les étrangers de la solidité du crédit public doit influer sur le prix de la Bourse de Paris, mais aussi le cours du change de place à place. Une traite par laquelle Mr. Roschild de Londres tire 100,000 fr. sur Mr. Roschild de Paris, pourra ne valoir à Londres que 90,000 fr. : au contraire on sera peut-être contraint de payer à Paris, à la même époque, 111,000 fr. pour une traite de 100,000 fr. faite par Mr. Roschild de Paris sur Mr. Roschild de Londres. Ces pertes et ces bénéfices ne dérivent pas de la différence de crédit entre Mr. Roschild de Paris et Mr. Roschild de Londres; c'est la même maison de commerce : la cause naît de la différence du cours du change. Il en sera de même des inscriptions françaises vendues ou achetées à Londres et à Paris. »

» Il est donc évident que celui qui ne connoît pas la banque, ou qui n'est pas en correspondance avec toutes les places où circulent les inscriptions ne peut pas connoître les effets que le cours du change produit sur la valeur des effets publics. On interdiroit certainement comme fou ce citoyen qui n'étant pas banquier, et n'ayant aucune des connoissances nécessaires pour faire la banque. employeroit toute sa fortune dans ce commerce; il ne diffère pourtant pas de ce spéculateur qui, n'étant pas banquier, risque toute sa fortune au commerce de la hausse et de la baisse. »

» Supposons qu'un négociant de Londres s'engage avec un Gouvernement étranger à faire payer à Paris une somme de cent millions de francs. Supposons en outre que le trans-

port

port des espèces soit fort périlleux, et que ce prêteur en examinant le cours des changes et les relations mutuelles, reconnoisse que la place de Paris soit active à l'etranger. Quel parti devra-t-il prendre?.... S'il avoit à acheter des effets privés sur Paris sa demande augmenteroit extraordinairement le cours du change, et s'il se proposoit d'envoyer la somme en argent comptant, les chances seroient trop hasardeusés. Au contraire achetant des inscriptions françaises, soit à Londres, soit dans toute autre place, il cache d'un voile impénétrable la nécessité où il se trouve de faire passer à Paris les cent millions, car il est impossible aux négocians des lieux où l'acquisition des rentes se fait pour son compte, de démêler si la demande est produite par un besoin de capitaux, ou par une spéculation de commerce. Sans doute qu'à Londres, ainsi que dans les autres places, cette demande fera augmenter le cours des inscriptions françaises; mais cette hausse ne sera pas beaucoup considérable, parce qu'on ne connoît pas l'urgence de ses besoins. Le négociant devra donc entreprendre l'achat des effets publics. »

» Aussitôt la nouvelle se répand à la Bourse de Paris que le cours de la renté est en hausse à Londres. Le spéculateur croit voir dans cette hausse un effet de la solidité du crédit public, un rapprochement entre les Puissances; il refuse de vendre et s'empresse d'en multiplier les achats: dans son aveûglement il ne s'aperçoit pas que la hausse des fonds à Londres, est l'avant-coureur de la baisse du cours de Paris. »

» En effet, dès que le prêteur reçoit les rentes qu'il a fait acheter dans les places extérieures, il en accelère la vente, dans le double but de profiter de l'opinion erronée des spéculateurs de la hausse, et d'éviter les pertes qu'il auroit certainement à souffrir s'il ne vendoit les effets avant que

les spéculateurs revinssent de leurs erreurs. L'époque de lever les rentes que le prêteur a vendues arrive. Les malheureux spéculateurs qui n'ont pas les moyens de lever les rentes affluent à la Bourse pour les revendre, ou pour se faire reporter. On profite de leur détresse. Il faut souscrire à une perte considérable : cette baisse extraordinaire décourage à son tour tous les possesseurs des rentes. La bourse regorge de vendeurs ; de fausses nouvelles de guerre, favorisées par l'avilissement même du crédit public, se répandent. La capitale est dans l'alarme. Le Député zélé monte à la tribune et censure le Ministre de ne pas prendre soin du crédit de la nation. Le Ministre s'étonne ; sa conscience n'a qu'à se louer de son zèle : il a employé tous ses talens, toute sa sollicitude, tous ses moyens, pour faire prospérer le crédit de l'Etat. Sur ces entrefaites le banquier, instruit des opérations qui ont donné naissance à la vente extraordinaire des fonds publics, rit sous cape, applaudit du haut des galeries au discours du censeur et spécule sur l'utilité qu'il peut retirer de l'erreur du public. »

» De ces considérations concluons que toutes les variations du cours des changes dans une place étrangère doivent influer sur le cours des effets publics qui y circulent, et par conséquent doivent influer sur le cours des effets publics à la bourse de Paris : concluons aussi que tous les désastres des spéculateurs de la hausse et de la baisse vont, en dernier résultat, enrichir les banquiers. Eux seuls connoissent les fautes de ces spéculateurs, eux seuls peuvent en profiter. »

COLONIES AT HOME. Des colonies dans l'intérieur. Lettre de W. ALLEN, de la Société *des Amis* (1) au Prof. PICTET, accompagnée d'une esquisse d'organisation d'un établissement de ce genre.

(*Traduction*).

Genève, 19 nov. 1822.

MON CHER AMI,

TOUT ce qui peut essentiellement contribuer à améliorer l'état moral des pauvres; tout ce qui peut les mettre en état de se procurer les choses nécessaires et celles qui font le bien-être (*comforts*) de la vie, mérite la considération la plus sérieuse des classes moyenne et supérieure de la société. Les pauvres forment, dans tous les pays, la grande

(1) Le respectable William Allen, de la Société des Amis, connu dans les annales de la philanthropie par ses utiles travaux, nous a fait parvenir le plan d'une colonie dans le genre de celle de Frédériks-Oord, que nous avons fait connoître. Nous donnons ce plan, sans aucun changement ni addition : peut être y joindrons nous plus tard des explications en développemens, pour montrer de quelle manière il conviendroit de s'y prendre pour rendre le succès plus probable. Il ne sauroit y avoir qu'une opinion sur l'utilité de la chose; mais on peut douter de la réussite. Nous dirons seulement que le bel établissement fondé près de La Haye, et deux autres encore, en Allemagne, dont nous parlerons, sont en pleine prospérité. Puissent de tels exemples amener l'imitation dans les pays où il y a beaucoup de terres incultes et de bras oisifs ! (R)

masse de la population, et s'ils sont dépravés, nos personnes et notre propriété sont en danger. S'ils sont réduits à une existence pénible et difficile, il faut, ou que les classes aisées viennent à leur secours par des taxes sur la propriété, ou qu'elles demeurent spectatrices d'une masse de misère qu'on ne peut contempler de sang-froid.

Beaucoup de gens supposent, mal à propos, qu'exercer la charité n'est autre chose que faire l'aumône; cet acte est bien une des branches de la charité, mais une des moindres; et si on fait l'aumône sans distinction des personnes et des besoins, il peut en résulter des maux incalculables. La plus grande charité qu'on puisse exercer envers un de ses semblables, est de le mettre à portée de subsister par son travail et sa propre industrie.

Des hommes bienveillans ont imaginé de venir au secours de la classe des pauvres par des ressources qui avoient des rapports plus ou moins directs avec l'agriculture; et plusieurs de ces tentatives n'ont point été sans succès. Mais, lorsqu'il est question de pourvoir à la subsistance d'un nombre d'indigens plus ou moins considérable, un plan qui a pour principe de les établir dans des villages, de manière qu'ils puissent s'entr'aider au besoin, et tirer leur subsistance des produits du sol qu'ils cultivent, paroît être le plus économique, et réunir quelques avantages qui méritent sérieuse considération.

Robert Owen, de New-Lanark, proposa, il y a quelques années, au public un plan pour former des communautés dans lesquelles aucun individu n'auroit de propriété séparée, mais où il seroit tenu cependant de travailler au profit de l'association entière. Quelques parties du plan de cet homme bienfaisant sont excellentes; mais il y en a d'autres que je désapprouve tout-à-fait; et sur-tout ses principes généraux, tels qu'il les a exposés lui-même au public. Toutefois on

ne peut lui refuser le mérite d'avoir l'un des premiers parmi nos contemporains, signalé au public l'un des objets qui méritent la plus sérieuse attention.

Depuis quatre ans, la Société de Bienfaisance de Hollande s'est occupée avec le succès le plus encourageant, à former des colonies d'indigens; on en a établi plus de deux mille, près du Zuydersee, à défricher des bruyères jusqu'alors incultes, et qui déjà non-seulement fournissent à la nourriture de toute cette population, mais produisent annuellement un excédant qu'on emploie à rembourser le capital avancé; et la marche progressive de ce remboursement est telle qu'on a la perspective raisonnable qu'il sera achevé dans le terme de seize ans. Voilà donc deux mille personnes tirées du besoin et dont l'avenir est complétement assuré, sans qu'il en ait résulté aucune charge pour le public (1).

Les observations que j'ai faites sur la situation des pauvres en Angleterre, et dans le cours de mes voyages sur le continent, chez différentes nations, m'ont convaincu qu'aucune des méthodes employées jusqu'à présent pour secourir les pauvres n'est aussi propre que celle que je propose, à atteindre le but de produire une population vertueuse, industrieuse, et heureuse; elle consiste à créer des villages, d'une étendue modérée, dont les habitans seront tous les jours appelés à se rendre des services mutuels, et dans lesquels chaque individu aura les moyens de prospérer en proportion de son talent et de son industrie.

Le plan que je vous adresse, et vous invite à publier dans votre utile Recueil, n'est qu'une esquisse ou un cadre à remplir, et est destiné sur-tout à provoquer telles remarques ou additions qui tendroient à l'amélioration des idées prin-

(1) Voyez le compte que nous avons rendu de l'établissement de *Fredericks-Oord*, vol. XVI, page 357, et vol. XVII, p. 51, 156.

cipales. La communication que j'en ai faite à un agriculteur pratique, de mes amis, m'a déja procuré la lettre ci-dessous, que je donne pour exemple des communications que je viens de recueillir, et dont la *Bibliothèque Universelle* seroit le dépôt fort naturel (1).

---

(1) A W. ALLEN. Esq.r *Gateshead 1 er Août 1822 près Newcastle sur le Tyne.*

MR.

Dans la supposition que le sol destiné à l'exécution du plan que votre bienveillance vous a suggéré, seroit en partie propre à la culture des turneps et de l'orge, et en partie à celle des fèves, cultures dont la première convient mieux aux terrains légers, et la seconde aux terres fortes; supposant encore que la qualité moyenne du sol comportât un fermage de 30 à 40 sh. (36 à 50 fr.) l'acre, à la distance de 6 à 8 milles de quelque ville qui fournit un marché suffisant, je crois que la division suivante seroit bonne à adopter pour la récolte d'une année.

Sur une surface présumée de 196 acres.

Blé froment		15 *acres.*
Fèves		5
Orge		10
Avoine pour deux chevaux nécessaires à l'exploitation	3 1/2	9
Trèfle et vesces en vert et pour foin, pour *idem*	5	
Carrottes, pour *idem*	1/2	
Pour 50 vaches et 40 à 50 brebis.		
Vesces en vert	12 1/2	91
Trèfle, et luzerne (en suppos. sol favor.)	12 1/2	
Foin	25	
Betteraves	1	
Turneps	10	
Choux pour les bêtes à cornes	2	
Pâturage au centre	28	
Pommes de terre		14
Lin ou chanvre		20
Jardins		28
Bâtimens publics		4
		196

Dans l'état présent de la société, il y a bien des individus qui désirent travailler, qui sont en état de le faire, mais qui ne pouvant se procurer de l'ouvrage, manquent du nécessaire pour vivre, ou sont un fardeau pour les autres. Cependant si ces individus sont employés à cultiver la terre, et sont dirigés convenablement, ils peuvent, non-seulement fournir à tous leurs besoins, mais avoir un excédant pour payer la rente de leur terre, de leur habitation, et pour rembourser les avances qui leur auront été faites. On

---

» Il faudra sur ce sol mis en cultures diverses, des routes, dont » la situation dépendra de celles qui existent déjà dans les paroisses » voisines et aboutissant à l'établissement. On recommande de planter » tout à l'entour une ceinture d'arbres de forêt, large de 60 pieds, » et qui aura environ quinze acres de surface, bordée en dehors » d'une haie vive, comme il en faudra aussi une autour des vingt-» huit acres destinés à la pâture des vaches et des brebis. »

» En supposant ces dispositions exécutées, on recommande de » subdiviser le sol destiné à être cultivé à la bêche en divisions » larges de vingt yards (60 pieds) séparées par des allées de » trois pieds, et de les diriger dans le sens de la peute ou des pentes » naturelles du sol. Et si la nature du sol le rend nécessaire, il » sera convenable d'ouvrir un fossé d'écoulement d'un côté de chaque » allée, large comme la bêche et profond d'environ neuf pouces. »

» On se procurera la viande de boucherie au moyen des moutons » qu'on remplacera à mesure en élevant les agneaux. On trouvera peut-» être convenable de procéder de même à l'égard des vaches, en choi-» sissant toujours, pour les tuer, celles qui donneront le moins » de lait, et en les remplaçant à mesure par des élèves ou des » achats. »

» Veuillez m'adresser sans scrupule toutes les questions qui pour-» roient provoquer des éclaircissemens; ce sera toujours un bon-» heur pour moi d'y répondre, si je le puis. »

» Je suis, etc.

W. FALLA.

propose de créer des villages, d'une étendue moyenne d'environ cinquante à cent familles. Chaque village formant une communauté sur un plan qui répartit les bénéfices provenant de chaque famille en proportion de leur industrie, un capital pour bâtir les chaumières, pour l'achat ou le loyer des terres, pour se fournir des instrumens d'agriculture, doit être divisé en actions portant un certain intérêt. Mais les possesseurs de ces actions qui ne cesseroient de séjourner dans l'établissement, seroient obligés de vendre leur part d'action aux habitans du village.

Les chaumières doivent être bâties deux à deux, et être distribuées de la manière suivante :

1.° Une chambre commune de quatorze pieds sur quinze contenant un four à côté du feu, et des tiroirs dans l'enfoncement du coin du feu.

2.° Derrière cette pièce, et du côté du jardin, une buanderie contenant une chaudière de fer dans le coin, derrière la cheminée de la chambre contigue ; un escalier et une place au-dessous pour le charbon, le tout compris dans un espace de quatorze pieds sur dix.

3.° Au-dessus de la première chambre, une pièce de la même grandeur avec une place pour le feu.

4.° Au-dessus de la buanderie une pièce de la même grandeur pour chambre à coucher.

5.° Une place sous le toit, accessible par une échelle pouvant contenir un petit lit, ou pour placer les produits du jardin, etc.

6.° Un cabinet d'aisance et un réduit pour les porcs, avec des issues conduisant au fumier ou à un compost.

Un jardin d'un demi acre de terrain est attaché à chaque chaumière.

Les propriétaires nommeront un comité, pour régler les affaires du village ; et tous les réglemens ou les lois devront

être acceptés par une assemblée générale des propriétaires avant qu'ils y soient soumis.

Chaque habitant d'une chaumière doit, au moment de son admission, souscrire aux lois et s'engager à les observer (sans préjudice à celles qui pourront être faites plus tard par les propriétaires). Il est bien entendu que les nouvelles lois seront toujours d'accord avec l'esprit de celles qui existent.

Le comité aura le pouvoir de renvoyer le colon, qui se conduiroit mal, ou qui refuseroit d'obéir aux lois. On payera à la personne ainsi expulsée, ce qui paroîtra lui être dû, d'après les comptes publics. Chaque individu admis à posséder une chaumière doit apporter des sûretés suffisantes pour le paiement ponctuel des avances qui lui auront été faites. Chaque habitant devra cultiver son jardin d'un demi acre, de manière a produire la plus grande quantité de nourriture ; avoir un cochon ; élever des lapins, de la volaille, et soigner des abeilles pour l'usage de sa famille ou pour la vente.

Un magasin des articles nécessaires sera établi sous la garde d'un des colons ou de quelqu'autre individu convenable, qui sera dirigé par le comité, obligé de s'en occuper à de certaines heures et qui tiendra un compte exact de tout ce qui entrera ou sortira du magasin.

Un habitant du village ou quelqu'autre individu convenable, sera appointé par le comité pour tenir les comptes généraux, et chaque habitant d'une chaumière aura une colonne dans le grand livre, où toutes les avances qui lui auront été faites, en provisions ou autre chose, seront régulièrement inscrites. A la fin de chaque année, ou lorsque les comptes généraux, seront clos, on créditera chaque colon du surplus qu'il aura produit.

Chaque colon, occupant une chaumière, sera pourvu d'un

livre ; qu'il portera, on enverra au magasin quand il aura besoin de quelque chose ; et la personne chargée du soin du magasin écrira dans ce livre le poids, et la nature des objets qu'elle aura remis, avec leurs prix. Ces livres seront arrêtés chaque semaine, et transcrits sur le grand livre de compte.

Les chaumières et bâtimens publics seront réparés aux frais des proprietaires, qui recevront du colon de la chaumière, un loyer convenablement fixé par le comité. L'ameublement sera porté au debit de l'habitant à son entree, et s'il quitte, on lui en payera la valeur, et on mettra cette valeur au crédit de son compte.

On suppose que deux acres, et tout au plus trois, suffiront pour une famille, en admettant que la moyenne des familles soit composée d'un homme, sa femme, et quatre enfans.

Comme le principal but de l'établissement de ces villages est de former une population vertueuse, tous les enfans du village séront élevés à uue école qui sera placée dans le village même. On leur enseignera les principes de la religion chrétienne, d'après les Saintes-Ecritures ; mais on n'emploiera aucun catéchisme ou croyance particulière, excepté dans le cas où tous les habitans d'un village professeroient la même religion,

On enseignera le matin la lecture, l'écriture et l'arithmétique, et dans l'après-midi on occupera les enfans à des travaux industriels. On apprendra aux garçons à faire des souliers et des habits, à tricoter, à faire des nates, à filer, et d'autres ouvrages utiles : on enseignera aux filles les ouvrages à l'aiguille, à tricotter, à filer, à carder, etc.

On ne mettra aucune différence entre les habitans relativement à leurs opinions religieuses ; chacun aura le libre exercice de son culte suivant sa propre croyance.

On entretiendra aux frais de la communauté une bibliothéque de livres utiles qui sera ouverte à tous les habitans suivant les réglemens établis à cet effet.

Il est à désirer que chaque village se passe, autant qu'il sera possible, de tout secours étranger; et en conséquence il est nécessaire qu'il se trouve parmi les habitans des gens qui entendent bien les objets suivans, savoir : la laiterie, les soins des vaches, et la fabrication du beurre et du fromage; les métiers de cordonnier, tailleur, boulanger, brasseur de bière, meûnier, teneur de livres, magasinier, jardinier, vendeur et acheteur de denrées, maître et maîtresse d'école, maîtresse d'école d'enfans en bas âge; la culture et la manipulation du lin, l'art de carder et de filer le lin et la laine; les métiers de tisserand et de teinturier. Tout individu en état d'être employé à l'un des métiers ci-dessus, aura droit à ce que son temps soit estimé à moitié en sus de celui qu'il aura réellement consacré au travail; c'est-à-dire que, par exemple, s'il travaille six heures par jour on lui en comptera neuf.

Chaque habitant s'engagera à contribuer de tous ses moyens au bien de la communauté, à faire tout ce qui dépendra de lui pour entretenir la paix et la concorde, et à fournir en moyenne six heures de travail par jour sous la direction du Comité.

La culture de la terre en général (à l'exception de la culture des jardins de particuliers), sera dirigée par une ou plusieurs personnes bien entendues en agriculture et qui seront désignées par le Comité. Ces personnes détermineront les travaux de chaque jour, et tiendront note du nombre d'heures employées au travail par chaque individu, pendant le cours de la journée. Elles l'enregistreront aussi sur le livret dont chaque ouvrier sera porteur. On prendra pour unité le travail d'un homme âgé de plus de vingt ans et de moins de soixante.

On estimera aux $\frac{2}{3}$ le travail d'une femme entre 20 et 60 ans.

Celui des jeunes gens.

à $\frac{1}{5}$ entre 10 et 14 ans.

à $\frac{2}{5}$ entre 14 et 16 ans.

à $\frac{3}{5}$ entre 16 et 18 ans.

à $\frac{4}{5}$ entre 18 et 20 ans.

Le Sous-Comité d'Agriculture sera seul juge de l'aptitude des individus au travail et pourra refuser d'enregistrer le nom de toute personne qui lui paroîtra manquer de capacité ou être tout-à-fait oisive ; cependant, il pourra y avoir appel de cette décision, à l'assemblée du Comité la plus rapprochée.

Les comptes seront clos à la fin de chaque année, et l'on déterminera alors la valeur de l'excédant des fruits ou du produit de la vente, après en avoir déduit la somme de tous les frais : on additionnera les heures de travail de tous les habitans, et l'on divisera la somme par le nombre total des heures employées chaque jour au travail, afin de déterminer la fraction pour chaque heure; on multipliera par cette fraction, le nombre d'heures pendant lesquelles chaque individu aura travaillé, et le produit sera porté au crédit du compte de chacun sur le grand livre : en conséquence chaque individu, sera intéressé à tirer le moins qu'il pourra du magasin général, et à faire produire à son propre jardin de quoi se nourrir.

Lorsque le solde au crédit d'un habitant s'élévera à cinq livres sterling, il aura droit à en recevoir l'intérêt au taux du cinq pour cent l'an, et lorsque ce solde s'élévera à la valeur d'une action, il pourra en acheter une avec tous les privilèges qui y sont attachés.

La valeur d'une action sera égale à la valeur de tous les bâtimens et de tous les fonds ou provisions quelconques divisée par le nombre des chaumières.

Tout individu qui désirera quitter le village pourra le faire en avertissant le Comité trois mois à l'avance, et il recevra tout ce qui sera porté à son crédit sur les livres.

Personne ne peut être reçu habitant que par le Comité et aucun habitant ne peut recevoir personne à loyer pour plus d'une semaine sans le consentement du Comité donné par écrit. Un habitant qui voudroit s'absenter pour un certain temps, doit en obtenir d'abord la permission du Comité et s'engager à ce que sa quantité d'heures de travail se fasse, ou bien à verser au fond commun la somme que le Comité jugera convenable.

Aucune portion des terres du village ne pourra jamais se louer à des *non-résidans* sous quelque prétexte que ce soit.

Aucun habitant ne pourra acheter ou prendre à bail aucune portion des terres du village au-delà du demi-acre alloué pour son jardin : ces terres seront toujours cultivées au profit de la communauté.

Le premier jour de chaque année, le Comité arrêtera la valeur de l'action, et le prix qui sera fixé alors demeurera le même pendant toute l'année.

Lorsqu'une chaumière qui n'appartiendra pas à un *résidant* propriétaire d'action deviendra vacante, le Comité des actionnaires en disposera.

Les personnes qui désireront obtenir une chaumière devront s'adresser au Comité en lui envoyant leurs noms, les certificats de leur conduite et de leurs mœurs, etc. Si les renseignemens satisfont le Comité, il portera sur une liste dressée à cet effet les noms des personnes admissibles. — Huit jours après la vacance, l'assemblée des actionnaires sera convoquée, pour choisir sur la liste et au scrutin la personne à qui l'on remettra la chaumière. Les votes de chaque actionnaire seront en proportion du nombre des actions dont il sera propriétaire.

Le terrain sera donné, soit sous la garantie de cautions choisies par le Comité et commutables à volonté, soit à bail perpétuel, soit à bail à longues années.

Comme il est à souhaiter que peu-à-peu, il n'y ait d'actionnaires que les personnes domiciliées dans le village, tout domicilié ou tout individu occupant une chaumière peut devenir en tout temps propriétaire d'une action en en payant le prix.

Toutes les fois qu'un domicilié aura donné connoissance de son intention d'acheter une action, l'assemblée des actionnaires sera convoquée huit jours, au plus tard, après l'avertissement donné par le domicilié. On inscrira sur des bulletins distincts, le nom de chaque actionnaire non-résidant, et l'on procédera au tirage au sort. L'actionnaire dont le nom aura été tiré devra vendre une action, au prix fixé, au domicilié qui désirera l'acheter.

On construira au centre ou à proximité du centre de l'établisssement les bâtimens publics suivans :

Un magasin et un comptoir.

Une école capable de contenir tous les enfans du village, et construite de manière à pouvoir ne former qu'une seule salle lorsqu'il sera nécessaire d'en faire un usage public.

Un local pour le culte public.

Une salle d'école et ses dépendances pour des enfans en bas âge.

Une cuisine publique, une brasserie, un four, un moulin.

Une écurie pour quarante vaches en supposant que le village soit composé de cinquante-six chaumières.

Une écurie pour six chevaux.

Une salle de travail pour les tisserands, etc.

Au cas que différens cultes fussent professés dans le village, les heures du service public seront fixées de manière à entrer dans les convenances de tous les individus.

En supposant que le village soit composé de cinquante-six chaumières, et que l'étendue des terres qui en dépendent s'élève à 196 acres, on pourroit répartir les cultures comme suit :

Froment	15 acres	
Fèves	5	
Orge	10	
Avoine pour deux chevaux	3 ½	9
Trefle et ray grass en vert et en foin	5	
Carrottes	½	

Pour cinquante vaches et quarante à cinquante moutons.

Ray grass pour pâturage	12 ½	91
Trefle et luzerne en vert	12 ½	
Foin	25	
Turneps	10	
Choux à vaches	2	
Pâturage au centre	29	
Pommes de terre		14
Lin		20
Jardins		28
Bâtimens publics		4
		196

Les circonstances locales dirigeront le Comité sur la culture des objets destinés à la vente en vue du gain. Si le village est près d'une grande ville, ces objets pourront consister en legumes potagers, fruits, beurre et fromage, etc. ou bien lorsque le climat le permettra, en vin, huile et soie.

BIOGRAPHIE.

Jeanne Gray.

Nous empruntons au *Musée des Protestans célèbres*, l'histoire de l'infortunée Jeanne Gray. Bien des personnages historiques ont attiré plus d'attention : aucune n'a fait naître plus d'intérêt. Cette femme étonnante réunissoit en sa personne tout ce qui entraîne l'admiration ; et elle a éprouvé, dans sa courte carrière, tout ce qui peut à bon droit exciter la pitié. On ne sauroit méditer sa vie, et réfléchir sur la catastrophe qui la termina, sans être fortement pénétré des vanités de l'ambition, et sans se confirmer dans une salutaire horreur pour les cruautés qu'elle fait commettre. De tels sujets historiques ne s'usent point ; et celui-ci, quoique fort connu, intéressera toujours ceux qui savent apprécier ce qu'il y a de plus noble dans notre nature.

« Tant qu'Henri VIII avoit régné sur l'Angleterre, les nobles, les courtisans, occupés uniquement du soin de conserver le rang et les dignités qu'il leur avoit donnés, effrayés des supplices dont il les menaçoit, obéissoient à ses moindres volontés, cherchoient à satisfaire ses plus légers caprices et ne songeoient point à s'agrandir. Toutes les ambitions étoient muettes, l'intrigue sommeilloit. Mais dès que ce roi despote fut mort, dès qu'on vit les rênes de l'état entre les mains d'un regent inhabile, ou dans celles d'un enfant foible et doux, vingt ambitieux cherchèrent à s'emparer du timon des affaires, l'intrigue se réveilla, tous les moyens furent mis en usage et l'Angleterre fut plus d'une fois dechiree par la guerre civile. »

» Parmi

» Parmi tous ces courtisans qui se disputoient les lambeaux du pouvoir, le plus habile ou le plus heureux, fut Jean Dudley, vicomte de l'Ile. Son rang, sa charge l'avoient approché d'Edouard VI; il parvint à capter la confiance de ce jeune prince et résolut d'écarter tous ceux qui auroient pu la lui disputer. Le parlement, accoutumé à ramper aux pieds de Henri VIII, habitué à une obéissance servile, consentit sans peine à exécuter les ordres que lui dictoit le favori. Thomas Seymour, amiral, et son frère le duc de Sommerset, oncle du jeune roi, et protecteur du royaume, auroient pu s'opposer aux projets ambitieux de Dudley, ils furent condamnés à mort, et portèrent leur tête sur l'échafaud. Une fois seul et débarrassé de ses rivaux les plus dangereux, il lui fut aisé de monter au premier rang, et de régner sous le nom d'un prince encore enfant. Revêtu du titre de duc de Northumberland, possesseur de terres immenses qui dépendoient de la couronne, maître du parlement qui alloit au-devant de ses désirs, il disposoit à son gré de la fortune publique, mais ce n'étoit point encore assez pour son ambition. »

» La santé d'Edouard s'affoiblissoit de jour en jour; ce prince, doué des plus précieuses qualités, chéri de ses sujets auxquels il sembloit promettre le bonheur, pouvoit bientôt mourir, et c'en étoit fait alors de la grandeur et de la puissance de son favori. Le duc de Northumberland, persuadé que les héritiers naturels d'Edouard l'éloigneroient des affaires, résolut de changer l'ordre de succession au trône, si ce moyen pouvoit lui faire conserver un pouvoir dont il étoit si jaloux. Le parlement avoit accordé à Henri VIII le droit de régler l'ordre de succession à la couronne, et ce monarque avoit désigné pour ses héritiers son fils Edouard, et ses filles Marie et Elisabeth, que le parlement avoit naguères déclaré illégitimes, et après

elles, la descendance de Marie, seconde fille d'Henri VII, tandis qu'il excluoit du trône la fille aînée de ce roi, Marguerite, reine d'Ecosse et ses enfans. Northumberland voulut tirer parti de ces actes tout injustes qu'ils étoient, et les rendre plus injustes encore. Il répétoit sans cesse au roi, qui avoit adopté les principes de la réforme avec tout le zèle de la conviction, que si sa sœur Marie parvenoit jamais au trône, c'en étoit fait de ce culte; que cette princesse, catholique zélée et intolérante, rétabliroit infailliblement la religion romaine; qu'on ne pouvoit l'exclure du trône sans en exclure aussi sa sœur Elisabeth; mais qu'il étoit important d'éloigner ces deux princesses et de les priver de la succession royale, dans l'intérêt de la réformation. Une fois ce point obtenu, et Edouard y avoit consenti, la couronne appartenoit aux enfans de Marie, la plus jeune des filles de Henri VII. »

» Cette princesse avoit d'abord épousé Louis XII, roi de France. Veuve, sans enfans, et de retour dans sa patrie, elle se maria avec Charles Brandon, duc de Suffolk, et en eut une fille qui devint la femme de lord Gray, marquis de Dorset. De cette dernière, naquirent trois filles, dont l'aînée étoit *Jeanne Gray*. Cette origine royale (1) fut la cause des malheurs et de la fin tragique de cette jeune princesse. Sa mère lui céda ses droits à la couronne d'Angleterre, et elle devint la femme de lord Guilfort, quatrième fils de Northumberland. Ce duc, dès ce moment, fit tous ses efforts pour faire passer sur la tête de sa belle-fille une

(1) La bisaïeule de *Jeanne Gray*, veuve de Jean Gray, marquis de Dorset, avoit épousé Edouard IV, ce prince si célèbre de la branche d'York, qui reprit le royaume sur celle de Lancastre. Cette jeune princesse étoit donc doublement alliée à la famille royale, et ses droits à la couronne n'etoient pas entièrement illusoires.

couronne, objet de toute son ambition et de tous ses désirs. Il espéroit d'ailleurs régner sous le nom de *Jeanne Gray*, et arriver ainsi à cette puissance suprême, dont il ne se trouvoit plus séparé que par quelques degrés. Edouard, affoibli par ses longues souffrances, trop jeune encore pour deviner les intentions perfides de son conseiller, habitué à suivre aveuglément les avis de Northumberland et séparé de tous ceux qui auroient pu l'éclairer et qu'on avoit eu soin d'éloigner, consentit enfin à laisser le trône à *Jeanne*, pour laquelle il avoit une grande amitié. Elle avoit été la compagne de son enfance, elle avoit partagé ses études et ses plaisirs, il connoissoit son mérite et ses vertus. »

» Cette dernière volonté d'un roi chéri de son peuple et dont on pleuroit la mort prématurée, fut sanctionnée, non sans quelques difficultés, par les membres du conseil; qui sembloient prévoir toutes les conséquences de cette démarche, puisqu'ils se firent délivrer en échange des lettres-patentes qu'ils venoient de signer, des lettres de grâce qui devoient les mettre à l'abri de toute poursuite ultérieure. Edouard survécut peu à cette disposition dernière; à peine âgé de seize ans, il mourut à Greenwich, le 6 juillet 1553. Il avoit peu fait pour l'Angleterre, et pourtant il fut généralement regretté. Il sembloit que la nation perdit en lui toute espérance de bonheur, et qu'elle vît dans sa mort le signal des maux qui alloient l'accabler. Partisan sincère de la réformation, il la soutint de tout son pouvoir, mais ne consentit jamais à persécuter ceux qui ne partageoient pas sa croyance; aussi tous les partis se réunirent-ils pour le pleurer. »

» Le duc de Northumberland fit tous ses efforts pour tenir secrète la mort du souverain; son but étoit d'attirer Marie et Elisabeth à Greenwich, de s'emparer d'elles, et de les retenir prisonnières au moins jusqu'au moment où

sa belle-fille auroit été reconnue par toute l'Angleterre. Ce complot ne put réussir : les deux princesses auxquelles on avoit annoncé la maladie de leur frère, se rendoient en toute hâte auprès de lui ; mais averties à temps du piège qui leur étoit tendu et des dangers qui les menaçoient, elles parvinrent à s'échapper, et Marie, à qui la couronne appartenoit de droit, se réfugia dans le comté de Suffolk, d'où elle appela toute la noblesse à son secours, et où elle s'apprêta à soutenir ses droits par la voie des armes, si elle s'y voyoit contrainte. »

» Cependant *Jeanne Gray* ignoroit encore et la mort du roi, et le rang élevé auquel elle alloit être appelée. Retirée d'abord à Sion-House, et depuis son mariage, dans le somptueux palais de Durham, elle vivoit dans la retraite, et tous ses momens étoient consacrés à l'étude. Elevée par le savant docteur Elmer, qui depuis devint évêque de Londres, elle avoit reçu une éducation des plus brillantes, et avoit acquis des talens qu'il est rare de rencontrer chez une femme, et sur-tout chez une femme aussi jeune. Elle parloit et écrivoit avec une égale facilité le grec, le latin, l'anglais, et la plupart des langues vivantes ; elle avoit partagé l'éducation d'Edouard VI ; mais elle avoit de beaucoup surpassé son condisciple. Traitée souvent avec dureté par ses parens, elle ne trouvoit de bonheur qu'auprès de son maître, qui, aux plus profondes connoissances, joignoit une douceur à toute épreuve, et cette aménité qui fait naître la confiance : aussi, lorsqu'on adressoit à *Jeanne* quelques complimens sur son instruction, elle répondoit qu'elle devoit ses talens et son savoir à la sévérité de ses parens et à l'indulgente bonté de son instituteur. »

» Etrangère à tous les plaisirs frivoles qui occupent une si grande partie de la vie des femmes, parée de sa beauté et des grâces que la nature lui avoit prodiguées, ignorant

ou dédaignant les ressources de la coquetterie, elle fuyoit toutes les réunions où l'on va communément chercher le plaisir, et seule, enfermée dans son cabinet de travail, elle lisoit et commentoit les philosophes de l'antiquité. Platon étoit son auteur favori, et le *Phèdon*, celui de ses dialogues qu'elle relisoit presque sans cesse. Un jour qu'une grande partie de chasse amusoit toute sa famille, quelques personnes étonnées de son absence, pénétrèrent jusqu'à son cabinet, et la trouvèrent occupée de cette lecture; c'est vainement qu'elles cherchèrent à l'entraîner, elle refusa de les suivre. « Voilà, dit-elle, en montrant son livre, l'excuse » de ma retraite, et le sujet de mon attachement : je trouve » avec mon philosophe bien plus de plaisir que ne peuvent » en procurer le son des cors et les cris des chiens. »

C'est ainsi qu'elle avoit passé sa jeunesse, c'est uniquement occupée des études les plus sérieuses, en correspondance avec les savans les plus illustres de l'Europe, totalement étrangère aux événemens politiques et aux intrigues des cours, qu'elle étoit arrivée à seize ans. Qu'on juge donc quel dut être son étonnement, lorsqu'on vint lui annoncer qu'elle étoit appelée a monter sur le trône de l'Angleterre. Déjà on l'avoit fait conduire a Londres, déjà elle étoit renfermée dans la Tour où les rois de la Grande-Bretagne vont passer dix jours avant de prendre les rènes de l'état, qu'elle ignoroit encore tout ce qu'on avoit fait pour elle. Le duc de Northumberland, son beau-père, et son père, le duc de Suffolk, se décidèrent enfin à l'instruire de tout ce qui s'étoit passé, et dans la posture la plus respectueuse, lui annoncèrent à la fois et la mort du roi, et ses droits à la couronne. En apprenant le sort de son compagnon d'enfance, de celui qu'elle aimoit à l'égal d'un frère, des pleurs abondans vinrent inonder son visage; mais lorsqu'elle s'entendit saluer du nom de reine, quand elle sut quels moyens avoient

été mis en usage pour éloigner les sœurs d'Edouard de l'héritage de leur père, quand elle eut reconnu l'injustice de sa fortune et les malheurs que son élévation pouvoit attirer sur sa patrie, une impression plus douloureuse encore s'empara de son âme, et son premier mouvement fut de refuser le titre qu'on venoit lui offrir. « Le trône, dit-elle, n'est » pas fait pour moi, il appartient à Marie, et personne n'a » le droit de l'en priver : à quel titre irois-je m'emparer » d'un bien qui lui est acquis par sa naissance? suis-je » donc plus qu'elle digne de la couronne? mieux qu'elle » saurois-je faire le bonheur de l'Angleterre? moi qui ne » suis jamais sortie de mon obscure retraite, moi dont toute » l'ambition se borne à vivre ignorée, pourrois-je dignement » régner sur la nation anglaise? le trône que vous m'of- » frez est un joug qui me fera gémir s'il ne m'accable pas, » et des chaînes, pour être d'or, n'en sont pas moins pe- » santes. » C'est ainsi qu'elle opposoit les droits de la fille de Henri VIII à ceux qu'elle pouvoit avoir; c'est ainsi que, mue par un noble sentiment d'équité, étrangère à tous les calculs de l'ambition, elle refusoit un bien qui ne lui paroissoit pas justement acquis, et demandoit comme une faveur de vivre dans la retraite, quand un trône lui étoit offert. En vain son père et son beau-père eurent-ils recours aux prières et aux supplications, elle resta inébranlable, et n'auroit jamais donné son consentement, si l'ambitieux Northumberland, qui voyoit s'évanouir le fruit de toutes ses intrigues et le but de tous ses désirs, n'eût eu recours au seul moyen de séduction auquel l'âme pure de *Jeanne Gray* fût accessible. »

» Comme on avoit dédaigné de l'initier à toutes les ruses qui avoient été mises en usage pour surprendre la bonne foi d'Edouard VI, comme elle avoit jusqu'alors ignoré les vues intéressées de son beau-père, elle n'avoit vu dans lord

Guilfort que l'époux que le ciel lui avoit donné, que l'homme auquel son sort étoit lié à jamais, et elle l'aimoit avec toute la tendresse d'une âme pure, avec tout l'abandon d'un cœur innocent qui s'ouvre pour la première fois à l'amour. Northumberland courut chercher son fils ; et celui-ci parvint, non sans peine, à arracher à *Jeanne Gray* un consentement qu'elle crut devoir accorder aux instances de son époux, et qui, plus d'une fois, fut interrompu par ses sanglots et par ses larmes. »

» Aussitôt, ceux qui l'entouroient lui prêtèrent serment de fidelité, et des ordres furent expédiés pour que *Jeanne Gray* fut proclamée reine dans la ville de Londres et dans toutes les autres villes du royaume. Le 10 juillet 1553 (1) cette cérémonie eut lieu dans la capitale ; le peuple courut en foule partout où la proclamation et l'acte de translation étoient lus ; mais peu de voix répondirent à celles des hérauts. »

» Marie, retirée dans le comté de Suffolk, près de la mer, attendoit des secours de l'empereur, et son parti grossissoit tous les jours : presque tous les catholiques se joignoient à elle dans l'espoir de voir bientôt leur culte rétabli, et un grand nombre de protestans dont elle avoit juré de respecter la croyance venoient lui offrir leurs bras afin d'étouffer promptement une guerre civile qui menaçoit de déchirer la patrie. D'ailleurs, les droits de Marie étoient sacrés ; son père l'avoit désignée comme son héritière ; l'acte du parlement qui l'avoit déclaré illégitime avoit été annulé par un autre parlement, tandis que la dernière volonté d'Edouard, en vertu de laquelle on vouloit l'éloigner du trône, ne portoit la signature que de quelques membres du conseil, et n'avoit été sanctionnée ni par le parlement, ni par la

(1) Suivant Heylin, mais seulement le 11 juillet suivant Barnet.

nation. A droits égaux, sans doute, *Jeanne Gray*, bonne, douce, tolerante et attachée au culte réformé, eût éte préférée à Marie, catholique, superstitieuse, vindicative, et dont on redoutoit l'attachement a la cour de Rome. Mais derrière *Jeanne Gray* on voyoit Northumberland, dont les projets ambitieux etoient enfin connus; on prévoyoit bien qu'il alloit régner sur l'Angleterre, et l'on n'avoit point oublié tous les maux que les Dudley avoient fait pleuvoir sur leur pays; on n'avoit point oublie la mort des Seymour sacrifiés à l'ambition du duc de Northumberland. Le peuple ne le voyoit qu'avec horreur, et lui reprochoit encore la mort du jeune Edouard, qu'on l'accusoit d'avoir empoisonné afin d'arriver plus promptement à la suprème puissance. Vrai ou faux, ce reproche que ses nombreux ennemis répétoient sans cesse, lui avoit aliené tous les cœurs, et la crainte qu'on eut de le voir régner sur l'Angleterre, fit que presque personne n'osa embrasser la cause de sa belle-fille. Marie inspiroit bien aussi quelques craintes, mais elle avoit promis de respecter la croyance générale, on comptoit sur sa parole; son caractère odieux, sa cruauté barbare ne s'étoient point encore manifestés, et son parti s'augmentoit tous les jours. »

» Cependant les ministres de *Jeanne Gray* s'occupoient à lever des troupes pour s'opposer aux progrès de la fille de Henri VIII : le duc de Suffolk fut d'abord désigné pour en prendre le commandement. Northumberland craignoit de s'éloigner de la Tour où étoient renfermés les ministres et les membres du conseil dont il redoutoit la perfidie, et que sa présence seule pouvoit retenir dans son parti. Mais *Jeanne Gray* ne put voir sans douleur son père s'exposer pour sa défense, et lorsqu'on vint lui proposer de confirmer cette nomination, elle s'y refusa avec force, disant qu'elle etoit prête à abandonner la couronne, et qu'une goutte du sang de son père lui étoit plus précieuse que tous les royaumes

du monde. D'un autre côté, la plupart des seigneurs enfermes dans la Tour désiroient éloigner le duc de Northumberland, dont la présence et l'ascendant les empêchoient d'abandonner *Jeanne* pour aller rejoindre Marie, qui déjà étoit reconnue par une grande partie de l'Angleterre, et qui devoit, selon toutes les probabilités, l'emporter sur sa concurrente. Ils firent donc tous leurs efforts pour l'engager à prendre le commandement des troupes, et surent si bien caresser son amour-propre en vantant ses talens militaires, et bannir ses inquiétudes en lui jurant une fidélité à toute épreuve, qu'il consentit à partir à la tête de l'armée : mais ses craintes ne tardèrent pas à se réaliser; ceux qui venoient de lui faire les sermens les plus forts ne le virent pas plutot eloigné, que sous un prétexte frivole, ils sortirent de leur retraite, et s'empressèrent de proclamer, le 19 juillet, la reine Marie dans la ville de Londres. »

» Cette nouvelle parvint promptement dans la Tour; elle y répandit la consternation : Suffolk, Guilfort, le petit nombre de ceux qui leur étoient resté fidèles en furent anéantis, et en reconnoissant l'etendue du danger qui les menaçoit, se livrerent au plus violent désespoir. *Jeanne Gray* seule, au milieu de l'effroi général, sut conserver son sang-froid, et opposer a l'orage qui grondoit sur sa tête toute la sérénité de son ame. Elle etoit montée sur le trône avec répugnance, elle avoit regretté la vie retirée, les occupations tranquilles qu'on la forçoit d'abandonner; elle ne vit dans ce qu'on appeloit un affreux malheur, qu'un arrêt de la Providence, qui n'avoit pas permis qu'un acte inique fût consommé, que la perte d'une puissance qu'elle n'avoit jamais desirée, que l'espoir de reprendre la vie paisible et les occupations qu'elle chérissoit, et sa réponse à ceux qui venoient lui apporter la nouvelle de sa decheance fut : « Ah!

» qu'avec plaisir j'abandonne cette couronne ! Dieu veuille
» que celle à qui je la rends de bon cœur se souvienne plu-
» tôt de ma restitution volontaire, que d'une possession con-
» trainte et de peu de durée. » Elle prévoyoit bien que son heu-
reuse rivale pouvoit la punir d'une faute qu'elle se reprochoit,
et dont elle n'étoit pas coupable ; mais elle étoit resignée à
son sort : « Quand on m'eleva sur le trône, disoit-elle, je
» voyois l'echafaud derrière, et je suis prête à passer de
» l'un à l'autre. » Toutes ses craintes, toutes ses inquietudes
étoient pour son père et pour son époux ; il sembloit qu'eux
seuls fussent exposés à la haine de Marie. Ah ! tant de ver-
tus méritoient un meilleur sort : mais *Jeanne Gray* étoit des-
tinée à de plus cruelles épreuves ; elle devoit montrer au
monde étonné, chez une jeune femme de seize ans, tout
le courage, toute la fermeté, tout le caractère d'un homme,
joints à toutes les vertus de son sexe. »

» Cependant Northumberland s'étoit mis en marche pour
s'opposer aux progrès de Marie ; mais, partout sur son pas-
sage, régnoit un morne silence, et ses troupes, loin de
s'augmenter, diminuoient chaque jour, lorsqu'il apprit les
événemens de Londres. Aussi lâche dans l'infortune qu'il
avoit été fier et arrogant dans la prospérité, il ne fit aucun
effort pour défendre celle dont il avoit préparé la ruine, et
ne songea plus qu'à conjurer l'orage qui le menaçoit. On
le vit au même instant licencier ses troupes, et sur la place
de Cambridge, proclamer Marie en jetant son chapeau en
l'air pour exciter l'enthousiasme des habitans. Mais tant de
bassesses lui furent inutiles : en vain il venoit de trahir celle
qu'il avoit saluée du nom de Reine, et à laquelle il avoit
juré fidélité ; en vain il proclamoit celle que naguères il
avoit dépouillée de l'héritage de ses pères, et que peu
d'heures auparavant il étoit décidé à combattre ; en vain il
implora lâchement la vie aux genoux de lord Arundel qui

venoit l'arrêter; en vain il abandonna sa croyance, et fit profession de catholicisme, espérant par-là plaire à Marie; il fut condamné à mort, et périt du dernier supplice.»

»Cette exécution fut en quelque sorte le prélude de toutes celles qui ensanglantèrent le règne de Marie: à peine cette princesse se vit-elle en possession du trône d'Angleterre, à peine crut-elle sa puissance assurée, qu'oubliant ses promesses, que trahissant ses sermens, elle ne songea plus qu'à se venger. Tous ceux qui avoient pris part à la dernière révolution, tous ceux qui pouvoient lui inspirer quelque crainte furent jugés par des commissions spéciales, et condamnés à mort. *Jeanne Gray* et son époux ne pouvoient échapper à la proscription qui s'étendoit jusques sur leurs partisans les plus obscurs; aussi ne tardèrent-ils pas à être mis en jugement, et furent-ils condamnés à la peine capitale comme coupables de haute trahison, le 3 novembre 1553. Cette sentence rigoureuse ne fut prononcée par Morgan, président du tribunal, que d'une voix mal assurée. La vue d'une jeune femme parée de toutes les grâces de la jeunesse et de la beauté, ornée de toutes les vertus et de tous les talens, auroit touché les cœurs les plus endurcis; aussi le malheureux Morgan ne put-il se pardonner la sévérité du jugement que la crainte ou l'ambition l'avoit porté à rendre: on le vit, depuis ce moment, en proie aux remords les plus déchirans; l'image de l'innocente *Jeanne Gray* étoit constamment devant ses yeux, elle le poursuivoit jusques dans ses songes: dès lors sa santé s'affoiblit, et il mourut dans un état voisin de la démence, se regardant comme le coupable instrument d'une odieuse vengeance.»

»Cependant ce jugement ne fut pas exécuté de suite; déjà même on espéroit que la Reine, touchée de la jeunesse et de l'innocence de *Jeanne Gray*, commueroit la peine de mort; on pensoit que satisfaite de l'avoir emporté sur sa concurrente,

elle se contenteroit de la retenir dans une étroite prison, ou de la bannir du royaume. Lord Suffolk, son père, avoit été élargi: Marie lui avoit rendu la liberté, soit pour donner une preuve de clémence, soit parce que ce seigneur, dont le caractère foible étoit bien connu, ne lui inspiroit aucune crainte. Enfin l'espoir renaissoit dans tous les cœurs; tous ceux qui s'intéressoient à la jeune captive se rassuroient sur son sort, lorsqu'un événement auquel elle n'avoit aucune part, et dont les conséquences n'auroient pas dû l'atteindre, vint hâter sa perte. »

»Marie avoit choisi pour époux un prince dont la croyance religieuse et le caractère altier et ambitieux devoient effrayer l'Angleterre : à la nouvelle de son mariage avec Philippe d'Espagne, les Anglais tremblèrent pour leur indépendance, et craignirent de voir leur patrie réduite à devenir une province des vastes états de Charles-Quint : les protestans furent epouvantés des persécutions qui les menaçoient sous un prince protecteur de l'inquisition, et entièrement dévoué à la cour de Rome. Aux remontrances énergiques qui avoient été adressées à la Reine pour l'engager à rompre cette alliance, succédèrent bientôt des conspirations et des soulèvemens pour la forcer à y renoncer, et lui enlever la couronne si elle refusoit de se rendre au vœu de la nation. »

»Quelques seigneurs influens se mirent à la tête d'un de ces mouvemens populaires, et parvinrent à entraîner lord Suffolk, qui consentit à les seconder de tout son pouvoir dans l'espérance de délivrer sa fille, et peut-être de la replacer sur le trône. Si les chefs de la conjuration eussent agi de concert, c'en étoit fait de l'autorité de Marie; au premier revers elle alloit être abandonnée de tout le monde, et forcée de fuir; mais trop de précipitation de la part de celui qui devoit faire soulever le Devonshire causa la ruine des conjurés; leur projet fut découvert, quelques-uns par-

vinrent à s'échapper, mais la plupart d'entr'eux furent arrêtés et jugés avec la plus grande sévérité. Au nombre de ces derniers se trouva lord Suffolk. La part qu'il avoit prise à la conjuration, en causant sa mort, entraîna aussi celle de sa fille et de son gendre. La Reine, d'autant plus furieuse qu'elle avoit été plus alarmée, s'abandonna entièrement à son caractère vindicatif, et profita de cet événement pour faire périr tous ceux qu'elle pouvoit redouter. *Jeanne Gray* et son époux furent ses premières victimes; et pourtant ils n'étoient pas coupables; enfermés dans la Tour, privés de toute communication extérieure, ils avoient ignoré ce qui se passoit au dehors, et tout porte à croire que le but des conjurés étoit moins de rétablir sur le trône la fille de Suffolk, que de faire passer la couronne de Marie sur la tête de sa sœur Elisabeth. Quoiqu'il en soit, l'ordre fut donné de mettre à exécution le jugement qui avoit été prononcé contre *Jeanne*, et Warning fut chargé de la préparer à mourir; mais il la trouva entièrement résignée, et elle apprit le sort qui lui étoit réservé avec ce calme qui ne l'avoit jamais abandonnée. Depuis le jour où sa sentence avoit été prononcée, elle avoit regardé sa mort comme inévitable et tous ses regards s'étoient tournés vers une autre vie, objet de ses constans desirs, et dont elle cherchoit sans cesse à se rendre digne. Elle ne vit dans son supplice qu'une juste punition de ce qu'elle appeloit son crime, et qu'un moyen de réparer l'atteinte qu'elle avoit portée aux lois; la seule faveur qu'elle demanda, fut qu'on lui permît de consacrer ses derniers instans à la prière et à la méditation, mais elle lui fut refusée. La Reine, dans son zèle persécuteur, lui envoya des théologiens chargés de la convertir au catholicisme. Elle espéroit trouver en elle autant de foiblesse que dans la plupart de ses autres victimes; elle lui accorda même un sursis de trois jours, dans l'espérance que *Jeanne*,

vaincue par les raisonnemens des théologiens, consentiroit à entrer dans le sein de l'église catholique; mais tout fut inutile. *Jeanne Gray* voyoit sans effroi la hache du bourreau levée sur sa tête, et sa croyance étoit aussi ferme, aussi sincère, aussi pure que celle des premiers chrétiens. Elle se livra donc avec douceur, avec calme, aux discussions théologiques qu'elle n'avoit pu éviter, et y déploya tant de connoissances, tant d'érudition, son éloquence étoit si entraînante, sa foi si éclairée, que peu s'en fallut qu'elle ne convertît ceux qui étoient venus pour la convertir. Le Dr. Fecknam, doyen de Saint-Paul, l'un de ses adversaires, la quitta pénétré d'admiration, et rendit de ses vertus, de sa piété, de son courage, un témoignage qui augmenta encore l'intérêt qu'elle avoit inspiré. »

»Une fois seule et livrée à elle-même, elle ne songea plus qu'à consoler sa famille, et à l'affermir dans la religion dont son cœur étoit si vivement pénétré. Comme elle, son père va bientôt mourir; mais elle connoît la foiblesse de son caractère, elle craint que la vue du supplice ne le porte à abjurer sa croyance, et dans une lettre éloquente et respectueuse, elle l'exhorte à persévérer dans ses principes religieux, et lui montre une autre vie comme le terme de tous ses maux, comme la récompense de ses vertus.»

»Elle écrit en même temps à Harding, chapelain du duc de Suffolk, qui, moins courageux qu'elle, venoit d'abandonner le culte réformé, et lui reproche avec force et sa lâche foiblesse et son apostasie. Enfin, quelques heures avant de mourir, elle envoie à sa sœur le Nouveau-Testament qu'elle relisoit sans cesse, et lui écrit en même temps une lettre en grec, où l'on remarque les passages suivans, qui peignent si bien sa courageuse résignation et sa piété sublime:»

« Ma sœur, je vous envoie un livre dont le dehors n'est

» pas riche, mais dont le dedans renferme des trésors, qui
» sont plus précieux que toutes les pierres de l'Orient....
» Si vous le lisez avec attention, et que vous suiviez les
» traces qui vous y sont marquées, il vous introduira dans
» la vie éternelle, il vous fournira d'admirables préceptes
» pour bien vivre, et vous apprendra de plus à bien mou-
» rir.....Vivez pour mourir, afin de mourir pour vivre. Ne
» comptez ni sur la fleur de votre jeunesse, ni sur la
» vigueur de votre tempérament : lorsque votre heure sera
» venue, rien ne la pourra retarder. Dieu a réglé nos jours
» et nous ne les pouvons prolonger. Les vieux ne peuvent
» vivre long-temps, les jeunes peuvent mourir tous les jours.
» Tous doivent être prêts à sortir du monde quand Dieu
» les appelle.... Que vos péchés vous donnent de la dou-
» leur sans désespoir, et votre foi de la confiance sans pré-
» somption.... Ne vous affligez pas de ma mort, partagez
» plutôt la joie que j'ai de mourir.... Ne vous détournez
» jamais de la foi de Jésus-Christ, ni pour l'espérance de
» la vie, ni pour la crainte de la mort... Adieu, ma chère
» sœur; mettons toute notre espérance en Dieu seul, puisque
» lui seul peut nous sauver. »

» La reine Marie avoit d'abord décidé que *Jeanne* et son époux périroient ensemble; mais ensuite, craignant l'effet que pouvoit produire sur le peuple ce spectacle déchirant, elle ordonna que Guilfort seul seroit exécuté en public, et que *Jeanne Gray* perdroit la vie dans l'intérieur de la Tour. Quelques instans avant de mourir, Guilfort envoya demander à *Jeanne* la permission de lui faire ses adieux, mais elle n'y voulut point consentir. « L'entrevue que souhaite mon
» époux, dit-elle au messager de son mari, ne convient
» point à notre situation; au lieu de nous consoler elle
» rendroit notre douleur plus vive, nous avons besoin d'ob-
» jets qui soutiennent notre courage à la vue de l'échafaud,

» et nous devons fuir ceux qui doivent l'amollir. Peut-il
» répondre de la fermeté de son ame dans une si triste
» entrevue ; pour moi, je connois mon cœur, il seroit trop
» sensible, et je craindrois que ma tendresse ne triomphât
» de ma résolution. En refusant de le voir, je crois lui
» donner une grande preuve de mon amour. »

» Elle vit avec calme revenir la voiture de deuil qui rapportoit le corps sanglant de son époux, et s'écria au moment où elle passoit sous sa fenêtre : « Adieu, cher époux, ce n'est là
» que la plus vile partie de vous-même, la plus noble est
» déjà dans le ciel, bientôt je vais vous rejoindre ; et c'est
» alors que notre union sera éternelle. »

» Ce courage rare, cette admirable résignation aux décrets de la Providence, ne l'abandonnèrent jamais : sa dernière heure venoit de sonner, tout étoit préparé pour son supplice, le chevalier Gattes, lieutenant de la Tour, chargé de l'avertir et de la conduire à la mort, vint la chercher, et après lui avoir transmis l'ordre fatal, pénétré d'admiration, il la supplia de lui donner quelqu'objet comme marque de souvenir. *Jeanne Gray* prit ses tablettes, et écrivit en trois langues différentes, les trois sentences dont voici à-peu-près le sens : »

» En grec. *Si mon corps, qui va souffrir la mort, est un témoin contre moi devant les hommes ; mon ame, qui va jouir de la félicité du paradis, en sera un de mon innocence devant Dieu.* »

» En latin. *La justice des hommes va s'exercer sur mon corps, mais la miséricorde de Dieu se déployera sur mon ame.* »

» En anglais. *Si ma faute est digne de punition, mon imprudence et ma jeunesse sont dignes d'indulgence, j'espère que la postérité m'absoudra.* »

» Puis marchant d'un pas ferme, appuyée seulement sur le

le bras d'une de ses femmes qui ne pouvoit étouffer ses sanglots, elle arriva au lieu de son supplice. La vue d'une chambre tendue de noir, le billot sur lequel elle alloit poser sa tête, ne l'effrayèrent pas; sa figure étoit calme, elle montroit plus de joie qu'elle n'en avoit témoigné en montant sur le trône. Loin de regarder sa mort comme une injustice, loin de faire entendre des plaintes amères, elle n'adressa quelques mots aux personnes qui l'entouroient que pour les engager à respecter les lois, avoua qu'elle étoit coupable non pas d'ambition, mais d'une lâche foiblesse, et finit en disant que sa mort étoit la seule réparation qu'elle pût faire à ces mêmes lois qu'elle avoit consenti à enfreindre. Ensuite elle se dépouilla elle-même d'une partie de ses vêtemens, et suivant l'expression d'un écrivain du temps, elle sembloit se déshabiller pour aller dormir. Elle supplia les personnes qui l'entouroient de joindre leurs prières aux siennes; elle récita en entier le pseaume *Miserere nobis*, et au moment où elle présentoit sa tête au bourreau, elle s'écria avec l'accent du bonheur et de l'espérance; « Seigneur, » je remets mon esprit entre tes mains. » Ces paroles furent suivies du coup qui termina sa vie et ses malheurs. »

» Ainsi périt le 12 février 1554, après un règne de dix jours et six mois de captivité, *Jeanne Gray*, qui n'avoit point encore atteint sa dix-septième année. Belle sans coquetterie, douce sans foiblesse, courageuse sans orgueil, savante sans pédanterie, pieuse sans fanatisme, elle donna l'exemple de toutes les vertus. Dans la retraite et au milieu de sa cour, sur le trône et dans les fers, sa conduite fut toujours digne d'admiration; et moissonnée dans un âge où les autres commencent à peine à vivre, elle avoit assez fait pour sa gloire, et l'histoire a légué son nom à la postérité. »

G. T. DOIN.

VOYAGES.

An account, etc. Description de l'intérieur de l'île de Ceylan et de ses habitans, avec un voyage dans l'île, par John Davy. Londres 1821.

(*Troisième extrait. Voy. p. 262 de ce vol.*)

L'auteur s'excuse sur la difficulté du sujet, en donnant le tableau des mœurs et du caractère des Singalois. Il n'a pas, dit il, la prétention de présenter à cet égard, quelque chose de complet et de satisfaisant; mais comme l'intérieur de Ceylan est encore absolument neuf pour l'Europe, il y a un grand intérêt de curiosité dans tous les détails qu'il publie d'après ses propres observations.

Candy, la capitale de l'île, n'est qu'un vaste village; mais il n'y a, d'ailleurs, dans Ceylan, que des hameaux ou des habitations éparses, placées au centre des possessions rurales. Les habitans ont soin de préférer, pour leur demeure, les lieux bas et abrités du vent. Ils craignent celui-ci singulièrement et sont convaincus que le vent est nuisible à la santé.

Chaque habitation forme un établissement entier. Une famille de Singalois a autour d'elle tout ce dont elle a besoin. Ils sont dans l'abondance du riz; la femelle du buffle leur donne du lait; les arbres qui ombragent la maison fournissent de l'huile et des fruits; le forgeron, le tisserand, le potier du district reçoivent, en échange de leur travail, des denrées en nature; enfin les habitans se procurent, par les marchands ambulans, le petit nombre d'objets de luxe qu'ils se

permettent; comme du poisson salé, du sel, et des mouchoirs de couleur voyante.

Les opérations pénibles de l'agriculture sont du ressort des hommes : ce sont eux qui labourent, qui disposent le terrain pour les irrigations, etc.; les femmes nettoyent les récoltes et aident à moissonner. Elles sont chargées de tout le détail intérieur du ménage; elles maintiennent la maison propre, elles soignent les vaches, elles filent et préparent les repas. Dans les classes riches, les femmes mènent une vie oisive.

L'ameublement d'une maison consiste en un lit ou deux, quelques chaises de bois, quelques nattes, deux ou trois plats de terre, des paniers, un mortier pour piler le riz, un moulin à bras, un instrument pour émietter la noix de coco, laquelle entre toujours dans leurs mêts favoris; enfin ils ont deux pierres à broyer et un petit appareil pour faire de l'huile avec trois différentes espèces de graines.

Les Singalois se lèvent à l'aube du jour et se couchent à neuf ou dix heures. Ils reposent sur des nattes, soit à terre, soit sur un bois de lit. Leur principal repas est à midi, et ils ne mangent guères que du riz et un melange de citrons, de noix de coco, de poivre rouge et de sel, que l'on nomme *curry*. Ce mets se diversifie de plusieurs manières dans la cuisine des riches. Ceux-ci mangent du gibier et des œufs; mais en général, ce peuple s'abstient de toute nourriture animale, et l'usage de la viande de bœuf est sévèrement proscrit. Ce n'est point, au reste, chez eux un préjugé religieux. Ils s'abstiennent de manger du bœuf, parce qu'autrefois un de leurs Rois, ayant été nourri par une vache, proscrivit l'usage de manger la chair de cet animal. Beaucoup de gens mangent en se levant, et presque tous font un repas à sept ou huit heures du soir.

Les Singalois ne connoissent pas la fabrication du fro-

mage ni du beurre : ils ne mangent le lait que caillé ou en crême. Leur repas sont courts et solitaires. Le père de famille est servi par sa femme. Celle-ci fait son repas ensuite, avec les plus petits enfans, qui ont besoin d'aide : les autres mangent les restes. Dans les classes les plus pauvres, toute la famille se réunit pour le repas : parmi les riches, la femme mange souvent avec son mari, mais cela est regardé comme peu convenable.

Les Singalois sont singulièrement communicatifs et causeurs. Ils se délassent de leurs occupations par des visites réciproques, pour faire la conversation ; mais jamais les hommes et les femmes ne se mêlent en société. Les riches ayant beaucoup de loisir, passent leur temps à jouer aux cartes, ce qu'ils ont probablement appris des Portugais, et à écouter des conteurs, ou de la musique, ou enfin de la poésie. Les femmes ont un jeu qui ressemble au tric-trac, et s'amusent à causer entr'elles.

Dans ces occasions de réunions, on n'oublie jamais de mâcher du bétel. Cet usage est universel dans l'île. Ce qu'on appelle *bétel* est une composition de la feuille de ce nom, de la noix d'areka, de chaux éteinte, de tabac et de cachou. Il y a toujours un domestique chargé de cette préparation dans chaque famille, et on y emploie certains instrumens appropriés à l'objet. Chez les riches, les boîtes destinées à contenir cette composition sont d'argent et fort bien travaillées.

Les Singalois sont extrêmement polis et cérémonieux. Ils ne négligent aucune distinction ni nuance de castes et de rang. Les grands ne sont point insolens : les pauvres ne sont point serviles. Les premiers sont doux et pleins de condescendance ; les derniers sont modestes et remplis d'égards. Leur religion encourage ces dispositions réciproquement bienveillantes : les grands d'ailleurs ambitionnent toujours la popularité, et le peuple désire la faveur.

La galanterie, et tout ce qui tient au sentiment de l'amour, tel que nous l'entendons dans l'occident, est absolument inconnu des Singalois, comme de tous les peuples des tropiques. Presque tous les individus se marient, et toujours très-jeunes: la femme est du choix du père de l'époux et non de celui-ci. Les préliminaires de l'union sont invariablement réglés par les parens.

Lorsqu'un jeune homme a atteint l'âge de dix-huit ans à-peu-près, son père jette les yeux sur une famille de sa caste et de son rang, et va faire des ouvertures au père de la fille qu'il a en vue. Il s'informe de sa dot; et si elle est convenable, il propose son fils. La visite est rendue avec les mêmes formalités, et dans le même but. Si l'on est d'accord sur la fortune, le père du jeune homme fait une seconde visite, pour voir l'épouse, et s'informer de ses dispositions et de son caractère. Ordinairement un père est content, lorsqu'il trouve chez celle qu'il destine à son fils, une bonne santé, une bonne constitution, et quelques connoissances sur les devoirs d'une mère de famille. Il ordonne à son fils d'aller secrétement visiter l'épouse qu'on lui destine. Celui-ci prend un nom supposé pour pénétrer dans la maison, et il lui est défendu d'adresser la parole à la jeune fille.

Le jour et l'heure du mariage étant déterminés par un astrologue, l'époux et ses parens et amis, vont chez l'épouse, accompagnés des porteurs des présens destinés à celle-ci, avec des provisions de bouche en abondance. On s'arrange pour arriver le soir. Un bâtiment construit pour l'occasion, attend les époux, les parens et les amis de part et d'autre. Deux tables sont dressées, l'une pour les hommes, et l'autre pour les femmes. Des masses de riz, et des curries en abondance y sont étalés; et chacun se sert avec ses doigts dans le plat commun. Cette manière de manger est parti-

culière à la fête de nôce, et on la regarde comme un symbole de fraternité : si un individu hésitoit à manger de cette manière, on le chasseroit de la maison comme un ennemi.

Après le repas, l'époux va trouver son épouse au milieu de ses parens. Ils échangent des boules de riz pétri avec du lait de cocos. Ensuite l'époux offre ses présens. Tout cela se fait sans articuler une parole; après quoi l'époux retourne au *mandao*, ou bâtiment temporaire, où l'on a fait le repas. La nuit se passe en conversation, ou à raconter des histoires. Le lendemain matin, l'épouse est conduite chez l'époux, où une seconde fête, toute semblable, est renouvelée.

La dot d'une femme est rarement en terres, et presque toujours en meubles et pièces de bétail. Les chefs de Candy observent des cérémonies un peu différentes de celles que nous venons de décrire. On commence, dans tous les cas, par comparer les horoscopes des deux intéressés : il faut que le dire des astrologues s'accorde ; sans cela le mariage ne se fait pas. La première quinzaine qui suit ces cérémonies est un temps d'épreuve, au bout duquel le mariage se confirme ou se rompt. S'il est confirmé, d'un consentement commun, les deux époux se placent sur une planche d'un certain bois ; le mari verse de l'eau sur la tête de sa femme; ils font un échange d'anneaux ; ils tient ensemble leurs petits doigts, et sont unis pour la vie. Dans les dernières castes, toutes ces cérémonies sont omises. Un homme demande simplement aux parens la permission d'emmener leur fille, et de la prendre pour femme.

La polygamie est défendue par la religion des Singalois ; mais elle ne laisse pas d'être très-commune. La polyandrie, espèce de désordre que l'on retrouve au Thibet, l'est peut-être plus encore. Il arrive souvent, et dans toutes les castes,

qu'une femme épouse les deux frères. Les pauvres cherchent à justifier cette coutume par l'économie. Les riches prétendent qu'elle a le bon effet de concentrer les propriétés et le crédit des familles, comme d'assurer des secours aux enfans : s'ils perdent un père, disent-ils, il leur en reste un autre.

Après avoir parlé d'un tel usage, il est inutile de dire que les Singaloises ne sont pas plus chastes que les hommes ne sont jaloux. Le cas de l'attachement d'une femme pour un homme de plus basse caste que la sienne est le seul qui ne soit jamais pardonné : le divorce en est toujours la suite. Il y a une grande corruption de mœurs dans la capitale : mais on ne peut pas dire précisément que les mœurs des Singalois soient généralement corrompues.

Il y a des traits aimables chez cette nation, dans les rapports intérieurs des familles. Il y règne ordinairement de l'union. Il est rare que les femmes aient plus de trois ou quatre enfans. Les peres soignent ceux-ci avec autant de sollicitude que les meres. L'usage où elles sont de nourrir de leur lait un enfant jusqu'a l'âge de quatre ou cinq ans, rend les familles moins nombreuses. Les femmes riches se dispensent quelquefois de nourrir elles-mêmes leurs enfans, par des motifs de vanité. Il est remarquable que les premiers développemens des enfans sont singulièrement lents. On juge qu'un enfant est avancé, lorsqu'à l'âge de deux ans, il est en état de se tenir debout, et de prononcer *ama*, *apa*. Ils croissent ensuite rapidement.

On donne un nom à l'enfant lorsqu'il commence à manger du riz, et c'est l'occasion d'une cérémonie. On choisit un jour et un moment heureux, selon l'indication de l'astrologue. La famille se rassemble. Le grand-père de l'enfant, ou à son défaut le pere, lui met un peu de riz dans la bouche, en prononçant le nom qu'il veut donner à l'enfant.

Un repas suit, d'abord pour les hommes, puis pour les femmes. Chacun mange sur une feuille fraîche de plantain. Le nom varie selon le rang et la famille; et il est composé du nom qui appartient à cette famille et à ce rang, en même temps que d'un nom particulier affecté à l'individu. Ainsi, dans les premières castes, les enfans mâles portent le nom de *Rale* ou *Appo*, puis on y ajoute un surnom, comme grand, petit, noir, etc. Pour les filles, on suit le même principe. Dans les hautes castes, toutes portent le nom d'*Etanna*, puis on y ajoute un surnom qui indique une qualité. Les Singalois n'ayant aucun nom de famille, portent celui de leur demeure ou de leur office.

Il y a peu de nation où les liens et les attachemens de famille aient plus de force et de sincérite: la religion et le genre de vie y contribuent également. Toutes les affections du Singalois se concentrent dans sa famille. Les parens sont traités avec beaucoup de respect, et les enfans obtiennent un tendre attachement. Pendant la dernière révolte, on a vu plusieurs exemples de pères qui se rendoient prisonniers des Anglais, parce que leur famille avoit été enlevée. J'ai ouï affirmer, dit l'auteur, que les Singalois exposoient quelquefois leurs enfans. Je me suis informé avec soin de ce fait, et je me suis assuré qu'ils ont ce crime en horreur: cela est arrivé, cependant, par l'effet d'un extrême besoin dans les parties les plus sauvages de l'île, et dans des crises de famine.

On a également reproché à ce peuple de négliger les malades, et même de les exposer dans les déserts pour les laisser périr. C'est une notion erronée qui a pris sa source dans l'usage de placer les malades dans une maison séparée, afin d'éviter l'espèce de souillure que le préjugé attache à la présence des morts. Ils sont généralement très-soigneux

de leurs malades. On les a encore accusés, et faussement, de ne pas accorder les derniers devoirs à leurs morts. Voici quelles sont à cet égard les cérémonies d'usage. Aussitôt qu'un individu a expiré, on le place de manière que sa tête soit tournée du côté de l'occident, par la raison qu'il ne convient pas, disent-ils, que les morts soient couchés dans la même direction que les vivans ; or un Singalois se couche toute sa vie en dirigeant sa tête vers l'orient, parce que Boodhoo est venu de ce côté là. Ils lient ensemble les orteils du cadavre, croisent ses mains sur la poitrine, lavent le mort et le revêtent des habits et des ornemens qu'il portoit pendant sa vie. Dans les hautes castes, on brûle toujours les corps. Le bûcher est formé d'une couche de l'enveloppe des noix de coco, d'une autre couche de la bourre qui entoure cette noix, et enfin d'une couche de bois. Le corps est placé sur ce bûcher et encore recouvert de bois à une hauteur de trois pieds.

Les hommes de la famille assistent toujours à la cérémonie, avec un prêtre : s'il s'agit d'un personnage de haut rang, le corps est transporté en palanquin, et précédé du *tom-tom* funèbre. Le plus proche parent met le feu au bûcher, et tandis qu'il brûle, un prêtre dit des prières pour que le défunt soit heureux dans une autre existence. Lorsque la flamme est éteinte, les parens retournent chez eux, après avoir entouré les cendres de petites feuilles de noix de coco soutenues par des bâtons, pour indiquer que cet endroit est sacré. Après sept jours, ils reviennent avec un prêtre, pour rassembler les cendres et les couvrir d'un tas de pierres. Quelquefois ils recueillent la cendre dans des urnes que l'on transporte dans le cimetière de la famille. La cérémonie se termine par un discours du prêtre, dans lequel il recommande aux assistans la résignation, la pratique du bien et les devoirs de la religion. Ordinairement

ce sont les hommes qui rendent les derniers devoirs aux morts. Il y a cependant une exception dans la province de Dombera, où les femmes seules sont chargées de ces soins. Dans les basses castes, il n'est point permis de brûler les morts, et on les enterre en dirigeant la tête vers l'occident.

»Quant au degré de civilisation des Singalois (dit l'auteur) et à leur caractère moral, on en a parlé de manières très-diverses; et en général on n'étoit pas bien placé pour en juger. Je n'ai point formé mon opinion pendant que les passions étoient en mouvement, c'est-à-dire pendant la dernière révolte; mais par les rapports les plus sûrs que je pusse obtenir, et par mes propres observations. Il ne seroit pas juste de comparer ce peuple avec nos nations de l'occident. Ils ne sont guères au-dessous des Indous en civilisation, si même ils ne leur sont pas égaux. Pour la politesse des manières, ils ne le cèdent à aucun peuple. Quant à la science, ils sont encore dans l'obscurité du moyen âge. Leur caractère est doux, et foiblement tracé. Leurs vertus et leurs vices ont peu de saillies; leurs passions sont modérées, leur sentiment de la moralité est foible, mais leurs affections naturelles sont très-fortes.» L'auteur termine ce sujet par les réflexions suivantes: « Je ne présente, dit-il, qu'une idée très-générale du caractère de ce peuple, parce que je ne me sens pas assez éclairé pour donner à ce tableau plus de précision. S'il est difficile de se connoître soi-même, et de bien connoître un ami intime, combien ne doit pas être grande la difficulté de connoître une nation comme les Singalois, avec laquelle nous sommes en contact depuis fort peu de temps, et que nous ne pouvons juger que sur des données très-incomplètes.»

Ainsi que les peuples du moyen âge, et toutes les nations actuelles de l'Asie et de l'Afrique, les Singalois n'ont point d'annales régulières de leur histoire, et sont trop peu déve-

loppés pour en sentir l'importance. Ils possèdent des légendes et des romans historiques d'autant plus détaillés, qu'ils se rapportent à une époque plus éloignée. Tout est précis, tout est présenté sans l'ombre du doute, dans les documens prétendus historiques et où le merveilleux domine, parce qu'ils remontent à une haute antiquité : dans ce qui a rapport aux temps plus modernes, tout est vague et incomplet. Voici le fond de ce que les Singalois appellent leur histoire, et à laquelle ils ajoutent pleine et entière foi.

Le premier roi de Ceylan se nommoit Wijeya. Il étoit fils d'un frère et d'une sœur, lesquels eux-mêmes avoient dû la vie au mariage d'un lion avec une princesse. Wijeya, banni par son père, quitta son pays avec sept cents compagnons, et vint aborder à Ceylan, sept jours après la mort de Boodhoo. L'île étoit habitée par des démons. Un démon femelle d'une grande beauté, prit de l'amour pour le roi, qui en fit sa maîtresse. Elle se transforma en jument, pour lui aider à détruire les diables, ce à quoi il réussit. L'épée dont il se servit dans ces combats, est l'épée du commandement ou le sceptre des rois de Ceylan : on doit l'avoir apportée en Angleterre. Il fit venir de Maduré, une princesse pour lui, et sept cents femmes pour ses compagnons. Le démon femelle s'en plaignit, et l'histoire rapporte ses paroles à cette occasion. Ses plaintes ayant été méprisées, elle prit la forme d'un tigre avec une langue de diamant. Elle perça sept portes du palais du roi, pendant qu'il dormoit, et étoit au moment de le dévorer, lorsqu'un des compagnons de Wijeya coupa la langue du démon et plaça ce diamant sous une lampe. Le tigre disparut, et revint le lendemain. Un combat suivit. Le roi fut victorieux, et le démon fut tué. Wijeya mourut sans enfans la trente-huitième année depuis Boodhoo : un neveu lui succéda.

Il faut abréger des détails qui ont un tel caractère. Sous

le quinzième roi, c'est-à-dire, en 236 de Boodhoo, sa religion fut introduite à Ceylan. Un prêtre vint de l'Orient, au travers des airs, et se posa sur un rocher, auprès du roi qui revenoit de la chasse. Son costume fit douter s'il étoit homme ou démon; mais il adressa plusieurs questions au roi pour s'assurer qu'il avoit suffisamment d'intelligence pour recevoir l'instruction religieuse qu'il apportoit. Il parla des actions de Boodhoo, et de la beauté de sa doctrine, jusqu'à ce qu'il eût converti tous les habitans. Ils bâtirent des temples, et Ceylan devint une île sacrée. Les lettres y furent introduites dans le même temps.

Sous le vingt-cinquième roi, l'île fut envahie, par une troupe qui venoit de la côte de Coromandel; et peu de temps après, un prêtre ayant été injustement condamné à mort, la mer s'enfla et inonda ses rivages. Quatre cent soixante-dix villages furent détruits, et vingt-quatre milles carrés de pays furent couverts par les eaux. Le roi fut attiré en enfer, par une flamme dévorante; et sa fille, qu'il avoit offerte en sacrifice à l'Océan, arriva saine et sauve à Roona, et épousa l'héritier du trône.

Les Malabares occupoient le nord de l'île; mais les naturels de Ceylan, réfugiés vers le midi, les attaquèrent et les chassèrent. Pendant trois règnes successifs l'île fleurit dans la paix; on bâtit des temples, et on creusa des étangs.

En 430 (A. B.) les Malabares recommencèrent leurs déprédations. Ils s'emparèrent encore une fois de l'île et la conservèrent trente-deux ans, après quoi ils en furent expulsés.

Le règne de Sakka est une grande époque dans l'histoire de Ceylan. Son prédécesseur étoit un roi injuste qui avoit fait mourir un bramine, parce qu'il étoit amoureux de sa femme. Cette action attira sur l'île une sécheresse de douze ans. Un prêtre voyageant pendant la famine qui s'en

suivit, arriva à la demeure de Sakka, simple individu d'une caste inférieure, lequel n'hésita point à lui donner le peu de riz qui lui restoit. Sa charité fut récompensée. Sa provision devint inépuisable, et il nourrit tout le pays. Le peuple reconnoissant, le fit roi de l'île, l'an 621 de Boodhoo, et de notre ère le soixante-dix-huitième.

Peu après le règne de Sakka, les Malabares firent dans l'île une nouvelle irruption, et emmenèrent douze mille prisonniers. Pour venger cette déprédation, le Roi Gaja alla, accompagné d'un géant, et armé d'une verge de fer qui pesoit cinq quintaux, visiter la capitale de l'ennemi, d'où il revint en triomphe, avec un nombre de prisonniers double. Ils furent distribués dans les provinces avec des noms qui rappellent encore aujourd'hui le nombre des familles, établies dans chaque district.

La monotonie des règnes qui se succèdent n'est interrompue que par des fictions monstrueuses, qui caractérisent la crédulité de ce peuple..............................

Sous le règne de Mahasin, on vit ce roi contraindre les démons à creuser cent cinquante mille étangs, dont quelques-uns de grandes dimensions : celui de Mineré, par exemple, ressemble plutôt à un grand lac qu'à une pièce d'eau artificielle. Ce roi fut le dernier de la race de Wijeya et mourut en 846 (A. B.)

Les soixante règnes qui suivent, ne présentent aucun autre événement que l'acquisition d'une dent de Boodhoo, estimée le Palladium de l'île. On remarque encore dans cette période de soixante règnes, l'élévation au trône, d'un individu de basse caste, et le suicide d'un roi qui étoit tellement attaché à un poëte, son ami, qu'il se jeta dans le bûcher qui consumoit ses restes.

L'île fut encore une fois conquise par les Malabares. Elle resta quatre-vingts ans sous leur joug; mais les naturels les

chassèrent au bout de ce terme. Les conquérans avoient apporté la religion des brames, et persécuté la religion de Boodhoo, tellement qu'on ne trouvoit plus de prêtres qui connussent ces doctrines. On fut obligé de se procurer dans le Carnate vingt prêtres qui instruisirent un jeune homme dans chaque village, et restaurèrent ainsi la religion de Boodhoo.

Quelques règnes se succédèrent sans événement; mais les Malabares revinrent de nouveau occuper la plus grande partie de l'île pendant dix-neuf ans; après quoi ils furent chassés vers le nord de l'île où ils furent relégués. La capitale étoit alors Anooradapoora. Elle fut abandonnée à cette époque, et n'est plus aujourd'hui qu'un village dans un désert. Un vaste étang, un grand nombre de colonnes et trois immenses tombeaux, sont les objets les plus remarquables de ce lieu jadis florissant, et encore aujourd'hui consacré par la superstition : on y va en pélérinage.

La guerre contre les Malabares continua long-temps avec des résultats divers : elle fut terminée par la bravoure d'un prince qui entra seul, à cheval, l'épée à la main, dans Jaffnapatam, mit à mort un grand nombre d'individus, et subjugua le pays. La cour fut dès lors établie à Cotta.

Au commencement du seizième siècle, les Portugais abordèrent dans l'île. Voici textuellement quel fut le rapport des premiers Singalois qui virent ces Européens. Ils informèrent le roi qu'un nouveau peuple étoit arrivé; que les hommes étoient blancs et beaux; qu'ils portoient des habits et des bonnets de fer; qu'ils mangeoient des pierres, et qu'ils buvoient du sang; qu'ils donnoient de l'or pour des poissons; qu'ils avoient des instrumens qui produisoient l'éclair et le tonnerre, et des boules qui voloient à plusieurs milles de distance pour detruire les murailles.

Le frère du roi alla visiter les Portugais, sous un déguisement; et on leur permit de s'établir à Colombo pour y faire le commerce.

Pendant deux règnes, ils ne se mêlèrent nullement de politique ; mais bientôt ils appuyèrent les prétentions d'un jeune prince exclu du trône. Ils le firent baptiser, et le Portugal envoya des troupes pour le soutenir. Les Portugais furent victorieux, et le Roi lui-même fut tué d'un coup de feu. L'historien observe que l'appel aux étrangers ruina à la fois la religion et le pays.

La guerre continua, dans les règnes suivans, contre les Portugais, qui s'emparèrent finalement de tous les districts maritimes. Ils auroient sans doute occupé l'île entière, sans la résistance vigoureuse que leur opposa le Prince Maha, qui après avoir fait la guerre pour eux, contre le roi de Candy, s'établit comme monarque indépendant de la partie centrale. Son fils réussit ensuite à expulser les Portugais de l'île, avec le secours des Hollandais. C'est celui que les Singalois nomment le grand Rajah Singha. Il vécut quatre-vingt-dix ans. C'étoit un fort bel homme, d'une force de corps extraordinaire, passionné et jaloux. Il avoit un fils ignoré de tous ses sujets, et qu'il ne fit connoître que sept jours avant sa mort. Pour convaincre ses courtisans qui hésitoient à le croire, il se prosterna devant ce fils en le nommant son successeur.

Le nouveau roi, Wimeladarmé, régna vingt-deux ans, et fut regretté comme un prince pieux, juste et sage. Pendant tout son règne, l'ordre et la paix régnèrent dans l'île, et il n'y eut aucune exécution capitale : mais à la suite des longues guerres avec le Portugal, la religion de Boodhoo avoit beaucoup souffert, et les ministres étoient en petit nombre. Les Hollandais facilitèrent l'envoi d'une ambassade à Siam, pour y chercher douze prêtres. Ceux-ci répandirent l'instruction religieuse dans l'île.

Candisali, fils du roi precedent, régna trente-cinq ans, et ne fut fameux que par ses vices. Il fut le dernier roi de la race Singaloise. Son successeur fut élu par les chefs

et le peuple rassemblés à Candy. Il n'étoit recommandable que par ses vertus, et régna sept ans avec justice et piété. Il mourut sans enfans.

Le frère d'une de ses femmes fut élu après lui, et régna quarante ans sous le nom de Kirtisseré. Il commença sous de fâcheux auspices, mais devint ensuite religieux et juste. Il eut encore recours à Siam, pour obtenir des prêtres de la religion de Boodhoo qui avoit été négligée à Ceylan. Trois missions de ces prêtres se succédèrent, pour la restauration du culte. Les Hollandais que le roi essaya en vain de chasser de l'île, s'emparèrent de Candy, et furent obligés de l'abandonner; mais ils se maintinrent dans les provinces maritimes. Kirtisseré mourut en 1778 d'une chûte de cheval.

Rajadi, un de ses frères, lui succéda. Il régna vingt ans assez tranquillement, uniquement occupé d'amour et de poésie. En 1796, il s'allia avec les Anglais pour chasser les Hollandais, ce en quoi il montra une extrême imprévoyance, puisqu'il perdit de foibles voisins, et en eut de redoutables. Il avoit cinq femmes, et mourut sans enfans, en 1798.

Ceylan vit alors des révolutions un peu semblables à celles de l'Europe. Un roi a été détroné, une révolte a été étouffée; l'île a changé de maîtres, l'ancien gouvernement a été changé, de nouvelles lois ont été introduites. Nous ferons brièvement l'histoire de cette dernière révolution de Ceylan, dans un prochain cahier.

(*La suite au Cahier prochain.*)

Travels in Syria, etc. Voyages en Syrie et dans la Terre-Sainte, entrepris par feu Jean-Louis **Burckhardt**, et publiés par la Société formée pour avancer la découverte de l'intérieur de l'Afrique. Un vol. in 4.° Londres 1822.

(*Second extrait: Voy. p. 280 de ce vol.*)

Voyage de Damas au Caire, par les montagnes de l'Arabie Pétrée et le désert El-Ty; entrepris dans l'été de 1812.

Curieux de visiter à l'est de la Mer-Morte des districts peu connus, et d'examiner la contrée située entre ce dernier lac et la Mer-Rouge, Mr. Burckhardt préféra la route de l'Arabie Pétrée, à celle qui conduit directement de Jérusalem à Ghaza, parce qu'il vouloit se rendre de Damas au Caire. Afin de n'avoir rien à craindre de la rapacité des tribus de Bédouins qu'il devoit rencontrer, il prit le costume d'un pauvre Bédouin n'emporta aucun bagage, et choisit pour monture une mauvaise jument qui ne pouvoit tenter l'avidité de personne.

Ainsi équipé, Mr. Burckhardt se mit en route le 18 juin 1812, accompagné d'un guide qui devoit le conduire à Tabaria. Il passa par *Kanneytra*, village abandonné où cependant on trouve encore un bon khan et une assez belle mosquée, et par *Szaffad*, l'ancienne Japhet, petite ville assez bien bâtie avec un château construit par les Sarrazins, située dans le Pashalik d'Akka. Non loin de Szaffad, on montre aux voyageurs le puits où Joseph fut enfermé par ses frères. Il a environ trois pieds de diamètre et trente pieds

de profondeur; ses parois sont revêtues d'une bonne maçonnerie. Il n'est jamais à sec, circonstance qui feroit douter que l'attentat ait eu lieu dans cet endroit. Quoiqu'il en soit, ce puits est en grande vénération auprès des Chrétiens et des Musulmans; ces derniers ont une chapelle tout à côté, et ne passent guères dans cette endroit sans s'arrêter pour réciter quelques prières en l'honneur de Joseph. Dans les environs, on trouve beaucoup de pierres noires que les gens du pays appellent les larmes de Jacob; ils prétendent que ce sont les larmes versées par Jacob pendant qu'il cherchoit son fils, qui les ont rendues noires, de blanches qu'elles étoient auparavant.

En continuant sa route, Mr. B. arriva le 22 juin à Tabaria, l'ancienne *Tiberias*, située sur les bords du lac du même nom, dans une petite plaine entourée de montagnes. Sa position la rend assez malsaine; parce que les montagnes qui la dominent, empêchent l'action des vents d'ouest qui règnent en Syrie pendant tout l'été; aussi les fièvres intermittentes y sont-elles très-communes dans la saison chaude. Il y pleut rarement en hiver, et il n'y tombe jamais de neige. La ville est entourée de trois côtés d'un mur solide et bien bâti, de vingt pieds d'élévation, pourvu d'un parapet, et flanqué de vingt tours rondes, placées à distances inégales; le côté qui touche le lac n'est point défendu. Les tours et le mur paroissent d'une construction peu ancienne; le tout est assez bien entretenu pour faire de Tabaria une place imprenable aux yeux de soldats syriens. Les principaux édifices sont, le palais du Mutsellim, deux mosquées, l'église catholique, un bazar récemment bâti, et une série de chambres voûtées, placées immédiatement sur les bords du lac, qui paroissent avoir été destinées jadis à servir de magasins, et où actuellement les habitans de la ville se rendent dans les grandes chaleurs, pour trouver un peu de

fraîcheur. Mr. B. y chercha en vain quelqu'inscription qui pût lui fournir des lumières sur la date de leur construction.

Tabaria, avec son district composé de dix ou douze villages, fait partie du Paschalik d'Akka. Cette place étant considerée comme un des points les plus importans du Pashalik, elle a constamment une garnison de trois à quatre cents hommes, dont la plupart sont mariés et ont un établissement dans la ville.

L'église catholique est dédiée à St. Pierre, et l'on prétend qu'elle a été bâtie sur la place même où cet apôtre quitta ses filets pour suivre le Sauveur. Elle dépend du couvent de Terra-Santa, et annuellement, le jour de la fête de St. Pierre, des missionnaires francs de Nazareth viennent y célébrer la messe.

Tabaria compte quatre mille habitans, dont un quart environ sont Juifs. Les Chrétiens y sont réduits à un petit nombre de familles, mais ils y jouissent d'une grande liberté, et vivent avec les Turcs sur le pied d'égalité. En général la condition des Chrétiens en Syrie varie prodigieusement suivant le caractère individuel des gouvernans. A Szaffad par exemple, le Chrétien qui se permettroit un propos injurieux sur la religion musulmane, compromettroit sa fortune et peut-être sa vie; à Tabaria, Mr. Burckhardt entendit des Chrétiens vomir des imprécations contre l'Islam, et aller jusqu'à frapper des Turcs dans le bazar public, sans qu'il leur en mésarrivât. C'est que Szaffad fait partie du Pashalik de Damas dont le chef est un Musulman fanatique; tandis que Tabaria relève de celui d'Akka, dont le Pasha actuel, Soleiman, successeur de Djezzar, se distingue par sa tolérance religieuse.

Les marchands de Tabaria font un commerce assez actif avec les Bédouins du Ghor et ceux du district de Szaffad; tous les lundis ils se rendent à un khan situé au pied du

mont Tabor, où ils échangent leurs marchandises contre du bétail. La petite plaine à l'ouest de la ville, et une partie de la montagne sont cultivées avec soin et arrosées artificiellement; les principales productions du sol sont du froment, de l'orge, du dhourra, du tabac, des melons et des raisins. L'arbuste qui fournit le baume de la Mecque prospère fort bien dans les jardins de Tabaria. Il n'est pas très-élevé, et porte des feuilles qui ressemblent aux feuilles de vigne. Son fruit a la forme d'un concombre; il est long de trois pouces à peu-près, et prend en mûrissant une couleur jaune. On le cueille au mois de juin, on l'arrose d'huile, et après l'avoir laissé exposé quelque temps au soleil, on en exprime le suc qui forme le baume.

Les Juifs de Tabaria occupent un quartier séparé du reste de la ville par un mur élevé, et n'ayant qu'une seule porte d'entrée, qui est fermée régulièrement au coucher du soleil. Ils sont au nombre d'environ deux cents familles, dont quarante à cinquante d'origine polonaise : les autres sont originaires d'Espagne, de Barbarie et de différentes parties de la Syrie. Tiberias est une des quatre villes déclarées sacrées par le Talmud; les trois autres sont Szaffad, Jérusalem et Hebron. Le sol où est bâtie Tibérias est estimé sacré, parce qu'on prétend que le patriarche Jacob y a résidé, et parce qu'elle est située sur le lac Genesareth, où, suivant l'opinion du Talmud, le Messie doit paroître. Les Juifs qui habitent les villes saintes, font rarement le commerce; ils forment pour ainsi dire, des confréries uniquement occupées de pratiques religieuses, et traitent d'infidèles ceux d'entr'eux qui font autre chose que prier et lire les Saintes-Ecritures. Des Juifs dévots de toutes les parties du globe se rendent annuellement dans les quatre villes saintes pour y passer leur vie à prier pour leur propre salut et celui de leurs frères, attachés encore à des occupations mondaines. Ils

croyent leur dévotion d'autant plus nécessaire que, suivant le Talmud, le monde rentreroit dans le cahos primitif, si un concert de prières adressées au Dieu d'Israël, ne s'élevoit pas habituellement au ciel, des quatre villes saintes : ce dogme, généralement reçu, procure à ces confréries d'abondantes aumônes de la part de tous leurs compatriotes, qui redoutent le retour du chaos. Toutes les années plusieurs missionnaires vont recueillir ces aumônes ; l'un parcourt les côtes de l'Afrique depuis Damiette jusqu'à Mogadore ; un autre visite les côtes de l'Europe de Venise jusqu'à Gibraltar; un troisième se rend dans l'Archipel, à Constantinople et en Anatolie ; un quatrième enfin met à contribution la Syrie. De temps en temps on fait des appels à la charité des Juifs de Londres ; mais ils passent pour moins généreux que ceux de Gibraltar, qui donnent annuellement de quatre à cinq mille piastres d'Espagne. Les Juifs de Pologne envoyent aussi tous les ans des sommes assez considérables à leurs compatriotes établis dans les quatre villes saintes. Du reste il y règne beaucoup de jalousie entre les Juifs de Syrie et ceux d'origine polonaise. Les premiers, en qualité d'indigènes, sont en possession de toutes les maisons et les louent à des prix excessifs aux Juifs étrangers ; ils les forcent même de contribuer à l'entretien de leurs pauvres, tandis qu'eux ne donnent jamais le moindre secours aux pauvres polonais.

Si les Juifs établis à Tiberias ne font pas le commerce proprement dit, ils ont d'autres moyens d'industrie qu'ils exercent aux dépends des pélerins que la dévotion attire dans leur ville. Ils font payer fort cher à ces derniers le bonheur de passer quelques nuits dans la maison où est mort un rabbin savant, ou bien de visiter les tombeaux des saints les plus renommés, de voir et toucher les livres sacrés, d'obtenir des prières publiques adressées au ciel pour leur salut, et d'autres avantages de cette nature ; ensorte que rarement

un pèlerin quitte la ville sans y avoir laissé tout ce qu'il possédoit. Les missionnaires qui vont annuellement faire la collecte pour les villes saintes, finissent à l'ordinaire par amasser une petite fortune, attendu qu'outre les frais de voyage on leur alloue dix pour cent sur les sommes qu'ils rapportent. Quant aux Juifs dévots, ils passent la journée entière dans les écoles ou dans les synagogues à réciter le Vieux-Testament et le Talmud, que plusieurs d'entr'eux savent par cœur d'un bout à l'autre. Relativement à leurs connoissances ils en sont à-peu-près au même point que les Turcs, dont les *Ulémas* s'imaginent avoir atteint le plus haut degré de la science, lorsqu'ils savent réciter par cœur le Koran et quelques milliers de Hadeath ou sentences du prophète. Les rabbins même de Tibérias, que Mr. Burckhardt eut occasion de questionner, montrèrent la plus profonde ignorance sur tout ce qui avoit rapport à l'interprétation de leurs livres sacrés.

La synagogue des Juifs syriens possède plusieurs belles copies des livres de Moïse, écrites, non sur parchemin, mais sur de la peau ordinaire. Personne ne put dire à Mr. B. d'où ils les avoient reçues; il supposa qu'elles leur venoient de Bagdad où se trouvent les plus habiles copistes en langue hébraïque. Les bibliothèques des deux écoles de Tibérias sont passablement fournies de livres hébreux, la plupart imprimés à Vienne et à Venise; elles ne possèdent d'autres manuscrits que quelques copies du Vieux-Testament et du Talmud.

En visitant la synagogue, Mr. B. observa un singulier usage. Pendant que le rabbin récite les pseaumes de David, ou bien les prières qui en ont été tirées, les assistans cherchent à exprimer fréquemment par la voix ou le geste le sens des passages les plus remarquables. Par exemple, lorsque le rabbin prononce les paroles « Louez le Seigneur au son

des trompettes », ils imitent tous le son de la trompette ; si le mot de *tempête*, ou ceux de *cris du juste dans la détresse*, se rencontrent dans les prières, ils se mettent à souffler de toutes leurs forces comme pour représenter un vent violent, ou à pousser des cris perçans ; il en résulte quelquefois un concert si comique, qu'à moins d'être Juif zélé on peut difficilement conserver son sérieux.

Du temps de Djezzar Pasha, les Juifs de Tiberias ont été fréquemment mis à contribution. Depuis que Soleiman, qui a pour principal ministre un Juif, a pris possession du Paschalik d'Akka, ils ne paient que l'impôt du kharadj. En général, ils ne se conduisent pas avec assez de prudence, pour des gens qui savent que les Turcs cherchent toujours quelque prétexte pour leur extorquer de l'argent. Ils vendent aux soldats de la garnison, presque publiquement, du vin et de l'eau-de-vie, boissons interdites aux Musulmans ; et ne craignent pas de faire parade de leurs richesses. Lorsqu'ils célèbrent une nôce, ils traversent la ville en procession, portant devant l'épouse l'argenterie de toute la communauté ; le répas de nôce dure sept jours, et est tellement dispendieux, qu'un homme qui possède un revenu annuel de cinquante livres sterling, dépense ordinairement plus de soixante livres à l'occasion de son mariage.

L'ancienne ville de Tiberias n'occupoit pas l'emplacement de la moderne Tabaria ; elle étoit située un peu plus au midi. Il n'en reste d'autres traces qu'un petit nombre de colonnes de granite gris et de granite rouge, d'un assez beau travail, et quelques murs à demi renversés. Entre les deux villes se trouvent quatre sources d'eaux thermales, qui attirent de toute la Syrie, un assez grand nombre de malades. Elles passent pour fortifiantes et sont efficaces pour guérir les affections rhumatismales.

Avant de quitter Tiberias, Mr. B. fit une excursion au

mont Tabor. Cette montagne, qui a la forme d'un cône tronqué et dont les flancs sont couverts d'une forêt de chênes et de pistachiers sauvages, est entièrement isolée et s'élève au-dessus de toutes les hauteurs voisines. Le plateau qui en forme le sommet, a environ une demi-lieue de circuit. Notre voyageur y trouva une famille de Chrétiens grecs du Haouran, qui s'y étoit réfugiée pour échapper aux vexations des gouverneurs turcs, et dans l'espoir d'y rester inconnue. Elle avoit pris à ferme ce plateau élevé, à raison de cinquante piastres par an; la récolte qu'elle alloit faire, en valoit au moins douze cents; et elle n'avoit à craindre aucun percepteur de taxes, au moins pour cette année.

On sait que les Chrétiens considèrent le mont Tabor comme un lieu sacré, en honneur de la transfiguration. Les Grecs et les Latins ont bâti les uns et les autres une chapelle sur l'emplacement où ils croient que cet événement a eu lieu, emplacement sur lequel ils ne sont pas d'accord. Les missionnaires latins du couvent franc de Nazareth envoient annuellement deux de leurs pères célébrer une messe dans leur chapelle le jour de la fête de St. Pierre; les prêtres grecs de Nazareth visitent celle qui leur appartient, le jour de la naissance de la Vierge; des milliers des pélerins se rendent à cette occasion sur la montagne, et y passent la nuit sous des tentes, au milieu des réjouissances.

En quittant Tabaria, Mr. Burckhardt se rendit par Kefer Kenna (Cana) à Naszera ou Nazareth, l'une des principales villes du Pashalik d'Akka. Les habitans, dont un tiers environ professe le christianisme et les deux autres tiers l'islamisme, sont assez industrieux. La principale curiosité de Nazareth est le couvent des moines latins, édifice spacieux et commode, réparé et agrandi considérablement en 1730. Il renferme l'église de l'Annonciation; l'on y montre la place où l'ange annonça à la Vierge la naissance du Messie. Cette

église est fort belle et possède des orgues excellentes. Deux jardins et un petit cimetière se trouvent dans l'enceinte du couvent ; ses murs sont très-solides, et peuvent, en cas de danger, servir de fortifications aux Chrétiens de la ville.

Les dépenses annuelles de cet établissement s'élèvent au-delà de neuf cents livres sterling par an; les revenus qu'il retire de quelques maisons qu'il possède dans la ville, et de quelques propriétés territoriales, ne suffisent pas à son entretien, et il ne pourroit subsister sans les secours qu'il reçoit de Jerusalem.

Lors de l'invasion des Français en Syrie, Nazareth fut occupé par six ou huit cents hommes. Non loin de la ville, le général Kleber soutint avec environ quinze cents soldats, l'attaque de toute l'armée de Syrie, forte de vingt-cinq mille hommes, depuis le lever du soleil jusqu'à midi. Déjà les munitions commençoient à lui manquer lorsque Bonaparte vint à son secours avec six cents hommes. A peine les Turcs l'eurent-ils aperçu, qu'ils prirent la fuite avec précipitation; plusieurs milliers de leurs soldats périrent par le fer du vainqueur ou dans les flots de la rivière Dabourg.

Après la retraite des Français, Djezzar Pasha, persuadé que les Chrétiens établis dans son Pashalik, les avoient favorisés, résolut de les faire tous massacrer, et en avoit déjà expédié l'ordre. Heureusement Sir Sydney Smith en fut averti à temps; il reprocha au Pasha sa cruauté dans les termes les plus forts, et le menaça de bombarder et de brûler Akka, s'il faisoit tomber la tête d'un seul Chrétien. Intimidé par cette menace Djezzar se hâta de révoquer ses ordres, et Sydney Smith est considéré aujourd'hui encore par tous les Chrétiens, comme leur libérateur. « Sa parole, disent sou- » vent les Turcs et les Chrétiens, étoit comme la parole de » Dieu; jamais il ne l'a donnée en vain. » Les Chrétiens n'en disent pas autant de son antagoniste, qui, en se re-

tirant, avoit exhorté ses partisans à Szaffad et à Nazareth, de ne point se soumettre aux Turcs, en leur promettant qu'en trois mois au plus tard il reviendroit avec des forces plus considérables, pour les délivrer de leurs oppresseurs.

Les habitans de Nazareth ne ressemblent guères aux Syriens septentrionaux, sous le rapport des traits et de la couleur du teint; leur physionomie a plutôt quelque chose d'égyptien; leur dialecte differe beaucoup de celui de Damas. Cette observation s'applique en général à toute la Palestine occidentale et sur-tout aux côtes; les habitans de la Palestine orientale, au contraire, sur-tout ceux des environs de Nablous, de Jérusalem et d'Hebron, paroissent appartenir à la véritable race syrienne. Au reste, il existe des nuances fortement marquées entre les différentes nations de la Syrie; le Turkman, l'habitant d'Alep, celui du mont Liban, celui de Damas, celui des côtes de la mer depuis Beirout à Akka, enfin le Bedouin, quoique vivant tous dans la même contrée, ont chacun des traits caractéristiques auxquels il est facile de les reconnoître.

Les Chrétiens de Nazareth jouissent d'une grande liberté. Les pères du couvent sortent habituellement revêtus de l'habit de leur ordre, ce qu'ils n'oseroient faire dans d'autres villes de la Syrie. Il y a environ trente ans que le père gardien étoit en même temps sheikh ou juge de la ville, dignité qu'il achetoit du Pasha d'Akka moyennant une *somme* annuelle. C'étoit lui, par conséquent, qui avoit la direction de la police; et quand il y avoit quelque querelle dans la ville, le révérend père s'y rendoit armé d'un long bâton, frappant à droite et à gauche sur les mutins, n'importe qu'ils fussent Chrétiens ou Turcs. Le père gardien actuel, quoiqu'il ne soit pas revêtu de la dignité de sheikh, jouit d'une assez grande influence; mais l'homme le plus important à Nazareth, lors du passage de Mr. Burckhardt, étoit un marchand

d'origine européenne, né à Alep, nommé Mr. Catafago. Cet homme avoit pris à ferme du Pasha douze villages situés dans la plaine d'Esdrelon, dont il payoit annuellement trois mille livres sterling (1). Les bénéfices qu'il en retire, en font un personnage important, dont la protection est fort utile aux voyageurs qui se proposent de parcourir la Palestine.

De Nazareth notre voyageur se rendit à *Szalt*, en passant par la plaine d'Esdrelon, le district de Nablous, et le El Ghor, où la vallée du Jourdain. Szalt est situé sur le penchant d'une colline dont la sommité est couronnée par un château fort, et entouré de tout côté de montagnes escarpées. Les habitans ont secoué le joug du Pasha de Damas, au Pashalik duquel ils sont censés appartenir, et qui tout récemment a assiégé leur ville pendant trois mois, sans pouvoir venir à bout de la réduire. Ils sont au nombre d'environ quatre cents familles musulmanes et quatre-vingts familles de Chrétiens grecs ; les unes et les autres vivent ensemble en très-bonne harmonie. Les Musulmans sont divisés en trois tribus, dont chacune habite un quartier séparé, et a pour chef un sheikh qui jouit à-peu-près de la même autorité que les sheikhs des Bedouins.

Les habitans de Szalt sont pour la plupart agriculteurs ; quelques-uns d'entr'eux exercent le métier de tisserand, ou tiennent des boutiques fournies de marchandises qu'ils tirent de Nazareth, de Damas, de Nablous et de Jérusalem, et qu'ils vendent aux Bedouins du voisinage. Les champs qu'ils cultivent sont au moins à huit milles de la ville ; lors de la moisson ils s'y rendent avec leurs familles, et y vivent sous

(1) Les villages du Pashalik d'Akka appartiennent tous à la catégorie de ceux que les lois turques appellent Melk ; ils sont taxés à une certaine somme annuelle, qui reste toujours la même, quel que soit le nombre de leurs habitans.

des tentes comme des Bédouins. Leurs exportations consistent en froment et orge, en raisins secs, en feuilles de sumach qu'ils cueillent dans les montagnes du Belka et qu'ils envoient à Jérusalem pour l'usage des tanneries, et en plumes d'autruche, qu'ils achètent des Bedouins et qu'ils vendent avec bénéfice à Damas.

Le produit du seul impôt que paient les habitans de Szalt est consacré à l'entretien des voyageurs. Quatre tavernes publiques (Menzel ou Medhafe) sont destinées à les recevoir; tout étranger qui s'y présente, y est logé et nourri aussi long-temps qu'il lui plaît d'y rester. Chaque chef de famille contribue à proportion de sa fortune aux dépenses occasionnées par cette hospitalité, et chaque taverne est sous la direction d'une espèce d'hôte, qui tient les comptes, et fournit les vivres nécessaires. En outre, chaque famille est toujours prête à recevoir chez elle les personnes de sa connoissance qui préfèrent leur maison à la taverne publique. Cette grande hospitalité fait que les habitans de Szalt sont très-bien avec les Bedouins du voisinage; ils n'ont d'ailleurs rien à en craindre, attendu que la position de leur ville les met à l'abri de toute attaque, et qu'ils sont suffisamment pourvus d'armes à feu. Cependant ils payent un tribut aux Bédouins Beni Szakher, afin de garantir leurs champs des déprédations de ces dangereux voisins.

Une vallée assez étroite conduit de Szalt à la montagne de *Mezar Osha*, où se trouve, dit-on, le tombeau de Neby Osha, c'est-à-dire, du prophète Osée, personnage également révéré par les Turcs et les Chrétiens. Ce tombeau est placé sous un édifice voûté, dont une partie sert de mosquée; il a la forme d'un cercueil, de trente-six pieds de long, trois pieds de large et trois et demi de haut; ces dimensions sont conformes aux idées des Turcs, qui supposent que les patriarches et sur-tout les prophètes, avant Mahomet, étoient tous

des géants. Les pélerins qui viennent visiter le monument, le couvrent d'étoffes de soie, présentées en offrande, et y laissent ordinairement quelques pièces d'argent, qui servent à subvenir aux frais d'éclairage.

Comme dans l'Orient les pélerinages et le commerce cheminent toujours ensemble, le tombeau d'Osée, devient, à de certaines époques de l'année, le lieu d'une grande foire, aussi bien que Jérusalem et la Mecque. Les Arabes du Belka, sur-tout ceux de la tribu Beni Szakher, y apportent en grande quantité de la potasse (Kelly), et la vendent à un marchand de Nablous qui s'est emparé du monopole de cet article. Il n'en paye aux vendeurs qu'une demi-couronne le quintal, poids d'Angleterre, mais dans ce prix, les droits ne sont pas compris. Le chef des Arabes El Adouan, qui est censé être le maître du district de Belka, exige par chaque charge de chameau un tribut de cinq piastres pour lui-même, deux piastres pour son secrétaire, et autant pour son esclave favori; de plus, pour chaque charge de chameau, il faut payer encore une piastre à la ville de Szalt.

Les mines d'Amman, l'une des plus anciennes villes des Israëlites, se trouvant dans le voisinage de Szalt, Mr. Burckhardt désira les visiter. Il eut beaucoup de peine à trouver des guides qui voulussent l'y conduire, attendu que l'inimitié qui régne entre le gouvernement de Damas et les différentes tribus qui habitent cette contrée, la rendent dangereuse pour les voyageurs. Enfin un homme qui avoit servi de guide à Mr. Seetzen consentit à l'accompagner.

La ville d'Amman ou de Philadelphie étoit située sur une petite rivière appelée Moiet Amman, dans une vallée bordée des deux côtés de collines stériles. Les maisons particulières ont toutes disparu, mais quelques édifices publics sont encore à moitié debout et leurs restes attestent l'ancienne splendeur de la ville. Les principaux de ces édifices sont trois ou

quatre temples, une colonnade qui paroit avoir été une promenade publique, un pont à plusieurs arches, un théâtre avec quarante rangs de sièges, et trois rangs de loges dont chacune pouvoit contenir une douzaine de personnes, et la citadelle, placée sur une élévation, dont les murs sont d'une grande épaisseur et paroissent être d'une haute antiquité. Construits la plupart d'une pierre calcaire peu dure, ces bâtimens n'ont pas résisté aux injures du temps aussi bien que ceux de Djerash; ensorte que Mr. Burckhardt doute que l'on puisse y trouver des inscriptions assez bien conservées pour donner quelques lumières sur l'histoire de la ville. Au reste il ne put pas s'arrêter assez long-temps au milieu de ces ruines pour les bien examiner, son guide craignant toujours d'être surpris par un parti de Bédouins ennemis, et le pressant de quitter ce lieu dangereux. Tout ce qu'il eut le temps de remarquer, c'est que les édifices publics d'Amman, à juger par leur architecture, avoient été construits à des époques très-différentes, observation qui s'applique à toutes les villes du district de Decapolis.

De retour à Szalt, Mr. Burckhardt se remit en route en se dirigeant sur *Kerek*, ville située à peu de distance de l'extrémité méridionale de la Mer-Morte. Il traversa, pour y arriver, le district de *Belka* qui renferme les plus beaux pâturages de la Syrie, et dont par cette raison plusieurs tribus arabes se disputent la possession avec acharnement; la vallée de *Wale*, où les Bédouins du désert viennent en été chercher de la nourriture pour leurs troupeaux; et l'*El Koura* ou les plaines de Moab, contrée sablonneuse et stérile. Chemin faisant il vit les ruines d'*El Aal* (Eleale), de *Myoun* (Baal Meon), d'*El Teyem* (Kerjathaim), de *Diban* (Dibon), de *Rabba* (Rabbath Moab), villes dont il est fait mention dans l'Ecriture-Sainte, ainsi que celles de beaucoup d'autres villes d'une date plus récente, qui prouvent que la population

des contrées situées à l'est de la Mer-Morte, aujourd'hui si clair semée, étoit jadis considérable.

Un Turc de Damas, dont la femme étoit originaire de Kerek, avoit donné à Mr. B. une lettre de recommandation très-pressante pour le sheikh de cette ville; mais prévoyant qu'il seroit assailli de curieux importuns s'il logeoit dans la maison du sheikh, il aima mieux se présenter chez quelque particulier d'entre les Chrétiens. A peine fut-il entré dans leur quartier qu'il se vit entouré de plusieurs personnes qui se disputèrent à l'envi le bonheur de le recevoir chez elles. Il fallut bien faire un choix; à l'instant tous les voisins s'assemblèrent dans la maison de celui qui avoit été préféré, afin de prendre part au repas qu'on prépara pour célébrer l'arrivée de l'étranger, auquel personne ne songea à demander son nom ni le but de son voyage. Un prêtre grec que Mr. B. vit chez son hôte, lui conseilla de faire une visite de cérémonie au sheikh, et de lui remettre sa lettre de recommandation; il le fit, et eut sujet de s'en repentir. Le sheikh à la vérité, le reçut très-poliment, mais ayant appris que Mr. Burckhardt vouloit continuer sa route vers le midi, il l'assura qu'il ne pouvoit le laisser partir avec un seule guide, et que lui-même comptant sous peu de jours, faire un voyage dans cette direction, il exigeoit de lui de l'attendre, afin qu'il pût l'escorter. En même temps le secrétaire du sheikh informa Mr. B., que son maître comptoit sur un présent de lui, en outre du prix qu'il auroit payé à un guide. Mr. Burckhardt répondit, qu'étant porteur d'une recommandation aussi respectable que celle de son ami de Damas, il devoit plutôt recevoir que faire des présens; qu'au surplus, il n'avoit que tout juste l'argent qu'il lui falloit pour achever son voyage. Voyant au bout de quelques jours qu'il ne pouvoit se procurer un guide, sans un ordre du sheikh, il consentit à payer à ce dernier la somme de

quinze piastres, à condition qu'il l'escorteroit jusqu'à Djebel-Sherah. Il ne le fit pourtant qu'après de longues contestations; s'il avoit cédé trop facilement, le sheikh se seroit imaginé qu'il avoit beaucoup d'argent, et auroit cherché à lui extorquer des sommes plus considérables. En général, dit l'auteur, il ne faut jamais accorder immédiatement à un Turc ce qu'il vous demande, sans quoi il double tout de suite ses prétentions. L'engagement que Mr. B. prit avec le sheikh l'obligea à rester à Kerek environ trois semaines, pendant lesquelles il changea journellement de logis, afin de complaire aux pressantes sollicitations d'une foule de personnes hospitalières, qui toutes désiroient le régaler à leur tour.

La ville de *Kerek* est bâtie sur la sommité d'une colline escarpée, dominée par les montagnes voisines; au pied de la colline se trouve plusieurs sources, qui forment de petits ruisseaux, bordés de plantations d'oliviers. Elle est entourée d'un mur à moitié écroulé, et flanqué de six ou sept tours, dont une seule est presqu'entièrement conservée; elle est ornée d'une longue inscription arabe, placée trop haut pour qu'on puisse la lire: de chaque côté de l'inscription on voit un lion sculpté en bas-relief, comme ceux qu'on remarque sur les murs d'Alep et de Damas. Originairement la ville n'avoit que deux entrées, l'une au midi, l'autre au nord; ce sont des passages obscurs, taillés dans le roc, et longs de quarante pieds. Une inscription placée au-dessus de la porte septentrionale en attribue la construction au Sultan Seyfeddin. A l'extrémité occidentale de la ville, au bord d'un profond précipice, se trouve une citadelle, bâtie dans le même style que la plupart des chateaux de Syrie, avec des murs très-épais, des parapets, de vastes appartemens voutés, des passages obscurs, des souterrains, etc. Suivant toute apparence, cette citadelle a été construite par les Sar-

razins

razins lors des croisades. Dans une grande halle on voit encore quelques restes de peintures à fresque, tellement effacées qu'on n'y peut plus rien distinguer; peut-être a-t-elle servi d'église, dans le temps où Kerek étoit entre les mains des Francs. A l'exception de quelques colonnes de granite, la ville ne renferme aucune antiquité.

Kerek est habité par environ quatre cents familles turques et cent cinquante familles chrétiennes. Les Turcs peuvent fournir plus de huit cents hommes munis d'armes à feu, les Chrétiens environ deux cents cinquante. Les premiers sont originaires de plusieurs districts de la Syrie méridionale, sur-tout des environs d'Hebron et de Nabloûs; les Chrétiens descendent pour la plupart de familles de Jerusalem, de Bethléhem et de Beit Djade qui se sont réfugiées dans ces contrées; ils jouissent des mêmes droits que les Turcs, et n'ont point de vexations à craindre. Jadis Kerek étoit dans la dépendance d'une tribu de Bedouins, nommée Beni-Ammer, qui campoit habituellement dans le voisinage de la ville, et exigeoit sans cesse des contributions de ses habitans. Il y a environ trente ans que ceux-ci, las de ses vexations continuelles, appelèrent à leur secours les Arabes Howeytat, tombèrent avec eux à l'improviste sur les Beni-Ammer, et les défirent en deux rencontres. Les Beni-Ammer se retirèrent d'abord dans le district de Belka; chassés de là ils se réfugièrent dans les environs de Jerusalem; mais trop foibles pour s'y maintenir, ils furent obligés encore de changer de place, et errèrent ainsi pendant plusieurs années de province en province. Enfin leur nombre ayant été réduit à deux cents tentes, de mille qu'ils comptoient jadis, ils résolurent de retourner à Kerek, quelque dût être leur sort. Arrivés dans le voisinage de la ville, ils entrèrent en négociation avec le sheikh actuel, Youssef-Medjaby, et obtinrent de lui la permission de rester dans son district, à

condition d'obéir en tout à ses ordres. Maintenant on peut les considérer comme un corps de troupes aux ordres du sheikh de Kerek, qui les fait marcher contre ses ennemis, et leur assigne les endroits où ils doivent camper.

Les Chrétiens de Kerek passent pour très-courageux, et sont d'excellens tireurs; dès l'âge de dix ans les jeunes garçons s'exercent à manier un fusil.

Lorsqu'il s'agit de quelque négociation avec les Bédouins voisins, le sheikh est le maître de la terminer comme bon lui semble, toutefois après avoir pris l'avis des principaux habitans de la ville; du reste son autorité est très-bornée, et il n'a pas le droit d'enlever au moindre de ses administrés la plus petite partie de sa propriété.

Depuis quelque temps les habitans de Kerek ont embrassé la doctrine des Wahabis, mais ils n'ont jamais voulu consentir à payer tribut au chef de cette secte; et Ibn-Saoud est trop adroit politique pour essayer de les y forcer, d'autant plus qu'il est très-douteux qu'il y réussît. Il n'en a pas moins conféré au sheikh de Kerek le titre d'Emir de tous les Bédouins au sud de Damas, et l'exhorte sans cesse à faire la guerre aux Turcs infidèles. Deux jours avant l'arrivée de Mr. Burckhardt, deux collecteurs Wahabis s'étoient présentés à Kerek de la part d'Ibn-Saoud, pour y lever la capitation, mais ils furent obligés de repartir, sans avoir obtenu une piastre. La seule preuve de déférence que le sheikh leur donna, ce fut d'interdir pendant leur présence, l'usage du tabac dans l'appartement des étrangers, afin de se conformer aux pratiques religieuses des Wahabis. Quant aux habitans musulmans de la ville, ils assistèrent aux prières publiques beaucoup plus régulièrement qu'à l'ordinaire, tant que les députés Wahabis restèrent au milieu d'eux.

Quoique libres de taxes régulières, les habitans de Kerek ne sont guères riches; les dépenses que leur occasionne leur

hospitalité, équivalent à des impositions. Huit Menzels ou Medhafe (tavernes) dont six appartiennent aux Turcs, et deux aux Chrétiens, sont destinés à recevoir tous les étrangers. Dès qu'un voyageur s'y présente, l'un des assistans declare qu'il pourvoira à son entretien pour ce jour, et envoye sur le champ au Medhafe de quoi le nourrir lui et sa monture. Plus un homme fait de dépense pour régaler ses hôtes, plus il est considéré de ses concitoyens; tandis que les familles qui y mettent de la parcimonie sont généralement méprisées. Il en résulte que tous les soirs Kerek fourmille d'étrangers; les Bédouins du voisinage, sûrs d'y trouver toujours un bon souper et de quoi nourrir leurs chevaux, y viennent sous le plus léger prétexte, et quelquefois ils y restent plusieurs jours, en se rendant d'un Medhafe à l'autre.

La richesse des habitans de Kerek consiste principalement en bestiaux. Chaque famille possède de nombreux troupeaux de chèvres et de moutons, dont le lait leur sert à faire du beurre. Ils en consomment une grande quantité pour leur nourriture et celle de leurs hôtes; mais jamais ils n'en vendent ni n'en échangent contre d'autres objets; ce seroit à leurs yeux une action tout-à-fait déshonnête, à tel point que l'on ne peut dire une plus forte injure à un habitant de Kerek, que de l'appeler *Baya el samin* ou vendeur de beurre.

On voit fréquemment des mariages entre les habitans de Kerek et les Bédouins. Les femmes s'achètent, et le prix ordinaire qu'on paie au père, est de six à huit cents piastres; les jeunes gens sans fortune sont obligés de servir pendant cinq à six ans en qualité de domestiques le père de la femme qu'ils désirent épouser. Les habitans de Kerek ne traitent pas leurs femmes aussi bien que les Bedouins. Lorsqu'une femme tombe malade au point de ne pouvoir pas s'occuper du soin de son ménage, le mari la renvoye

chez son père, pour s'y faire guérir, en lui disant: « J'ai acheté de toi une femme bien portante, il n'est pas juste que je sois chargé de l'embarras et de la dépense que m'occasionneroit sa maladie. » Le mari ne fournit à sa femme ni ses vêtemens, ni sa parure; c'est à la famille de l'épouse à y pourvoir, à moins qu'elle ne trouve moyen de vendre clandestinement quelques provisions du ménage et de se procurer ainsi l'argent nécessaire pour ses besoins personnels; lors de la mort du mari, sa veuve n'a aucune part à son héritage.

Il n'existe nulle différence entre les mœurs domestiques des Chrétiens et des Turcs de Kerek; les uns et les autres observent aussi les mêmes lois, si ce n'est dans ce qui a rapport au mariage; en cas de procès les Chrétiens ont recours au tribunal du khadi, ou juge de la ville, plutôt qu'aux sheikhs de leur croyance. Quant à l'observation de leurs devoirs religieux, ils sont beaucoup moins scrupuleux que la plupart des Grecs de Syrie. Ils vont rarement à l'église, alléguant pour excuse, qu'ils n'entendent pas un mot des prières récitées en langue grecque; ils n'observent pas non plus bien religieusement le carême; ce qui se conçoit aisément, puisqu'ils seroient réduits pour toute nourriture à du pain sec, s'ils s'abstenoient complétement de l'usage de la viande. Quoique les Turcs et les Chrétiens de Kerek soient unis intimément et par leurs intérêts et par leurs habitudes, au point d'être considérés comme ne formant qu'une seule tribu, il existe pourtant entre les sectateurs des deux religions, une assez grande jalousie, augmentée chez les Turcs par la prédilection du sheikh pour les Chrétiens. Dans l'espoir de participer à la prospérité croissante des Chrétiens, que les Turcs attribuent à la faveur divine, quelques-uns de ceux-ci font baptiser leurs enfans mâles dans l'eglise de St. George, et leur donnent des parrains chrétiens. Les Mollahs ont beau

condamner cette pratique, ils n'ont pas assez de crédit pour la faire cesser, et quant aux prêtres grecs, la certitude d'être bien payés, et l'espérance que l'enfant baptisé par eux, sera peut-être sauvé s'il meurt en bas âge, fait taire leurs scrupules; d'ailleurs ils ont bien soin de ne pas administrer aux enfans musulmans le baptême en entier, c'est-à-dire, ils ne font que tremper leurs pieds et leurs mains dans l'eau baptismale, tandis que les enfans chrétiens sont baptisés par immersion; et cette pieuse fraude les tranquillise sur la légalité de cet acte. Au reste, ils prétendent que ce baptême, quoiqu'incomplet, est d'une telle efficace, que les Turcs baptisés, ne meurent que dans un âge très-avancé.

(*La suite au prochain cahier.*)

CONTE.

THE SNOW-STORM. LA TOURMENTE. (*Lights and shadhows of scottish life*).

PENDANT la belle saison, les solitudes tourbeuses des montagnes d'Ecosse ont leur genre de beauté. Le voyageur qui se repose auprès d'un ruisseau bordé de fleurs et de mousse, se sent restauré par l'air pur de ces hautes régions, et par la vue de ce paysage agreste et doux. De tous côtés il découvre, au milieu de la triste bruyère, des espaces gazonnés, d'un beau vert. La brebis, suivie de son agneau, y pâture en liberté. Des insectes brillans fendent l'air autour de lui. Le moineau solitaire et l'alouette égaient ce désert de leurs chants, et le voyageur, en quittant ces lieux, jette un œil de satisfaction mêlée d'envie, sur la chaumière où

habitent l'innocence et le contentement, les deux bons génies de l'espèce humaine.

Mais, que le tableau est différent pour l'étranger qui traverse, pendant les rigueurs de l'hiver, ces déserts des montagnes ! Un ciel nébuleux les entoure. La vie est glacée sur la terre et dans l'air. Un silence d'extinction universelle règne sur la contrée. Et si le voyageur distingue la fumée d'une habitation au milieu des neiges profondes, il plaint le sort des pauvres montagnards séquestrés dans leur demeure pendant des mois entiers, en butte au besoin, peut-être à la maladie, et sans possibilité de communiquer avec aucun être vivant.

Mais les apparences ne nous donnent souvent que des idées imparfaites ou fausses. Le dehors de la vie la fait souvent bien mal connoître. Avant d'essayer de juger des ressources, des privations, des plaisirs et des peines du montagnard d'Ecosse, il faut avoir habité sa chaumière, avoir conversé avec lui et observé ses mœurs ; avoir réfléchi sur-tout à l'influence de la succession des saisons qui fait varier, non-seulement l'aspect du paysage, mais les intérêts de la vie du pauvre, et fait naître les incidens, les occupations, les petits événemens dont se compose son existence.

J'ai à dire une histoire simple et courte, sur la vie d'hiver des montagnards d'Ecosse. Il y a peu d'événemens dans cette histoire, et la catastrophe n'en est point frappante ; mais elle pourra plaire à ceux qui ne dédaignent point de s'occuper des intérêts subalternes, dans le grand drame de la société humaine.

Un mari et une femme étoient assis un soir auprès de leur feu de tourbe, dans une cabane isolée, au bord d'une vaste bruyère. C'étoit la dernière des huttes qui composoient jadis un petit hameau de journaliers, lesquels cherchoient de l'ouvrage chez les fermiers les plus proches, et rega-

gnoient le soir leur habitation auprès de laquelle étoit un petit jardin conquis sur le désert. Tout le reste des cabanes avoit disparu, et les familles s'étoient dispersées. De cette habitation, demeurée seule, s'élevoit la fumée qui annonçoit la présence de l'homme, et serpentoit dans l'air calme et serein d'une soirée d'hiver. La clarté de la lampe brilloit derrière une petite fenêtre, et étoit le seul point qui pût guider l'étranger, s'il s'en trouvoit qui osât pénétrer de nuit dans ces régions désolées.

Le cheval montagnard qui avoit amené le traîneau de tourbe pour les vingt-quatre heures, étoit attaché sous le hangar adossé à la hutte, à côté de la vache. Ils faisoient bon ménage ensemble, sous cet abri mal garanti des vents par des tourbes entassées, et où les poules se réfugioient la nuit. La pendule de bois faisoit entendre son balancier monotone, et son vieil étui noirâtre étoit à peine éclairé par la flamme douteuse du feu de tourbe. Une table ronde étoit dressée, et portoit du lait et des gâteaux d'avoine: nourriture du matin, du milieu du jour et du soir, et qui toujours étoit accueillie avec appétit et contentement. La bêche et le hoyau suspendus dans un coin, et la bible ouverte sur la cheminée, pour le service domestique, disoient que c'étoit le samedi soir.

Le mari et la femme étoient assis devant le feu, sans ouvrir la bouche, mais le cœur plein de joie; car leur fille unique, enfant de quinze ans, étoit attendue d'un instant à l'autre. Chaque semaine elle apportoit à ses parens la plus grande partie du salaire qu'elle gagnoit chez un fermier voisin, dans le travail de la campagne, en chantant dès le matin, comme l'alouette. La jolie petite Anna Lee avoit deux livres sterling de gages pour l'année, et étoit payée tous les huit jours. Elle ménageoit si bien son argent qu'en aidant son père, elle étoit toujours proprement mise

à l'église de la paroisse, et, que quand elle travailloit aux champs, ses tresses brunes étoient relevées avec un peigne d'écaille. Quand le samedi arrivoit, elle pesoit avec émotion la petite bourse destinée à ses parens ; et son cœur bondissoit de joie quand elle tiroit de son sein cette offrande à son père qui commençoit à vieillir pour le travail.

Tel étoit l'enfant auquel ses heureux parens pensoient en silence, dans l'espoir de la voir paroître de momens en momens. Anna sortoit de l'âge où la gaîté ne s'allie d'aucun souci ; mais elle n'etoit pas arrivée au temps où la triste prudence vient mêler au sentiment ses considérations de l'avenir, et retient les impulsions par des prévoyances de personnalité. Elle commençoit pourtant à penser aux choses que jusqu'alors elle n'avoit que senties. Elle observoit la pâleur et l'affoiblissement graduel de sa mère ; elle voyoit son père se courber et blanchir ; elle réfléchissoit tristement aux progrès de l'âge ; elle prioit pour eux, et quelquefois elle versoit des larmes.

Jusques-là elle avoit seulement aimé ses parens. Elle prenoit pour eux de la vénération, sans les aimer moins. Elle leur adressoit une sorte de culte ; elle cherchoit dans la Bible tout ce qui se rapporte à l'affection et aux devoirs des parens et des enfans ; et depuis l'histoire de Joseph, jusqu'à celle de Marie pleurant sous la croix, elle savoit par cœur tous les passages qui expriment les sentimens de famille, et en rendent les liens plus forts ou plus touchans.

Le père se leva pour aller voir quel temps il faisoit. Les étoiles brilloient par milliers, et la lune venoit de se lever. La neige étoit gelée très-dur, et ne recevoit pas l'impression du pied. Il avoit travaillé tout le jour au bois du château, à une grande distance. Il étoit fatigué. Cependant il eut l'idée d'aller à la rencontre de son enfant ; mais sa femme l'en détourna. Il revient s'asseoir auprès du feu, et ils se mirent

à parler de celle dont l'image leur étoit sans cesse présente.

« Elle a bien repris, maintenant Anna; » dit la mère « ma maladie l'avoit fatiguée cette pauvre enfant. Elle m'avoit si bien soignée! A présent on la voit croître et embellir comme une fleur. Que Dieu nous la conserve, cette pauvre petite! et que la bénédiction du ciel la fasse prospérer! »

« Tu as raison, ma femme; et elle la mérite la bénédiction de Dieu; car notre pasteur que je rencontrai hier, me dit qu'il n'y en avoit pas une dans la paroisse qui répondît mieux à l'église quand il questionnoit les enfans. Cette bonne petite Anna! Je crois qu'elle sait la Bible par cœur. Il est vrai qu'elle n'a guère lu que la parole de Dieu, l'histoire des saints martyrs, et les vieilles chansons d'Ecosse, qu'elle chante gaiement comme un petit oiseau. »

« C'est ma consolation, » reprit la mère, « de penser qu'elle a été élevée dans la crainte de Dieu, et que, si elle nous perd, Dieu ne l'abandonnera pas. Il est le père des orphelins qui se confient en lui. Eh puis, notre Anna, quoiqu'elle soit pensive et aît facilement les larmes aux yeux, reprend bien vite sa gaîté. Elle sourit toujours: c'est son naturel. Cette chère bonne petite! il me semble que je l'aime tous les jours davantage. Il me tarde, encore plus que de coutume, de la voir arriver, de la serrer dans mes bras, et de lui aider à sécher ses longs cheveux, qui seront couverts de givre, la pauvre ame! »

Un coup de vent interrompit l'entretien; et le vieux frêne défeuillé qui protégeoit la cabane fit entendre un craquement qui les effraya. Le père alla à la porte. L'aspect du ciel étoit changé. La lune étoit à peine visible. Quelques étoiles seulement brilloient encore; et de gros nuages noirs, chassés par un vent violent, annonçoient une chûte de neige abondante et soudaine. Il appela aussitôt son vieux chien, et prit son bâton, en disant: « Nous avons du mauvais temps: il faut

aller à la rencontre de cet enfant, du côté des tourbières noires. » Sa femme resta sur la porte, en le regardant aller; et un frisson la saisit, quand elle vit que le petit espace clair qui restoit encore au ciel se couvroit de noirs nuages.

Bientôt un vent furieux, soufflant par tourbillons, amena de gros flocons d'une neige épaisse; et la pauvre femme rentra en poussant un soupir de détresse et en murmurant une prière.

La petite Anna Lee, toute prête à partir, veilloit le moment du lever de la lune. Dès que l'astre parut au-dessus de la noire montagne comme un songe joyeux de la nuit, Anna s'achemina d'un pied léger, du côté de la maison paternelle, sous un ciel pur et serein, en foulant la neige durcie. Chemin faisant, elle chantoit des hymnes et des cantiques. Les échos étoient sourds; les ruisseaux glacés avoient cessé leur murmure : sa voix seule se faisoit entendre dans la montagne silencieuse. Quelquefois elle s'arrêtoit pour regarder les constellations, qu'elle connoissoit par les noms que leur donnent les bergers. Son cœur étoit plein de félicité, comme de gratitude envers la Providence. Dieu seul voyoit ses sourires et entendoit ses chants pieux.

Tout en marchant du côté de la maison de son père, elle se représentoit ses parens qu'elle alloit surprendre et serrer dans ses bras. Elle croyoit voir l'intérieur de la cabane, et les apprêts de sa réception; son petit lit bien propre; et le miroir pendu vers la fenêtre, où elle arrangeoit ses cheveux à l'aube du jour; et la Bible ouverte sur la table auprès du feu, et les primeroses devant la maison, et le vieux chien qui l'accableroit de caresses à son arrivée, et la vache et le cheval; tous ses amis d'enfance, qu'elle avoit nourris de sa main, et qu'elle se réjouissoit de retrouver. Elle cheminoit ainsi, l'ame contente, au milieu des diamans glacés qui brilloient sous ses pas, et portant sur son front une guirlande de frimats.

Elle avoit fait la moitié du chemin. Elle entroit dans la plaine des tourbes noires, lorsqu'elle entendit un bruit sourd du côté de la montagne, et qu'elle sentit sur son visage quelques flocons de neige. Elle s'arrêta pour regarder en arrière, et elle vit l'orage qui s'approchoit comme un torrent. Elle n'eût pas peur, mais elle cessa de chanter, et elle hâta le pas. A mesure qu'elle approchoit de la maison paternelle, elle sentoit ses forces redoubler.

Cependant l'orage ne tarda pas à l'atteindre et à l'envelopper. Un rayon de clarté qui lui avoit servi à se diriger vers la maison de ses parens, s'obscurcit complettement, et elle se trouva dans d'épaisses ténèbres. Elle n'entrevoyoit plus rien que de la neige qui passoit rapidement, et tournoyoit dans tous les sens, autour de sa tête. Le vent hurloit, avec des redoublemens effrayans. Le froid devint si vif, que les pieds et les mains de la pauvre petite s'engourdirent. Toutefois, elle ne perdoit pas courage, et elle avançoit toujours. Elle avoit été élevée au milieu des sévérités du climat des montagnes, et les tempêtes ne lui faisoient pas peur. Elle pensoit aux troupeaux. « Les pauvres brebis! » se disoit-elle tout bas, « elles sont bien à plaindre par un tel orage! » Elle n'imaginoit pas le danger pour elle-même; car la jeunesse, l'innocence et le contentement sont pleins de confiance en l'avenir, et ne savent craindre et s'inquiéter que pour d'autres êtres.

Enfin la neige devint si profonde, et la marche si pénible, que la petite Anna, hors d'haleine, sentit que ses forces l'abandonnoient. Elle fut obligée de s'accroupir dans la neige. Alors ses larmes commencèrent à couler, et son pauvre petit cœur à battre plus fort, et à se remplir d'angoisse. Elle se souvint d'avoir entendu raconter que des bergers avoient péri dans les neiges, et qu'une mère et son enfant étoient morts de froid dans cette même vallée. La pensée

de la mort présente, s'offrit tout-à-coup à elle, comme une nécessité, et elle pleura avec amertume; car bien que pauvre, il lui étoit affreux de mourir. L'air, la lumière et la vue des cieux avoient plus de prix pour elle, qu'elle même ne le savoit. Elle avoit été heureuse au travail, heureuse dans le repos, heureuse dans l'exercice d'une piété sincère. Cet enfant de l'innocence avoit dans le cœur une source intarrissable de felicité aussi pure que le ruisseau qui jaillit du rocher dans le sein des montagnes solitaires. Hélas! tout s'évanouissoit à la fois; tout finissoit pour elle. Il falloit mourir!....... A mesure que ses larmes couloient sur ses joues, elles se glaçoient sur son visage; et à peine elle eut la force de joindre les mains pour adresser sa prière à celui qui soutient le foible, et dont la pensée vint ranimer son cœur. Cet enfant pieux se sentit une force nouvelle, en répétant avec ferveur ces paroles: « Que ta volonté soit faite sur la terre comme aux cieux. » Un être humain, placé à vingt pas d'elle, n'auroit pû ni la voir, ni entendre sa voix, au milieu des sifflemens épouvantables de cet ouragan et de cette nuit profonde; mais sa prière fut entendue au haut des cieux; et cet enfant innocent déjà enseveli dans les neiges, ne cessa point d'être sous les regards protecteurs de son Dieu.

Quand la jeune fille eut prié son Père dans le ciel, elle pensa à son père sur la terre. Hélas! ils ne se trouvoient séparés que par un petit espace, et l'obstacle aux secours n'en étoit pas moins grand. Le robuste montagnard étoit lui-même gisant dans la neige profonde. Il venoit de succomber sous la fatigue, à quelques toises de distance de l'enfant qu'il cherchoit. Il avoit épuisé en moins d'une heure, des forces que doubloient sa cruelle anxiété sur le sort de sa fille chérie, et l'espoir toujours déçu, qu'un effort de plus lui feroit joindre son enfant, et qu'au moins ils périroient ensemble.

Mais les fureurs de l'orage avoient triomphé de sa persévérance ; il sentoit son cœur defaillir ; et son âme éprouvoit toutes les angoisses du désespoir.

Cependant la flamme pétillante s'élevoit sur le foyer de la cabane solitaire. Une table étoit servie pour le père, la mère et l'enfant. Helas ! celle qui prenoit ces soins étoit bien plus à plaindre que les deux autres ! « Irai-je ? » se disoit-elle. « Non : ce seroit tenter la Providence. Et où aller ? comment reconnoître une trace ? ce seroit vouloir donner inutilement ma vie. Ici, du moins, je puis prier pour eux ! » Elle se mit à genoux ; puis regarda le feu qui brûloit inutile, tandis que son mari et sa fille expiroient de froid, au milieu des neiges. Cette idée horrible la saisit avec tant de force, qu'elle tomba evanouïe, en poussant un cri de détresse. La bible resta ouverte à côté d'elle, sur la terre où elle gisoit.

Anna Lee servoit depuis six mois chez le fermier auquel ses parens l'avoient confiée. Elle s'etoit fait chérir de tous les individus de la famille. Le fils de la maison, jeune homme de dix-huit ans, fort et robuste, rentra de la forêt quelques momens après qu'Anna se fut mise en route, et il eût bien regret d'avoir manqué l'occasion de l'accompagner. Anna auroit été fort aise de l'avoir avec elle ; mais l'heure de partir étoit venüe, et rien ne pouvoit l'engager à retarder le moment de voir son père et sa mère. »

« Je n'aime pas cette mine du temps, » se dit William à lui-même. « La sorcière de la montagne en auroit menti s'il ne venoit un orage tout-à-l'heure. Le nuage étoit trop noir. J'ai peur que la pauvre Anna n'ait de l'embarras. Il faut la suivre. » Après ce monologue, et sans perdre un instant, il prend son bâton, il siffle les deux chiens de berger qui étoient couchés sous la table, et il part. L'espérance d'atteindre Anna, et de lui aider à passer la tourbière noire

lui faisoit battre le cœur ; mais il y avoit aussi de la crainte dans son émotion, car l'orage pouvoit atteindre Anna avant lui.

La neige commença à tomber en si grande abondance, que quand il parvint au pont de *Sanch-burn*, la barrière étoit presque cachée. William Greeve étoit un des bergers les plus courageux du canton. Il lui étoit arrivé plus d'une fois de passer la nuit dans la montagne, pour quelques brebis égarees dans les neiges ; et il en seroit tombé tout ce que les nuages en avoient en réserve, que William, marchant sur les traces d'Anna en péril, ne se seroit point rebuté.

Il comprit bientôt qu'il ne s'agissoit plus d'une promenade d'amour, ou d'un service d'amitié, pour lequel il avoit d'abord cherché une excuse. L'entreprise étoit sérieuse. Il y alloit de la vie ; et sa jeune ame courageuse et passionnée, s'anima à la pensée de la mort. Depuis six mois il voyoit Anna tous les jours, à l'ouvrage, au coin du feu, à l'église, dans les fêtes, en prières, ou portant à ses parens le fruit de ses travaux, toujours souriant, toujours chantant, et de la même humeur d'une aube à l'autre. Souvent elle lui avoit porté son diner au bois ; et quoique jamais il ne lui eût parlé d'amour qu'en badinant, il sentit tout-à-coup, dans ce moment d'épreuve, qu'il l'aimoit plus que son père et sa mère, plus qu'aucun être vivant. « Je te sauverai ! » s'écria-t-il en poussant un sanglot ; » je te sauverai, ou bien nous mourrons ensemble ! »

Le vent lui souffloit au visage avec tant de violence, la neige tournoyoit si épaisse autour de sa tête, qu'il chanceloit, qu'il se trouvoit comme aveuglé, et ne pouvoit cheminer que lentement. Toutefois, il connoissoit si bien la direction du sentier, qu'il ne s'en écartoit presque point. Quand il avoit fait vingt pas, il s'arrêtoit, il poussoit un grand cri, et il écoutoit avec attention. Il faisoit chercher ses chiens

de tous côtés, en leur répétant à haute voix le nom d'Anna Lee, afin que ces animaux, dans leur admirable instinct, comprissent qu'elle étoit l'objet de leurs recherches. Toutes les fois qu'il la nommoit, ses chiens se retournoient de son côté, comme pour lui dire : « Si nous ne la trouvons pas, ce n'est pas notre faute. » Puis ils recommençoient à chercher avec activité, celle dont le nom leur rappeloit les soins et les caresses. Ils se jetoient courageusement dans la neige profonde, ils fouilloient sous les tas fraichement formés, et ils revenoient haletant vers leur maître, comme pour lui dire : « Nous ne trouvons rien ! »

Cependant la quantité, déjà effrayante, de la neige augmentoit sans cesse. Si le jeune berger eût été surpris par la tourmente dans une de ses courses de nuit pour les troupeaux de son père, il auroit sans doute succombé, malgré sa vigueur et son courage; mais l'enthousiasme de son dévouement, son ardent désir de sauver celle qu'il aimoit, l'élevoit au-dessus de lui-même, et lui donnoit des forces surnaturelles pour se dégager des fondrières dans lesquelles il se précipitoit à chaque instant.

Cependant l'un de ses chiens, épuisé et découragé, vint se ranger derrière lui, comme pour chercher protection lui-même. L'autre étoit égaré depuis quelques instans, et ne répondoit plus à la voix de son maître. « Sans doute, » se dit William, « il est tombé dans un trou profond, et n'en peut plus sortir. » Alors il perdit courage tout-à-coup. Il ne douta plus qu'Anna ne fût morte ; et dans son désespoir, il se laissa tomber, la face contre terre, au milieu des neiges.

C'étoit la première fois que ce jeune homme étoit soumis à une grande épreuve. Une violente passion s'étoit révelée à lui tout-à-coup. Il avoit senti son ame enflammée pour un objet qui auroit embelli sa vie, et qu'une horrible mort lui

enlevoit. Furieux et désespéré, il maudissoit son existence, et il vouloit mourir. « Dieu m'a abandonné ; » s'écrioit-il, « ah ! puisqu'il a permis que la pauvre innocente Anna pérît ainsi misérablement, comment auroit-il pensé à moi ! »

Dieu ne les avoit abandonné ni l'un ni l'autre. Dans sa bonté, il excusoit les blasphèmes que la passion et le désespoir inspiroient au jeune homme. Celui qui a fait le cœur humain pardonne beaucoup aux foiblesses de sa nature. Il pardonne sur-tout aux erreurs qui naissent d'une affection pure et sainte. William aimoit Anna en simplicité et en innocence. Qu'un être si bon, si aimant et si doux, perdît ainsi misérablement la vie, c'étoit l'œuvre d'un Dieu terrible et sans pitié ! « O Anna ! » s'écrioit-il, « il nous a abandonnés ! il nous laisse périr tous deux ! »

Après ces paroles de desespoir, le vent parut baisser un peu, et William entendit les aboyemens sourds du chien qui s'étoit éloigné. A l'instant, l'autre chien partit pour le joindre, et se mit à aboyer aussi. Ce n'étoit point un aboyement de crainte, ou de surprise, ou de colere : c'étoit une voix de reconnoissance et d'amour. William se leva vivement et avec des forces toutes nouvelles ; mais le cœur lui battoit avec tant de violence qu'il se sentoit près d'étouffer. Il marcha à pas de géant vers la voix des chiens ; et il se précipita à demi-mort de terreur et de joie, à côté du corps glacé d'Anna. Elle étoit sans mouvement. Il la pressa dans ses bras. Il réchauffa ses lèvres de son haleine. Il l'appela par son nom à diverses reprises. Et enfin, elle poussa un profond soupir. « Dieu soit loué ! » s'écria-il, elle n'est pas morte ! Dieu soit loué ! » Sa joie fut mèlée de remords au moment où ce cri de reconnoissance lui échappa. « O Dieu ! » s'écria-t-il. « Je ne merite pas que tu la conserves pour moi ; mais rends-lui la vie pour ses pauvres parens, qui n'ont que cet enfant ! » Le jeune homme, hors de lui-même prioit comme il auroit supplié un être present qui au-

roit eu en ses mains la dispensation de la vie et de la mort. Il sentoit la présence de Dieu, dans cette affreuse nuit, et ses forces croissoient pour opérer l'œuvre de délivrance et de salut à laquelle la Providence l'avoit réservé. Il enleva cette enfant dans ses bras. Il la portoit comme il auroit fait un agneau. Le vent avoit cessé. La lune avoit reparu. Les chiens sembloient partager le bonheur de leur maître. Ils sautoient et aboyoient gaîment devant ses pas. « Avec le secours de Dieu, » dit-il à Anna, « je te porterai jusqu'à la demeure de ton père, et te rendrai saine et sauve à tes bons parens. »

La pauvre petite n'avoit pas repris connoissance. Elle ouvrit ses grands yeux bleus, et elle dit à demi voix: « Détachez le ruban qui noue mes cheveux, et envoyez le à William Greeve, pour qu'il se souvienne de moi. » — « Elle se croit sur le lit de mort, » se dit-il à lui-même, « et elle n'oublie pas le fils de son maître. C'est la voix de Dieu qui parle par sa bouche, et qui m'a marqué pour la sauver. »

La chaleur de la poitrine et des bras de William ranimoit peu-à-peu le mouvement de la vie dans les veines d'Anna Lee. Quand il sentit qu'elle revenoit tout-à-fait à elle, il posa doucement ses pieds sur la neige, en la maintenant debout, et en l'enveloppant de leurs deux plaids. Elle fit un effort pour se tenir sur ses jambes, et elle s'informa avec inquiétude et d'un air égaré, où elle étoit, et ce qui lui étoit arrivé. Elle étoit trop foible pour marcher, et William la reprit dans ses bras. « Mon père, hélas! » dit-elle, « n'a-t-il point été pris par l'orage? Vous êtes venu pour me sauver, je pense; mais mon père ne sera pas resté chez nous, me sachant en péril. »

De gros nuages cachoient et laissoient voir la lune par intervalles. Dans un moment de clarté, une figure d'homme parut à peu de distance. L'instinct de la nature avertit Anna,

et elle retrouva toutes ses forces en s'écriant: « C'est mon père! » et en le pressant dans ses bras. Les cris du jeune homme, et la voix des chiens avoient frappé son oreille au moment où une torpeur mortelle s'emparoit de ses sens. Il avoit fait un dernier effort pour vaincre les obstacles qui le séparoient de son enfant. Aucun des deux ne savoit ce que l'autre avoit souffert; mais tous deux en jugeoient par leurs propres angoisses, et se regardoient à peine comme hors de péril.

Anna donnant le bras à son père et à William, jouissoit en silence d'une felicité nouvelle; et les battemens redoublés de son cœur avertissoient son amant, qui la serroit contre lui, d'une douce correspondance de sentimens et de pensées.

La lueur du feu, dans la cabane, dirigeoit leur marche. Ils ne tardèrent pas à arriver à la porte du jardin. Alors Anna pour rassurer sa mère, se mit à parler et à rire, comme une personne dont l'esprit est libre et qui n'a couru aucun danger.

On ne vint point à leur rencontre; aucune voix ne se fit entendre; la porte étoit ouverte, comme l'avoit laissée le mari. Celui-ci ne douta pas que sa femme n'eût voulu braver l'orage, et n'eût péri dans les neiges. Ils entrèrent. La malheureuse femme étoit étendue, sans mouvement sur la terre, dans la même position où elle étoit tombée évanouie, trois heures auparavant. Son mari la releva, pour la placer sur un lit. Elle étoit sans pouls et sans chaleur. Anna épuisée de fatigue, ne put soutenir la vue de cette mère chérie, qu'elle crut morte: elle perdit connoissance, et demeura étendue, auprès d'elle, sans mouvement. Il sembloit que la mort s'obstinoit à venir la frapper au milieu des secours, parce qu'on lui avoit arraché sa proie. Le père et l'amant, à genoux l'un et l'autre, prioient Dieu avec ferveur. Le

cœur d'Anna recommença bientôt à battre. Elle revint à elle, mais pâle comme la mort; et elle s'empressa douloureusement à ranimer sa mère.

Celle-ci, heureusement pour elle, avoit été frappée d'insensibilité pendant toute la durée du danger. Ses terreurs l'auroient tuée, si elle eût pû compter les minutes de cette longue crise. Tout lui fut épargné dans ce sommeil voisin de la mort, et que nul songe ne troubloit. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, son mari, à genoux, tenoit sa main, et sa fille frottoit doucement ses tempes pour la rappeler à la vie. A mesure qu'elle reprit ses sens, ils retrouvèrent des larmes, que l'effroi avoit suspendues. Le père prit la Bible, et lut à haute voix le chapitre de la délivrance de St. Pierre, par notre Sauveur, dans la tempête. Puis tous ensemble prièrent avec ferveur et gratitude. Enfin le frugal repas qui les attendoit depuis long-temps fut partagé par William Greeve; et ils réparèrent leurs forces en se racontant réciproquement leurs inquiétudes et leurs souffrances.

La mère fut profondément émue de reconnoissance pour le courage dévoué du jeune Greeve. Elle comprit que si sa fille devenoit orpheline, elle avoit en lui un ami et un protecteur pour la vie. Les trois heures qui venoient de s'écouler avoient développé dans le cœur des deux jeunes gens des sentimens qui changeoient toute la perspective de leur existence. Ils ne pouvoient plus vivre que l'un pour l'autre. Il avoit aimé, sans le savoir, une personne qui subitement étoit devenue l'objet de la plus ardente adoration, et qu'il regardoit avec orgueil comme son bien, depuis qu'il lui avoit sauvé la vie. Elle voyoit clair dans son propre cœur. L'affection qu'elle avoit eue pour son jeune maître étoit devenue, par cette grande épreuve, un attachement vif et profond. Aussi, lorsque prenant sa main dans les siennes, et demandant avec humilité le consentement des parens, William

Greeve protesta, en appelant Dieu à témoin, qu'il vouloit en faire son épouse; quand ceux-ci donnèrent leur bénédiction au libérateur de leur enfant; Anna fondit en larmes, et sanglotta tout haut, comme si son cœur vouloit se rompre, et ne pouvoit supporter tant de bonheur.

Il étoit minuit. Le jeune homme se leva pour prendre congé d'eux. « Mon père sera en peine de moi; » dit-il, « vous savez ce que c'est que d'être en peine d'un enfant. Je vous quitte. » On n'essaya point de le retenir, et on l'accompagna jusqu'en dehors de la cabane. Le ciel étoit redevenu serein. Il traversa, sans retard ni danger, mais en frémissant, les lieux où une scène terrible venoit de se passer; tandis que l'innocente Anna, plongée dans un doux sommeil, songeoit à celui vers lequel s'étoient réunies toutes ses affections et toutes ses espérances.

TABLE DES ARTICLES

DU VINGT-UNIÈME VOLUME,

NOUVELLE SÉRIE,

de la division, intitulée LITTÉRATURE.

EXTRAITS.

ÉCONOMIE POLITIQUE. page

HISTOIRE.

ANTIQUITÉS.

BIOGRAPHIE.

MYTHOLOGIE.

ÉLOQUENCE.

VOYAGES.

CONTES.

VARIÉTÉS.

CORRESPONDANCE.

Fin de la Table du vingt-unième volume, nouvelle série, de la partie intitulée : LITTÉRATURE.



